Chansons de Béranger

Pierre-Jean de Béranger

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chansons de Béranger

Rèranger csl né à Paris le 19 août 1780, clirz un tailleur, son pauvre tt vieux grand pire. I.rs |>r(-iiomi iju'il rei^ul à sa iiaissaiire sont ceux du Pien •'•Jr<ui : noms d'apôtres , noms de bon augure pour un liommc qui devait avoir aussi une mission à ri'in|illr. Son père et sa mère , à ce qu'il semble , curent peu d'influence sur son éducation. Son père, né à Flamicourt , prés de Péronne , homme vif, spirilnel , d'une imagination entreprenante et active, aspira constamment, dans le cours d'une vie pleine d'aventures, à une condition plus relevée que celle dont il était sorti. Il n'eût pas tenu à lui que son fils ne vît dans la particule nobiliaire de , qui prérédail son nom, la trace d'une ancienne distinction; niai* Péranger, trop lier pour avoir do .ces pcliics vanités, s'est toujours reconnu vilain et Irèi-vilain. (le fut ù scs grands parens paternels et maternels que notre jeune boiiime dut ses premiers principes et ses premières impulsions.

Il resta à Paris, rue Moutorgueil, cliex son grandpère le tailleur , jusqu'à l'âge de neuf ans; témoin 'le la prise de lu Bastille, quarante années plus tard, en iSs9, il en célébrait le palpitant souvenir sous les barreaux de la Force. Peu de temps après celte belle journée, il quitta Paris pour Péronne,où il fut oon-(ié ft une tante paternelle, qui tenait une auberge

NOTICE

• lang un tir* faubourgs : celte respectable femme , aiain'cnant octogénaire , est pour niiclquo chose I

dans une gloire qu'elle a préparée et donl elle apprécie la graïulenr. C'est chez elle et sous ses yeux que IVnfanl sortit de son ignorance, en lisant le Télémaque et quelques Tolumes de Uacine et de Voltaire qu'elle avait parmi ses livres. Aux vers du plus religieux de nos poètes cl à ceux du plus moqueur de nos philosophes , sa tante , bonne et pieuse , joignait d'excellens avertissemens de morale , des conseils d'une fervente dévotion. Néanmoins, déjà à celle époqj|e , son génie libre, sceptique et malin ,

SC trahissait par des saillies involontaires. Ainsi . à l'âge de douze ans, ayant été atteint d'un coup de lunuerre au seuil mêrne de sa maison, ses premières paroles à sa tante en sortant do la eomplètc paralysie dont la foudre l'avait frappé , furent eelti'S-ci ; « Eh «bien 1 à quoi sert donc ton eau bénite? » Malicieux ' reproche à relie excellente femme , qu'il avait vue , au commencement de l'orage, asperger d'eau bénite toute la maison.

Dans ce même temps, les ardentes strophes -de la l

MarseillaUe , le canon des remparts célébrant la délivrance de Toulon , arrachaient des larmes au jeune Béranger. A quatorze ans, il entra en apprentissage dans l'imprimerie de M. Laisné , où il commença à apprendre les premières règles de l'nribographie et j de la langue. Mais sa véritable école , celle qui contribua le pins aux développemens <le son intelligence ride ses s: nliineiii moraux , ce fut Vérole primaire fondée à Peroniie par M. Ballue de Bellanglise , anceu député à rassemblée législative. -Dans son eu.*

lliousiasine pour JeanJacquet, ce représentant avait imaginé un iiistilat dViifans d'après les niaiimes du ritnyeii-pliilosoplie : i'iiiKtitiit de Péroiiiie ol-Tratt à la fuis l'image d'un club et colle d'un camp: les enfans y portaient le costume militaire; à cJiaque évé* iieinent public, ils nomnriaient des dépuluiions , prononçaient des discours , volaient dos adresses ; on écrivait au citoyen Robespierre ou au citoyen Tallien. Le jeune Béranger était l'orateur , le rédac' leur liubiluel et le plus influent. <!cs exercices, en éreillant son goOt, en formant son style, on étendant ses notions d'bistoirc et de géographie, avaient en outre l'avan'lage d'appliquer de bonne heure ses facultés à l'étude de la chose publique , et fiançaient en quelque sorte son jeune coeur à la patrie. Mais , dans celte éducation. toute citoyenne, on n'cn&eignait pas le latin : Réranger ne l'apprit donc pas.

- (ictle omission dans rinstruction du futur poêle ne fut pas aussi importante que les préjugés que nous rapportons des collèges pourraient nous le faire croire. Un deshoninie.s qui ont le plus cultivé la littérature hitinc , lin professeur qui s'esi occupé avec amour des études classiques, 'rend, sous ce rapport; une complète justice à Béranger. C'estle fond et non la forme qu'il faut étudier : la liqueur seule donne du parfum au vase; la pensée est une , im-

muable éternelle : luf orme varie de peuple à peuple et souvent d'homme à homme.

a Béranger, dit M. Tissot, a toujours aflirmé qu'il ue savait pas les langues classiques: on tie peut guère douter de ce que dit un homme de ce eararlère ; cependant, après avoir lu un certain nombre

de fies belles cliansons , qui respirent tout le parfum de la poésie aniique, on éprouve bien de la peine à SC défendre de l'incrédulité. Mais si Béranger n'a lu ni Homère, ni Virgile, ni Horace et leurs pareils, dans leur propre idiome , il n*en a pas moins fait de c(rs auteurs une étude approfondie , qui éclate par ses jugemens sur eux , et surtout par sa manière de |

composer et d'écrire: on dirait qu'en sc pénétrant '

de leur substance il a deviné le caractère et les formes de Icurst^ie, réflécbi par celui de nos grands écrivains, qu'il a tant étudiés dans un travail continuel de sa tête méditative. Béranger, qui ne les copie jamais, doit beaucoup à Montaigne, à Molière, et à notre fabuliste. ■

A dix-sept ans, muni d'un premier fonds de connaissances et des bonnes instructions morales de sa tante, Béranger revint à Paris auprès de son père. |

Vers dix-huit ans, pour la première fois l'idée de faire des vers se glissa dans sa tête , sans doute à roccaeion de quelques représentations théâtrales auxquelles il assistait. La eomédie fut son premier ^

rêve : il en ébaucha une, intitulée les Hermaphroâites^ où il raillait les lionimes fats et efféminés, les femmes ambitieuses et intrigantes. Mais, ayant lu avec soin Molière, il renonça , par respect pour ce |

grand maître , à un genre d'une si aecablantc dilfi- À

eiilté. Molière et la Fontaine étaient alors ses auteurs favoris; il étudiait leurs moindres détails d'ob- i

servation , de vers, de style , et arrivait par eux à deviner, à sentir, à apprécier son propre talent.

Ses premiers etsaifi dramatiques ne lui furent pag untiles; il leur doit peut-être d'avoir introduit dans

yri

NOTICE

les citansons quelr]ue cliosc de la fni'inc du drame, llenoiiçatil au liiéâlre, le gciiie satirique occupa un inoiiiciil sou esprit t mais il lui rrpu};na , comme âcre et odieux. Âiors , pour satisfaire à sou besoin de trarail et de poésie , il prit la grande et solen* nelle détermination de composer un poëmc épique: C/tfi'isfut le héros qu'il choisit. Le soin de préparer ses matériaux , d'approfondir les caractères de ses personnages, de mûrir ses combinaisons principales, devait l'occuper plusieurs années; quant B l'exécution, proprementdiie , il l'ajournait jusqu'à l'époi|ue où il aurait trente ans.

Cependant sa position malheureuse cotitrastait amèrement avec ses grandioses perspectives. Après dix'huit mois d'aisance et de prospérité, il connaissait le dénûment et la misère ; de rudes années d'épreuves commençaient pour le jeune homme. Alors, voulant transporter la poésie , de sa pensée dans sa vie, il songea un moment à l'existence active , aux voyages, à l'expatriation sur cette terre d'Egypte, qui était encore au pouvoir de nos suidais : un membre de la grande expédition, revenu en France déseiicbanié de l'Orient, le détourna de ce projet.

' La jeunesse , avec toute sa puissance d'illusion et de tendresse, avec celte gaieté naturelle qui en forme le plus bel apanage et dont notre poêle avait reçu du ciel une si heureuse mesure , l'espoir, la connancc , la bonne opinion de soi-même, toutes ces ressources intérieures ejui ue manquent jamais aux jeunes gens, triomphèrent de l'èdversité , et la période nécessiteuse que Béranger était forcé de traverser, brilla bientôt à scs yeux de mille grâces : ce fut le

lempi où il «e mêla de plus près à toutes les classes et à toutes lesconditions populaires, où, dépouillant sans retour le fact;ce et le convenu de la société, il imposa à scs besoins des limites étroites qu'ils n'ont plusfruncities, trouvant

moyen d'y laisser place pour les naïves jouissances. Ce fut le temps euHi» du Gre- ^

ui<r, des amis joyeux, de la reprue au revers du I

vidit habit ; l'aurore du règne de Lisette , de cette Lisette , iiiGdcle et tendre comme Manon et aimée comme elle, et dont il a dit plus tard, en écrivant à une amie : « Si vous m'avic* donné a deviner quel

• vers TOUS avait choquée dans le Grtnitr ,

» J'ui su depuis qui payait sa toilette , |

» je vous l'aurais dit. Ah ! ma chère amie , que nous j

• entendons l'amour diflëremmenl I A vingt au8,jê-

■ tais à cet égard comme je suis aujourd'hui. Vous j

savez donc une bien mauvaise idée de celte pauvre]

s Lisette ? Elle était cependant si bonne tille ! si folle,

• si jolie] je dois même dire si tendre I Eb quoi! |

• parce qu'elle avait une espèce de mari qui prenait ^

• soin de sa garde-robe, vous vous fâche» contre elle!

■ Vous n'en auriez pas eu le courage si vous l'aviez |

• vue alors. Elle se mettait avec tant de goût , et tout j

■ lui allait si bieu 1 D'ailleurs elle n'eût pas mieux

■demandé que de tenir de moi ce qu'elle était obli* I •gèe d'acheter d'un autre. Mais comment faire? |

• Moi , j'étais si pauvre 1 la plus petite partie de plai*

■sir me forçait à vivrepebdant huit jours de panade

• que je faisais moi- même, tout en entassant rime sur ^

'lime , el plein de l'espoir d'une gloire future. Rien ^

NOTICE

■ qu'en f ou* parlant de celte riante époque de ma tîc

• où, sans appui, sans pain aasuré,saiiaiiisti notion, je

■ me rêvais un avenir sans négliger les plaisirs du pré*

• sent, mes yeux se mouillent de larmes involontai-

■ rrs. Oli ! que la jeunesse est une belle cliosc, puis-

■ qu'elle peut répandre du cliarme jusque sur la

■ vieillesse , cet âge si désliérité et si pauvre! Eni-

■ ployez.liien ce qui vous eu reste, ma clière amie. » Aimes , et laissez-vous aimer. J'ai bieii counu ce » bonheur : c'est le plus grand de la vie. ■

Cette époque de lutie continue contre la pauvreté ct contre ses obstacles pour l'avenir, plus grands que ses atteintes au temps présent, fut néunnioins suivie d'une espèce de découragement , dont un bienfait , digne et inespéré, vint beureusement tirer le poète. Le frère du premier consul , M. Lucien Bonaparte, l'accueillit avec intérêt et lui accorda une généreuse protection: Béranger, dans la dédicace de ses der* niércs chansons , uous racontera lui>mëme ce grand événement de sa jeunesse.

Dans cet âge si plein de vie, que le présent, quelque rempli qu'il soit, ne suffit pas à l'ardeur de Tiniagination , à la satisfaction de ta pensée: dans ccl âge où l'avenir est uu besoin , ce qui , après l'a* iiiour , préoccupait le plus Béranger, c'était la gloire littéraire. Le patriotisme de son adolescence ne l'avail pas abamlonoé; mais ses sentinieiis ne se touillaient qu'avec réserve vers l'homme de génie qui touchait déjà à l'empire. C'est un rappruchemenl curieux à faire , parmi tant d'autrCs , cnlie Paul- Louis Courier et Béranger, que ce peu de goût pour les jeux désastreux du conquérant.

NOTICE

L'indtience des ouTrogPsde M. do Chalenabriand sur le jeune Béranger fui proniplc el rire. Son adniirolinn esl rcslée lidêlc à ce beau génie, donl les inspira lions religituscR lirenl rcvÎTrc en lui queli^ucsniis des germes que sa bonne laiilc do Péronne y avait semés: railleur du Génie du Chi'Ulianisme ül

connaître ù Béranger les grandeurs simples et sévères du goût antique , les beautés de la Bible el d'IIo* mcic , lorsque dans l'âgo de rêves épiques , allendanl l'heure d'aborder son Clovis, le clianlrc futur des Clef» du Paradis et du Concordai de 1817 traitait ni dilli^M'ambe le Déluge, le Jugement dernier , le liétiiblisseinent du culte. Quuranie vers alexandrins, intitulés Méditation , qu'il composa en i8oa» sont empreints d'une haute gravité religieuse; Béranger cherchait alors ù faire conlraslc avec la manière factice de DcHlle dans son poeme de lu Pitié, Nous allons citer ces vêts qui sont imprimés dans quelques anciens almanachs.

Nos grandeurs , nos revers ne sont point noU'e ouvrage ,

Dieu seul mène à son gré notre aveugle courage. Sans lionle succombez, triomphez sans orgueil , Vous, mortels qu'il plaça sur up pompeux écueil Des hommes étaient nés pour le trône du monde , Huit siècles l'assuraient à leur race féconde :

Dieu dit; soudain aux yeux de cent peuples surpris El ce trône et ces rois confondent leurs débrisi Les uns sont égorgés , les autres en partage Portent nu lieu de sceptre un bâton de voyage , l'^xÜés, et conlrainls , sous le poids des rebuts,

NOTICE

D'errer dansl'univcrt qui ne les connaît plus. Spectateur ignoré de ce dciastre immeute ,

Un homme enfin, sortant de l'ombre et de l'enfance, Parait. Toute la terre , à ses coups éclatans ,

Croit dès le premier jour l'aroir connu longlenlps.

Il combat, il subjugue, il reiiTerse , il élèvo ;

Tout ce qu'il veut de grand, sa fortune rnclièvе. Nous voyons, lorsqu'à peine on connaît scs desseins. Les peuples étonnés tomber entre ses mains.

Alors son bras puissant , apaisant la victoire , Soutient le monde entier qu'ébranlait tant de gloire. Le Très-Haut l'ordonnait. Où sout les vains inoiiels Qui s'opposaient au cours des arrêts éteruels ? Faibles enfans qu'un char écrasa sur la pierre ,

Voilà leurs corps sanglons restes dans la poussière. Au milieu des tombeaux, qu'environnait la nuit. Ainsi je méditais parleur silence instruit.

Les 01s viennent ici se réunir aux pères - [res,

Qu'ils n'y retrouvent plus , qu'ils y portaient naguè- t

Disiiis-jc , quand l'éclat des premiers feux du jour i

Vint du chantdcs oiseaux ranimer ce séjour. ,

Le soleil voit du haut des voûtes éternelles *

Passer dans les palais des familles nouvelles ; '

Familles et palais, il verra tout périr ! . I

11 a vu mourir tout, tout renaître et mourir , l

Vu des hommes, produits de la cendre des hommes^ Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes, - Lui-même à ce long deuil , fatigué d'avoir lui , S'éteindra devant Dieu , comme nous devaul lui.

Ce goût de Béranger pour le simple et le réd développa dans un poème idyllique en quatre cl» '»" >

lA

NOTICE

intitulé U Phltrinagt^ où il s'attacha à reproduir< les ouEurs pastorales , ntoderiies et chrétiennes) l'tpoque choisie était le seizième siècle , et toute locution' mythologique en était soigneusement bannie. Sans* ofRrincr que l'auteur ait réussi à faire un tout suHisamnient 'intéressant et neuf, on ne peut ^'erapêcher de rendre- justice à l'intention gênéi le et parfois au bonheur avec lequel les détails sont en* cbûssés.

Voici quelques vers de son épilogue. On ne peut , certes, leur refuser l'eipressiun juste et poétique. La pensée de regret que Béranger y laisse percer est naïve et touchante. Un poêle qui , à vingt deux ans, éprouve une telle déHaucc de 8oi*méniu cl qui l'exprime avec autant de bonheur, ne doit pas désespe rer dé l'avenir.

Pourquoi faut-il , dans un siècle de gloire ,

Mes vers et moi, que nous mourions uh-'-ciirbl Jamais, hélas! d'une noble harmonie L'antiquité ne m'apprit les secrets.

L'instruction , nourrice du génie ,

De son lait pur ne m'abreuva jamais.

Que demander à qui n'eul point de muilie?

Du malheur seul les lettons m'ont formé,

El ces épis que mon printemps vit naître Sont ceux d'un champ où ne fut rien si-mê

Plus loin , ^s'adressant à M. Lucien Bonaparte , qui était alors en exil à Rome , l'auteur terminait ainsi :

Vous qui vivez dans le séjour antique Où triomphaient les rois de l'univers :

NOTICE

Que reite-t-îl de leur pompe héroïque ?

De vains débris et des tonibeaui déserts.

Là , pour les grands quelle le<^nii profonde I Ab ! puissiez-vous, attentif à ma voiz.

Plein des vertus que le calme féconde ,

Aimer les champs, la retraite et les bois !

Oui , fier du sort dont vous avez fait chois , •

Restez, restez , malgré les vœuz du monde ,

Libre de l'or qui pèse au front des rois.

Un académicicD'poëte , ô qui Béranger, encore inconnu, parlait un jour de ses idylles et du soin qu'il y prenait de nommer chaque objet par son nom et sans le secours de la Fable, lui objectait : «Uais «la msr, par exemple , la mer; comment direz-vous?

« — Je dirai tout simplement la mer. — Eh quoi!

• Neptune, Tétbys, Ampbitrite, Nérée, de gaieté de ,

• coeur vous retranchez tout cela ? ~ Tout cela.*

L'académicien n'y pouvait croire. Comiiieiitadmet- * tre, en efTet, qu'il fût possible de composer un poëme moderne sans le secours des dieux de l'antiquité! •

Vers cette époque, recommandé à Landon, éditeur des Annales du Mutée , Béranger fut employé un ou deux ans (i803-i806 } àla rédaction du teste de cet ouvrage. Voulant connaître tout ce qu'il a pu V écrire , nous avons lu avec attention les cinq volumes qui forment ces deux années , et dont la rédac- i

tion générale est très-supérieure à celle des autres ^

volumes de la collection. Quoique ses articles ne soient pas signés, nous avons cru les reconnaître sûrement à une certaine précision pittoresque dons

les descriptions , à la viTacité des couleurs dans quel* ques passages, aune appréciation naï«e et sentie des beautés naturelles de certains tableaux; ciiliii et surtout au soin que l'auteur a pris de faire ressortir les f ues morales, les pensées profondes, les émo* lions de sentiment qui ont pu inspirer les peintres dont il a examiné les ouvrages.

Grâce à l'appui de îl. Ârnault, Béranger entra, en qualité de commiS'Cxpéditionnaire, dans les bu* reaux de l'DniTersitè , où il resta douxe ans. Ses appointeiucns ne s'élevèrent jamais au delà de deux mille francs; mais cette somme modique suflisait à ses besoins et il ne sollicita aucun avancement. Gardant pour lui ses pensées et son intelligence, il ne voulait donner que son temps et sa main , comme Jean-Jacques quand il copiait de la musique. Béranger nu perdit cette place qu'en 1821. En 1815, lors de la publication du son premier recueil, on l'avait prévenu qu'il prît garde de recommencer, parce qu'on serait, à regret, contraint de sacrifier une autre fois Bacchante , Gaudriole , Frétillon et DemoitelUi , au décorum universitaire. On l'aurait fait dès lors, maison croyait encore devoir quelque ménagement à l'auteur du Bvi d'Yveiol. Eu 1821, quand Béranger récidiva son opposition politique , il sc rap-

pela l'a* rertissemeni ministériel, et du jour de la publication de son second recueil , il ne reparut plus à son bureau, elle ministère lui fil signilier sa démission.

Béranger, à l'Oniver^ité (de 1809 à 1814), continua avec lenteur ses essais silencieux. Il songeait encore à travailler pour le tbéâtie, mais ce n'étuitplus [>ar goût comme autrefois. Chaque jour d'ailleurs le

_ plaisir quil trouTait à formuler ses pensées en chai»' sons remportait sur ses autres desseins. De tout temps la chanson a« ail été pour lui un aniusemcnl. Il la faisait alors, dil-il , arec une facilité qu'il n'a plus retrouvée depuis, ou peut-être, en d'autres termes, avec une négligence qu'il ne s'est plus permise. Souvent rencontrant d.ins la rue Désaugiers qu'il cnn naissait sans en être connu, il s'était dit tout lins ;

I Va , j'en ferais aussi bien que loi, des chansons,

«si je voulais , n'claient mes poèmes. « Bientôt pour- . tant les Gueux , les Infidélités dê Lisette , petits chefsd'œuvre de rliytlime et de verve , qui échappèrent à son génie comme les grains vermeils de la grenade qui fait explosion , enlevèrent à ses poèmes une partie de leur attrait. Il fut reçu au Caveau en 1813, et là , conduini'.é comme ses confrères à payer son écot en eotiplels, il y porta sa curiosité sceptique, son imagination active, sou style coloré et vrai , sa ver- ^

sification savante , son riche vocabulaire. Mais pen- ^

danl longtemps encore il n'osa confier au refrain {

que sa gaieté et ses sens. C'était un esquif trOp frêle, pour risquer d'autres scniimens plus précieux. Bon convive, véritable enfant de la joie , camarade loyal ■« et gai, il fut le vainqueur facile de l'excellent Désaugiers, qui ne s'en inquiétait guère, et il atteignit bientôt au sublime délirant des sens , de l'ivresse et ,

delà folie. La Bacchante , la Grande Orgie , sont ses '

chefs-d'œuvre d'alors. Mais le poète tenait encore à part toutes ses arrière-pensées de patriotisme, de {

sensibilité et de religion, tant de germes tendrement couvés, qu*une fausse honte peut-être refoulait bien avant dans son cœur. Béranger devait être le chou*

tre consécrateur des vainous el des morts , le barde des héros modernes; mais il fallait Waierloo, pour qu'il osât obéir à son inspiration. Dans ce temps de doute ironique et de folle gaieté , où son esprit se ployait presque sous le joug de ses caustiques camarades, ses conrictions intimes son indépendance politique, restaient inébranlables. Il refusa , dans les cenl-jours , naturellement et sans se croire un Brutus, les fonctions lucratifes de censeur.

Béranger, dans ses études sur les sentimens qui éveillent l'harmonie intérieure dans lame humaine, arail remarqué bien des fois la disposition mélancolique des hommes réunis en grand nombre, et en avait conçu l'idée de la chanson doucement sorieiise. à l'usage du pauvre , de l'affligé, du peuple enfin. Timide encore dans l'exécution de ses propres pensées, avant de céder à son inspiration il se soudait scrupuleusement, et il hésitait. Il avait bien glissé 'çàct là, dans ses chansons les plus applaudies, quelque couplet tendre el grave. Si j étoii pttil oiseau avait obtenu un succès unanime; son triomphe décisif fut fe Dieu des hunes gens, ün jour il dînait chex M. Etienne /auteur comique, habile écrivain , i|iii a eu l'art de se montrer aussi spirituel dans sa conduite que dans scs œuvres , sous la république, sous l'empire el sous la restauration, La compagnie était nombreuse ; au dessert, selon l'usage, on pressa Béranger de chanter. Il commença d'une voix un peu tremblante , mais l'applaudissement fut immense , et le poète vil en cet instant tomber la barrière qu il redoutait; il comprit qu'il pouvait être tout à fait lui>même, et rester simple chansonnier. Dès lors il

f'etl noblement obatiné à tr'ètre que ci-ln llliéraire> ment et poliliqucment. Un goût fin. un tact cliatouilieux, une probité li'iute, l'ont constamment dirigé dans ses nombreux et* iiiTincibles refus. Place dans les bureaux de iM. Laflfilte, fauteuil à TA* cadéniic , invitation à la cour, rien ne l'a tenté: le même sentiment de convenance et de dignité l'a inspiré. Il a compris son rôle de chantre populaire , et s'y est tenu.

Et en eflel, du' moment que Béranger pouvait développer en chansons sa pensée tout entière, que 'lui fallait'il de mieux ? Ce genre nouveau , c'était raccomplissement de son rêverie monde, la vie, et leur infinie diversité; pas d'étiquette apprise, pas de poétique obligée , et tout le dictionnaire. D'un autre côté il comprit que plus l'espace s'élargissait devant lui, moins il avait à se relâcher des sévérités du rhythme. Le refrain , c'était l'ânit: des chansons de Panard , de Collé , de Gallet, de GoulTé, «le Dé* saugiers Un>même , et de ses amis du (iaveau. (iiicz Béranger, la pensée, le sentiment iuspiruleur dominaient. Le refrain n'en dcv,iit être qu'une étincelle vive et éhlouissanle. Scs éclairs réguliers , revenant à des temps fixes, étaient un nio'uvcmcnt , une gêne sans doute, un coup de sonnette ou de cordon, inattendu, brusque et s^iccadé, qui arrêtait à court l'essor du chansonnier. Néanmoins Béranger 'comprit à nicrreille que, dans une langue aussi peu rhythniii|uc que la nôtre , le refrain était l'indispcnsabte véhioule du chant, le f/ère delà rime, la rime de l'air, le seul anneau qui permit d'enchaîner encore la poésie aux lèvres des hommes. Il rit de .plus

NOTICE

que, pour être entendu du peuple auquel, de toute nécessité, beaucoup de détails échappent , il fallait un cadre Tivant, une iinn|»e où la pensée fût en re* lief, un petit drame en un mot : de là, tant de vives conceptiAns si artislcmcnt achevées , tant de compositions exquises , non moins actives et parlantes queles plus jolies fables de la Fontaine. Béranger se chante dans les ateliers, dans les campagnes, au cabaret, à la guinguette, partout, quoi qu'eu aient prétendu d'ingénieux contradicteurs, qui auraient voulu faire de M. de Béranger un bel esprit de salon, un poète d'étude et d'apprêt; c'est au contraire l'homme de sa réputation , le cbansonnier populaire de nos quinze dernières années, populaire bien autrement que Désaugiers, qu'on lui a opposé sans raison , et qui réussit mieux peut-être auprès des gastronomes. Béranger est le poète du peuple.

Et cela est tellement vrai, que, seul de tous les auteurs contemporains , il aurait pu, en quelque sorte , se passer du secours de l'imprimerie. Quand son premier recueil fut imprimé, le public chnniaui n'y apprit ricii qu'il iic sût à l'avance. Il en eût été de même pour les suivans ; quelques copies distribuées de maiu en main auraient sulli ; la Iradilion vivante, l'Iiarnionicuse clameur, l'aurait soutenu et sauvé , comme on le rapporte des premiers rapsodes de

l'antiquité. Béranger eût vécu dans la mémoire des bommcsùla façon d'Homère, vie iiiconuuo à la plupart des poètes de notre âge, cldue (rinspiralion d'ailleurs y aidant) nu refrain pour les paroles , au <îadre pour l'idée.

«Un jour, au printemps de 182'7 , autant qu'il

NOTICE

m'en souvient * , Victor Ilugo «périmai dons le jardin du Luxembourg M. de Chateaubriand, alors retiré des aiTiiirca. LSIluelre promeneur était debout, arrêté cf eoniHiL* absorbé devant des en fana qui jouaient A tracer des figures sur le sable d'une allée. Victor Hugo respecta cette contemplation silencieuse, et se contenta d'interpréter de loin tous les rapproebemens qui devaient naître , dans cette finie orageuse de René , entre la vanité des grandeurs parcourues, et ees jeux d'enfans sur la poussière. En lentrant. il me raconta ce qu'il venait de voir, et ajouta: a Si aj'èlais Déranger , je ferais de cela une cbanaon. » Parce seul mot, Victor Hugo défiDÎMait merveilleusement, sans y songer, le petit drame , le cadre indispensable que Béranger anime : qu'on se rappelle Louis XI et rOrage.

' ■ Ce cadre voulu, cetic forme essentielle et senii ble , celte réalisation instantanée de sa chanson , cet éclair qui ne jaillit que quand l'idée , Pimage et le refrain , se rencontrent , est un ; Béranger l'obtient rarement du premier coup. 11 a déjà son sujet abstrait, sa matière aveugle et enveloppée; il tourne , il eberebe , il attend , les ailes d'or ne sont pas venues. C'est après une incubation plus ou moins Ion gue , qu'au moment souvent où il n*y vise guère , la nuit surtout , dans quelque court réveil, un mot inaperçu jusque-là prend flamme et détermine la vie. Alors, suivant sa locution expressive, il fient son

‘ M. Sainte-Beuve, Afiwdes*

NOTICE

n/faire, t-l su rendort, ('.ette parcelle ignée, en ellet, ccl espiit pur qui , à peine éclos, se loge dans une bulle bcrniéliquc de cristal quels reine Mab a soufflléc , c'est toute sa chanson , cVn est le miroir en rnccouici, la brilliinte monade, s'il est permis de parler ce langage philosophique dans l'explication tl'mi acte de l'âme , qui certes ne le cède à aucun en prorondeur. Le poète mettra ensuite autant de temp.s qu'il voudra à la confection extérieure , à la rime ,

à la lime , peu importe; il y inetlraiit deux mois ou deux ans , que ce serait aussi vif que le premier jour :car encore une fois , comme il le dit , *l tient $on affaire. »

Le faille plus remarquable delà vie privée de liéranger, c'est son amitié avec Manuel. II l'avait connu eu I Si. S, cl des lors tous les deux s'unircnl étroilcmcnl. lîéranger appréciait , cher le vétéran d\4rc»le, riiili lligcnce ferme et lucide , les senliinens chauds et droits, la franchise sans rien de factice , le naturel sans aucun ellurt : bras , tête et cœur, tout était peuple en lui. Sa noble amitié conserve la mémoire de Manuel. Dans un temps où tant de tribuns parvenus ont menti auxsermcns que leurs lèvres avaient jui ét, quand la maladie des honneurs et du pouvoir a inrectc la plupart des hommes de la liberté, si quelque chose peut faire penser que Manuel, s'il eût vécu , serait resté peuple , cl eût résisté a la contagion. c'est que Béranger l'a jugé ainsi.

Noire poclc a expliqué comment h s trois journées de juillet le trouvèrent disposé' à la révolution de i830, et quelles misons l'ont empêché de se rendre complice des actes qui s'eu sont shivis. Nous ne pou-

t oiis que renvoyer nus lecteurs à cc qiril a écrit luiiiiènie à cc sujet.

Ses œuvres ont été publiées Miccessivement en cinq recueils (le premier à la fiji de i8i5, le second à la fin de 1891 , le troisième en i8s5 , le quatrième eu i8s8 , elle cinquième en j8S3. l.e premier , qui était plus égrillard et gai que politique ; le troisième, qui parut sous le ministère spirituellement macliiavélique de M. de Villélc , et le cinquième n'ont , encouru aucun procès. Le recueil de 183 1 , attaqué par M. de Marcliangy, et défendu par M. Dupin aîné , valut à l'auteur trois mois de prison t celui de 1838, .incriminé par M. de Champanbet (sous le ininislère Martignac }, et défendu par 31. Barthe.le fit condamner à neuf mois de captiiilé. CVst tout rc qu'il y a à dire sur le niutériel ûe scsoutrages. Pendant que le poète était retenu deirière les baireaux d'une prison, ses chansons, répétées dans tous les hameaux, narguaient les susceptibilités du pouvoir, et rappc» laient au peuple que scs défenseurs désintéressés et ses véritables organes n'habitent pas les hôtels et les palais.

(NOTEMBRR 1815.)

Pourquoi tes libraires ne cessent-ils de rouloirdes préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tons les jours* dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci; et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en 3 vol. iii-8«* qui , si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très-dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je nie creusais la tétc depuis un nsois pour trouver le moyen de dire au publie , qui ne s'en soucie guèré , qu'ayant fait des chansons, je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois- Gcnülbomtne , embrouillant son compliment à la belle comtesse , est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelais mes amis à mon aide; et l'un deux , profond érudit, vint, il y a quelques jours, m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les flonfionê , les farlratUnàé , les tourelouribo , et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un ehausonnier, jai me beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de

Digilized by GoogU

PRÉFACE

fiolte diiiei'tatioii , je tne préparais à en faire mrtn profit , ou plulül celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'esi cc qu'il est bon du consigner Ici , attendu que les journaux pourront faire croire le contraire) ; lorsque, dis-je, un de mesnniis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta , d'un air empressé, un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

« C'est de l'écriture de Collé) me dit-il du plus

■ loin qu'il m'aperçut. J'ai confronté ce fragment avec

■ le manuscrit des Mémoires du premier de nos ■cliansonuiers, et je vous en garantis l'autLenticité.

■ Vous Terrez , en le lisant, pourquoi il n'a pas

■ trouvé place dans ces Mémoires, qui ne contien-

■ nent pas toujours des choses aussi raisonnables. ■

Je ne me le fis pas dire deux fois , et je lus avec la plus grande attention ce morceau , dont le fond des idées me séduisit tellement, que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

'Malgré toutes le# oliservalinns de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse su dissertation , je lis surde-cbamp le projet de me servir , pour in.i préface, de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'n fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire , pour le soumettre à la confroiitulion des incrédules. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience

ENTRE HON CENSEUR ET \JOI

15 jANTien I7GS.

|Je iireiidnla liberté de siibslitdor In nom (b-Colléan mot qui fo trouve dans tout le dialogue. }

LB CÜNSBOa.

Voici, monsieur, mun n|)|irol>ation |jniii votre Tbéâtre de Société. Il contient des onvr.ijies eburmiiis.

COLI.É.

El mescbauBoni, monsieur, mes cbanionsl comment les avez-vous traitées?

LB CBirSBDB.

Vous me trouverez sévère « mais je ne puis vous dissimuler que le eboix uc m'en paraît pas sapenn-nl fait.

COLLt.

(!nnnaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

LB CB ^ SK on.

J’ai été, au contraire, forcé d'indiquer la suppression d’un grand nombre.

coi.Lfc . fiuiltetant ton tnanuteril. *

Quoi! monsieur, vous exigez que je rrtrunciie.... (Ici le papier endommagé ne permet que de deii-

PRÉFACE

lier le litre des chansons supprimées par le censeur.

LB <;E!«SeOR.

Vous n’avex pas dû penser que cela passerait à la censure ?

COLLÉ

Elles ont bien passé ailleurs!

LB cbnsbdr.

Raison de plus.

COLLÉ

PardoiincB : je ne connaissais pas bien encore les raisons d'tiii censeur.

LR CBNSBUS.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord , pourquoi , dans les vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits desai-lre relatifs aux circonstances?

COLLÉ

Que ne me'demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles? La chanson est essentiellement du parti de l’opposition. D’ailleurs , en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques

personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tons? Le respect pour le souverain parait-il me coûter?

LE CE^BCR.

Mais les ministres, monsieur, les ministres ! Si , à Naples, l'on peut sans danger ofTcnser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ

Je le conçois; à Naples, saint Janvier passe pour faire (les miracles.

PHéFACE.

LB CBBIBVB.

Vous y seriei aussi incrédule qu'à Paris.

COLI.é.

Dites aussi clairroyant.

I.B CBBSaOB

Tant pis pour TOUS, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre, les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLté.

Je l'ai dit cent fois avant vous; mais convenez , à votre tour , qu'il en est quelques-uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs uc seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé SC servait pour ouvrîrla tranchée *, et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans I

eux, fort souvent , il ne sentirait que le poids.

LE CBXSKna. (

Je n’ai point oublié la jolie chanson du Port- I Mahon. Monsieur Collé , ce n’est pas à vous qu’on reprochera Vanglomanie ; mais cela ne sufiit pas. '

Pourquoi , par exemple , vous être fait l’apdtre de certaines idées, de certains principesd'indépcndancc qu'il vaudrait mieux combattre ?

coi.r.à. ...

J’entends de quelles idées vous voulez parler.

* Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérida au son des violons et des hautbois.

Combattre ces idées, mousieur ! il n’y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire, eu Prusse, des épi* grammes coiilie les capucins. Ne troiirez-vous pas même que la plupart de ceuxqui attaquent cesidées, qui peuUêtre au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères ?

LB CBNBBUB.

Je suis de votre avis , si vous roules dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice a la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs, et je pense qu’il sera aisé de vous convaincre du torique vous feraient certaines gaillardu0$ que je vous engage à faii'c disparaître de votre recueil.

COLLÉ

C’est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps^Bvec une exactitude qui participe de leur licence *.

LB CBBSBCn.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

COLLÉ

La Chasteté porte un bandeau.

LB CBShBUR.

Elle n’est pas sourde , elle tou libre de plusieurs

* Plusieurs de ces raisonnemens se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle, placée en tête du recueil complet des chansons de (]ollé , publié par M. Auger, censeur et membre de l'Académie française.

PRFFACE. 51

de vos chansons peut augmenter la corruption dont TOUS faites la satire.

coi.ii.

Quoi 1 comme Ta dit le bon la Fontaine ,

Les mères, les maris me prendront aux cbeTcux Pour dix ou douze contes bleus I Voyez un peu la belle affaire 1 (ie (^ue je n'ai pas fait mon livre irait le faire .

LB CBHBEOB.

L'anlorilé d'uii grand homme est déplacée ici. 11 ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrilier sans regret.

COLLÉ

Eu avez-vous de les connaître ?

LB CBRSIVB.

Je ne dis pas cela.

COLLÉ

En êtes-vous moins censeur , et très-censeur?

LB CBXSBUB.

Je vous en fais juge.

COLLÉ

Eh bien! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux , les prudes n'en auront pas plus de charité , et tes bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à {'index ; si vous leur ôtez le plaisir

de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs ver tus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames: c'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours

PBÉFACE.

indulgens, pardonnent des écarts à la gaieté et permettent à l'innocence de sourire.

COM.É

En ce cas , je prends mon parti : je les ferai imprimer en Hollande , sous le titre de Chan$ont que mon censeur n*a pas dû me passer.

LE CENSEUR

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLi.

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CENSEUR

Vous pouvez les adresser mieux , vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

cotLé.

Que ne me protége-t-il contre les censeurs !

I.B CENSEUR

Et contre les feuilles périodiques!

COLCft.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR

Quelle est la première, s'il vous plaît?

COLLÉ

Je vous le laisse à deviner , et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

PREFACE

LB CBKIBUB.

Cn moniciit. Je sais que , jour par jour , tous écrirez ce que vous avez dit et fait : ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversatiuu.

COLT.B

Vous n'y seriez point compromis.

LB GBB8BoB.

Bien ; mais un jour quelque écolier pourrait s'appuyer de vos argumens • et, à l'abri de votre nom , tenter de justiGer...

Ici l'écriture , absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue , qui n'est peut-être intéressant que pour un autcurplacè dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Bfalgré le soin qu'il ' avait pris de ne pas le joindre aux mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son mai- ^

tre , au risque d'être en butte à de graves reproches. '

Mon ami l'érudit m'a aiiQoncé qu'il m'en arriverait {

malheur , et pour donuer du poids au pronostic , |

m'a retiré sa dissertation sur les flonflom ;le public *

n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérable* ^

ment , et l'adresser en forme de mémoire à la troi* siéme classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être t plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal chois! pour publier des V chansons, si la futilité même des productions n'était ^ une recommandation à une époque où l'on a plus ^ besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons ^ que bientôt l'on puisse lire des poèmes épiques, sans

louliaitcr néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année Toit éclore de chansonniers nouveaux.

P. S, ic crois inutile d'iijoiilcr aucune rénexiun à celle préface du recueil chantant que je publiai à la (in de)8i6. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson : le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit do l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse , même un peu triste : j'ai dû prendre lo ton qu'elle m'a donné; il est probable que je ne l'anrais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Dn recueil de chansons est cl sera toujours un livre sans cQiiséquencc.

MAI

Air : Quand un tendron vient en rca lieux.

11 ^lail un roi inrYelot,

Peu connu dans l'Iiisloire ,

Se levant tard , sc roucLant lûl ,

Dorinanl fort bien sans gloire ,

El couronné jjar Jeaniielon ^

D'un simple bonncl de colon ,

Dil on.

Oli ! ob ! ob ! oh I ah ! ah ! ah ! ab 1 *

Quel bon petit roi c'était là ! ^

La , la.

11 faisait ses quatre irpns

Dans son palais de cbaiiine ,

Et sur un âne , pas à pas, "

Parcourait son royaume.

Joyeux , simple et croyant le bien ,

Pour toute garde il n'avait rien Qu'un chien.

Ob I oh 1 oh ! etc. n

Il n'avait de goilt onéreux »

Qu'une soif un peu vive(

Mais, eu rendant son peuple lieureux, Il faut bien qu'un roi vive.

Lui meme à table, et sans suppôt , Sur chaque muid levait un pot D'impôt.

Ob ! ob ! oh ! etc.

Aux filles de bonnes maisons Comme il avait su plaire,

Ses sujets avaient cent raisons De le nommer leur père ; D'ailleurs il ne levait de ban Que pour tirer, quatre fois l'an ,

Au blanc.

Ob 1 oh ! obi etc.

Il n'agrandit point ses Etals,

Fut un voisin commode ,

Et, modèle des potentats,

Prit le plaisir pour code.

Ce n’est (jue lorsqu’il expira Que le peuple qui l’enterra Pleura.

Ob ! ob ! ob 1 etc.

On conserve encor le portrait De CO digne et bon priucc.

C’esI l’enseigne d’un cabaret Fameux dans la province.

Les jours de fête, bien souvent,

La foule s'écrie en buvant Devant:

Ob 1 oh I oh 1 ob I alH ah I ah I ah 1 Quel bon petit roi c'étuit là!

La, la.

LE BACCHANTE

Aia : Fourniuei un canal au ruisteau.

Cher amant, je cède à tea désirs ;

De champagne enhrre Julie.

Inventons , s'il se peut, des plaisirs;

Des amours épuisons la folie.

Verse>moi ce joyeui poison;

Mais surtout bois i ta maîtresse :

Je rougirais de mon ivresse

SI tu conservais ta raison. >

Vois déjà briller dans mes regards Tout le feu dont mon sang bouillonne.

Sur ton lit, de mes cheveux épars ,

Fleur à fleur, vois tomber ma couronne. n

Le cristal vient de se briser :

Dieu I baise ma gorge brûlaute ,

Et taris l'écume enivrante Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor 1 Mais pourquoi ces atours Entre tes baisers et mes charmes? ,

Romps ces noeuds, oui, r ompe-les pour toujours I Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.

Presse en tes bras mes charmes nus...

Ail i je sens redoubler mon êtrel A Pardeur qu'en moi tu fais naître Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enGii à ton tour;

Mais, bêlas I tes baisers languissent.

Ne bois plus, et garde à mon amour Ce nectar où tes feux s'amortissent.

De mes désirs mal apaisés.

Ingrat, si tu pourais te plaindre, J'aurais du moins pour les éteindre Le Ttn où je les ai puisés.

LE SÉNATEUR

Aia : J'ons un euri patriot*.

Mon épouse fait ma gloire :

Rose a de si jolis yeuxl

Je lui dois, l'on peut m'en croire,*

On ami bien précieux*

Le jour où j'obtins sa foi,

Un sénateur vint chez moil Quel boimeur !

Quel bonheur I Ab I monsieur le sénateur ,

Je suis votre bunihle serviteur. •

De ses faits je tiens registre :

C'est un homme sans égal.

L'autre hÎTer^ chez un miniilre , Il mena ma femme au bal.

S'il me trouve en aon chemin.

Il me frappe daua la main.

Quel honneur ! etc.

Près de Roce il n'est point fade , Et n'a rien d'un freluquet.

Lorsque ma femme est malade,

11 fait mon cent de piquet.

Il m'embrasse au jour de l'an;

Il me fête à la SainMean.

Quel honneur J etc.

Chez moi qu'un temps effroyable Me retienne après dîner.

Il me dit d'un air aimable :

« Allez donc tous promener :

s Mon cher, ne tous gênez pas, t Mon équipage est là-bas. #

Quel honneur! etc.

Certain soir, à sa campagne Il nous mena, par hasard.

Il m'enivra de champagne;

Et Rose fit lit à part.

Mais de la maison, ma foi,

Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur! etc.

A l’enfant que Dieu m’envoie Pour parrain je l’ai donné.

C’est presque en pleurant de joie

QuMl balte le nouveau-Bé t Et mon 01s) dès ce moment y Elst mit sur son testament.

Quel honneur i etc.

A table il aime qu'on rie t Mais parfois j’ÿ stiis trop tert.

J'ai poussé la raillerie Jusqu'à lui dire au dessert*

On croit , j'en suis conrainca f Que TOUS me faites 0...1 Quel honneur 1 Quel bonheur!

Ahi monsieur le sénateur ^

Je suis Totrc humble'serTiteur.

ae >0 roeo fH *’******"*"***’"*" ■

L’ACADÉMIE ET LE CAVEAÜ

GUANSON DI RâCBPTIOa AU CATRAU UODRtNI.

Ail : Tout té tong dé ta ripihrél

Au CaTeaii je n'osais frapper;

Des méchant m'ataient au tromper.

C'est presque un cercle académique,

Me disait maint esprit caustique.

Mais que Tois*je? de bons amis Que rassemble un coufert bien mis !

Atseyei-tous , me dit la compagnie.

Non , non , ce n'est point comme à 1* Académie Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me TOjtii , pendant un moii.

Courant pour disputer Les toîz • A des geuB qu*sppuirait le lile D'un grand seigneur ou d'une bellet Mais , faisant moitié du chemin,

Vous m'accueillez le Terre en main.

D'ici l'intrigue est à jamais bannie; - Non, non, etc.

Touuant, crachant, faudm-tril donc.

Dans un discours superbe et long,

Dire : Quel honneur tous me faites!

Messieurs, tous êtes trop honnêtes;

Ou quelque chose d'aussi fort ?

Mais que je m'effrajais à toril On peut ici montrer moins de génie.

Non, DOD, eU.

Je croyais Toir le président

Faire bâiller , en répondant

Que l'on Tient de perdre un grand homnie;

Que moi je le taux. Dieu sait comme.

Mais ce président sans façon *

Ne pérore ici qu'en chanson :

Toujours trop tôt sa harangue est finie.

Non , non , etc.

Admis enfin y aurabje alors.

Pour tout esprit, l'esprit de corpsf Il rend le bou seus,> quoi qu'on dise.

Désaugiers.

Solidaire de la «ottise :

Mais, dans votre société, '

L'esprit de corps , c'est la gaîté.

Cet esprit'là règne sans tyrannie.

Non , non , etc.

Ainsi , j'en juge à votre accueil ,

Ma chaise n’est point un fauteuil. «

Que je vais chérir cet asile ,

Où tant de fois le Vaudeville A renouvelé ses grelots,

Et sur la porte écrit ces mots :

Joie, amitié, malice et bonhomie I Non, non , ce n'ust point comme i l'Académie,

Ce n'est point comme à l'Académie.

we»e»see»e»a»ai»e»eeie»a<e«>e»e»eee»e»ei>s»seise

ROGER BONTEMPS

Aia : Bonde du camp de Grandpri.

Aux geus atrabilaires Pour exemple donné.

Eu un temps de misères Roger Bontemps est né.

Vivre obscur à sa guise.

Narguer les mécontenst Eb gai I c'est la devise Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père.

Coiffé dans les grands jours.

De roic» ou de lierre Le rajcuuir toujours :

Mettre uii manteau de bure, Vieil ami de TÎngt aiiS{

Eh gai I c'est la parure Du gros Roger Boiilemps.

Posséder dans sa hutte Une table, un vieux lit,

Des cartes, une flûte ,

Un broc que Dieu remplit.

Un portrait de maîtresse.

Un colTre et rien dedans;

Eh gai 1 c'est la richesse Du gros Roger Bontemps.

Aux enfans de la ville Montrer de petits jeux;

Être un faiseur habile De contes graveleux;

Ne parler que de danse Et d'almauacbs chantans; Eh gait c'est la science Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite.

Sabler ceux du canton ; Préférer Marguerite Aux dames du grand ton ;

De joie et de tendresse Remplir tous ses instans;

Eh gai ! c'est la sagesse Du gros Roger Bontemps.

î)ire au ciel : Je me fie,

Blou père, à ta bonté;

De ma philosophie Pardonne la gaîté ;

Que ma saison dernière Soit encore un printemps:

i.b goii c'est la prière Du gros Roger Bontenipi.

Vous, paurres pleins d'envie, Vous, riches désireux;

Vous, dont le char dévie Après un cours heureux; Vous, qui perdrez peut*être Des titres éclatans,

£li gai 1 prenez pour maître Le gros Roger Bonte raps.

LA GAUDRIOLE

Ata : La bonne aventure,

Momus a pris pour adjoints Des rimeurs d'école :

Des chansons en quatre points Le froid nous désole.

Uirlitou s'en est allé.

AhI la muse de Collé,

C'est la gaudriole,

Digilized by Gopgli

O gué,

C^est la gaudriole.

Moi, dei sujeta poUuon*

Le ton m'affriole.

Minerre dant mca ehaoaoua Fait la cabriole.

De ma grand'mère , aprèa tout, Tartufes , je tiens le goût De la gaudriole,

O gôé.

De la gaudriole.

Elle amusait, à dixaua,

Son maître d'école.

Des Cordeliers gros plalaaus Elle fut l'idole.'

Au prêtre qui l'exhortait.

En mourant elle coûtait Une gaudriole,

O gué.

Une gaudriole.

C’était la régence alors,

Et, sans hyperbole,

Grâce aux plus drôles de corps, La France était folle.

Tous les hommes plaisantaient , Et les femmes sc prètaieut A la gaudriole ,

O gué,

A la gaudriole.

Oo ne rît guère aujourd’hui;

Est-on moins frivole?

Trop de gloire nous a nui ;

Le plaisir s’envole.

Mais au Français attristé Qui peut rendre la gaité?

C’est la gaudriole,

O gué,

C’est la gaudriole.

Prudes , qui ne criez plus Lorsqu’on tous viole , Pourquoi prendre un air confus A chaque parole?

Passez les mots aux rieurs :

Les plus gros sont les meilleurs Pour la gaudriole ,

O gué ,

Pour la gaudriole.

##♦♦♦— s asus »S<8»S»S»8>B>B»8>o»a»S»<H

PARNY

ROHARCB.

Muii<jue d» M. B, Wilhem.

Je disais aux fils d'Épicure :

•Réveillez par vos joyeux chants ■ Parny, qui sait de la nature • Célébrer les plus doux penchans.B

Mais lea chanta que la joie inspire Font place aux regrets auperllus \ Parny n'est plusl 11 Tient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus I

Je disais aux Grâces émues :

• Il TOUS doit sa célébrité; »Montrex>ToU8 i lui demi-oucs.:

a Qu'il peigne encor la Tolupté. •

Mais chacune d'elles soupire Auprès des Plaisirs éperdus.

Parny n'est plusl etc.

Je disais aux dieux du bel âge :

• Amours, rendez à ses Tieux ans «Les fleurs qu'aux pieds d'une Tolage >11 prodigua dans son printemps. > Mais en pleurant je les rois lire

Des Ters qu'ils ont cent fois relus.

Parny n'est plusl etc.

Je disais aux Muses plaintiTes :

a Oubliez Tos malheurs réceus*.

> Pour charmer l'écho de nos rires >11 TOUS suiUt de ses acceus. >

Mais du poétique délire Elles brisent les attributs.

Parny n'est plusl etc.

• Allusion à la mort de Lebrun, de Delillti de Bernardin de Saint<Pierre , de Grétry, etc.

Il n'eitpluil Ah! puisse l'envie * S'interdire un dernier effort* 1 Immortel, il quitte la vie;

Pour lui tous les dieux sont d'accord.

Que la haine, prête à maudire,

Pardonne aux aimables vertus.

Partiy n'cst plus !

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus !

»a»e»a»e»e»e»s»s»s»6»aisen»Q»S9<a»e»i»9»a»i»gtQ

MA GRAND'MÉRE

Air : En nvanant de Bâle en Suiue.

Ma grand'mère, un soir à sa fête,

De vin pur ayant bu deux doigts.

Nous disait en branlant la tête :

Que d'amoureux j'eus autrefois!

Combien je regrette Mon bras si dodu.

Ma jambe bien faite,

Et le temps perdu !

Quoi 1 maman , vous n'étiex pas sage !

—Non vraiment! et de mes appas Seule à quinze ans j'appris l'usage.

* Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de l'auteur de la Guerre de$ Dieux,

Car la nuit je ne donaaia pat.

Combien je regrette , etc.

Maman , Tout ayiea le cœor tendre?

— Oui, li tendre, qu'à dix-iept ant Ltndor ne te fit pat attendre ,

Et qu'il D'atlendit pat longtemps.

Combien je regrette, etc.

Maman , Lindor tarait donc plaire?

—Oui, teul il me ptut quatre mois :

Mait bientôt j'ettimai Valère,

Et fit deux heureux à la foit.

Combien je regrette , etc.

Qnoil maman I deux amant entemble I

— Oui, mais chacun d'eux me trompa.

Plut fine alort qu'il ne roua temble, J'époutai Totrc grand-papa.

Combien je regrette , etc.

Maman , que lui dit la famille?

— Rient n^aif un mari plus sensé Eût pu connaître à la coquille Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette, etc.

Maman, lui fÛtes-rous fidèle?

— Oh 1 sur cela je me tais bien.

A. moint qu'à lui Dieu ne m'appelle, Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette, etc.

Bien tard , maman, roua fûtes reure?

— Oui; mais, grâces à ma gaîté,

^ J Si l'église n'était plus neuve,

‘ \ Le saint n'eii fut pas moins fêté. \

Combien je regrette, etc.

Comme tous, maman, faut-il faire?

— £hl mes petits eiifans, pourquoi.

Quand j'ai fait comme ma gratid'mére,

Ne feriez-Tous pas comme moi?

Combien je regrette Mon bras si dodu ,

Ma jambe bien faite , '

Et le temps perdu!

s#s#e— e#»s<»e!»e»9i»e#e»e»s»e >e#ws ts»s l s s ci»

LE PETIT HOMME GRIS

Alt : 'i'ofo • earabo.

Il est un petit homme ,

• Tout babillé de gris,

Dans Paris;

Joufflu comme un pomme.

Qui , sans un sou comptant.

Vit content,

Et dit: Moi, je m'en...

Et dit : Moi, je m'en...

Ma foi , moi, je lu'en ris !

Ob I qu'il est gai (6/s) , le petit homme gris!

A courir les fillettes,

A boire sans compter.

A chanter.

Il s'ett couTerl de detlcf; Mais, quant aux créaucîers.

Aux huissiers.

Il dit : Moi, je* m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi , etc.

Qu'il pleuve dans ta chambre, Qu'il s'y couche le soir Saut y voir;

Qu'il lui faille en décembre Souffler, faute de boit,

Dant tet doigts ,

Il dit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi , je m'en...

Ma foi , etc.

Sa femme, assez gentille.

Fait payer set atourt Aux amours;

Aussi plus elle brille.

Plus on le montre au doigt.

Il le voit ,

Et dit; Moi , je m'en...

Et dit : Moi , je m'en...

Ma foi , etc.

Quand la goutte l'accable Sur un lit délabré.

Le curé

De la mort et du diable

Parle à ce moribond ,

Qui répond :

Ma fui y moi, je m*en...

Ma foi, moi , je m'en...

Ma foi , moi*, je m'en ris I Oh J qu'il est gai (éisj, le petit homme grisl

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE

Aïs :

Deux saisons règlent toutes choses ,

Pour qui sait xixre eu s'amusant ;

Au printemps nous dexons les roses,

A l'automne un jus bienfaisant.

' Les jours croissent, le cœur s'éveille î

On fait le vin quand iis sont courts.

Au printemps, adieu la bouteille!

En automne, adieu les amoursl

Mieux il vaudrait unir sans doute Ces deux penebans faits pour charmer; Mais pour ma santé je redoute De trop boire et de trop aimer.

Or la sagesse me conseille De partager ainsi mes jours:

Au printemps, etc.

Au mois de mai , j'ai vu Rosette,

Et mon coeur a subi ses lois.

Que de caprice* la coquette M'a fait eouyer en six mois J Pour lui rendre enâu la pareille,' J'appelle octobre à mon secours.

Au printemps, etc.

Je prends, quitte et reprends Adèle, Sans façon comme sans regrets.

Au revoir, un jour me dit-cllc;

Elle revint longtemps après.

J'étais à chanter sous la treille :

Ab I dis-je , l'année a son cours.

Au printemps, etc.

Mais il est une enchanteresse Qui change à son gré mes plaisirs.

Du vin elle excite l'ivresse,

Et maîtrise jusqu'aux désirs.

Pour elle ce n'est pas merveille De troubler l'ordre de mes jours.

Au printemps, avec la bouteille.

En automne, avec les amours.

»»»»s»»»»e»eae»s»a»ea a<a sa saa»a« dit

LE MORT VIVANT

BONDS DS TABLS.

Air des Boisu».

Lorsque l'ennui pénèti e dans mon fort, Priez pour moi; je suis mort, je suis mort!

Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant Gaîment m'assiège et derrière et devant)

Je suis vivant) bien vivant) très-vivant !

Un sot fait-il sonner son coffre-fort ,

Pries pour moi : je suis mort) je suis mort ! YolnaiS) pomard, beaune et moulin-à-vent) Fait-on sonner votre âge en vous servant)

Je suis vivant) bien vivant, très-vivanti

Des pauvres rois veut-on régler le sort ,

Priez pour moi : je suis mort, je suis mort I En fait de vin qu'on se montre savant. Dût-on pousser le sujet trop avant,

Je suis vivant, bien vivant, trés-vivantl

Faut-il aller guerroyer dans le Nord ,

Priez pour moi : je suis mort, je suis morti Que, près du feu, l'un l'autre se bravant.

On trinque assis derrière un paravent,

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord. Priez pour moi : je suis mort, je suis mort ! Mais sans esprit faut-il mettre en avant De gais couplets qu'on répète en buvant ,

Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort. Priez pour moi : je suis mort, je suis morti Que l'amitié réclame un cœur fervent.

Que dans la cave elle fonde un couvent,

Je suis vivant, bien vivant, très-vivanll

Digi'.i'1-d ■ ; CjOOgle

Monseigneur entre, et la liberté sort»

Pries pour moi : je suis mort, je suis morti Mais que Thémire, à table nous trouTant,

Arec l'aî s'égaye en arrivant,

Je suis vivant, bien vivant, très'vivantl

Faut'il sans boire abandonner ce bord,

Priez pour moi : je suis mort, je suis morti Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent.

Le verre en main, quand j'implore un bon vent, Je suis vivant, bien vivant, très*vivautl

•s »S'»ei»e»e»eeoeei»a»e»»»e»aaiQ»e»e»e»e»e»e»s»i

AINS! SOIT-IL

Aia : Alhluia.

Je suis devin , mes cbers amis;

L'avenir qui nous est promis Se découvre à mon art subtil.

Ainsi soit-il 1

Plus de poète adulateur;

Le puissant craindra le flatteur;

Nul courtisan ne sera vil.

Ainsi soit-il 1

Plus d'usuriers, plus de joueurs.

De petits banquiers grands seigneurs-

Et pas uu commis nicivil.

Ainsi soit-il i

L'amitié) charme de nos jours.

Ne 'sera plus un froid discours Dont l'infortune rompt le fil.

Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,

A dix-huit, avec ses amans N’exercera que son babil.

Ainsi soit-il I

Femme fuira les vains atou/s;

Et son mari, pendant huit jours , Pourra s’absenter sans péril.

Ainsi soit-il I

L'on montrera dans chaque écrit Plus de génie et moins d'esprit.

Laissant tout jargon puéril.

. Ainsi soit-il I

L'auteur aura plus.de fierté.

L’acteur moins de fatuité;

Le critique sera civil.

Ainsi suit-il 1

On rira des erreurs des grands, On ch.insonnera leurs agens, Sa’>6 voir arriver l’algiiazU.

Ainsi suit-il!

En France enfin renaît le goût ;

La justice régne partout,

Et la vérité tort d'exil.

Ainsi foit-ill

Or, met amis, béiiistons Dieu , • •

Qui met rhaque chose en ton lieu:

CelleS'Ci sont pour l’an trois mil.

Ainsi soit-il I

eas>e»a»e»e»a»a»ea8aewa»â»a#aéaiaM<aataeasa

L’ÉDUCATION DES DEMOISELLES

Aia : Tra ta ta ta , l*Jmçur *it tà»

Le bel instituteur de filles Que ce monsieur de Fénélon I Il parle de messe et d’aiguillçs :

Maman, c’est un sot tout du long.

CoDcerts, bals et pièces nouvelles,

Nous instruisent mieux que cela.

Tra la la la, les demoiselles ,

Tra la la la , se forment là.

Qu’à broder une autre s’applique {

Maman, je veux, au piano.

Avec mon maître de musique,

D’Armide chanter le duo.

Je crois sentir les étincelles De l’amour dont Renaud brûla.

Tra la la la , etc.

Qu’une autre écrire la dépense:

Maman, pendant une heure ou doux.

Je veux que mon maître de danse M’enseigne un pas roluptueux.

Ma robe rend mes pieds rebelles:

Un peu plus haut relerousda.

Tra la la la, etc.

Que sur ma sœur une autre veille < Maman , je veux mettre au salon.

Déjà je dessine à merveille Les contours de cct Apollon.

Grand Dieu, que ces formes sont bcllesi Surtout les beaux nus que voilà I Tra la la la, etc.

Maman, il faut qu'on me marie,

'La coutume ainsi l'exigeant.

Je t'avoOrai , ma ebére amie ,

Que même le cas est urgent.

Le monde sait de mes nouvelles.

Mais on y rit de -tout cela.

Tra la la la, les demoiselles,

Tra la la la, se forment là.

DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN

Air : Tout (t long de la rivière.

Dans ce siècle d'impiété,

L'on rit du Benedieite.

Faut'il qu'à peine il m'en iouviciine !

Mais, pour que l'appétil revienne «

Je dis mes Grâre$ lorsqu'enfin Je n'ai plus soif) je n'ai pins faim.

Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe :

Que vous êtes bon, mon Dieu, je vous rends grâce I O mon Dieu , mon Dieu • je vous rends grâce I

Mon voisin, faible du cerveau,

Ne boit jamais son vin sans eau.

Itien qu'à voir mousser le champagite ,

Déjà la migraine lo gagne ;

Tandis que , pur et coup sur coup.

Pour ma santé je bois beaucoup.

Vous savei seul comment tout cela passe;

Que vous êtes bon , etc.

De soupçons jaloux assiégé ,

Dorval n'a ni bu ni mangé.

(!et époux sans philosophie •

Par bonheur de nous se delle,

£t tient sa femme , aux y< ux si doux ,

Sous triple porte à deux verrons.

Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.

Que vous êtes bon , etc.

Certain soir monsieur célébra Une déesse d'Opéra :

Pour prix d'un grain d'encens profane.

Vile au régime on le condamne.

Sans accident, moi j'ai fêté Huit danseuses de la Gaîté.

Pour un miracle on Teut que cela passe.

Que vous êtes bon , etc.

Mais quel convive assis là-bas N'ose rire et ne chante pas?

Chut 1 me dit-ou , c'est un vrai sage , '

Qui dans les cours a fait naufrage.

Quoi! chez nous ccl honime'rêveur Des rois regrette la faveur I Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe Que vous êtes bon , cto.

A table trouvant tout au mieux.

Je crois qu'un ordre exprès des cieux Tient en haleine la sagesse ,

Des fous ménage la faiblesse,

Et fait de leur vie un repas Dont le dessert ne finit pas.

Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.

Que vous êtes bon , mon Dieu , je vous rends grâce I O mon Dieu, mon Dieu , je vous rends grâcel

I uaaM>sM»sM>oaitBtnttrtîr~T~~*'"T^*^*‘~T‘t*T*T‘

LA MÈRE AVEUGLE

Aia : Une fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin ,

Ecoulez-moi bien, ma fille.

Déjà votre coeur'sautille Au nom du jeune Colin.

Craignez ce qu*il voua conseille.

Quoique a?eugle , je surveille ;

A tout je prête l'oreille.

Et TOUS soupirez tout bas.

Votre Colin n'est qu'uii traître...

Mais TOUS ouvrez la fenêtre ;

Lise, vous ne filez pas. (iis.)

Il fait trop chaud, dites«voust Mais par la fenêtre ouverte,

A Colin , toujours alerte ,

Ne faites pas les yeux doux.

Vous vous plaignez que je gronde :

Hélas! je fus jeune et blonde :

Je sais combien dans ce monde On peut faire de faux pas.

L'amour trop souvent l'emporte...

Mais quelqu'un est à la porte; Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites>vouS)

Qui fait crier la serrure ;

Et mon vieux chien qui murmure Gagne à cela de bous coups.

Oui , fiez'vous à mon âge :

Colin deviendra volage;

Craignez, si vous n'étcs sage.

De pleurer sur vos appas...

Grand Dieul quc viensqe d'entendre?

C'est le bruit d'un baiser tendre ; Lise, vous ne fiiez pas.

C'eit totre oiicau , ditei-»®ui.

C'est Totre'oiseau qui tous baiic; Dites'lui donc qu*tl se taise ,

Et redoute mon courroux.

Ah ! d'une folle conduite Le déshonneur est la suite ; L'amant qui tous a séduite En rit même entre tos bras.

Que la prudence tous sauTe...

Mais tous ailes rers l'alcôte; Lise, TOUS ne files pas.

C'est pour dormir, diles-TOUS.

Quoi I me jouer de la sorte 1 Colin est ici ; qu'il sorte ,

Ou deTienne Totre époux.

En attendant qu'à l'église Le séducteur tous conduise, Files, files, files. Lise,

Près de moi, sans faire un pas En Tain TOtre lin s'embrouille:

ATec une autre quenouille.

Non, TOUS ne fileres pas.

es»s»a»a»>»e#s»<»e»e»e»a»>i»Q»a»s»e»a<

CHARLES VH.

Musique de M, B, fyUhem,

Je Tais combattre, Agnès l'ordonne; Adieu, repos I plaisirs, adieu I

J'aurai, pour ?enger ma couronne , Dca héroa» l'amour et mon Dieu.

Aiiglaif) que le nom de ma belle Dana Toa ranga porte la terreur.

J'oubliais l'honneur auprèa d'elle < Agnès me retid tout i l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive, Français et roi , loin des dangers,

Je laisiais la France captive Eli proie au fer des étrangers.

Un mot, un seul mot de ma belle A couvert mou front de rougeur.

J'oubliais, etc.

S'il faut mon sang pour la victoire , Agnès, tout mon aang coulera.

Mais non : pour l'amour et la gloire , Victorieux, Charles vivra.

Je doisvaincret j'ai de ma belle Et les chiffres et la couleur.

J'oubliais, etc.

Dunois , la Trémouille, SaintraUles, O Français, quel jour enchanté,

' Quand des lauriers de vingt batailles Je couronnerai la beauté!

Français, nous devrons à ma belle.

Moi la gloire , et vous le bonheur.

J'oubliais l'honneUr auprès d'elle , Agnès me rend tout à llionneur.

LES MOEURS DD TEMPS

Aik : Il eil toujour» lê même.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille ; Que, soi'dîsanty J'ai le ton trop plaisant;

Mais cet air amusant Sied si bien à Camille 1 ■Philosophe par goûtf Et toujours et de tout Je ris I je ris, tant je suis bonne ülle !

Pour le théâtre ayant quitté l'alguills ,

A mon début,

• Craignant quelque rebut.

Je me lirre en tribut Au censeur Mascarille,

Et ce cuistre insolent Dénigre mon talent;

Mais moi j'en ris, tant je suis bonne (illel

Un sénateur, qui toujours apostille •

Dit : Je roudrais Servir tes inléréls»

Lori j'euaye à grands frais D'ccbauiTer le tieuz drille.

Quoi qu'il fît espérer »

Je n'cD pus rien tirer;

Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille I

Dn cbambellan, qui de clinquant pétillé, Âpres qu!un jour II m'eut fait roir la cour, £nricbit mon amour De ce jonc qui scintille.

J'en fais voir le chaton :

C'est du faux, me dit*on...

Et moi j’en ris, tant je suis bonne fille I

Un bel esprit, beau de l’esprit qu’il pille , Grâce à moi, fut Nommé de l’Institut.

Quand des voix qu’il me dut Vient l’éclat dont il brille,

Âvec moi que de fqis Il a manqué de voixl

Mais j’cii ai ri , tant je suis bonne fille I

Un lycéen , qui sort de sa coquille ,

Tout triomphant.

Dans scs bras m’étoufTant,

De me faire un enfant Mc proteste qu’il grille;

Et le petit morveux.

Au lieu d’un., in’en fait deux';

Mais moi j’en ris, tant je suis bonne fille I

Trois auditeurs me disent : Viens « Camillet Soupe avec nous;

Que nous fassions les fous.

J'étais seule pour tous :

L’un d’eux me déshabille ;

Puis le tin met dedans Nos petits intendans:

Et moi j’eu ris, tant je suis bonne fille I

Telle est ma xie | et sur mainte Tctille J’aurais ici

Pu glisser, Dieu merci;

Dans ses jupons aussi Je sais qu’on s’entortille;

Hais les restrictions ,

Mais les précautions…

Moi je m’en ris, tant je suis bonne fille I

MES CHEVEUX

ÂiB du vaudtville de Décence.

Mes bons amis, que je vous prêche à table, Moi , l’apôtre de la gaîté.

Opposez tous au destin peu traitable Le repos et la liberté;

A la grandeur, à la richesse,

Préférez des loisirs heureux :

C’est mon asis, moi de qui la sagesse A fait tomber tous les cbeteux.

Mes bons amiS| Toulez*?oaa dans la joie - Passer quelques instans sereins ?

Bures un peu : c'est dans le rin qu’on noie L^eiinui, l’humeur elles chagrins.

A longs flots puisez l’aHégresse Dans cos flacons d’un rin mousseux :

C’est mon avis, etc.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire N’est rien encor sons les amours :

Que la beauté tous charme et tous attire ; Dans ses bras coules tous tos jours.

Gloire, trésors , santé , jeunesse , Sacrifies tout à ses rœux:

C’est mon aris, etc.

Mes bons amis, du sort et de l’enric On brave ainsi les traits cuisans.

£n peu de jours usant toute la rie ,

On en retranche les vieux ans.

Achetez la plus douce ivresse Au prix d’un âge malheureux :

C est mon avis, ntoi de qui la sagesse A fait tomber tous les cheveux.

s’aiment entre eux

Virent les gueux!

Des gueux chantons la louange :

Que de gueux hommes de bien!

Il faut qu’enfla l’esprit renge L’honnète homme qui u’a rien.

Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile Au sèin de la pauvreté ;

J’en atteste l’Évangile,'

J’en atteste ma gaitéi Les gueux , etc.

Au Parnasse, -la misère Longtemps a régné , dit>on.

Quels biens possédait llomère ?

Une besace , un bâton.

Los gueux , etc.

Vous qu’afflige la détresse, Croyez que plus d’un héros, Dans le soulier qui le blesse.

Peut regretter ses sabots.

Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne L’vxil punit plus d’un grand; Diogène, dans sa tonne,'

Jlrave en paix un conquéranit Les guçui(, etc.

D’un palais l’éclat tous frappe, Mais l’ennui Tient y gémir.

On peut bien manger sans nappe, Sur la paille on peut dormir.

Les gueux , etc.

Quel dieu se plaît et s’agite Sur ce grabat qu'il fleurit?

C’est l’Amour qui rend TÎsite A la PauTreté qui rit.

Les gueux, etc.

L’Amitié, que l’on regrette, .

N’a point quitté nos climats;

Elle trinque à la guinguette.

Assise entre deux soldats.

Les gueux, 1rs gueux.

Sont les gens heureux ;

Ils s’aiment entre eux :

Virent les gueux 1

>i»»aaasaai sn

LC COIN DE L'AMITIÉ

COCPI.BTS CBiIfTéS PAR UN R DEMOrseLLX A UNI JBURB MAluéE, SON AUIR.

Air du vaudevllt$ de ta Partie eanée,

L’Amour, l’Hymni, l’Intérêt, la Folie,

Aux quatre coins se disputent nos jours :

l/Ainilié vicnl compléter la partie :

Mais qu’on lui fait de mauTais loursl Lorsqu’aux plaisirs l’amc se lirre entière ,

Notre raison ne brille qu’a moitié,

Et la Folie attaque la première Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître Qui de tromper éprouve le besoin.

En tricherie on le dit passé maître :

Pauvre Amitié, gare à ton coin!

Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,

A tout soumettre aspire sans pitié :

Vous cédex tout, il veut avoir encore Le coin de l'Amitié 1

L'Hymen arrive; oh I combien on le fête I L'Amitié seule apprête ses atours.

Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête 11 nous renferme pour toujours.

C.e dieu , chez lui calculant à toute heure

Y laisse enfin rintèrôt prendra pied ,

El trop souvent lui donne pour demeure Le coin de l'Amitié 1

.\uprés de loi nous ne craignons, ma chère.

Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs;

Mais aujourd'hui, que l'Hymen et son frère Inspirent de crainte à nos coeurs 1 Dans plus d'un coin , où de fleurs ils se parent. Pour ton bonheur qu'ils régnent de moitié;

Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent Du coin de l'Amitié)

MADAME GRÉGOIRE

Âiii : C*«$t U groa Thomas,

C'était de mon temps Que brillait madame Grégoire.

J’allais, à vingt ans ,

Dans son cabaret rire et boire |

Elle attirait les gens Par des airs engageans.

Plus d'un brun i large poitrine Avait là crédit sur sa mine.

Ah ! comme on entrait Boire à son cabaret I

D'un certain époui Bien qu’elle pleurât la mémoire, ^

Personne de nous * ^

N'avait connu défunt Grégoire)

Mais à le remplacer Qui n’eût voulu penser?

Heureux l’écot où la commére Apportait sa pinte et son verre I Ab I comme on entrait j etc.

Je crois voir encor Son gros rire aller jusqu’aux larmes.

Et sous sa croix d'or L'ampleur de ses pudiques charmes.

Sur tout ses agrémens

Consullcz >e> aniani :

Au roniplnir la sensible brune I.eur rendait deux pièces pour une.

Ah! comme on enlraity etc.

Des buxeurs grivois Les femmes lui cherchaient querelle;

Que j'ai TU de fois Des galans se battre pour eilel La garde et les amoprs Se chamaill.aut toujours «

Elle, en femme des plus capables ^ Dans son lit cachait lea coupables.

Abl comme an entrait» etc.

Quand ce fut mon tour D’être en tout le maître chex elle ,

C’était chaque jour Pour mes amis fête nouvelle.

Je ne suis point jaloux :

Nous nous arrangions tous.

L'hôtesse , poussant à la vente ,

Nous livrait jusqu'à la servante.

Abl comme on entrait, etc.

Tout est bien changé !

N'ayant plus rien à niettre en perce ,

Elle a pris congé Et des plaisirs et du commerce.

Que je regrette, hélas!

Sa cave et ses appasi Long'temps encor chaque pratique

S'*écrira devant sa boutique :

Ah I comme on entrait Boire à son cabaret!

' ♦eM»» e<»»»»e»e»»ê»»»»e«ei<»aeoea#B»B»eea

L'AGE EUTÜR,

ou

CE QDl SEIOBT HOS EHrAaS.

Air : AtUi-voiu-en , gen$ de la noce»

Je le dis sans blesser personne ,

Notre âge ii'est point Tage d'or;

Mais nos fils, qu'un me le pardonne «

Vaudront bien moins que nous encor.

Pour peupler la maebinu ronde.

Qu'on est fou de mettre du sien I

Abl pour un rien , I

Oui , pour un rien , I

Nous laisserions finir le monde, |

Si nos femmes le .voulaient bien. '

Eu joyeux gourmands que nous sotiiuies Nous savons chanter un repas;

Mais nos fils, pesans gastronomes, !

Boiront et ne chanteront pas.

D'un sot à face rubiconde i

Ils feront un épicurien.

Ah! pour un rien, etc. j

Grâce aux beaux esprits de notre âge ,

L'ennui nous gagne assex souvent;

Mais deux initiluts, je le gaf^e , Lutteront dans l'âge suiTant.

De se recruter à la ronde Tous deux trouxeront le moyen.

Âhl pour un rien, etc.

Nous aimons bien un peu la guerre, Mais sans redouter le repos.

Nos fils, ne se reposant guère , Batailleront à tout propos :

Seul prix d'une ardeur furibonde,

Un laurier sera tout leur bien.

Ah ! pour un rien , etc.

Nous sommes peu galans, sans doutet Mais nos fils, d'excès en excès, Kgarant l'Amour sur la route,

Ne lui parleront plus français;

Us traduiront , Dieu les confonde !

L'/frI d'aimtT eu italien.

Abl pour un rien, etc.

Aiusi , malgré tous nos sophistes , (’.hex nos descendaiis on aura Pour grands hommes des journalistes, Pour amusement l’Opéra;

Pas une xierge pudibonde ,

Pas même un aimable Taurien !

. Ah ! pour un rien , etc.

De (leurs, amis, ceignant nos tètes, Vainement nous formons des xceux Pour que notre culte et nos fêtes

Soient en honneur chez no» ncreux; Ce chapitre <]ue Momu» fonde,

Chez eux manquera de doyen.

Ah I pour un rien ,

Oui , pour un rien,

Nous lai»»erion» finir le inonde,

Si nos femme» le Toulaient bien.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

Al* : Conienioni-nou$ d’un* simple bouteille.

Alloua, Babct, il e«l bientôt dix heures: Pour un goutteux c’eat l’inalant du repos. Depuis un an qu’arec moi tu demeure».

Jamais, je croîs, je ne fu» si dispos.

A mon coucher ton aimable présence Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit. Allons, Babct, un peu de complaisance.

Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne agaçante et jolie D’un sieux garçon doit être le soutien.

Jadis ton maître a fait mainte folie Pour de» minois nioius friand» que le tien.

Je Teiix, demain, brarant la médisance.

Au Cadran Bleu te régaler sans bruit.

Allons, Babct, etc.

N’expose plu» i de» travaux pénible»

Cette main douce et ce teint de» plus fraisi

Auprès de moi coule des jours pnisiblesi Que mille atours relcTent tes attraits.

L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :

Ne vnis>tu pas sou flambeau qui me luit?

Allons, Babet, etc.

A mes désirs, quoi! Babet se refuse I Mademoiselle, auriez-rous un amant?

De mon iiereu le jockey vous amuse;

Mais, 8dngez*y : je fais mon testament.

Docile enfin, livre sans résistance A mes baisers ce sein qui m'a séduit.

Allons, Babet, etc.

Ah ! tu te rends , tu cèdes à ma flamme !

Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.

Ne pleure point, va, tu seras ma femme,

Malgré mon âge et le public moqueur.

Fais donc si bien que ta douce influence Ronde à mes sens la chaleur qui me fuit.

Allons, Babet, un peu de complaisance.

Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

♦a ♦ 8 »git si»

LA DESCENTE AUX ENFERS

Aiz : Boira qui voudra , larirette ;

P air a qui pourra , iarira.

Sur la foi de votre bonne ,

Vous qui craignez Lucifer,

Approchez, que je vous donne ^

Des nouvelies de l'enfer.

Tant qu'on le pourra, larirette, ,

On se «damnera, larira.

Tant qu'on le pourra, <

L'on trinquera,

Chantera, ^

Aimera

La fillette. '

Tant qu*on le pourra , larirette ,

On se damnera, larira. !

Sachez que la nuit dernière , |

Sur un rieux halai rôti.

Avec certaine sorcière 1

Pour l'enfer je suis parti. ■ I

Tant qu'on le pourra, etc. i

Ma sorcière est jeune et belle, |

Et, dans ces lieux inconnus.

Diablotins, par ribambelle.

Viennent baiser ses pieds nus. * |

Tant qu'on le pourra, etc. '

Quoi qu'en disent maints bélîtres ,

En entrant nous remarquons Un amas d'écailles d'buîtres Et des débris de flacons.

• li

Tant qu'on le pourra, etc.

Là , ni chaudières ni flammes; i

Et , si grands que soient leurs torts,

Aux enfer* nos pauvre* aine* Reprennent un peu de corps»

Tant qu'on le pourra, etc.

Ches lui le diable e*t bon homme ; Auisi voyon*-nous d'abord Ixion faisant un somme Près de Tantale ivre niort.

Tant qu'on le pourra, etc.

* Rien n'est moins épouvantable

- Que l'aspect de ce démon :

*• Sa Majesté tenait table

' ' Entre Épicure et Ninon.

Tant qu'on le pourra , etc.

Se* arrêt* le* plus sévères,

Qu'en mourant nous redoutons , Sont rendus au bruit de» verre* Et de huit cents mirliton».

Tant qu’on le pourra , etc.

Aux buveur* a rouge trogne Il dit: Trinquons a grands coupsi Vous n’aimez que le bourgogne, üe champagne enivrez-vou».

Tant qu’on le pourra, etc.

A la prude qui se gêne Pour lorgner un jouvenceau,

11 dit; Avec Diogène,

Fais l'amour dans un tonneau.

Tant qu’on le pourra , etc.

Gens dont nous fuyons les traces, Il TOUS dit: Plus retenus.

Laissez Cupidon aux Grâces; Contentez-vous de Vénus.

Tant qu*oii le pourra, etc.

11 dit encor bien des choses Qui charment les assistans;

Puis à Ninon , sur des roses.

Il ôte au moins soixante ans.

Tant qu^on le pourra , etc.

Alors ma sorcière éprouve Un désir qui Penibellit,

Et soudain je me retrouve Dans ses bras et sur mon lit.

Tant qu^on le pourra, etc.

Si, d'après ce qu'on rapporte,

On bâille au céleste lieu ,

Que le diable nous emporte.

Et nous rendrons grâce à Dieu.

Tant qu'on le pourra, larirette,

On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra,

L'on trinquera.

Chantera ,

Aimera La Qllette.

Tant qu'on le pourra, larirette.

On se damnera, larira.

L'AMI UOBIN.

Aia : A la Monaco.

Do tout Cylhère Sois le courtier :

On paîrQ bien ton ministère.

De tout Cjflbèrc Sois le courtier :

Ami Robin, quel bon tnélicr!

Robin connaît toutes les belles,

Et jusqu'où leur prix peut aller.

Messieurs, qui Toulex des puccllcs.

C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cylhèrc , etc.

Prodiguons l'or, et des maîtresses De toutes parts ton t nous Tenir; Car si nous tenions aux comtesses , Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cytbère, etc. •

J'ai connu Robin à l'école :

Ce n'était point un libertin ;

Mais il gagnait mainte pistole A uous procurer l'Arétin.

De tout Cytbère , etc.

Quand de prendre femme il eut l'âge.

Il la prit belle exprén pour ça.

Par malheur, la sienne était sage;

Mais aussi Ttnbin divorça.

De Inut Cythère , etc.

Que le neuf ou le vieux vous tente.

Il sera votr<* fournisseur;

Bobin vend sa nièce et sa tante;

Il vendrait sa mère et sa sceur.

De tout Cythère , etc.

Si je lis hi en dans son système,

Vers la cour il marche à grands pas.

Combien do gens qui déjà même Devant Bobin ont chapeau bas!

De tout Cythère Sois le courtier;

On paîra bien ton ministère.

De tout Cythère Sois le courtier :

Ami Robin , quel bon métierl

a»e<e»t^e'e»eiaa»B»oa»a»aea>»»e»a»»t»e»e«aeaaa8ae*—

JANVIER

Air xGaiî gail mariona noui.

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,

Espérance De la France;

Gai! pail serrons nos rangs;

En avant, Gaulois et Francs !

D'AUila suivant la voix ,

Le barbare Qn'elle égare,

Vient une seconde fois

Périr dans les champs gaulois.

Gai 1 gai I etc.

Renonçant à ses marais ,

Le Cosaque Qui bivouaque.

Croit, sur la foi des Anglais,

Se loger dans nos palais.

Gail gai! etc.

Le Russe, toujours tremblant Sous la neige Qui Passiége,

Las de pain noir cl de gland.

Veut manger notre pain blanc.

Gail gai! etc.

Ces vins que nous amassons Pour les boire A la victoire.

Seraient bus par des Saxons!

Plus de vins, plus de chansons !

Gail gai I etc.

Pour des Calnioukr durs et laids Nos ttlles

Sont trop gentilles, '

Nos femmes nul trop d'attraits. '

Ail I que leurs lils soient FrançaisI Gai J gai ! etc.

Nobles Francs et bons Gaulois,

La paix si chère I

A la terre,

Dans peu viendra sous vos toits Vous payer de tant d’exploits.

Gai I gai ! serrons nos rangs,

Espérance De la France I

Gail gail serrons nos rangs*

En avant, Gaulois et FraiicsI

s»soe»e»s»e #ea a»»»e»eiS'»a»ao#eiseias Sie#Bite»e»e#»«

FRÉTILLOiN.

Aia : Ma eommhre , quand je dame.

Francs amis des bonnes lillcs.

Vous connaisses Frétillon;

Ses charmes aux plus gentilles

Qiioil ces nionumens ebéris.

Histoire

De notre gloire.

S’écrouleraient en débris!

Quoi I les Prussiens à Parisl Gai I gai ! etc.

Ont fait baÎBScr pavillon.

Ma Frétillon , {bU.)

Cette âlle Qui frétille t

N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage ^ Dentelles et diamanSy El, deux fois, mît tout en gage Pour quelques fripons d'amans.

Ha Frétillon ,

Cette fille Qui frétille,

Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille ;

Cet hiver , dans son taudis ,

Couché presque sur la paille.

Mes sens étaient engourdis;

Ma Frétillon ,

Cette fille Qui frétille,

Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient»on d« m'apprendre?

Quoi I le peu qui lui restait, Frétillon a pu le vendre Pour un fat qui la battait!

Ma FréUllou,

Cette fille Qui frétille ,

A vendu son cotillon.

En chemise, à l« croisée,

Il lui faut tendre ses lacs.

A travers la toile usée, ^

Amour lorgne ses appas. ,

Ma FrétiUon ,

Cette 011e ,

Qui frétille, ,

Est si bien sans cotillon 1

Seigneurs, banquiers et notaires,

La feront encor briller;

Puis encor des mousquetaires Viendront la déshabiller.

Ma Prétiilon,

Cette Allé

Qui frétille , <

Mourra sans un cotillon. i

VCYAGE AU PAYS DE COCAGNE

Ata i'î/ombre s'évapore.

Ah I vers une rive Où sans peine on vive ,

Qui m'aime me suive I Voyageons gaiment.

Ivre de champagne.

Je bals la campagne.

Et vois de Cocagne Le pays cbartraut.

Terre chérie,

Sois ma patries Qu'ici je rie Du sort inconstant*

Pour moi tout change ; Bonheur étrange!

Je bois et mange Sans un sou comptant.

Mon appétit s'outre,

Et mou œil découtre Les portes d'un Loutre En tourte arrondi ;

'y Tois de gros gardes, Cuirassés de Lardes, Portant hallebardes De sucre candi.

Bon Dieu, que j’aime Ce doux système!

Les canons même De sucre sont faits.

Belles sculptures,

Riches peintures En confitures Ornent les buffets.

Pierrots et paillasses , Beaux'esprits cocaases, Charment sur les places Le peuple ébahi, ,

Pour qui çeiil fontaines,

Au lieu d’eaux nialflaiiirf, Versent, toujours pleines, Le bcauiie et l’ai.

Des gens enfournent, D'autres défournent :

Aux broches tournent Veau , bœuf et mouton.

Des lois de table L’ordre équitable De tout coupable Fait un marmiton.

Dans un palais j’entre.

Et je m’assieds entre Des grands dont le Tcnlre Se porte un défi ;

Je troure en ce monde Oit la graisse abonde, Vénus toute ronde El l’Amour bouffi.

Nul front sinistre.

Propos de cuistre,

Air de ministre N’y sont point permis.

La table est mise ,

La clière exquise;

Que l’on se grise , Trinquons, mes amis !

Mais parions d’afiaires.

beautés peu sércrcs.

Qu^au doux bruit des verres |

D'un dessert friand.

On chante et l'on dise

Quelque gaillardise

Qui nous scandalise

En nou5 égayant.

Quand le vin tape

L’époux qu'on drape ,

Que sur la nappe

Il s'endorme à point;

De femme aimable

Mère intraitable ,

Abl sous la table

Ne regardez point.

Folle et tendre orgie 1

La face rougie,

La panse élargie.

Là , cbacun est roi :

Et quand l'beure invite Â gagner son gîte,

L'on rentre bien vite

Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!

Que d'amourettes I Jamais de dettes;

Point de nœuds constans.

Entre l’ivresse Et la paresse.

Notre jeunesse Va jusqu’à ccut ans.

Oui, dans ton empire, Cocagne, on reapire...

liais qui vient détruire Ce rêve enchanteur ?

Amis, j^en ai honte,

C’fst quelqu'un qui monte Apporter le compte Du reetaurateurl

LA DOUBLE IVRESSE

Aia : Que ne guü’je la fougirel

Je repoaais tous l'ombrage.

Quand Nœris vint m'éveiller:

Je crus voir sur son visage Le feu du désir briller.

Sur son front Zéphire agite La rose et le pampre vert:

Et de son sein qui palpite Flotte le voile entr'ouvert.

On enfant qui suit sa trace (Son frère, si je l'en crois), Presse pour remplir sa tasse Des raisins entre ses doigts.

Tandis qu'à mes yeux la belle Chante et danse à ses chansons, L'enfant, caché derrière elle , Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la laiie pleine,

Y goûte , et tient me l’offrir;

Ali I dî«*je, la nue est taine ;

Je sais qu’on pent en mourir*

Tu le veux, enchanteresse :

Je bois, dussé-je en ce jour Du tin expier l’itresse Par l’itresse de l’amour I /

;Mon délire fut extrême ;

‘Mais aussi qu’il dura peul (’.e n’est plus Nœris que j’aime,

Et Nœris s’en fait un jeu.

De ses ardeurs infidèles Ce qui reste, c’est qu’enfin ,

Depuis, B l’amour des belles J’ai mêlé le goût du tiu.

s«»»s#e<»lo#o'l'o'e'n'tottiiiiis ii i • • •

LA HCSIQÜR.

Aia î far/ffl dondoinê » gmV

Purgeons nos desserts Des chansons à boire,

Vitenl les grands airs Du Qpnscrtatoire !

Bon 1

La farira dondaine , ^

Gai!

La farira dondé.

Tout est récliauiTé Aux dîners d' Agathe:

Au Heu de café ,

Vite une sonate!

Bon ! etc.

L’Opéra toujours Fait bruit et merveilles t On y voit des sourds Boucher leurs oreilles.

Bout etc.

Acteurs très profonds, Sujets de disputes, Messieurs les boun'ont, Soufilex dans vos flûtes.

Bon 1 etc.

Et TOUS, gens de l’art.

Pour que je jouisse, Quand c’est du Moxart , Que l’on m'avertisse.

Bon 1 etc.

Nature n’est rien ;

Mais on recommande Goût italien Et grâce allemande.

Bon I etc.

Si nous t'enterronf ,

Bel art dramatique ,

Pour toi nous dirons

La messe en musique.

Bon 1

La farira dondaine,

Gail

La farira dondé.

•mf

UN TOUR DE MAROTTE

CBSNSOR CHiRTis AUX 8oÜPBE8 DR MOMVS.

Arn : La marmoU* a mal au pied.

Que Monms, dieu des bons couplets, SoitPami d’Epicurc.

Je Teux porter scs chapelets Pendus à ma ceinture.

Payant tribut A l’attribut De sa gaîté falotte, De main en main ,

Jusqu’à demain ,

Passons>nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois Oppose sa puissance; Momus en donne sur les doigts Du grand que l’on encense.

Gaiment frappons Sots et fripons

En casque, eu mitre, en cotte.

De main en main , etc.

Qu’un fat soit l’algie des salons :

Qu’un docteur sente l’ombre | Qu’un Talet change ses galons

Sans changer d’antichambre, Paris, enclin * Au trait malin ,

Grâce à nous , les ballotte,

De ain en main, etc.

Blais de la marotte à sa cour La beauté Teut qu’on use;

C’est un des hochets de l’Amour,

Et Vénus s’en amuse.

Son joyeux bruit Souvent séduit L’actrice et la dévote.

De main eu main, etc.

Elle s’allie au tambourin

Du dieu de la vendange , Quand, pour guérir le noir chagrin , Coule un vin sans mélange.

Oui , ses grelots Font à grands flots faillir ect antidote.

De main en main, etc.

Point de convives paresseux ,

Amii , ctr il me «emble Que Tamitlé bénit toui ceux Que la marotte a«aemble.

Jeunes d'esprit»

Ensemble ou rit»

Puis ensemble on radote.

De main eu main » etc.

Au bruit des grelots, dans ce lieu, Cliantex donc TOtre messe.

L’assistant» le prêtre et le dieu Inspirent l’allégresse.

D’un gai refrain A ce lutrin »

Pour qu’on suite la note,

De main en main ,

Jusqu’à demain , Passons-nous la marotte.

DU VOYAGE

CHAKSOM CHiHTBl SCa 1.B BSacBAO d’ow BarABT MOCtBAD'Nà.

Air : VaudevilU de$ ChevHlêi d» M aîtrt ddam.

Voyea» amis, cette barque légère Qui de la tie essaie encor les flots :

Elle contient gentille pasiagère;

Ail I soyons-en les premiers matelots.

Déjà les eaux l’eiilèTent au rirage Que doucement elle fuit pour toujours.

Nous qui Toyons commencer le Toyage,

Par nos cbansotis égayoiis«en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles;

Déjà l'Espoir prépare scs agrès.

Et nous promet, à l'éclat des étoiles,

Due mer calme et des vents doux et frais. Fuyex, fuyez, oiseaux d'un noir présage: Cette nacelle appartient aux Amours.

Nous qui voyons, etc.

Au mât propice allacbant leurs guirlandes , Oui, les Amours prennent part au travail. Aux chastes Sœurs on a fait des oflrandes. Et l'Amitié se place au gouvernail.

Bacebus lui-même anime l'équipage Qui des Plaisirs invoque le secours.

Nous qui voyons, etc<

Qui vient encor saluer la nacelle?

C'est le Malheur bénissant la Vertu ,

Et demandant que du bien fait par elle Sur cet enfant le prix soit répandu.

A tant 'de vœux dont retentit la plage.

Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds. Nous qui voyons commencer le voyage,

Par nos chansons égayons*en le cours.

MA UERMIÉRE CHANSON,

PEDT.ÊTRE.

(riR OB JASTIIB 1814>)

Air : Eh <juoi ! vouu êommeiiUi êneore 1

Je n*euB jamais d'indiflférence Pour la gloire du uom français.

V L'étranger enrahit la France I

Et je maudis tous ses succès.

t Mais , bien que la douleur honore,

Que sertira d'atoir gémi?

Puisqu'ici nous rions encore ,

> Autant de pris sur l'ennemi I

. Quand plus d'un brave aujourdliui tremble,

Moi, poltron , je ne tremble pas,

Heureux que Bacchus nous rassemble Pour trinquer à ce gai repas t AmisI c'est le dieu que j'implore;

Par lui mon cœur est affermi.

Buvons gaiment, buvons encore:

Autant de pris sur l’eunomil

' Mes créanciers sont des corsaires

Contre moi toujours soulevés.

J’allais mettre ordre à mes affaires.

Quand j’appris ce que vous savei.

Gens que l’avarice dévore,

Pour Totre or soudain j’ai frémi.

PrétCK-m’en donC) prêtez encore;

Autant do pris sur l'ennemi I

Je possède jeuue maîtresse ,

Qui va courir bien des dangers.

Au fond, je crois que la traîtresse Désire un peu les étrangers.

Certains excès que Ton déplore Ne répouranteut qu’à demi;

Mais cette nuit me reste encore :

Autant de pris snr l’ennemil

AmiS| s’il n’est plus d’espérance,

Jurons, au risque du trépas,

Que pour l'ennemi de la France Nos Toiz ne résonneront pas.

M ais il ne faut point qu’on ignore Qu'en chantant le cygne a 6ni.

Toujours Français, chantons encore:

Autant de pris sur l’ennemi J

esas»s»»s<e»»s»»»e4><»»e»»»ee8»fte»»»»s»Q»s»s»se<»

LES GOURMANDS

A HZSSIBl'KS LBS CSSTBOIf OMBS.

Al a : Tout le long de la rivière.

Gourmands , cessez de nous donner La carte de sotre dîner:

Tant de gêna qui sont au régime Ont droit de vous en faire un crime!

Et d'ailleurs, à chaque repas,

D'étouffer ne tremblez-vous pas?

C'est une mort pou digne qu'on l'admire.

A.hl pour étouffer, n'étouffons que de rire ; N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien Chanter l'Amour , qui vit de rien ?

A l'aspect de vos barbes grasses.

D'effroi vous voyez fuir les Grâces»

Ou, de truffes eu vain gonflés.

Près de vos belles vous ronflez.

L'embonpoint môme a dû parfois vous nuire, Ab! pour étouffer, etc.

Vous n'ezaltez, maîtres gloutons.

Que la gloire des marmitons:

Méprisant l'auteur humble et maigre Qui mouille un pain bis de vin aigre.

Vous ne trouvez le laurier bon Que pour la sauce elle janibon;

Chez des Français quel étrange délire!

Ab ! pour étouffer, etc.

Pour goûter à point chaque mets,

A table ne causez jamais»

Chassez-en la plaisanterie :

Trop de gens, dans notre patrie.

De scs charmes étaient imbus :

Les bons mots ne sont qu'un abus.

Pourtant, tncMieurti perincttes«noui d'eti dire. Aht pour étouffer , etc.

Français, dînons pour le dessert:

L'Amour y rienty Phillis le sert;

Le bouchon part, l'esprit pétille;

La Décence même y babille.

Et par la Gaîté, qui prend feu ,

Se laisse coudoyer un peu.

Chantons alors l'aï qui nous inspire.

Ahl pour étouffer, n'étouffons que de rire; N'étouffons , n'étouffons que de rire.

ÉLOGE DES CHAPONS

Ata : Ahl le bel oheaUf maman !

Pour ma part , moi , j'en réponds , Oui, poulettes.

Oui, coquettes ,

Pour ma part, moi, j'en réponds.

Bienheureux sont les chapoiisl

Exempts du tendre embarras Qui maigrit l'cspécc buinainc.

Comme ils sont dodus et gras Ces bons citoyens du Maine I Pour ma part, etc.

Qui d’eux, troublé nuit et jour.

Fut jaloux jusqu’à la raçc ?

Leur faut'ii contre Pamour Recourir au mariage?

Pour ma part, etc.

Plusieurs pour la forme ont pris Uue compagne gentille :

J'en sais qui sontbona maris,

Qui même ont de la famille.

Pour ma part, etc.

Modérés dans leurs désirs.

Jamais ces gens, que j’estime, N’ont pour fruit de leurs plaisirs Les remords ni le régime.

Pour ma part, etc.

Or, messieurs, examinons Notre sort auprès des belles:

Que do mal nous nous donnons Pour tromper des infidèles I Pour ma part, etc.

C'est mener un train d’enfer.

Quelque agrément qu’on y trouve.

D’ailleurs on n’est pas de fer,

Et Dieu sait comme on le prouvcl Pour ma part, etc.

En dépit d’un faux honneur, Prenons donc un parti sage.

Faisons tous notre bonheur:

Allons , messieurs , du courage ’ Pour ma part, etc.

Asaes de monde concourt A propager notre espèce.

Coupons, morbleu I coupons court Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma party moi » jVii réponds,

Oui, poulettes.

Oui, coquettes,

Pour ma part, moi, j'eu réponds; Bienheureux sont les chapons I

•s»o»e»s»c»Q»a»a»e»a»ei»a»e»o»etQ»o»e»o»eSiO»Q»e

LE BON FRANÇAIS

CHIXSON CHAKT&S DBTAHT DM AIDI^ D« CAMP DB L^aUPBBBOa ALBXARDBB.

(UAI 1814.)

Aix : l'ont un curé patriote.

J'aime qu'un Russe soit Russe Et qu'un Anglais soit Anglais.

Si l'on est Prussien en Prusse ,

En France soyons Français.

Lorsqu'ici nos cœurs émus Comptent des Français de plus*,

• H est nécessaire de rappeler que H. le comte d'Artois ovaitdit ; sll n'y a rien de changé en France; il n'y a qu'un Français de plus. ■

^ÊÈ-

Me« aniin, niea amii)

Soyons de notre pays ,

Oui, soyons de notre p>ys.

Oharlos-Quiiit portait envie A ce roi plein de valeur * ,

Qui s'écriait i Pavie :

Tout tst perdu fore l'honneur I Consolons par ce mot-là Ceux que le nombre accabla.

Mes amis, etc.

Couis , dit'on, fut sensible*' Aux nialbeurs de ces guerriers pont Pliiver le plus terrible A seul flétri les lauriers*

Près des lis qu'ils soutiendront, Ces lauriers reverdiront.

Mes amis, etc.

Encbalné par la souAVauce,

Un roi fatal aux Anglais *“

A jadis sauvé la France Sons sortir de son palais.

On sait, qyand il le faudra ,

* François T®'.

** Les joui nnux du temps raconlèr* ntque, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tons les prisonniers faits sur nous ' dans la malheureuse campagne de Russie.

••• Charles V, dit le Sage”

Sur qui Louic s'appuîra Hei amis, etc.

Redoutons Panglomanie,

Elle a déjà gâté tout.

N'allüiis point en Germanie Chercher les règles du goût.

N'empruntons à nos voisins Que leurs femmes et leurs vins. Mes amis, etc.

Notre gloire est ians seconde :

Français.' où sont nos rivaux?

Nos plaisirs charment le monde Eclairé par nos travaux.

Qu'il noos vienne un gai refrain , Et voilà le monde en train I Mes amis, etc.

En servant notre patrie ,

Où se fixent pour toujours Les plaisirs et l'industrie,

Les beaux*arts et les amours, Aimons, Louis le permet.

Tout ce qu'Hcnri*Quatre aimait.

Mes amis, mes amis, Soyons de notre pays.

Oui, soyons de notre pays.

• Le roi avait dit, à Saint-Ouen, aux maiéchanx Masséna, Mortier, Lefèvre , Ney, etc. , qu'il s appuierait sur eux.

»»»»»»»»»»» tiQ—x

REQUÊTE

PBÉBINTÉB Fin LIS CHIKNS DI QUil.lTKy POCI OITIMH qo'OK LIUH RB7CDI l'eNTRÉB I.IBRB AV JARDIK OBJ TOILERIES.

(JVIN 181^.)

Air : "Faut d* la vertu, pat trop rCon faut.

Puisque le tyran est à bas, Laisses-nous prendre nos ébats

Aux maîtres des cérémonies Plaise ordonner que y dès demain , Entrent sans laisse aux Tuileries Les chiens du faubourg Saint'Gerniain.

Puisque) etc.

Des chiens dont le pa?é se couire Distinguex'iious à nus colliers :

On sent que les honneurs du Louvre Iraient mal à ces roturiers.

Puisque y etc.

Quoique toujours, sous son empire, L'usurpateur nous ait chassés,

Nous avons laissé, sans mot dire Aboyer tous les gens pressés.

Puisque, etc.

Quand sur son règne nn prend des notes. Grâce pour quelques chiens félons I Tel qui longtemps lécha ses bottes,

Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque, etc.

En attrapant mieux que des puces,

On a TU carlins et bassets Caresser Allemands et Busses,

CouTerts encor du sang français.

Puisque, etc.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre, L'Anglais dise aToir triomphé 1 On nous rend le morceau de sucre.

Les chats reprennent leur café.

Puisque, etc.

Qua^id nos daines reprennent rite Les barbes et le caraco.

Quand on refait de l'eau bénite, Remcttex*nousin $ta1u quo.

Puisque, etc.

Nous promettons, pour cette grâce.

Tous , hors quelques barbets honteux,

De sauter pour les gens en place.

De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,

Laissezmous prendre nos ébat".

rsw

BEAUCOUP D'AiMOUR.

Muiique d« U. D» fVilhtm,

Malgré U voix de la aageue ,

Je voudrais amasser de Tor;

SoudatD aux pieds de ma maîtresse J'irais déposer mon trésor.

Adéley'à ton moindre caprice Je satisferais chaque jour.

Non, non, je n'aî point d'avarice,

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour iininortaliscr Adèle Si des chants m'étaient inspirés ,

Mes vers, oû je ne peindrais qu'elle,

A jamais seraient admirés.

Puissent ainsi dans la mémoire Nos deux noms se graver un jour I Je n'ai point l'amour de la gloire,

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève Jusqu'au trône éclatant des rois,

Adèle embellira ce rêve;

Je lui céderai tous mes droits.

Pour être plus sûr de lui plaire.

Je voudrais me voir une cour.

D'ambition je ii'on ai guère.

Hais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain détir m'imporluiie I Adèle comble tous mes tobux.

L'éclat, le renom , la fortune ,

Moins que l'amour rendent heureux.

A mon bonheur je puis donc croire ,

Et du sort braver le retourl Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,

Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LA GRANDE ORGIE

Air: Vit* le vin de Ramponneau I

Le vin ciiarine tous les esprits:

Qu'on le donne Par tonne;

Que le vin pleuve dans Paris,

Pour voir les gens les plus aigris Grisl

Non , plus d'accès Aux procès:

Vidons , joyeux Français,

Nos caves rciioiumées.

Qu'un censeur vain Croie en vain Fuir le pouvoir du vin ,

Et s'enivre aux fuuiêes.

Le vin , etc.

Graves auteurs «

lOB

Froids rhéteurs «

Tristes prédicateurs, Eiidormeurs d'auditoires, Gens à pamphlets ,

A couplets.

Changes en gobelets Vos larges écritoires.

Le tin, etc.

Loin du fracas Des combats,

Dans nos Tins délicats Mars a noyé ses foudres.

Gardiens de nos Arsenaux,

Cédcxmous les tonneaux Où TOUS metUex tos poudres Le vin , etc*

Nous qui courons Les tendrons ,

De Cythere enitrons Les colombes légères.

Oiseaux chéris De Cypris,

Venex, malgré nos cris, Boire au fond de nos Terres. Le TÎn, etc.

L'or a cent fois Trop de poids :

Uu essaim de gritois.

Coo ■

Buvant à leurs mignonnes, Trouve, au total.

Ce cristal

Préférable au métal Dont ou fait les couronnes.

Le vin, etc.

Enfants charmants De mamans

Qui des grands sentiments Banniront la folie.

Nos fils, bien gros.

Bien dispos,

NaUront parmi les pots.

Le front taché de lie.

Le vin, etc,

Fid' un honneur Suborneur !

Enfin du vrai bonheur Nous porterons les signes.

Les rois boiront Tous en rond.

Les lauriers serviront D*écbalas à nos vignes.

Le vin , etc.

Baisoii , adieu I Qu’en ce lieu Succombant sous le dieu Objet de nos louanges,

Bien ou mai mis.

rrm

Tous atüi»)

DaiiB l'ivreMe endormii , Noui râvionB Ict vendangcBl

I.o vin rbarme louB les esprits

Qu'ou Ifc donne Par tonne ;

Que le vin pleura dans Paris , Pour voir les gêna les plus aigris GrisI

s » s n s B fl-vvT rs S nirv ïï-y » V tir t~iT va as w »•

LES BOXEUBS oü L’ANGLOMANE.

ÂiB : A coupé d* pied , à coupe d’ poing.

Quoique leurs cbapeaus soient bien laids, God dam I moi j'aime les Anglais (

Ils ont un si bon caractère I Comme iis sont polis , et surtout Que leurs plaisirs sont de bon goût I Non , ebea uous point ,

Point de ces coups de poing Qui font tant d'boimeur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris ,

Courons vite ouvrir dos paris ,

Et même par devant notaire !

Ils doivent se battre un contre un ;

Pour des Anglais e’est peu commun.

Non, etc.

Ea icène, d'abord admirooa La grâce de cea deux lurons,

Grâce qui jamais ne s'altère.

De la halle on dirait deux forts :

Peut-être ce sont des milords.

Non, etc.

Çà t mesdames , qu'en pensex-trous?

C'est à TOUS de juger les coups...

Quoi I ce spectacle tous atterre ?

Le sang jaillit... battes des mains.

Dieu 1 que les Anglais sont humains !

Non y etc.

Anglais, il faut tous suiTre en tout.

Pour les lois, la mode et le goût ,

Même aussi pour l'art militaire.

Vos diplomates, tos cheraux ,

N'out pas épuisé uos braTos.

Non, elles nouspoiut,

Point de ces coups de poiug Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

»w<w»»o»a*a*»e009#a»<»a»a#»»e09a»0e09»e»e»s»s

LE JOUR DES MORTS

Aia : Mirliton. (Les deux premiers ters de l'air sont

doublés.) '

Amis , entendes les cloches.

Qui, par leurs sons gémissants,

Nous font de bruyants reproebes

Sur nos rires indécents.

11 est des âmes en peine,

Dit le prôlrc intéressé :

vu

C'est le jour des morls , iniriitoU| iiiirlitaiuc;

RêquU$cant in pac» 1

Qu^en ce jour la poésie

Sème les tombeaux de Heurs (

Qu'à nos yeux l'hypocrisie

Les arrose de ses pleursf

Je chante au sort qui m'entraîne

Sur les traces du passé :

C'est le jour des morts , etc.

Méchants, redoutez les diables;

Mais qu'il soit un paradis

Pour les filles charitables.

Pour les buveurs francs amis ;

Que saint Pierre aux gens sans haine

Ouvre d'un air empressé :

C'est le jour des morts , etc.

Le souvenir de nos pères

Nous doit-il mettre en souci?

Ils ont ri de leurs misères; Des nôtres rions aussi.

Lise n'est point inhumaine;

Mon flacou n'est point cassé :

C'est le jour des morts, etc.

Je ne feux point qu^on me pleure, Moi f le boute-en-train des fous.

PuUsA-je I à ma dernière heure.

Voir nos Ris plus §ais que nousl Qu'ils chantent à perdre haleine ,

Sur le bord du grand fossé:

C’est le jour des morts, mirliton, inirlitaine: R0quie$eaiit in pae* I

>a>»s»a»e»<»a»e#e»e»s»a»a#eteiae»o— »»—a<*ae»

LA CENSURE

cHAifsoïc orr noüaOT vahuscsits kv vois d'aoot 1814,

Ain : Qu*ett-Cê que ça m’ fait à moi?

Que sous le joug des libraires ,

On lirrc encor nos auteurs Aux censeurs, aux inspecteurs, Rats*de-caTe littéraires,

Rioz*en arec moi.

Ah 1 pour rire Kt pour tout dire ,

11 n'est besoin, ma foi.

D'un privilège du roi I

L’état ayant plus d'un membre Que la presse eût fait trembler.

Qu'on ait craint sou franc*parler Dans la chambre et l'antichambre,

Riez>«n avec moi.

Abi etc.

Que eelte chembre iciuéc LaÎMe, aveo luumistion,

Sortir la procession Et renfermer la pensée,

Riex«eii avec moi.

Ab I etc.

Qu'uii censeur bien tyraninque De l’esprit soit le geôlier ,

Et qu’avec son prbioniiier Jamais il ne communique, Riea*en avec moi.

AhI etc.

Quand déjà l’on n’y voit guère', Quand on a peine à marcher.

En feignant de la moucher Qu'on éteigne la lumière, Riei-en avec moi.

Ah ! etc.

Qu’un ministre, qui s’irrite Quand on lui fait la leçon , Lise tout bas ma chanson Qui lui parvient manuscrite, Ries -en avec moi.

Ah I pour rire Et pour tout «lire ,

Il n’eit besoin , ma foi , D’un privilège du roi ‘

il5

LE TROISIÈME MARI

CHAIfSOIf iTIC iCCOMPiOMIMBMT DB OKTB8.

Am : Ah t ah I qu'elit f*t hitn f

Malheureuse arec deux maris ,

Au troisième enfln je eonimande.

Jean est grondeur, mais je m'en ris t II est tout petit, je suis grande.

Sitôt qu'il fait un peu de bruit,

Je lui mets son bonnet de nuit.

VU, vlan, taisex^TOUS,

Lui diS'je, ou que je vous entende...

Vli, vlan, taisez«vousl Je me venge do deux époux.

Six;iiois après des nœuds ai doux,

Et les affaires arrangées ,

J'en eus deux filles, qu'entre nous.

De trois mois l'on dit plus âgées.

Au baptême Jean fit du train.

Car Léandre était le parrain.

yii, vlan , taisex'Vous,

Jean , vous n'aurex point de dragées.

Vli, vlan, laIsex*vousl Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter

De l'argent, qu'il rend Dieu sait ooinmcl

Jeon, qui travaille et sait compter , S'npcr<;oit qu'on touclie à sa somme; Hier, il dit qu'on l'a volé :

Moi, du trésor je prends la clé Vli) tlan, laisez'Vous;

Plus d'argent pour vous, petit bomme !

Vli, vlan, taisez-vous 1 Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :

Â neuf heures mon mari frappe Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi ; Mais, à minuit, Léandre échappe.

Il gelait, et Jean, morfondu,

Â la porte avait attendu...

Vli, vlan , taisez-vous;

Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape?

Vli, vlan , taiset^vous I Je me venge de deux époux.

Mais à mon tour je le surpris Avec la vieille Pétronille;

D'un doigt de vin il était gris :

Il la trouvait fraîche et gentille.

Sur ses deux pieds il se dressait,

Et le menton lui caressait Vli, vlan , taisez-vous;

Vous sentez le vin et la fille.

VU, vlan, taisez-vous!

Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,

Malgré sa chétive apparcncci Léandre fait plus (Pembarrai,

Biaisa beaucoup moins de vaillaiice.

Lorsque Jeau veut se reposer.

S'il me plaît encor d'en user»

Yii, vlan, taises'vous,

Et vite que l'on recommence 1 Vli y vlan , taisez<Tonsl Je nie venge de deux époux.

♦»»»»»»»»»• te as»a»Qr»9 »s»s>>s»a»s#«*

VIEUX HABITS, VIEUX CALONS

SÉVLBXIONS MOaSLES BT POLITIQOXS d'uN V&aCUSMB o'flSBITS DB LA CAPITALE.

(NOVIHDBB 1814.)

Aie du vaudeville des deux Edmond,

Tout marchands d'habits que nous sommes» Blessieurs, nous observons les hommes:

Du bout du monde à L'antre bout L'habit fait tout, (bis)

Dans les changements qui surviennent»

Les dépouilles nous appartiennent :

Toujours en grand nous calculons.

Vieux habitsi vieux galons I (bis.)

Parfois,, en lisant la gaxettc.

Comme tant d'autres, je regrette ^

Que tout Français n'ait pas gardé

L'habil brodé $

àlais j'en crois ceux qui s'j coiinaiMent: Les anciens préjugés renaisieiit;

On va quitter les pantalons.

Vieux habitsi vieux galous!

Les modes et la politique Ont cent fois rempli ma boutique; Combien on doit à leurs travaux D'babits nouveaux!

Quand de nos déesses civiques On met en oubli les tuniques,

Aux passants nous les rappelous.

Vieux habits I vieux galons I

Un temps fameux par cent batailles Mit du galon sur bien des tailles {

De galon même étaient couverts Les habits verts.

Mais sans le bonheur point de gloire 1 Nous seuls, après chaque victoire.

Nous avions ce que nous voulons.

Vieux habits I vieux galonsi

Nous trouvons aussi notre compte Avec tous les gens qui , sans honte.

Savent, dans un retour subit.

Changer d*habit.

Les valets, troupe chamarrée , Truquant aujourd'hui leur livrée ,

Que d'habits bleus nous étalons!

Vieux habits! vieux galonil

Les défenseurs de nos graiids*pères, Sortant de leurs nobles repaires, Beprennent enfin à leur tour L'habit de court

Cbex nous retrouvant leurs costumes, Avec talons rouges et plumes,

Ils vont régner dans les salons.

Vieux habits I vieux galons!

Sans nul égard pour nos scrupules,

Si la foule des incrédules Hit au nombre de ses larcins L'habit des saints,

Au lies de plus d'un philosophe Je vais en revendre l'étoflTe;

De piété nous redoublons.

Vieux habits ! vieux galons!

Longtemps vantés dans chaque ouvrage, Des grands qu'aujourd'hui l'on oulrag'*, Portent au fond de leurs manoirs Des habits noirs.

Mais, grâce a nous, vont reparaître Ces manteaux qu'eux>nicines peut-être Trouvaient bien pesants et bien longs.

Vieux habits! vieux galons!

De m'enrichir j'ai l'assuranrc;

L'on fêtera toujours en France,

En ville, au théâtre, a la cour,

L'habit du jour.

Gens vêtus d’or et d’écarlate,

Pendant un mois chacun tous flatte; Puis à Tos portes nous allons.

Vieux habits! TÎeux galons!

LE NOUVEAU DIOGÈNE

(ATRIL 1815.)

Air : Bon voyage , cher Dumollet»

Diogène,

Sous ton manteau ,

Libre et coûtent, je ris et bois sans gêne; Diogène,

Sous ton manteau ,

Libre et coûtent, je roule mon tonneau.

Dans l’eau, dit>on, tu puisas ta rudesse :

Je n’en bois pas, cl, censeur piusjnyciix.

En moins d’un mois, pour loger ma sagesse, r J’ai mis à sec un tonneau de Tin Tieux.

f * Diogène, etc.

Où je suis bien aisément je séjourne;

Mais comme nous les dieux sont inconstants; . Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne , Je tourne arec la fortune et le temps.

Diogène, etc.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire .Ne pouvant être un utile soutien.

Devant ma tonne on ne viendra pai dire; Pour qui tiens-tu , toi qui ne tiens ù rien ? Diogène, etc.

J'aime à fronder les préjugés gothiques ,

Et les cordons de toutes les couleurs;

M ais , étrangère aux excès politiques ,

Ma Liberté n'a qu'un chapeau de fleurs I Diogène , etc.

Qu'en un congrès se partageant le monde, Des potentats soient trompeurs ou trompés,

Je ne vais pas demander à la ronde Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène, etc.

N'ignorant pas où conduit la' satire.

Je fuis des cours le pompeux appareil :

Des vains donneurs trop encliu à médire. Auprès des rois je.crains pour mon soleil. Diogène, etc.

Lanterne en main , dans l'Athènes moderne , Chercher un homme est un dessein fort beau; Mais quand le soir voit briller ma lanterne, C'est qu'aux amours elle sert de flambeau. Diogène, etc.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange.

Je suis pourtant asscx bon citoyen:

Si les tonneaux manquaient pour la vendange, Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène y

Sous ton noanleau ,

Libre et content, je ris et bois sans gène; Diogène ,

Sous ton manteau y

Libre cl content , je roule mon tonneau.

LE MAITRE D’ÉCOLE

A.VH : Pan . /»«« * f®"*

A.hl le mauvais garnement!

Sans respect il sort des bornes.

Je n’ai dormi qu*iin moment y Et voilà son rudiment.

Zon , »on y aon y son , aon y *on » son I Le coquin m'en fait des cornes.

Zon, son , son , son, son y son y son I Le fouet y petit polisson b

Il a fait pis que cela

Pour m’échauffer les oreilles :

L’autre jour il me vola Du vin que je cachais là.

Zon, son y son , son y son , son , son ! Il m’en a bu deux bouteilles.

Zon , son , etc.

Cbes elle, quand le matin Ma femme est à sa toilette y Je sais que le libertin Quitte écriture et latin.

ZoD , zon , zon , son , zon , zori , zo») Par la serrure il la guette.

Zon , zon , etc.

A ma Qllc il fait l'aninur.

Et joue arcc la fripomiu :

Je l’ai surpris l’autre jour y Maître (l’école à son tour ,

Zon y zon , zou , son , zon, zon , son I Rendant, ce que je lui donne.

Zon , zon, etc.

De le frapperjc suis las:

Mais dans scs dents nmnsieur gronde :

Dieu I UC pronoiicc-t'il pas Le mot de c... tout basi;

Zon , zon , zon, ion , zon , son , son!

Il n’est plus d’enfant au monde.

Zon, zon , zon , zon , zon , son , zon!

Le fouet , petit polisson 1

CÉLIBATAIRE

CHâMSOK DB HOCB, CHASTSB 40 M4BUCB OB MOS 4VI a. WlUIBlf.

Aia : Eh! It fceur à la dame.

Du célibat fidèle appui,

Je vois avec colère L’Amour essujer aujourd'hui

Les larmes de son frère.

(j races y talents et vertus Ont droit à mille tributs.

Mais un célibataire Ne peut chanter des nœuds si doux On ii’aura rien à faire Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c’est fort bien 11 la prend jeune et belle;

Blais, comptant ses amis pour rien , Monsieur la prend (idcle.

Il faudra , dans cinquante ans.

Célébrer leurs feux constants.

Non, tout célibataire Ne peut chanter , etc.

Iforbleul qui n’aurait de l’humeur En pensant que madame De monsieur fera le bonheur Bien qu’elle soit sa femme ?

Jours de paix et nuits d’amour;

Le diable y perdra son tour.

Non, tout célibataire Ne peut chanter, etc.

Encor si l’Amour avait pris Une dîme en cachette I Blais le plus heureux des maris,

En quittant sa couchette ,

Demain se pavanera Et les mains se frottera...-

Non, tout célibataire *

Ne peut cliantor dea nœud* li doux:

On n’aura rien à faire Chez de pareili époux.

#a»e»a«»a»c t a x t a a o »oa a»a«io»Oi»»»o»n»B»e»q»e»t

PRIÈRE D’UN ÉPICURIEN

conptxT écaiT adx catacombxs, tt joc» ov l’r

RXHDIREHT I.RI VMXBRll DU CiTBAV.

Air : Ce magUtrat irréprochable.

Du champ que ton pouToir féconde Vois la mort trancher les épis;

Amour, réparateur du monde,

Récille les coeurs assoupis.

A l’horreur qui nous cnTÎronne Oppose le besoin d’aimer;

Et si la mort toujours moissonne ,

Ne te lasse pas de semer.

»e»a»e »»»»»»•<»»»»»»» »»s»ai»»»»»B»o»Q»s»e»«a<»a<o

TRINQUONS

Aia : La Catacoua,

Trinquer est un plaisir fort sage Qu’aujourd’hui l’on traite d'abus ;

Quand du mépris d’un tel usage Les gens du monde sont imbus ,

De le siiWrCj amii, faisons gloire , Riant (le (|ui peut s'eu moquer;

Et pour choquer ,

Nous proToquer,

Le verre en main, en rond nous attaquer D'abord nous trinquerons pour boire.

Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyes que nos pères N'enviaient point le tort des rois ,

Et qu'au fragile éclat des verres Ils le comparaient quelquefois.

Â voix pleine ils chantaient Grégoire, Docteur que l’on peut expliquer:

Et pour choquer ,

Se provoquer.

Le verre en main, tous en rond s'attaquer Nos bons aïeux trinquaient pour boire Et puis ils buvaient pour trinquer.

L’Amour alors près de uos mères , Faisant chorus , battant des mains, Rapprochait les cœurs et les verres, Enivrait avec tous les vins.

Aussi n'a>t*OD pas la mémoire Qu’une belle ait voulu manquer,

Pour bien choquer,

A provoquer.

Le verre en main , chacun à l’attaquer:

D'abord elle trinquait pour boire.

Puis elle buvait pour trinquer.

Qu*on boiv« aux maîtres de la terre , Qui n'en boivent pas plus itaiment;

Je veux, libre par caractère,

Boire à mes amis seulement.

Malheur à ceux dont rbumeur noire S’obstine à ne point remarquer Que pour choquer,

Se provoquer,

Le verre en main, tous en rond s’attaquer. L’amitié qui trinque pour hoire.

Boit bien plu* encor pour trinquer I

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE

âib: Ermite, bon ermite.

Lisette , dont l'empire S’étend jusqu'à mon vin ,

J’éprouve le martyre D’en demander en vai)).

Pour souflTrir qu’à mon âge Les coups me soient comptés,

Ai-je compté , volage ,

Tes inGdélités ?

Lisette, ma Lisette,

Tu m’as trompé toujours; Mais vive la grisettel Je veiu, Lisette ,

Boire à nos amoun.

tî'>

1 *• ^ - tu",

^^5^. ^-îj

US

Lindor , par son audace,

Met ta ruse en défaut;

Il te parle à Toix basse,

Il soupire tout haut.

Du tendre espoir qu*il fonde Il m'instruisit d'abord :

De peur que je n'en gronde.

Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, etc.

Arec l'heureux Clitandre Lorsque je te surpris.

Vous comptiex d'un air tendre Les baisers qu'il t'a pria.

Ton humeur peu sérère En comptant les doubla :

Remplis encor mon terre Pour tous ces baisers*là.

Lisette, etc.

Mondor, qui toujours donne Et rubans et bijoux,

Detant moi te chiffonne Sans te mettre en courroux.

J'ai tu sa main hardie S'égarer sur ton sein...

Verse jusqu'à la lie Pour un si grand larcin.

Lisette, etc.

Certain soir je pénétre

Dans ta chambre, et, sans hruFl,

Je Tois par la fcDêtre Un voleur qui t'enfuil.

Je l'avais, dès la veille ,

Fait fuir de tou boudoir :

Ab ! qu'une autre bouteille M'empêche de toutvoirl Lisette , etc.

Tous , comblés de tes grâces , •

Mes amis sont les tiens ,

• Et ceux dont tu te lasses ,

C’est moi qui les soutiens.

Qu’avec ceuxdà , traîtresse ,

Le vin me soit permis.

Sois toujours ma maîtresse ,

Et gardons uos amis.

Lisette , ma Lisette ,

Tu m’as trompé toujours;

Mais vive la grisettej Je veux, Lisette,

Boire à uos amours.

pQiS irsrTrrf"t-r*fr~ft‘f

LA CHATTE

rOMSACB ATRC. ACCOHPAGNBMBHT DB HUULBMBNTi

Aia : La petite Ccndrillotif

Tu réveilles ta maîtresse,

Minette, par tes longs cris;

Eüt-cc la faim qui te presse ?

Ëiitends-tu quelque souris?

Tu veux fuir de ma chambreltv Pour courir je ne sais où< Blia-mia-ou! Que veut Miuetlc?

llia*mia-oul c'est uu matou.

Pour toi je ne puis rien faire ,

Cesse de me caresser :

Sur ton mal Pamour m’éclaire :

J'ai quinze ans, j'y dois penser.

Je gémis d'étre seulcUe En prison sous le verrou.

Uia-mia-oul Que veut Minelle?

Siia-mia*ou 1 c'csl un matou.

Si ton ardeur est extrême ,

Même ardeur vient me brûler ;

J'ai certain voisin que j'aime ,

£t que je n'ose appeler ;

Mais pourquoi , sur ma couchette , Rêver à ce jeune fou ?

Mia>mia*oul Que veut Minette?

Mia-mia-oul c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine ,

Qui mets le trouble en mon sein :

Dans la mansarde voisine Du moins réveille Valsain.

C'est peu qu'il presse en cachette Et ma main et mon genou.

Hia>mia*nu ! Que veut Minette?

Mia>mia-oul c'est un matou,

Mais je rois ValsaÎD paraître;

Par les toits il ricut ici I Vite, ourroiis-lui la fenêtre :

Toi , Minette, passe aussi.

Lorsqu'enûu mon cœur se prête Aux larcins de ce filou ,

Mia-mia-oui que ma Minette,

Mia«mia*oul troure un matou.

wi»o»e»»»eiae»sits»9»s#s«i8»9»9i»e<ieUBiS'Q<i»a»S'j«—«

ADIEUX DE MARIE STUART

Muêi^ue de U. B, Wilhem.

Adieu, charmant pays de France ,

Que je dois tant chérir!

Serceau de mon heureuse enfance, Adieu 1 te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,

Et d*où je crois me rdir bannir, Entends les adieux de Marie ,

France , et garde son sourenir I Le rent souffle, on quitte la plage ,

Et, peu touché de mes sanglots,

Dieu , pour me rendre é ton rirage , Dieu n'a point souleré les flots!

Adieu , etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aiinc, Je ceignis les lis éclatants,

II applaudit au rang suprême Moins qu'aux charmes de mon priuteuip En rain la grandeur souTeraiue M'atlend chez le sombre Ecossais ^

Je n'ai désiré d'être relue

Que pour régner sur des Français I

Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,

Out trop enivré mes beaux jours {

Dans l'inculte Calédonie De mon sort va changer le cours. .

Hélas I un présage terrible Doit livrer mon cœur à l'elTroi :

J'ai cru voir, dans un songe horrible.

Un échafaud dressé pour moi!

Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,

La noble tille des Sluarts ,

Comme en ce jour qui voit ses larmes , Vers toi tournera ses regards.

Mais, Dieul le vaisseau trop rapide Déjà vogue sous d'autres cieux,

Et la nuit, dans son voile humide.

Dérobe tes bords a mes yeux!

Adieu , charmant pays de France,

Que je dois tant chérirl Berceau de mon heureuse enfance , Adieu I te quitter c'est mourir.

LES PARQUES

Alt ; Elle aime à rire, elle aime à boire.

Sages et fous, gueux et monarques.

Apprenez un fait tout nouTeau j Bacclius a vidé son caveau Pour remplir la coupe des Parques, (l'est afin de plaire aux Amours,

Qui chantaient d'une voix sonore :

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à scs beaux jours I

Du monde éternelle ennemie ,

Atropos , au fatal ciseau ,

Buvant à longs traits, et sans eau ,

Sur la table tombe eodonnic ;

Mais ses deux sœurs filent toujours, Souriant à qui les implore :

Que tout mortel , etc.

Lachésis , remplissant sa tasse.

S’écrie : Atropos dort enfin 1 Mais trop sec , hélas 1 et trop fin ,

Je crains que mon fil ne se casse I Pour le tremper ayons recours A ce nectar qui me restaure.

Que tout mortel, etc.

Garnissant sa quenouille immense,

^ Ciotho lui dit : Oui, travaillons:

Dç vin arrotoii* les sillons Où (le mon lin croit la semence t Celle rosée aura toujours Le pouvoir de la faire éclore.

Que tout mortel, etc.

Quand ces Parques , vidant bouteille ,

Pilent nos jours sans nul souci,

Nous, qui buvons gaiment ici»

Craignons qu'Atropos ne s'éveille i Qu'elle dorme au gré des Amours»

Et répétons à chaque aurore :

Que tout mortel ajoute encore Des jours heureux à ses beaux joursl

■#e»a»s»s»»»s<ii»B»a»8»ees»i'iêsai9»s»aWi»aiae<a»

MON CURÉ

CHAXiON QUI x'iST POINT A I.'oSA8t DIS CENS INTOtéRANS.

Air; On chanoine de OJaxerroi»,

Le curé de notre hameau S'empresse à vider son tonneau»

Pour quand viendra rautomne.

Bénissant Dieu de ses présens,

A sa nièce, enfant de seize ans»

Il dit parfois : Mignonne ,

Caclie>moi bien ce qu'on fera;

Le diable aura.ee qu'il pourra.

Eh I son» ion, zon, '

Baiie-luoi, Susoiiy Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons Dois'je essayer sur les moutons Si ma. boulette est bonne?

Noni mais à mon troupeau je dis:

La paix est un vrai paradis Qu'ici'bas l'on se donne.

Surtout j*ai soin, tant qu'il se peut, De ne prêcher que lorsqu'il pleut.

£hl etc.

Les dimanches, point ne défends La joie à ces pauvres enCanst

J'aime alors qu'on s'en donne.

Du cbosur, où seul je suis souvent} Je les entends rire en Luvaiil Chez la mère Simone (

Ou j'ÿ cours mêmC} s'il le faut» ■ Les prier de chanter moins haut.

£h 1 etc.

Sans jamais en rien publier, •

Je vois s'enfler le tablier De plus d'une friponne.

S'épousc>t-oo six mois trop! lard , Fautdl baptiser un bâtard ,

C'est le ciel qui l'ordonne 1 Les plaintes fort peu me siéraient; Le ciel et Suzon eu riraient.

Eh ! etc.

Notre maire, un peu mécréant,

A maint sermon répond : Néant.

Mais que Dieu lui pardonne!

Depuis qu'à sa table il m'admet,

J'ai su qu'à deux mains il semait.

Sans bruit faisant l'aumône.

Or, la grâce ne peut faillir :

Puisqu'il sème il doit recueillir.

Ebl etc.

Je préside à tous les banquets:

A ma fête j'ai des bouquets ,

Et l'on remplit ma tonne.

« Mon érêque , triste et .bigot.

Prétend que je sens le fagot;

Mais pour qu'un jour , mignonne,

J'aille où les anges font leurs nids RcToir tous ceux que j'ai bénis ,

Eh I zon, son, zon,

Baise-moi, Suzon , '

Et ne damnons personne.

a»e»t»sM»seaee<s»o»a»»ieBeewe#ei>a»n»ma»^B<

LA BOUTEILLE VOLÉE

Ail : La file r/ss bonnes gens»

Sans bruit, dans ma retraite Hier l'Amour pénétra ,

Courut à ma cachette.

Et de mon tin s’empara.

Depuis lors ma Toix sommeille:

Adieu tous mes joyeux soiisl Amour, rends-moi ma bouteille , Ma bouteille et mes chansons.

Iris , dame et coquette,

A ce larcin l’a poussé.

Je n'ai plus la recette Qui soulage un caur blessé : C*est pour gémir que je veille, En proie aux jaloux soupçons.

Amour, rends-moi ma bouteille, Ma bouteille et mes chansons.

Epicurien aimable,

A verser frais m*invitant.

Un vieil ami de table Me tend son verre en chantant; Un autre vient à l'oreille Me demander des leçons.

Amour, rends-moi ma bouteille.

Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu’Iris eut contre elle Ce bon vin si regretté,

Grisette folle et belle Tenait mon cœur en gaîté.

Lison n'a point sa pareille Pour vivre avec des- garçons.

Amour, rends-moi ma bouteille, Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre:

Joyeux, il fient i ma foix:

De mon riti il est ifrei Et n'en a bu que dc4ix doigh.

Qu'Iris soit nue merfeille ,

Je me i is de ses façons :

Amour tne rend ma bouteille.

Ma bouteille et mes chansons»

>s»a<a<sws>a«a«sa8eiaBaBaa»s»t»e»e<eenBaH'

BOUQUET

â ONB DiMB AGÉB DB 70 ÀKS, 1.1 JOOX DS StlSTt* MSnODBaïTB.

Aïs : La Cataeoua,

Laissons la musique noufelle {

Notre amie est du bou fieux temps :

Sur un air aussi simple qu'elle,

Chantons des couplets bien chantans.

l.'esprit du jour a son mérite ;

.Mais c'est surtout lui que je crains :

Ses traits si fins Me semblent f ainsi

Pour les entendre il faudrait des defins.

Amis, chantons à Marguerite De fieux air» et de gais refrains. .

Elle a chanté dans sa jeunesse

Ces couplets comme on ii'eii fait plus,

Où Favarl peignait la tendresse,

Où Panard frondait les abus :

Contre Thumeur qui nouf irrite,

Quels antidotes soureraInsi Leurs vers badins,

Francs et malins,

Aux moins joyeux faisaient battre des mains. Abt rappelons à Marguerite Leurs fieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :

On su répùtu jeune ou fieux.

Les refrains forment notre histoire :

Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.

Amusons le temps qui, trop fite, Entraîne les paufres humaius;

Et les destins Sur nos festins

Faisant briller des jours longs et sereins , Que, dans trente ans, pour Marguerite Nos couplets soient de gais refrains I

A table alors fenant nous rendre ,

Tous , le front ridé par les ans ,

Dans une accolade bien tendre Nous mêlerons nos cbefeux blancs.

Les soufeiiirs naîtront bien fite;

Nos cœurs émus en seront pleins.

Momens difinsl Les noirs chagrins

Fuyant au bruit des transports les plus saints, bur les cent ans de Marguerite Nous chanterons de gais refrainsi

L'HOMME RANGÉ

Ain : FMI Ion Ion la , landorirette.

Maint vieux parent me répète Que je mange ce que j'ai;

Je veux à cette sornette Bépondre en homme rangé :

Quand on n'a rien , Landerirettc ,

On ne saurait manger son bien.

Faut'il que je m'inquiète *

Pour quelques frais Buperdus?

Si ma conscience est nette ,

31a bourse l'est encor plus.

Quand on n'a rien, etc.

Un gourmand dans son assiette Fond le bien de ses aïeux :

Mon hôte à crédit me traite ;

J'ai bonne chère etviu vieux.

Quand on n'a rien, etc.

Que Dorval, à la roulette,

A tout son or dise adieu :

J'y joûrais bien en cachette ;

Mais il faudrait mettre au jeu...

Quand on n'a rien , etc.

310udor, pour une coquette,

8e ruine en dons coûteux;

C'eit pour rien que ma Lisette Me trompe et me rend heureux.

Quand ou n*a rien , Landerirelte,

On ne saurait manger son bien.

BON VIN ET FILLETTE

^ Ata : U a tant* ürlurtiU,

L'Amour, l'Amitié, le Tin,

Vout égayer ce festin;

Nargue de toute étiquette 1 Turlurette , tiirlurette ,

Bon vin et fillette !

L'Amour nous fait la leçon :

Partout ce dieu, sans façon , Prend la nappe pour serTietlc.

Turlurette , etc.

Que dans Por mangent les grands , Il ne faut à deux amans Qu'un seul Terre, qu'une assiette.

Turlurette, etc.

Sur un trône est*on heureux ?

On ne peut s'y placer deux :

Mais Tire table et couchette !

Turlurette , etc.

Si PauTreté, qui nous suit,

A des trous à son habit

De fleur* qrnoni •• toiletlo.

Turlurette, etc.

Mai* que dis-je? Ab I dam ce cas,

Mettoos plutôt babil ba* :

Lise en paiaStra mieux faite!

Turlurette, turlurette,

Bon vin et fillette I

»s#QaM * et* e a »e— a»e#e#e»e— —#»a*e#e#o

LE VOISIN

Air : Bhl qu'eaUe* (jue (<t m* fait à moi?

Je Teux, Toiain et voisine ,

Quitter le ton libertin :

J'ai pour oncle un Bacrislain,

£l pour sœur une béguine (

Hais le diable eaf bien fin ,

Qu'en dites-vous, ma voisine?

Hais le diable est bien fin.

Qu'eu dites-vous ÿ mou voisin ?

Paul, docteur en médecine.

Craint, pour le fil de nos jours,

Que le vin et les amours N'usent trop lût la bobine.

£bl fi du médecin !

Qu'en dilestvous, ma voisine?

Eh I fi du médecin I Qu'en ditei-vouS| mon voisin?

L'embonpoint de Joeéphine Fait demander ce que c*eat« Moi « je croia que ion roriet Lüi rend la taille moins fine.

C'est Peflet du' baain ,

Qu'en dites-Toui, ma Toisioe} C'est l'effet du basin ,

Qu'en dites-vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine Met au monde on gros poupon ; L'un dit que c'est un dragon, L'autre un soldat de marine.

Je le crois fantassin ,

Qu’en dites-vous, ma voisine?

Je le crois fantassin ,

Qu’eu dites-vous, mon voisin?

Depuis peu, ches ma cousine.

Qui jeûnait en carnaval,

Je vois certain cardinal.

Et trouve bonne cuisine.

Serait'il mon cousin ,

Qu’en ditcs'vous, ma voisine?

' Serait-il mon cousin.

Qu’en dites-vous, mon voisin?

Due actrice, qu’on devine, Vieut, pour plaire à dix rivaux , Inventer des coups nouveaux Au doux jeu qui les ruine.

C’est un fort beau dessein ,

UA

Qu'en dites-Tous, ma voisine^

C’est un fort beau dessein «

Qu’cii dites-TOus, mon voisin?

> FauldI qu'une «Qreuse épine Se mêle aux fleurs de Cypris!

Pour ce poison de Paris Que n*est«il une vaccine?

Cela serait divin ,

Qu'en ditcs'vous, ma voisine?

Cela serait divin ,

Qu’en diteS'Vous, mon voisin?

D'aucun mat, je Piinagine,

Notre quartier n'est frappé :

Là, point de mari trompé ,

Point de femme libertine.

(.'est un quartier fort sain ,

Qu'en dites*vou8, ma voisine?

C'est un quartier fort sain ,

Qu'en dites-vous, mon voisin ?

saesoststssoeesD (rotraitsittiteaS'sS'vesiS'QitiQfiseiB >suu#ij

LE CARlLLOlNiiNEUR.

Aix : lion sjMthmê tti d'aimer le bon vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din , don!

Abi que j'aime A sonner un baptême I Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don

Lei décèf m'ont auez fait connaitret PréJudona aur un ton plua heureux :

D'un fieillard l'héritier fient de naître; Sonnona fort , c'eat un fait acandaleux I Digue, digue, etc.

La maman est gaillarde et jolie;

Mais l'époux est triste et catairl.eux : Sur son compte il sait ce qu'on public... Sonnons fort, il n'est pas généreux I Digue, digue, etc.

De l'enfant quel peut être le père?

N'esl-ce pas mon Toiain le banquier?

Les cadeaux mènent vite une affaire :

Sonnona fort, il est gros marguilHcr.

Digue, digue, etc.

Si j'osais , je dirais que le maire S'est créé ce petit écherin :

Je l'ai TU cliîfSonner la commère.

Sonnona fort, je boirai de son fin.

Digue, digue, etc.

Je crois bien que notre grand ficaire Aura mis le doigt au bénitier.

Depuis peu , ma fille a su lui plaire, Sonnons fort, pour l'honneur du métier.

Digue , digue, etc.

Notre gouferneur a, je le pense,

Prélcfé des droits sur ce terrain,

Dana l'égliso il fient donner quittance ;

Sonnons fort , monseigneur est çarrain. • Digue I digue) etc.

Plus facile à nommer que ton père ,

Cher enfant, quel bonheur iiiûni !

Je suis sûr de te soir plus d un frère : Sonnons fort , et que Dieu soit béni I

Digue, digue, dig , diii, dig, diii, dont AhI que j'aime A sonner un baptême 1 Aux maris j'en demande pardon.

Dig,dîn, don, din, digue, digue, don.

A MES AMIS

Alt i* la Pipt d$ tabac.

■ Nous serrons le temps qui nous presse Semer les rides sur nos fronts ; .

Quoi qu'il nous reste de jeunesse ,

Oui , mes omis, nous sieillirons.

Mais, à chaque pas, soir renaître Plus de fleurs qu’on n’en peut cueillir , Faire un doux emploi de sou être ,

Mes amis , ce n’est pas sieillir.

En sain nous égayons la sie Par le champague et les chansons;

A table , où le cour nous oonsie ,

On noui dit que noua rleilii»aoi>f.

Mais jusqu’à aa dernière aurore ,

En buvant frais s’épanouir,

Même en tremblant chanter encore ,

Mes amis , ce n’eat pas vieillir.

BrûlonsMious pour une coquette Un encens d’abord accueilli.

Bientôt peut-être elle répète Que nous n’avons que trop vieilli.

Mais vivre en tout d'économie ,

Moins prodiguer et mieux jouir,

D’une amante faire une-amie ,

Mes amis , ce n’est pas vieillir.

Si long-temps que l’on entretienne Le cours heureux des passions,

Puisqu’il faut qu'enfin l’Ige vienne , Qu’ensemblc au moins nous vieillit-tionsi r.basser du coin qui nous rauemble Les maux prêts à nous assaillir.

Arriver au but tous ensemble ,

Mes amis, ce n’est pas vieillir.

♦eax——

LES BILLETS D'ENTERREMENT

cHsasoN oa nocb.

Aia : C'esI un lanla , landerirette.

Notre allégresse est trop vive :

Amis, parnpi nos ébats.

Sachez qu'un joli convive Sent approcher «on trépas;

Faut-il qu'à la Heur de l'àge Tl ait ce pressentiment?

Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enterrement I

Il sait que l'Amour le guette Pour le venger aujourd'hui D'une querelle secrète Qu'il eut vingt fois avec lui ;

Rien que d'y penser, je gage Qu'il meurt presqu'en ce moment Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enterrementl

Bientôt il prendra la fuite ,

En tremblant se cachera;

Mais l'Amour, à sa poursuite ,

Dans «on réduit l'atteindra :

L'un pousse un trait plein de rage ,

L'autre un long gémissement.

Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enlerrement!

Par pitié l'Amour hésite ;

Mais enfin, moius généreux ,

Du trait, que l'obstacle irrite.

Il lui porte un coup alTrcux.

Dans son sang le pauvret nage...

Adieu donc, défunt char majptl Tous nos billets de mariage Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes,

Que le plaisir cssuîra :

Mais, pour l'honnciir de ses armes,

Le vainqueur en parlera;

Car, mes amis, dans notre âge ,

En dépit du sacrement ,

Peu de billets de mariage Sont des billets d'enterrement I

»fl»e ei»»Q»c a

LA DOUBLE CHASSE

Air : Tonton , toniaino , tonton.

Allons , chasseur, vite en campagne !

Du cor n'entends'tu pas le son ?

Tonton, tonton, tontaine, tonton.

Pars, et qii'auprès de ta rompagiie L'Amour chasse dans ta maison.

Tonton , tontaine , tonton.

Avec nombreuse compagnie,

Chasseur, tu parcours le canton.

Tonton, tonton, tontaine , tonton.

Auprès de ta femme jolie Combien de braconniers voit>on !

Tonton , tontaine , tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte ,

Chasseur, tu fais le fanfaron.

Tonton, tonton , tontaine , tonton.

Auprès de la femme, sans crainte,

Sc plisse un chasseur franc luron.

Tonton t tontaine, tonton.

Chasseur , par ta meute surprise ,

La bête pleure; on lui répond :

Tonton , tonton, tontaiiie, tonton.

Ta femme , aux abois déjà mise ,,

Sourit aux cflTorts du fripon.

Tonton , tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de tou arme Met bas le cerf sur le gazon.

Tonton, tonton, tontainc, tonton.

L'amant, pour ta moitié qu'il charme ,

Use de la poudre à foison.

Tonton , tontaine , tonton.

Chasseur , tu rapportes la bête ,

Et de ton cor j'entends le sen ,

Tonton, tonton , tontaine, tonton.

L'amaot quitte alors sa conquête ,

Et le cerf rentre à la maison. '

Tonton , tontaine , toulon.

TrTïiffir*ff~tntrnrnir~i~~Tiir^H'^t~~t~'ir~rir^fir>itoaotoao

LES PETITS COUPS

Aia : Tout ça passa en même tempe.

Maîtres de tous nos désirs ,

Réglons-lcs sons les contraindre :

Plus l’excès nuit aux plaisirs ,

Amis, plus nous deroiis le craindre.

Autour d'une petite table,

Dans ce petit coin fait pour nous ,

Du vin vieux d'un hôte aimable Il faut boire {ttr) à petits coups.

Pour éviter bien des maux.

Veut-on suivre ma recette >

Que l'on nage entre deux eaux,

£t qu'entre deux vins l'on se mette.

Le bonheur tient au savoir-vivre:

De l'abus naissent les dégoûts:

Trop à 1a fois nous enivre (

Il faut boire à petits coiips.

Loin d'en murmurer en vain, Egayons notre indigence (

Il suffit d'un doigt de vin Pour réconforter l'espérance.

El vous que flatte un sort prospère , Pour en- jouir, modérex-vous;

Car, même dans un grand verre , Il faut boire à petits coups.

Pbilis , quel est ton eflroi?

La leçon te déplalt-elle?

Les petits coups , selon toi , Sentent le buveur qui .chancelle.

Quel que soit le désir qui perce Dans tes yeux , vifs coimne tes goûts Du fliire qu'Aniour le verse 11 faut boire à petits coups.

Oui , de repM en repas ,

Pour atteindre la Ticillcsse ,

Ne nous incommodons pas ,

Et soyons fous arec sagesse.

Amis, le bon tin que le nôtre I Et la santé, quel bien pour tousl Pour n>énager l'nn et l'aulrc , 11 faut boire à petits coups.

LE SCANDALE

Alt ; La farira dondaint , gai!

Aux drames du jour Laissons la morale :

Sans rirre à la cour ,

J'aime le scandale.

Bon !

La farira dondaine ,

Gail

La farira dondé I

Nargue des Tertus!

L'on n'cu sait que faire :

Aux sots revêtus Le tout est de plaire.

Bon ! etc.

De ses contes bleus L'honneur nous assomme !

C’est un vice ou deux

Qui foDtrbonnéte homme Boni etc.

Pour (les vins de prix Veudous tous nos livres :

C’est peu d’être gris.

Amis f soyons ivres.

Bon I etc.

Grands réformateurs,

Piliers de coulisses.

Chassez les erreurs;

Nous gardons nos vices.

Bon ! etc.

Paix 1 dit i ce mot Caton , qui (ait rage.

Mais il prêche en sot;

Moi , je ris en sage.

Bon I

La farira dondaiue,

Gail

La farira dotidé !

♦ eesai>*e»easas»B»e»a»>»s»8»aaB»e»o»»»<aB»o»e»s

LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER

aoxsxca dk cuaviLasia, cBxaB a la modb

BT OBTESTABLB.

Air à faire.

a Ah I s'il passait un chevalier s Dont le coeur fût tendre et fidèle ,

■ El qu*il triomphât du geSlier •Qui me retient dani la tourelle ,

• Je bénirais ce chevalier I •

Par là passait un chevalier A l'honneur , à l'amour (Idèle :

• Dame, dit il, quel dur geôlier

• Vous retient dans cette tourelle?

■ Est-il prélat ou chevalier? ■

«C'est mon époux, bon chevalier,

• Qui veut que je lui sois fidèle,

• Et qui me laisse , en vieux geôlier

■ Coucher seule dans la tourelle :

■ Délivrez'inoi , bon chevalier 1 ■

Soudain le jeune chevalier,

A qui son bon ange est fidèle.

Trompe les regards du geôlier.

Et pénètre dans la tourelle.

Honneur, honneur au chevalier!

La prisonnière au chevalier Fait promettre un amour fidèle.

Puis SC venge de son geôlier Sur le grabat de la tourelle. •

Soyez heureux, beau chevalier I

Alors et dame et chevalier.

Sautant sur un coursier fidèle , Vont au nez du mari-geôlier Jeter les olefa de la tourelle •

Puis , adieu dame et ohevalier I

Honneur aux galant cbrraliertl TTonneur à leurs dames fidèles 1 Contre l’iiymen et ses geôliers.

Dans les palais, dans les tourelles.

Dieu protégeait les cheTaliers.

LE MARIONNETTES

Aia da Pa$ redoublé.

Les marionnettes, croyez-moi,

Sont les jeux de tout âge.

Depuis l’artlsaii jusqu'au roi ,

De la fille au village ,

Valets, journalistes , flaiteurs.

Dévotes et coquettes ,

Alil sans compter nos grands acteurs, Combien de marionnettes!

L'bomme, fier de marcher debout.

Vante son équilibre :

Parce qu'il court et va partout,

Le pantin se croit libre;

Mais dans combien de mauvais pas Sa fortune le jette!

Ab I du destin l’homme ici-bas N'esl que la marionnette !

Ce tendron des plus Innoceiis ,

Que le désir dévoile ,

Au trouble secret de s< s sent

Ne conçoit rien encore.

Veiller la nuit, rêver le jour,

L'éloune et rimiuièle ;

Elle O quinte ans: ali 1 pour l'amour La bonne marionnette]

Voyet ce mari parisien

Que maint galant visite;

Il vous accueille mal ou bien ,

Vous cherche ou vous évite.

EsUil confiant ou jaloux,

A l'air dont il vous traite ?

Non : de sa femme un tel époux N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes>nous?

Des pantins qu'on ballotte I

Messieurs, sautut , faites les fous Au gré de leur marotte !

Le plus lourd et le plus subtil Fout la danse complète;

Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil A chaque marionnette.

oi>oiSo<Qii<iis<iitoitnissiatti^ 1 1 > 1 1 ' **T*'tî

ÉLOGE DE LA RICHESSE

Aïs du vaudtvUle d^ArUquin Cruello»

La richesse , que les frondeurs Dédaigueiil , et pour cause ,

Quand elle vient sans les grandeurs ,

; lionne « quelque clioic.

Loin de les rendre a ton Créius,

Va boire arec ses ceni écus,

Savetier , mon compère»

Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,

Que dans mes mains pleuve de l'or De l'or,

De l'or,

Et j'en fais mon aOaire.

Jo souris à la pauvreté

Et j'ignore l'eu vie ;

Pourquoi pcrdrais'je ma gaîté Dans une douce vio?

Maison, jardin, livres, tableaux,

Large voiture et bous clievaux.

Pourraient-ils me déplaire }

Quand mes vœux prendraient plus d'essor. Que dans mes mains, etc.

Bonjour, Mondor, riche voisin :

Ta maîtresse est jolie;

Son œi] est noir, son esprit fin.

Et sa taille accomplie.

J'atteste sa fidélité ;

Mais que peut contre sa fierté L'amour d'un pauvre hère?

Pour te l'enlever, cher Mondor,

Que dans mes mains , etc.

Le vin s'aigrit dans mon gosier Chez un traiteur maussade;

Mais a sa table un financier

Me Teraeot-il rasade t Combien, dis'je, ces bons tids blancs?

Od me répond : Douze cents francs.

Par ma foi , ce n’est guère.

En Champagne on en troure encor:

Que dans mes moins, etc.

A partager dès aujourd’hui.

Amis, je tous iorite :

Nous saurions tous , en cas d’ennui,

.Me ruiner bien rite.

Manger rentes et capitaux.

Equipages, terres, châteaux.

Serai t gai , je l'espère I Ah l pour voir la fin d’un trésor.

Que dans mes mains pleuve de For,

De l’or,

De l’or ,

Et j’en fais mon affaire. .

»e»a»e»a»saB»o>à»>»e#»oai»8»B»a»a»a»a»o»QOs»

LE DOCTEUR ET SES MALADES

s MOV xioEciir, LS sons db sa ràn.

Aïo : Alnti jadii an grarid prophite.

Saluons de maiutes rasades Ce docteur à qui je dois tant :

Mais pour visiter ses malades,

Je crains qu*îl n’échappe è l’instant A ces soins son art le condamne ,

S’il Vient un mcuage ennemi.

FiéTreux , buvez voire tisane | Laissez-noua fêler noire ami.

Oui) <}ue lea malades aUeiidenti Il est au sein de Pamitié.

Mais vingt jeunes fous le demandent D'un air qui pourtant Ait pitié :

De Vénus amans trop crédules ,

Sur leur état qu'ils ont fémil Dél messieurs, prenez des pilules; Laissec«noua fêler notre ami.

Quoil ne peut-on venir au monde Sans l'eiiloer à ses enfans?

Certaine personne un peu ronde Réclame ses secours savans.

J’entends ce téiidron qui l'appelle :

Les parens même en ont frémi f N’accouchez pas, mademoiselle; Laisspz-nous fêter noire ami.

Qu’il coule gaîment son automne, Que son hiver soit encor loin) Puissc-t-il des soins qu’il nous donne N'éprouver jamais le besoin 1 Puisqu’enfiii dans nos embrassades Il n’est point heureux à demi ,

Mourez sans lui, mourez, malades; Laissez-nous fêter noire ami.

LE BEDEAU

Air : Sen$ devant derrière, sen$ de$$ut desau.

Pauvre bedeau, inêlicr «Tenfer!

La grand’nieiae aujourd’hui me damue.

Pour me régaler du plus cher.

Au bon coin tu’aUend dame Jeanne:

Voici l'heure du rciides'TOUs ;

Mais nos prêtres s'endorment tous.

Ahl maudit soit notre curé I Je vais, sacristie I Manquer la partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.

Ils miisa sil, monsieur le curé !

Nos eufans de chœur, j'en réponds, Devinent ce qui me tracasse :

Dépêchez-vous, petits fripons ,

Ou vous aurez des coups de masse !

Chantres, c'est du vin à dix sous;

Chantez pour moi comme pour vous.

Mais maudit soit notre curé 1 Je vais, etc.

Notre Suisse , allongez le pas ;

Surtout faites ranger ces dames.

La quête ne flnira pas :

Le vicaire lorgne les femmes:

Ahl si la gentille Babet

Pour ae confesser Pattendait...

Mais niaudit soit notre curé I Je Tais, etc.

Curé, songes A la Saint- Leu :

Ce jour-Ià tous dinies en Tille;

Quel train tous nous menies, morbleu!

On passa presque l'èTangîle.

En faTeur de Totre bedeau,

Sautez la moitié du Credo.

Mais maudit soit notre cui él Je Tais, sacristie 1 Manquer la partie.

Jeanne est prête et le Tin tiré.

Ile mina e$t, monsieur le curél

aeaaess4»a'e*Bsai»wiia«i»«*... , . rnsneinniauim

JEAiMNETTE.

Âia :

Fi dea coquettes maniérées I Fi des bégueules du grand ton!

Je préfère à ces mijaurées Ma Jeannette, ma Jeannetoii.

Jeune, gentille et bien faite ,

Elle est fraiehe et rondelette;

Son œil noir est pétillant.

Prudes, tous dites sans cesse Qu'elle a le sein trop saillant:

C'est pour ma main qui le presse

Un défaut bien attrayant.

Fi des coquettes j etc.

Tout son charme est dans sa grâce Jamais rien ne l'embarrasse.

Elle est bonne et toujours rit|

Elle dit mainte sottise (

A parler jamais n'apprit |

Et cependant) quoi qu'on dise, Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquetteS) etc.

A table , dans une fête.

Cette espiègle me tient tetc Pour les propos libertins.

Elle a la toix juste et porc ,

■ Sait les plus joyeux refrains; Quand je l'en prie-, elle jure :

Elle boit de tous les rins.

Fi des coquettes, etc.

Belle d'amour et de joie ,

Jamais d'une riche soie Son corsage n'est paré;

Sous une toile proprette Son triomphe est assuré t Et, sans nuire à sa toilette ,

Je la chiffonne à mon gré.

Pi des coquettes , etc.

La nuit tout me favorise ;

Point de voile qui me nuise.

Point d'iuutilcs soupirs.

Des deoz maint rt de la bouche Elle alliie Ict détirt,

El rompit TÎngt fois ta couche Daiit Tardeur de nos plaisirs.

Fi dft coquette^ inantéréet !

Fi det hégueulet du grand ton !

Je préfère à cet mijaurées M a Jcannelle, ma Jeannctoii.

ON S'EN FICHE

Alt : L$ ftuv9 (tùuhK,

De trarene en trarerte ,

Tout ra dans runirers De trarert.

Toute femme est perterse ,

Tout traiteur exigeaut Pour Pargent,

A tout jeu le tort noua triche ; IfaitenGn ett-on gris,

Eiribi,

On t'en fiche (lir) 1

Désespoir d'un irrogne ,

Vient un marchand maudit Qui vous dit

Qu'en Champagne , en Bourgogne Les coteaux tout grêlés Et gelés.

A tout jeu, etc.

Oubliez une dette |

Chez Toui entre un huissier Bien grossier |

Qui Tcnd table et couchette.

Et trouTe enror de quoi Pour le roi.

A tout jeu , etc.

Aucun plaisir u^est stable :

Pour boire esl*on assis Cinq ou six ;

Atant vous sous la table Tombent deux , trois amis Endormis.

A tout jeu, etc.

C'est trop d'une maltresse :

Que je fus malheureux Avec deuxl

Que j'eus peu de sagesse D'en avoir jusqu'à trois A la foisi

A tout jeu, etc.

De ma misanthropie Pardonnez tes accès Et l'excès ;

Car je crains la pépie,

Etje ne vois qu'abus Et vins bus.

A tout jeu le sort nous triche;

liait enfin est*on gri» ,

Biribi,

On l’en fiche 1

A ANTOINE ARNAÜLT,

MEMBRE t)E L'INSTITUT.

LE JODR DI IA fRtE. (iixâl 1812.)

AAi du ballet de$ Pierroie,

Je fient d’ Montmartre arec ma héte Pour fêter ce niaitre malin ,

Et II* crains point qu'au milieu d* la fête Un bon mot m* renfoie au moulin.

On dit qu’a? ce plui d'un génie Antoin* prend plaisir à cela.

Nous qui n* somm’s pas d* PAcadéniie, Souhaitonsdui d’ ces p'tits pluiiin-là.

Il n* s’en tient pai â des saillies :

Dans plus d’un genre il est bcureui.

J’ sais mdin* qu’il fait des tragédies ,

Quand il n’est pas trop paresseux*.

De la Herpnniêne idolâtre,

.Qu’il fbss’ mourir par-ci par-là.

Nous qui n’ lomm’f pas d’ x’héros d’ théâtre, SouhaitoDi-lui d’ ces p’tits plaiiirs-là.

* Je crois inutile de r.ippeler ici les succès dramatique! de l’auteur de Uarius , des Féniliem , etc.

Ou rn’auur' qu'il Tient d'falre un livre Où c' qu’y a du bon : je l’ crois bien.

C’ docteur-là nous enseigne à vifre Par la bonch* d’un arbre ou d’un chien.

A messieurs les ^otieliinelles*

Il dit: Voua en voulez , en v'Ià.

Nous , qui II' tenons pas le.s iiceltea, Sonliailons-lui d' ces p'tits pinisirs-là.

A là cour il s' nioqii'raity je 1' gage,

M«}in' de messieurs les chambellans.

De c' pays n'ayant pas l' langage ,

Il vaut' la paix aux conquérants.

A d' grands seigneurs qui n'sout pas minces Sans ramper toujours il parla.

Nous, qu'on n'a pas encor faits princes, Souhaitons-Iui d' ces p'tits plaisirs-là.

.Mais, quoiqu' malin , s'il est bonhomme; D'mandez à sa fillc , à ses fils.

Ah ? qu'il soit toujours aimé comme Il aime ses nombreux amisl Que r secret d' son bonheur suprême Reste à c'te gross' maman que v'ià.

Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

* Polichinelle est le héros d'une des plus jolies f^ Ides du recueil de M Arnault , recueil apprécié pV 1 lous les gens do goilt, et dont la réputation ne pe«» j qu'aller en augmentant. • (

MAI

Alt ; On magi$trat irriproehable.

Lise) qui règne par ta grâce Du dieu qui nous rend tous égaux ,

Ta beauté, que rien ne surpasse,

Encbatne un peuple de rivaux.

Mais , si grand que toit tou empire ,

Lise , tes amants sont Français^

De tes erreurs permets de rire.

Pour le bonheur de tes sujels.

Combien les belles et les princes Aiment l'abns d'un grand pouvoir I •

Combien d'amants et de provinces Poussés enfin au désespoir !

Crains que la révolte ennemie Dans ton boudoir ne trouve accès .

Lise , abjure la tyrannie.

Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie ,

Femme ressemble aux con<|uéraiits,

Qui vont bien loin de leur patrie Dompter cent peuples dilTércnts.

Ce sont de terribles coquettes I

N'imitP pa« leurs Tains projets.

Lise, ne fais plus de conquêtes,

Pour le bonheur de tes sujeU.

Grüee aux courtisans pleins de zèle,

On approche des potentats Moins aisément que d'une belle Dont un jaloux suit tous les pas.

Mais sur ton lit, trône paisible Où le plaisir rend ses décrets,

Lise, sois toujours accessible.

Pour le bonheur du les sujets.

Lise, en vain un roi nous assure Que, sMl règne, il le doit aux cieux, Ainsi qu'à la simple nature Tu dois de charmer tous les yeux.

Bien qu'en dos mains comme les tiennes Le sceptre passe sans procès ,

De nous il faut que tu le tiennes.

Four le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,

&lels ù profit ces vérités.

Lise , deviens bonne princesse ,

Et respecte nos libertés.

Des roses que l'amour mois.sontie Oins tou front tout brillant d'attraits Kl garde longtemps ta couronne ,

Pour le bonheur de tes sujets.

LES ROMANS

A SOPHIE QUI XB PHlilT DB COXPOSBB o:« BOMAIf POUB LA DISTBAUB.

Aie : J'ai. tu partout dans mes vojages.

Tu TPux que pour toi je compose Un long roman qui fasse effet.

A tes voeux ma raison s'oppose :

Un long roman n'est pas mon fait.

Quand l'homme est loin de son aurore Tous les romans deviennent courts;

Et je ne puis longtemps encore Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse Trouver l'amitié d'une souri Des plaisirs je te dois l*irresse ,

Et des tendres soins la douceur.

Des héros, des prétendus sages [.es longs romans, qui font pitié,

Ne vaudront jamais quelques pages Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !

Mais, Sophie, au sein des amours,

De ton destin , j’aime à le croire ,

Les plaisirs charmeront le cours.

Ahl puisses'tu, vive et jolie,

Longtemps te couronner de fleurs ,

Et sur le roman de la vie Ne jamais répandre de pleurs I

DE CES DEMOISELLES

(vAi 1815*)

Aib : Nom d'un chien , }*90ux-i' être ipieurUn.

Quoi! c’est donc bien vrai qu’on parie Qu’ l’enn’mi va tout r’meUre chez nous Sens sus d’ssousl

L’ Palais-Royal , qu’est nojl’ patrie ,

S’en n'^ou irait :

Chacun son intérêt.

Aussi point d’ fille qui ne crie :

Viv’ nos amis,

Nos amis les enn’misl

D* nos Français j’ connaissons l’s astuces :

Ils II’ sont pas aussi bons chrétiens Qu’ les Prussiens.

Comni* l’argent pleurait quaud les Russes F’saient hausser d’ prix Tout’s les filles d' Paris !

J’ n’avions pas l’ temps d’ chercher nos puces. Viv’ nos amis.

Nos amis les cnu’niisi

Mais , puisqu'ils r'vienii’l , faut les attendre. Je r'vrrrons Bulof, TilcIiaLof ,

Et Platof;

L* bon SakcD , dont l’ cœur est si tendre ,

Et puis ce clicr...

Ce cher monsieur Blûcber:

Ils nous donneront toute' qu'ils vont prendre. Vît’ nos amis.

Nos amis les ennhnisi

Drés qu’ les pluni's de coq vont r'paraître, J'sccoûrons, d* façon à l'fair’voir,

Not’ mouchoir.

Quant aux amants, j' dois eu r'cuiinaitrc ,

Ca toniL’ sous r sens ,

Au moins deux ou trois cents.

Pour leur entré' louons uu' fenêtre.

Viv’ nos amis ,

Nos amis les enn’mis !

J* conviens que d* certaines honiiët’s femmes Tout autant qu’ nous en ont pincé.

L'an passé ;

Etqu’noscosaqu's.pleinsd'lcurs beirsllainmcs Prenaient!’ chemin Du faubourg Saint-Gcrinain.

Malgré l' tort qu’ nous ont fait ces dames , Viv' nos amis,

Nos amis les enii’misi

Les aflair's s’ront bientôt bâclées,

Si j'en crois un vieux libertin

D’ lacristain.

Quand y aurait queuqu’smaisooi d'brCUèes Queuqu's gens d’occis,

CVst r cadet d’ nos soucis.

Mais rirai bien si j* somm's violées.

Vît* nos amis ,

Nos amis les enn’misi

P» »• X a>»»»if»»iQ te a<g »»

L’HABiT DE COUR,

VISITE A UNE ALTESSE

Air : AII«i voui-«n , gent de ta noce»

Ne répondez plus de personne ;

Je veux devenir courtisan.

Fripier, vile , que l'on me donne La défroque d'un chambellan :

Un grand prince à moi s’intéresse ;

Courons assiéger son séjour.

Âhl quel beau jour (6is)!

Je vaU au palais d’une altesse.

Et j’acbèie un babit de cour.

Déjà , me tirant par l’oreille ,

L’ambition bâte mes pas,

Et mon riche habit me conseille D'apprendre à m’incliner bien bas.

Déjà l’(.n me fait politesse,

Déjà l’on m'attend au retour.

Ab ! quel bpRU jouri Je *aii saluer une altesse ,

El je porte un babitde cour.

N’ayant point encor d’équipage ,

Je pars à pied modestement.

Quand de bons Tirants, au passage , M’oflrent un déjeuner cbarmanl.

J’accepte : mais que l'on se presse , Dis-je i ceux qui me font ce tour.

Ah ! quel beau jouri Messieurs , je rais Toir une altesse*, Respectes mon habit de cour!

Le déjeuner fait, je m’esqiiire; MaisTuo de nos anciens amis Me réclame, et, joyeux conrite,

A sa noce je suis admis.

Nombreux flacons, chants d'allégresse.

De notre table font le tour.

Ab] quel beau jour!

Poui tant j’allais roir une altcfse ,

Et j'ai mis un habit de couri

Enfln , malgré l’ai qui mousse ,

J'en reux Tenir à mon honneur.

Tout en chancelant, je me pousse Jusqu’au palais de monseigneur.

3f aia , à la porte oû l’on so presse ,

Je rois Rose, Rose et l’amour.

Ah I quel beau jouri Rose, qui rauf bien une altesse.

N’exige point l’habit de cour.

Loin (lu palalf où U coquette Vient parfois loigner la grandeur.

Elle m’entraîne à sa cbanibrettc ,

Si favorable a notre ardeur.

Près de Rose, je le confesse ,

Mon habit me parait bien lourd.

Ah! quel beau jour!

Soudain, oubliant son altesse.

J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vainc et sotte Ainsi le rêve disparaît.

Gaimcnt je reprends ma marotte >

Et m'en retourne au cabaret.

Là je m'endors dans une ivresse Qui n'a point de fâcheux retour.

Ab ! quel beau jour!

A qui voudra voir son altesse Je donne mon habit de cour.

JUILLET

A(b : C» jour-là, $oui son ombrage.

Ma mie, ô vous que j'adore ,

Mais qui vous plaignez toujours Que mon pays ait encore Trop de part à mes amours;

Si la politique ennuie »

Même eu frondant les abui , Rassiirez-vouf , ma niiu ,

Je n'en parlerai pliii.

Près de voua, j'en ai iiicmoire Donoaui prise à mes rivaux, Des arts, enfants de la gloire , Je racontais les travaux.

A noire France agrandie Ils prodiguaient leurs tributs :

Rassurex»vous , etc.

Moi, peureux dont on se raille Apres d’amoureux conibals J'osais TOUS parler byiaille Et cbanter nos Gers soldais.

Par eux la terre asservie Voyait Ions scs rois vaineus.

n assurez-vous, etc.

Sans me lasser de vos cbaîues, J'invoquais la liberté;

Du nom de Rome et d'Allicncs J'eflTrayais votre gaîté.

Quoiqu'on fond je me déüe J)e nos modernes Titus, Rassuiez-vous , etc.

La France, que rien ii'égale.

Et dont le monde est jaloux,

Etait la seule rivale

Qui fût à craindre pour vous.

Hais, lasi j'ai pour ma patrie

Fait trnp de vœux superflus.

Rassurez-vous y etc.

Oui, ma mie y il faut vous croire^ Faisons-nous d'obscurs loisirs.

Sans plus songer à la gloire ,

Dormons au sein des plaisirs. ,

Sous une ligue ennemie I.es Français sont abattus. .

Rassuret«vouSy ma mie,

Je n’en parlerai plus.

♦»»«««« linMSnsnrnaniiniiritQtssntT l>a>aiM»ii»so^ awuu

MARGOT

Al B : Car e'eêt une bouteilte.

Chantons Margot, nos aniourSy)fargril leste et bien tournée,

Que l'on peut baiser toujours,

Qui loujoiiis est chiflbnnée.

Quoi! l'embrasser? dit un sot.

Oui , c'est l'humeur de Margot.

Moquons-nous de ce Biaise :

Viens y Matgot, viens y qu'on te baise.

D'un luiin c'est tout l'esprit;

C'est un cœur de tourterelle;

Si le malin elle rit ,

Le soir elle vous querelle.

Quoi 1 SC fâcher? dit un sot.

Oui , c'est l'humeur de Slargot.

Voilà comme on Tapaiie:

Viens, Margot, viens, qu'on te liaise.

Le verre en main, voyez*la;

Comme à table elle babille I Quel air et quels yeuK elle a Quand le champagne pelille!

Quoi! l'air décent? dit un sol.

Oui, c'esi l'humeur de Margot.

àlets la pudeur à l'aise :

Vieus, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !

Sa voix nous charme et nous louche.

Mais devant un ioprano

elle n'nuvre point la bouche.

Quoi! par pitici dit un sot.

Oui , c’est l'humeur de Margot.

îci . point d’Albanèse :

Viens, Margot, viens, qu’on te baise.

L’amour, à point la servant,

Fuit pour Margot feu qui flambe;

Mais par elle il est souvent T raité par-dessous la jambe.

Quoi! par-dessous? dit un sot.

Oui, c’est l'bumeur de Margot.

Il faut bien qu'il s’y plaise:

Viens, Margot, viens, qu’on te baise

Margot tremble que riiynien De sa main ne se saisisse:

Car elle tient à sa main,

Qui parfois lui rend serrice.

Quoi! pour broder? dit ud sol*

Oui, c'est riiumcur de Margot.

Que fais-tu sur ta chaise ?

Viens, Margot, viens, qu’on te bhise.

Point d'éloges incomplets ,

S'écrira notre brunetle :

A moins de douce couplets,

Au diable une chansonnette I Quoi! douce on rien? dit un sot.

Oui, cVst l’humeur de Mai^ot.

Nous l’en promettons treize:

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

se »> W »•<'»« »C'

A MON AMI DËSAUGIERS,

Qoi vaitilt d’êtcb noumI pcIsioirt do caviad

DCRNB, BT DfBBCTBOB oo VAODBVILLB.

MO

Air d* la Cotacaua,

Bon Désaugiers, mon camarade.

Mets dans tes poches deux flacons;

Puis rassemble, en versant rasade ,

Nos auteurs piquants et féconds...

Ramèiie-les dans l’humble asile Où renaît le joyeux refrain.

Ëh I va bon train.

Gai boute-en-train I

Mets-nous en train , bien eu train , tous en train.

Et rends enfin au VaiideTÎIIe Scs grelots et son tambourin.

Rcnds-liii, s’il sc peut , le cortège Qu'à la foire il a fait briller:

L’ombre de Panard te protège; Vadé semble te consriller.

Fais nous apparaître à la file Jusqu'aux enfants de Tabarin.

Eb! Ta ton train , etc.

Au lieu de fades èpigramraes,

Qu'il aiguise un couplet gaillard :

Collé, quoi qu'eu disent nos dames, Est un fort honnête égrillard.

La gaudriole qu'oo exile Doit refleurir sur son terrain.

Eli I ra Ion train , etc.

Malgré messieurs de lu police ,

Le Vaudeville est né frondeur;

Des abus fais Ion bénéfice ,

Force les grands à la pudeur :

Dénonce tout flatteur servile A la gaîté du souverain.

Ehl va ton train, etc.

Sur la scène , où plus à son aise Avec toi Momus va siéger,

Relève la gaîté française A la barbe de l'étranger.

La chanson est une arme utile

Qu'on oppose à plus d'un cliagrin.

Eb! va tou train , etc.

Verse, .nmi, verse donc à boire {

Que nos chants reprennent leur cours Il nous faut consoler la gloire ,

Il faut rassurer les amours.

Nous cultivons un champ fertile

Qui n'attend qu'un ciel plus serein.

£hl va ton train ,

Gai boute eu'train!

Mets nous en train , bien en train , tous en traia , Et rends eiiQn au Vaudeville

Ses grelots et sou tambourin.

MA VOCATION

Aib : Attendéi-mai iout l'orme.

Jeté sur celte boule ,

Laid , chétif et souilrant ; Étouflë dans la foule.

Faute d'être assez grand;

Une plainte touchante De ma bouche sortit:

Le bon Dieu me dit : Chante, ' Chante , pauvre petit I

Lç char de l'opulence M'éclabousse «n passant; J'éprouve riusolence

Digitizud by Googlc

Du riche et du puÎMaiil;

De leur morgue tranchante Rien ne nous garantit.

Le hon Dieu me dit : Chante ^ Chante, pauvre petit I

D'une vie incertaine Ayant eu de l'efTroi,

Je rampe sous la chaîne Du plus modique emploi.

La liberté m'enchante,

Mais j'ai grand appétit.

Le bon Dieu me dit : Chante, Cbautc, pauvre petiti

L'Amour, dans ma détresse, Daigna me consoler;

Mais avec la jeunesse Je le vois s'envoler.

Près de beauté touchante Mon cœur en vain pâtit.

Le bon Dieu me dit: Chante, Chante, pauvre petiti

Chanter, ou je m'abuse.

Est ma tâche ici-bas.

Tous ceux qu'ainsi j'amuse Ne m'airaeroDt-ils pas?

Quand un cercle m'encliautc , Quand le vin divertit.

Le bon Dieu me dit : Chante Chante, pauvre petiti

LE VILAIN

Aie de Ninon chei madame de Sévigné.

£h quoi! j*apprnnds que Tou critique Le de qui précède mon nom.

Êlet'TOus de noblesse antique?

Moi) noble? oh ! vraiment, messieurs, non.

Non , d'aucuue chevalerie * Je n^ai le brevet sur vélin.

Je ne sais qu'aimer ma patrie... (éis.)

Je suis vilain et trcS'vilain... (tis.)

Je suis vilain ,

Vilain, vilain.

Ahl sans un de j'aurais dû uaitre :

Car, dans mon sang si j'ai bien lu ,

Jadis nies aïeux ont d'un maître

Maudit le pouvoir absolu. |

Ce pouvoir, sur sa vieille base, j

Etant la meule du moulin, I

Ils étaient le grain qu'elle écrase.

Je suis vilain , etc.

Mes aïeux jamais dans leurs terres N’ont vexé des serfs indigents:

Jamais leurs nobles cimeterres ^ Dans lès bois n'ont fait peur aux gens.

Aucun d'eux, las de sa campagne,

Ne fut trausrurniè par Ucrliu

En chambellan de... ('.bailcinague.

Je suis TÎIain , etc.

Jamais aux discordes civiles Mes braves aïeux n’ont pris part :

De l’Anglais aucun dans nos villes N’introduisit le léopard ;

Et quand l’Église, par sa brigue, Poussait l’État vers son déclin,

Aucun d’eux n'a signé la ligue.

Je suis vilain , etc.

Laisscz-nioi donc sous ma bannière.

Vous, messieurs, qui, le net au vent, Nobles par votre boutonnière, Encensez tout soleil levant.

J’bouore une race conmiunc ,

Car , sensible , quoique malin ,

Je n'ai flatte que rinfortune.

Je suis vilaiu et très>vilain.

Je suis vilain ,

Vilain, vilain.

LE VIEUX Ménétrier:

(NOVEUOSB 1815.)

Al B : C'esf un tant a tanderirelU.

Je ne suis qu'un vieux boiibomme Ménétrier du baineuu.

Mais pour sage on me renomme , El je bols mon fin sans eau.

Autour de mol sous l'ombrage Accourex tous délasser.

Ehl Ion Inn In, gens de rillage ,

Sous mon vieux cliéne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux cbènn C'est l'ai bre du cabaret.

Au bon temps toujours la haine Sous ses rameaux expirait.

Combien de fois son feuillage Vit nos aïeux s'embrasser!

Ehl Ion laii la, etc.

Du cbàtcau plaignez le maître , Quoiqu'il soit votre seigneur.

11 doit du calme champêtre Vous envier le bonheur.

Triste au fond d'un équipage , Quand là*bas il va passer,

Ehl Ion lan la , etc.

I.OÎU de maudire à l'église Celui qui vit sans curé

. Priez que Dieu fertilise Son grain, sa vigne, son pré.

Au plaisir s'il rend hommage , Qu'il vienne ici l'encenser.

Eh I Ion lan la , etc.

Quand d'une faible chnriiiille Votre héritage est fermé.

* rr: _ i

Ne portes plut la faucille Au clianip qu'un autre a tenté.

Blait, tûrt que cet héritage A rot filf devra patter ,

Eb! Ion lan la , etc.

Quand la paix répand ton baume Sur Ict maux qu'on endurai N'exilez point de tou chaume L'aveugle qui t'égara.

Rappelant après l'orage Ceux qu'il a pu ditperser^

Eli! Ion lan la, etc.

Ecoutez donc le boulioninic :

Sous sou cbauine accourez loui.

De pardonner je vous soinniei Mes enfants, embrassez-vous.

Pour voir ainsi , d'fige en 5gc,

Chez nous la paix se fixer,

£b I Ion lan la , gens de village ,

Sous mon vieux cbéne il fuut danser.

LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ

Alt de ta TrtiHe de eineiriti.

Dieu lui-même Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité i Sauves«vous par 1a charité, (bit.)

Vierge défunte, une soup grise Aux portes des cieux roncontra üiic beauté leste et Lien mise Qu'on regrettait à l'Opéra, (éis.) Toutes deux, digues de louanges , Arrirnient, après d'Iicureux jours , L'une sur les ailes des anges, L'autre dans les bras des Amours.

Dieu lui-même, elo.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle.

Après un are pour la saur ,

Dit à l'actrice : On peut , ma belle , Entrer cbex nous sans confesseur.

Elle s’écrie: Ahl quoique bonne.

Mon corps ù peine est inhumé I Mais qu'à mou euré Dieu pardonne Hélas! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même , etc.

Dans les palais et sous le chaume , Moi, dit la sœur, j’ai de mes mains Distillé le miel et le baume Sur les soufTrances des humains.

M«>i qui subjuguais la puissance,

Dit ractrice, j'ai bien des fois Fait savourer à Pindigcnce La coupe où s’enivraient les rois.

Dieu lui-même , eto.

Oui, repreud la sainte colombe, Mieus qu'un nmiiitrc des autels.

D ig itizB?n5^oog le

A descendre en paix dans la tombe Ma voix préparait les mortels.

OfTrant à ceux qui m’ont siiirie,

Dit la nymphe t une douce erreur, Mol , je faisais chérir la vie :

Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-mfime, etc.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne.

Quand mes prières s'adressaient ,

Du riche je portais l’aumône Aux p.iuvres qui me bénissaient.

Moi, dit l'aulre , par la détresse Voyant l’honnête houimc abattu, Avec le prix d’une caresse.

Cent fois j’ai sauvé la vertu.

Dieu lui«méme, etc.

Entres, entres, û tendres femmes I Répond le portier des élus :

La charité remplit vos âmes •

Mou Dieu n’exige rien de plus.

On est admis dans son empire.

Pourvu qu’on ait séché des pleurs , Sous la couronne du martyre Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-mfime Ordonne qu’on aime.

Je vous le dis, en vérité: SauveS'Vous par la charité.

LES OISEAUX

COOPI.BTS iDHESSb A M. ARNAULT PARTANT POCR SON BAIL.

(JANfIBR 1816.)

ÂtR :

L’hiver, redoublant ses ravages ,

Désole nos toits et nos champs :

Les oiseaux sur d’autres rivages Portent leurs amours et leurs chants.

Mais le calme d’un autre asile Ne les rendra pas inconstants.

Les oiseaux que l’hiver eaile> lleviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,

Et plus qu’eux nous en gémissons!

Du palais et de la cabane L’écho redisait leurs chansons.

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille Charmer les heureux habitants.

Les oiseaux, etc.

Oiseaux flxés sur cette plage ,

Nous portons envie à leur sort.

Déjà plus d’un sombre nuage S’élève et gronde au fond du Nord.

Heureux qui sur une aile agite

Peul s'éloigner quelques instants!

Les oiseaui , elc.

Ils penseront à noire peine ,

Et, l’orage enfin dissipé.

Ils reviendront sur le vieux cliénc Que tanl de fuis il a frappé.

Pour prédire au vallon fertile De beaux jours alors plus conslanU,

Les oiseaux que l'Lirer exile RevieNdronl avec le printemps.

COMPLAINTE

p’ilNE DE CES DEMOISELLES,

A l.’ocr.iSION DES APFiIRES DD TlUPS.

(NOVIUBRR 1816. }

A(s : Toutd'la vertu, pat trop n*en faut.

Faut qu'lord Viliain ton ait tout pris, \ Gn’a plusd'argcnt dansc'gueux d’Paris. f

Du métier d’ fille j’ me dégoûte :

C’ commerce n’ rapporte plus rien.

Mais si P public nous fait banqu’routc | C’est qu’ les affaires n* vont pas bien.

Faut qu* lord Villain ton , etc.

Au bonheur on fait semblant d* croire ; Mais j*en jug* mieux qu' tous les flatteurs. SI d’ la cour je n' savais rbistoire ,

J’ croirais quasi qu'on n des moeurs.

Paul qii' lord Villain-lon , etc.

Nous servions d’ maîtrc.ss's cl d’ modèles A nos peintres gorgés d’écus.

J’ crois qu’à leux fcmm’s y sont fidèles D’puis qii’ les modèles n’ servent plus. Faut qu’ lord Villain-ton , etc.

Quand gn’a pas!’ nioindr’ proBl-i-à faire Sur tant d’ réformés mécontents,

Les juges p’i-ôlr’ fraient not’ affaire;

.Mais 1’ roi n’ leux en laisse pas 1* temps. Faut qn’ lord Villain-ton , etc.

Enfin , je n’ trouvons plus not’ compte Avec nus braves qu* l’on vexa.

Vu leux misère, y aurait d' la honte A leuxd’mandcr queuqu' eiios’ pour ça.

Faut qu’ lord Villain-ton , etc.

lleurcus'ment qu’ monsieur Laborio A nous servir s’est-z-engagé :

Comme un diable , y s’ démène , y crie Pour qu’on rend’ les biens du clergé.

Faut qu’ lord Villain-ton ail tout pris , Gn’a plus d'argent dans c’ gueux d’ Paris.

CE N'EST PLUS LISETTE

Aib : Ehl non, non, non , voug n’cfss png Ninettt,

Quoi ! Lisette, est-ce vous?

Vous, en riche toilette I

Digitired BV Googl^

Vous, avec dea bijoux!

Voua, avec une aigrette I Eh ! non, non , non ,

Vous n’êtea plui Lisette,

Eh I non, non , non,

Ne portez plus ce nom.

Vos pieds, dans le satin, N'osent fouler l'herbetle.

Des fleurs de votre teint Où faileS'TOus emplette?

Eh I non , etc.

Dans un lieu décoré De tout ce qui s'achète , L'opulence a doré Jusqu'à votre conchette.

Ehl non, etc.

Votre bounlie sourit D'une façon discrète :

Vous montrez de l'esprit ^

Du moins on le répète.

Eh ! oon , etc*

Comme ils sont loin ces jours Où, dans votre cliainbrelte , La reine des amours N'était qu'une griaettel Ehl non, etc.

Quand d'un cœur amoureux Vous prisiez la couquèie ,

Vous faisiex dix heureux,

El n'étiex pas coquette.

Eh ! non , etc.

Maîtresse d'un seigneur Qui paya sa défaite.

De l'ombre du bonheur Vous Êtes satisfaite.

Eh i non , etc.

Si l'Amour est un dieu , C'est près d'une 6IIelte.

Adieu, madame, adieu:

En duchesse on tous traite.

Ehl non, non, non, Vous n'êtcs plus Lisette.

Eh! non , non , non ,

Ne portez plus ce nom.

MARQUIS DE CARABAS

(KOTiuaai 1816.)

Aia du roi Dagoktti*

Voyez ce vieux marquis JS traiter en peuple conquis;

Son coursier décharné loin chez nous l'a ramené.

Vers sou vieux castel Ce noble mortel

Marche en brandisaant Un sabre innocent, t.bapeau bas ! chapeau bas.' tî-loire au marquis de Carabai!

Aumôniers, châtelains,

V assaux , ravassaux et Tilaiiis ,

C'est moi, dit-iJ, c'est moi, Qui seul ai rétabli mon roi;

Mois s'il ne nie rend , Les droits de mon rang , Atcc moi , corbleu I Il Terra beau jeu.

Chapeau bas! etc.

Pour me calomnier.

Bien qu'on ait parlé d'un meunier.

Ma famille eut pour chef Un des (ils de Pépin le Bref.

D'après mon blason ,

Je crois ma maison Plus noble , ma foi ,

Que celle du roi.

Chapeau bas ! etc.

Qui me résisterait?

I.a marquise a le tabouret

Pour être éfôque un jour, Mon dernier liis suifra la cour.

Mon tils le baron ,

Quoiqu'un peu poltron , Veut avoir des croix,

Il en aui'a trois.

Chapeau bas! etc.

Vivons doue «Il rcpns:

Blais l'on m'ose parler d'impôts t A l'Iütat, pour son bien ,

Un gentilhomme ne doit rien.

Grâce à mes crenenux,

A mes arsenaux,

Je puis au préfet Dire un peu son fuit.

Chapeau bas! etc.

Prêtres, que nous vengeons , Lever. la dîme et partageons;

Et toi, peuple animal.

Porte encor le bât féodal.

Seuls nous chasserons ,

Et tous vos tendrons Subiront l'honneur Du droit du seigneur.

Chapeau basi etc.

Curé, fais ton devoir; Ilemplis pour moi ton encensoir.

Vous, pages cl varlets , Guerre aux vilains, et rosses-losl Que de mes aïeux

~

Ces droits glorieux Passent tout entiers A mes héritiers.

Chapeau basI chapeau bas!

Gloire au marquis de Carabas!

L'HIVER

Aib : Une fille e$t un oiseau.

Les oiseaux nous ont i|uittés;

Déjà l'hÎTcr qui les «basse Etend son manteau de glace Sur nos champs et nos cites.

A mes Titres scintillantes 11 trace des fleurs brillantes :

11 rend mes portes bruyantes»

Et fait grelotter mou chien.

Béveillons, sans plus attendre,

Mon feu qui dort sous la ceudre.

Cbaunbns«nou8, cbaunbas«'DouB bien, (bis.)

O Toyagenr imprudent!

Betourne vers ta famille.

J'en crois mon feu qui pétille»

Le froid devient plus ardent.

Moi , j'en puis braver l'injure ;

Rose, en douillette» en fourrure ,

Ici» contre la froidure Vient m'olTrirun doux soutien.

Bose , tes mains sont de glace.

Sur mes genoux prends ta place.- CbiiuironsMiuus» cbauflotis-nous bien.

L’ombre s’avance et la nuit Boule son cbar sur la neige.

l\ose , l'amour nous protège :

(>'c8l pour nous que le jour fuit.

iMals un couple nous arrirc;

Joyeux ami, beauté vive,

Entrez tous deux sans qui-vive !

Le plaisir n’y perdra rien.

Moins do froid que de tendresse,

Autour du feu qu’on se presse.

CbauiïonsHious, cbauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé Devant la lampe indiscrète.

Un festin que Rose apprête,

Gaimcnt par nous est dressé.

Notre ami s’est fait, à table.

D’un brigand bien redoutable Et d’un spectre épouvantable Le fidèle historien.

Tandis que le punch s’allume ,

Beau du feu qui le consume,

CbaulTons-nous, chauiïons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons Ensevelis la nature ;

Ton aquilon qui murmure Ne peut troubler nos chansons.

Notre esprit, qu’amour seconde ,

Au coin du feu crée un monde Qu’un doux ciel toujours féconde.

Où s’aimer tient Heu de bien.

Que nos portes restent closes.

Et, jus<|u'an retour des roses, ChaulTous-uouSi chauffoos-nous bien* i

MA RÉPUBLIQUE

Ai» du vaud*vilU du ta patiu Gouvarnanta,

i *î prîâ goût à la république Depuif que j'ai tu tant de roii;

Je mVn faî* une, et je m'applique A lut donner de bonnes lois.

On n'y commerce que pour boire,

On n'y juge qu'atec gaUé:

Ma table est tout son territoire^

Sa derise est la liberté.

Amis, prenons tous noire Terre :

Le sénat s'assemble aujourd'hui ; D'abord, par un arrêt sérère,

A jamais proacriTons l'ennui.

Quoi ! proscrire? Ab ! ce mot doit être Inconnu dans notre cité :

Chez nous l'ennui ne pourra naître:

Le plaisir suit la liberté.

Du luxe , dont elle est blessée ,

La joie ici défend l'abus;

Poiut d'entrares à la peusée,

Par ordonnance de Bacebus.

A son gi é que chacun professe Le culte de sa déité ;

Qu'on puisse aller même à La messe:

Ainsi le Teutia liberté.

La noblesse est trop abusive :

li-i?

Ne parlons point de nos aïeux.

Point de titre ,'mëine au convive

Qui rit le plus ou bojt le mieux.

^£t si quelqu^uii, d'bumcur traîtresse

Aspirait à la royauté ,

Plongeons ce César dans Pivresie ;

Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république.

Pour voir son destin aflermi. .

Mais ce peuple si pacifique Déjà redoute un ennemi:

C'est Lisette qui nous rappelle Sous les lois de la volupté.

Elle veut régner, elle est belle;

C'en est fait de la liberté.

L'IVROGNE ET SA FEMME

Air : Quand let bœuf$ vont deuo} h deux.

Trinquons , et toc et tin y tin , tin !

Jean , tu bois depuis le matin.

Ta feninie est uiie vertu : \

Ceaoir tu scraa battu. J

Tandis que dans sa niansprde Jeanne veille, et qu'il lui larde De voir rentrer son mari , Maître Jean, à la guinguette,

A fei aiuii en goguette Cbaiite son refrain chéri :

Trinquoiia, etc.

Jeanne pour moi aeul est tendre.

Dit-il, iaiasona-la m'attendre.

Mais, maudÎMant son époux, Jeanne, la puce à l'oreille,

Bat sa châtie que réfeille La tendresse des matous. .

Trinquons, etc. *

Livrant sa femme au veuvage,

Jean se perd dans son breuvage; £t, prête à se mettre au lit , Jeanne, qui verse des larmes,

Dit en regardant ses charmes:

C'est son verre qu'il rempli tl Trinquons , etc.

Pour allumer sa chandelle.

Un voisin frappe chex elle:

Jeanne ouvre, après on refus.

Que Jean boive , chante ou fume , Je ne sais ce qu'elle «Hume;

Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, etc.

Ku rajustant sa cornette,

Ab I qu'on soolTrc, dit Jeannette , Quand on attend son époux I Ma vengeance est bien modeste; Avec lui je suis en reste:

'Il a bu plut d« dii coupi.

Trinquoniy ete.

A demain I le dit le couple.

L'époux rentre, et ion doi aouple N'en lubit pas moins l'arrèL Il s'écrie : Amour fait regel Demain, puisque Jeauiie est sage, Répétons au cabaret :

Trinq%ns, et toc, et tin, tin, tini Jean, tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu i Ce soir tu seras battu.

PAILLASSE

Aia : lion pirt était pot,

J* suis né paillasse, et mon papa.

Pour ni* lancer sur la place ,

D'un coup d' pied queuqu' part m'attrapa, Rt m' dit : Saute, paillasse I T'as l' jarret dispos,

Quoiqu' t'ay' le ventre gros Et la fac' rubiconde.

N' saut* point*a-à demi,

Paillass' mon ami :

Saute pour tout le mondel

Ma aiér' qui pouuait dea bélaa

En m' voyant prendr' ma courae , M'habille avec aoii seul mat'lus^

M' disant : Ce fut ma r'ssouree.

Là d'sous fais, mon ftls,

Ce que d'sus je fis Pour gagner la pièc' ronde.

N* saut' point-z-à demf, etc.

Conteut comme on gueux, j' m'en allais, Quand un seigneur m'arrête.

Et m' donn' l'emploi dans sou palais D'un p'lit chien qu'il regrette.

Le chien sautait bien,

J’ surpasse le ebien;

Plus d’un envieux en gronde.

N’ saut’point'S-à demi , etc.

J* buvais du lion , mais un hasard ,

Où j’ n’ons rien mis du nôtre.

Fait qu’ monseigneur n’est qu’un bâtard. Et qu’il en vient-i-un autre.

Fi du dépouillé Qui m’a bien payé !

Fêtons l'autre a la ronde.

N’saut’point'Z'à demi, etc.

A peine a-t>on fêté c'lui<ci ,

Que l’ premier Heient-x-en traître 1 Moi qu'aime à dtner. Dieu merci,

J’ saute encor sous sa roêtre.

Mais le v’ià r’ebassé.

V*là l'autre r’placéi Vît' ceux que Dieu leconde !

N' laut* point'Z'i demi,. etc.

Vienn’ qui Toudra , j* saut'rai toujours ;

N' faut point qu' la r'cette baisse.

Boir', manger, rire et fair' des tours ,

Voyes comm’ ça m'engraisse.

En gens qui, ma foi.

Saut' moins gaiment qu' toi Puisque 1' pays abonde ,

N' saut* point-c*à demi,

Paillass' mon ami:

Saute pour tout le monde !

»s»»»s»s»s»»»s»s»s>s»<»s»e»eua— »e>o»e»e»i»s»a

MON AME

Aia dtt Sejftkn et des Amatone$,

Cest à table, quand je mlenivre De galtè, de rin et d'amonr.

Qu’incertain du temps qui va suiTre ,

J’aime à pr^Toir mon dernier jour, (fris.)

Il semble alors que mou âme me quitte.

Adieu ! lui dis-je, à oe banquet joyeux.

Abl sans regret, mon âme, pattes rite: \

Bu souriant remontes dans les cieux, J Remontes, remontes dans les cieux. (frie.)

Voai prendrez la forme d'un ange;

De l’aSr roua parcourrez lea champs.

Votre joie, enfin sans mélange.

Vous dictera les plus doux chants.

L'aimable paix, que la terre a proscrite, Ceindra de fleura rotre front radieux.

Ah 1 sans regret, etc.

Vous arez vu tomber la gloire ‘

D'un Dion trop insulté.

Qui prit l'autel de la Victoire Pour l'autel de la. Liberté.

Vingt nations ont poussé de Thersite Jusqu'en nos murs le char injurieux.

Ab 1 sans regret , etc.

Cherchez.au-dcssus des orages Tant de Français morts à propos,

Qui , se dérobant aux outragea ,

Ont au ciel porté leurs drapeaux.

Pour conjurer la foudre qu'on irrite, Onissez.rous à tous ces dembdieux. ,

Ab ! sans regret, etc.

La Liberté, riergo féconde,

Régne aux eieux qui vous sont ouverts. - L'amour seul m'aidait en ce monde A iratnerde pénibles fers.

Mais, dés demain, je crains qu'il ne m'évite; Pauvre captif, demain je serai vieux.

Ab J sans regret, etc.

N’attendez plus, partez, mon âme.

Doux rajon de Pastre éternel I llaia pBMCs des bras d*une femme Au sein d*un Dieu tout paternel.

I/aï pétillé à défaut d’eau bénite :

De Trais amis Tiennent fermer mes yeux Abl sans re(^ret| mon âme, partez rite :

En souriant remontez dans les deux.

Remontez, remontez dans les cieux.

»s<aise<e<»te<s— e#e>s<'e#e#— e^e#s^e#e«^

LE JUGE CHARENTON

(RoTamax 1816.)

Aia de la Codaqui*

ÜD maître fou qui, dit*on ,

Fit jadis mainte fredaine.

Des loges de Charenton S'est enfui l'autre semaine.

Chez un juge qui griffounait,

11 arrire et prend simarre et bonnet^

* Tl n'y a point de mauTais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse ; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordés à des infortunés placés sous le poids d'une acnusatioa capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici celte cbaoson , sans l'espèee de scandale que , lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'arouer que, si j'aTaia pu 1 a Condamner à l'oubli qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet.

Puil à l'audiettoe, hors d'balein» ,

Il entre et soudain dit: Prieki l préeka /

Et patati t et patata.

Prêtons bien l'oreille à ce discoura>li.

■L'Esprit saint soutient ma Toiz,

• Et les accusés Tont rire ;

■ Moi, l'interprète des lois,

■ J'en viens faire la satire.

■ Nous les tenons d'un impudent ■Qui, pour s'amuser, me fit président.

■ J'ai longtemps vanté son empire,

■ Hais j'étais alors pajré pour eela. s

Et patati, et patata,

Pouvait>oD s'attendre à ce discourstU?

■ Le drame et Galimafré

■ Corrompent les cuisinières.

■ En frac on voit un curé ,

■ Et nos enfants ont trois pères.

■ Le mariage est un loyer:

■On entre en octobre, on sort en janvier.

> Les cachemires adultères

■ Noua donnent 1» peste , et ma femme en a ■

Et patati, et patata.

Il a mis de tout dans ce diseoursdà.

« Pour débaueber un mari

■ Que les filles ont d'adresse 1

• Sous madame Dubarry

• Elles allaient à confesse.

■ Ab 1 qu'enfin (et le terme est clair) • ■ L'épouse etrépeua ne soient qu'une chairt

• Et TOUS, qui nous tentes uni ceise,

• Pillet, respectes l'habit que toilà. •

Et patati, et patata ,

Rien ii'est plus moral que ce discourt>là

• Mais, triste effet du typhus,

■ Au lieu d'église on élève

• Le temple du dieu Plutus,

• oui sera beau s'il s'achève.

• Partout règheiU les intrigants;

• On u’iiiterdit plus les extratagants ;

a Ce dernier point n'est pas un rêve ,

• Puisqu'en robe ici je dis tout cela. •

Et patati, et patata.

Ou trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton ,

• Quand deux bisets, sous les armes.

Ramènent à Charentou

Cet orateur plein de charmes.

Néanmoins l'avocat Bêlant S'écrie : Ab ! les fous ont bien du talent !

J'ai fait rire et verser des larmes ;

Mais je n'ai rien d\t qui valût cela.

Et patati , et patata ,

' C'est moi qu'on sifflait dans ce diseouradà.

MetWMteseBSiaxesasuM—— xesesesQQo

LES CHAMPS

Aia : Mon amour éiait pour Marie.

Rose, paVtons; voici l'aurore:

Quitte ces oreillers si doux.

DigiiltvCl ; C

EiitendMu U cloche lonore Marquer Pheuro du rendea-voua?

Cbercbooa, loin du bruit de la ville,

Pour le bonheur un eûr aiiie.

Vicni aux champs couler d'beureux jours; Les champs ont auui leurs amours.

Viens aux ehamps fouler la verdure.

Donne le bras à ton amant; Rapprochnns*nous de la nature •

Pour nous aimer'plus tendrement.

Des oiseaux la troupe éveillée Nous appelle sous la fouillée.

Viens aux champs , etc.

Nous prendrons les goûts du village;

Le jour naissant Réveillera;

Le jour mourant sous le feuillage A notre couche nous rendra.

Puisses-tu, maîtresse adorée,

Te plaindre encor de sa duréel Viens aux champs , etc.

Quand l'été vers un sol fertile Conduit des moissonneurs nombreux; Quand, près d'eux, la' glaneuse agile Cherche l'épi du malheureux;

Combien, sur les gerbes nouvelles,

De baisers pris aux pastourelles 1 Viens aux champs, etc.

Quand des corbeilles de l'automne' S'épanche à flots un doux ueetar ,

Prêt de la oave qui bouillonne On voit t'égayer le aieilhird:

Et cet oracle du village Chante les amours d'un autre âge.

Vient aux champs , etc.

Allons visiter des rivages

Que tu croiras des bords lointains.

Je verrai, sous d'épais ombrages ,

Tes pat devenir ineertains.

Le désir cherche on lit de inonsse ;

Le monde est loin, l'herbe est si douce I Vient aux champs, etc.

C'en est fait ! -adieu , vains spectacles I Adieu, Paris, où Je me plus.

Où les beaux-arts font des miracles,

Où la tendresse n'en fait plusl Rote 1 dérobons à l'envie Le doux secret de notre vie.

Viens aux champs couler d'heureux jours « Les champs ont aussi leurs amours.

♦s»eaete#sesce<e«sasasae»ece»e»a»s»se— »ex

MON HABIT

Alt du vaudêoUU d$ Décence.

Soit-moi fidèle , ô pauvre habit que j'aime!

Ensemble nous devenons vieux.

Depuis dix ans je te brosse moi-mème ,

Et Socrate n'eût pas f^t mieux*

Quand le tort i ta mince étoflTe Lif rera de nottfeanz eombatf •

Imite>moi , résiste en pbflosopbe.

Mon vieil ami, ne noua séparons pas.

Je nie souviens, car j*ai bonne mémoire.

Du premier jour oû je te mis | frétait ma fête , et, pour comble de gloire,

Tu fus cbaoté par mes amis.

Ton indigence qui m'honore Ne m'a point banni de leurs bras :

Tous ils sont prêts à nous fêter encore;

Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise;

C'est encore un doua souvenir.

Feignant un soir de fuir la tendre Lise,

Je sens sa main me retenir.

On te déchire, et cat outrage Auprès d'elle enchaîne mes pas.

Lisette a mis deuz jours à tant d'ouvrage;

Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

T'ai'je imprégné des flots de musc et d'ambre Qu'un fat eshale en se mirant?

M'a«t*on jamais vu dans une antichambre T'esposer au mépris d'un grand?

Pour des rubans la France entière Fut en proie à de longs débats;

La fleur des champs brille à ta boutonnière : Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaincs,

Où notre destin fut pareil;

Ces jours mêlés de plaisirs et de peines, Uêlés de pluie et de soleil.

• Je dois bientôt, il me le semble, Mettre pour jamais babit bas; Attends un peu; nous finirons ei>semble; Mon Tieil ami, ne nous séparons pas.

MAIS

Ata dêg tnu Ceusinft.

Jour de paix, jour de délivriuce, J Qui des vaincus fit le boiibeur; ' Ileau jour qui vint rendre à la France / La cocarde blanche et rbonneuri ' ^

Chantons ce jour cher i nos belles.

Où tant de rois, par leurs succès ,

Ont puni les .Français rebelles,

Et sauvé tous les bons Français.

Jpur de paix, etc.

rboHir.

Les étrangers et leurs cohortes Par nos vœux étaient appelés.

Qu^aitément ili ouf raient let portes Dont nous aviona lirré les clefs ^

Jour de paixy etc.

Sans ce jour, qui pourail répondre Que le ciel, comblant nos malheurs, N'-rût point TU, sur la Tour de Londre , Flotter entin les trois couleurs?

Jour de paix, etc.

On répétera dansl'bistoire Qu'aux pieds des Cosaques du Don, Pour nos soldats et pour leur gloire, Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, etc.

Appuis de la noblesse antique.

Buvons, après tant de dangers.

Dans ce repas patriotique ,

Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, etc.'*

EnOn, pour sa clémence extrême.

Buvons au plus grand des Henris,

Â ce roi qui sut, par lui*méiiie , Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance.

Qui des vaincus fit le bonheur; .

Beau jour qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l’honneur'

LE VIN ET LA COQUETTE

Ai» : Je eaU bientôt quitter l'empire.

Amis, il est une coquette Dont je redoute ici les yeux.

Que sa Tauilé , qui me guette.

Me trouTe toujours plus joyeux.

C'est au vin de rendre impossible Le triomphe qu'elle espérait.

Abl cachons bien que mon cœur est sensible; La coquette en abuserait.

Faut'il qu'elle soit si charmante !

Abl de mon cœurprenex pitié I Cbaiites la liqueur éoumante Que verse en Haut l'Amitié.

Enlacez le lierre paisible Sur mon front qui me trahirait.

Ab ! cachons bien que mon cœur est sensible: La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes Ce sexe que j'ai trop aimé.

Achevons d'éteindre les flammes Du flambeau qui m'a consumé.

Que Bacebus, toujours invincible,

Ote à l'Amour son dernier trait.

Ab ! cachons bien que mon cœur est sensible; La coquette en abuserait.

llaii l’Amour prctsa-t*il la grappe D’où nous Tient ce jus enÎTranl?

J’aime encor; mon Terre nrécbn'ppe;

Je ne ris plus qu’en soupirant.

Pour fuir ce cliarme irrésistible,

Trop d’ivresse encliaîne mes pas,

Ab I vous voyez que mon cœur est sensible: Coquette, n’en abusez pas.

LA SAINTE ALLIANCE BARBARESQLE

Aia dt Calpigi.

Proclamons la sainte alliance,

Faite au nom de la Providence,

Et que signe un congrès ad hoe ,

Entre Alger, Tunis et Maroc, {bu,}

Leurs souverains, nobles corsaires,

N’en feront que mieux leurs affaires.

Vivent des rois qui sont unis I Vive Alger, Maroc et Tunis !

Ces rois , dans leur sainte alliance ,

Trouvant tout bon pour leur puissance, Jurent de se mettre en commun Bravement toujours vingt contre un.

Ou dit qu’ils s’adjoindront Christophe,

Maigre la couleur de Pétoffe.

VÎTcnl de» roi§, etc.

Ces rois y par leur sainte alliance.

Nous forçant à Pobéissance, Veulent qu'on lise l’Alcoran ,

Elle Boiiald et le Ferrand.

Mais Voltaire et sa coterie Sont à l'index en Barbarie.

Vivent des rois, etc.

Français, à leur sainte alliance Enroyons, pour droit d’assurance.

Nos censeurs anciens et nouveaux, Et nos juges et nos prévôts.

Avec eux ces rois , sans entraves, Feront le commerce d’esclaves.

Vivent des rois, etc.

Malgré cette sainte alliance ,

Si du trône, par occurrence,

Un roi tombait, que tubîio On le ramène en son château.

Mais il soldera les mémoires Du pain, du foin et des victoires Vivent des rois , etc.

EnGn , pour la sainte alliance , C’est peu qu'on paye à l’éclièance Il faut des rameurs sur les bancs.

Et des muets aux rois forbans :

Môme à ces majestés caduques

Il faudrait d«s peafdea d'euituquea.

Vivent dei roi» qui- «ont unit !

Vive Alger, Maroc et Tuiiiai

MON PETIT COIN

Al a du vaudtvilU de la petite Gounrnante,

Non , le monde ne peut nie plaire :

Dana mon coin retournoii» rêver.

Mes amia, de votre galère ün forçat vient de ae aauver.

Dana le dèacrt que je me trace ,

Je fuis, libre comme un Bédouin.

Mea amia, iaiasez-moi, de grâce, Laiasez-moi'dana mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant lea armea,

Je pèse et nos fera et nos droits.

Sur ica peuples versant des larmes ,

Je juge et condamne les rois.

Je prophétise avec audace ;

L'avenir me sourit de loin.

Mes amis , etc.

Là , j'ai la baguette des fées;

A faire le bien je me plais.

J'élève de nobles trophées:

Je transporte au loin des palais.

Sur le trône ceux que je pla.ee D'être aimés sentent le besoin.

Mes amis , etc.

C'est là que mon âme a des ailes:

JeTole, et, joyeux séraphin,

Je Tois aux flammes éternelles Nos rois précipités sans fin.

Un seul échappe de leur race;

De sa gloire je suis témoin.

Mes amis, etc.

Je forme ainsi pour ma patrie Des Tœux que le ciel entend bien. '

Respectes donc ma réTcrie ;

Votre monde ne me vaut rien.

De mes jours filés au Parnasse Daignent les Muses prendre soin I Bies amis, laissez-moi, de grâce,

La'isses-moi dans mon petit coin.

ae»oas»g—>p as— seasasasasa

L’ERMITE ET SES SALNTS

COOPLKTS SDIP.SSÉS k M. DB JOCT , Ll JOOK OB Sâ pitt

Alt : Battur«t-vou» , ma mie.

On va rouvrir la Sorbonne :

L’Église attend ses décrets.

On ne brûle encor personne ,

Mais les fagots sont tout prêts.

Par bonheur, cbex noua habite Un saint d*un esprit plut doux.

Ermite, bon ermite.

Pries, pries pour nouai

Des prêtres, grands catholiques, L'ont instruit à servir Dieu.

Il tient aux mêmes reliques Qu'aimait l'abbé de Cbaulieu.

A l'amour sa muse invite :

Par lui nous seront absous.

Ermite, etc.

Rabelais, ce fou si soge.

Lui légua, par parenté,

Un capuchon dont l'usage En fait un sage eu gailé.

Contre la gent hypocrite Voyes son maliu courroux.

Eruiite, etc.

Ce n'est tout son patrimoine (Car, pour être chansonnier.

De Latlaignant, gai chanoine,

11 choisit le bénitier.

Mais de ses refrains qu'on cite Lattaignant serait jaloux.

Ermite, etc.

Il lui manquait un bréviairei Le bon ermite, à dessein.

Prit les œuvres de Voltaire ,

Qui le disait capucin. .

Grftce à Tailleur qu*il médite ,

Il sait charmer tous les goûts.

Ermite , etc.

De tels saints suiranl les traces Sur son gai califourchon ,

Il laisse fourrer aux Grâces Des Beurs sous son capuchon.

A l'aimer tout noua invite ;

Avec lui sauvons>nous tous.

Ermite , bon ermite.

Pries, priez pour nous I

aaeasiee 9 se sia»e<a*»o»ee‘a*'a*'* ****"*******

LE SOIR DES NOCES

Aia : Zon l ma , aon , me Lisait /

L'hjmen prend cette unît Deux amants dans sa nasse.

Qu'au seuil de leur réduit Un doux concert se place.

Zon 1 flûte et basse 1 •

Zonl violon 1 Zon I flûte et basse!

Et violon, zon, zonl

Par ce trou fait exprès Voyons ce qui se passe.

L’épouse a mille attraits ,

L'époux est plein d’audace.

Zonl flûte et basse 1 etc.

L'épnuse Tout encor Fuir répoux qui Penibraste:

Mais sur plus d’un trésor Le fripon fait main basse.

Zon I fldte et basse 1 etc.

Elle tremble et pâlit Tandis qu’il la délace.

Il va briser le lit;

Il Ta rompre la glace.

Zon! flûte et basse I etc.

Mais, pris au trébucbet, L’époux, quelle disgrâce!

De l’oiseau qu’il cbcrcbait N'a trouTéque la place.

Zon] flûte et basse I etc.

La belle , en sanglotant.

Se confesse à roix basse D’un dÎTorce éclatant Tout haut il la menace.

ZonI flûte et basse! etc.

Monsieur jure après nous:

Mais qu’à tout il se fasse :

Du litre des époux Il n’est qu’à la préface.

Zon 1 flûte et basse ,

Zon I Ttolon ,

Zon I flûte et basse I Et TÎolon , ton , aon !

L’INDÉPENDANT

ÂIH : Je vais bientôt quitter l'empire,

RcfpectcK mon indépendance, Esclaves de la vanilc;

(l'e»t à l'ombre de l'indigence Que j'ni trouvé la liberté, (l'is.)

Juges, aux chants qu'elle m'inspire , Quel est sur moi son ascendant! [bis.) Lisette seule a le droit de sourire * Quand je lui dis: Je suis indépendant.

Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage Errant dans la société :

Et pour repousser l’esclavage Je n’ai qu’un arc et ma gafté.

Mes traits sont ceux de la satire ;

Je les lance en me défendant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant , . Je suis , je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre, Valets , en tout temps prosternés , Dans celte auberge qui ne s’ouvre Que pour des passants couronnes.

On rit du fou qui sur sa lyre Chante à la porte en demandant.

Liielte seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis'indépeiidatit .

Je suis , je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :

01)1 d^uu roi que je plains l'ennui I , C'est le conducteur de la chaîne;

Ses captifs sont plus gais que lui.

Dominer ne peut me séduire;

J'oHVe l'Amour pour répondant.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis ;Je suis indépendant^

Je suis, je suis indépendant.

En paix arec ma destinée,

Gaiment je poursuis mon chemin, Riche du pain de la journée,

'Et de l'espoir du lendemain.

Chaque soir, au lit qui m'attire Dieu me conduit sans accident.

Lisette seule a le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendaut,

Je suis , je suis indépendant.

Mais quoi ! je Tois Lisette ornée De scs attraits les plus puissants,

Qui des chaînes de l'hyménée Veut charger mes bras caressants.

Voilà comme on perd un empire 1 Non, non, point d'hymen imprudent • Que toujours Lise ait le droit de sourire Quand je lui dis : Je suis indépendant ; . Je suis f je suis indépeudaut. ’

LES CAPUCINS

Aib : Faut d* la vertu , pae trop n*en faut.

Bénis soient la Vierge et les saints : »

Oii rétablit les capucins ! ./ **'

Aloi , qui fus capucin indigne ,

Je Tais^ ma petite Fanchon,

Du Seigneur Tendanger la TÎgnc,

En reprenant le capuchon.

Bénis soient, etc.

Fanchon , pour vaincre par surprise Les philosophes trop nombreux,

Qu^en vrais cosaques de l'Église ,

Les capucins marchent contre eux.

Bénis soient, etc*

La faim désole nos provinces;

Mais la piété l*en bannit.

Chaque fêle, grâce â nos princes.

On peut vivre de pain bénit Bénis soient, etc.

L'Église est l'asile des cuistres;

Mais les rois en sont les piliers:

Et bientôt le banc des ministres Sera le banc des uiarguilJiers.

Bénis soient, etc.

Pour tâter de l'agneau tant tachef ,

Nos soIdaU courent a'aUabler)

Et devant certaiiiea moustaches On dit qu'on a vu Dieu trembler.

Bénis soient) etc.

Nos missionnaires vont rendre Aux bonnes gens les biens de Dieu ;

Ils marchent tout couverts de cendre :

C'est ainsi qu'on couvre le feu.

Bénis soient, etc.

Fais-toi dévote aussi , Fanchetle ;

Vas , il n'est pas de sot métier.

Mais qu'avec nous deux, en cacbetto ,

Le diable crache au bénitier.

Bénis soient la Vierge et les saints :

On rétablit les capucins!

♦sfioas— ts»oSQS^»a»QSi»»»t»t»»»»»B>»»c»S<<So«saea»»

LA BONNE VIEILLE

' Ata d$ Withem,

Vous vieillirez , ô ma belle maîtresse t Vous vieillirez, et je ne serai plus.

Pour moi le temps semble, dans sa vitesse, Compter deux fois les jours que j'ai perdus. Survivez-moi; mais que l'âge pénible Vous trouve encor fidèle â mes leçons;

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible.

De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux cbereheroiit §ous tos ridee Les traits ckarmaots qui m'auront inspirét Des doux récits les jeunes gens arides ■ ■ Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?

De mon amour peignez , s'il est possible, L'ardeur, l'irresse, et même les soupçons;

Et bonne vieille, etc.

On TOUS dira : Sasait-il être aimable?

Et sans rougir tous direz : Je l'aimais.

D'un trait méchant se montra-t-il capable? Avec orgueil tous répondrez : Jamais.

Abt dites bien qu'amoureux et sensible D'un lutb joyeux il attendrit les sons |

Et bonne vieille, etc.

Vous, que j'appris a pleurer sur la France , Dites surtout aux fils des nouveaux preux.

Que j'ai chanté la gloire et l'espérance Pour consoler mon pays malheureux.

Rappelez-leur que l'aquilon terrible De nos lauriers a détruit vingt moissons:

Et bonne vieille, eic.

Objet chéri , quand mou renom futile De vos vieux ans charmera les douleurs;

A mon portrait, quand votre main débile Chaque printemps suspendra quelques fleurs. Levez les yeux vers ce monde invisible Où pour toujours nous nous réuniMons;

Et bonne vieille, au'coin d'un feu paisible. De votre ami répétez les chansons.

LA VIVANDIÈRE

A» : Dêmain malin , au point du jour , On bat la générait.

ou Air nouveau de 3f. Wilhem.

Viraudière du régimeot,

€'est Catiu qu'on me nomme*

Je tendf, je donne, et bois gaîment Mon vit) et mon rogomme.

J'ai le pied leste et l'oeil mutin; Tintin, tiiitiii, tintin, r'lin tintiii : .

J'ai le pied leste et l'œil mutin; Soldats, voilà Catin I •

Je fus chère à tous nos héros :

Hélas I con>biei) j'en pleure!

Aussi soldats et généraux

Me comblaient, à toute heure ,

D'amour, de gloire et de butin :

Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin:

D'amour, de gloire et de butin : Soldats, voilà Catin I

J'ai pris part à tous vos exploits,

£n vous versant a boire.

Songes combien j'ai fait de fois Bafraichir la Victoire.

Ça grossissaitson bulletin;

TintiD» lintin, tintin, r'Un tinliii;

Ça grossissait son bulletin;

Soldats, Toilà CatinI

Depuis les Alpes je tous sers :

Je me mis jeune en route.

A quatorxe ans, dans les déserts,

Je TOUS portais la goutte.

Puis j^entrai dans Vienne un malin; Tinlin , tintin , lintin , r'Iin tinlin:

Puis j'entrai dans Vienne un matin; Soldats, voilà CatinI

De mon commerce et des amours C'était le temps prospère.

A Rome je passai huit jours.

Et de notre Saint-Père Je débauchai le sacristain ;

Tintin, tinlin, tinlin , r'Iiii tinlin :

Je débauchai le sacristain;

Soldats, voilà Catin i

J'ai fait plus que maint duc et puii Pour mon pays que j'ainu*.

A Madrid si j’ai vendu citer,

Et cher à Moscou même,

J'ai donné gratis à Pantin ;

Tintin , tintin, tintin , r’lin lintin :

J'ai donné gratis a Pantin;

Soldats, voilà CatinI

Quand au nombre il fallut cédci La victoire inlidèle,

Di; ized by Googlv

Que n^avais'je pour tous guider Ce qu^atait la Pucelle I L'Ânglais aurait fui sans buliu ; Tintin, tiiitin, tintia, r'lin tintin:

L'Anglais aurait fui sans butin; Soldats, voilà Catin I

Si je Tois de nos vieux guerriers Pâlis par la soulTrance,

Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers.

De quoi boire à la France ,

Je refleuris encor leur teint;

Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :

Je refleuris encor leur teint;

Soldats, voilà Catin I

Blais nos ennemis, gorgés d'or, Paîront encore à boire.

Oui , pour TOUS doit briller encor Le jour de la victoire.

J'en serai lé réveil-matin ;

Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin:

J'en serai le réveil-matin;

Soldats, voilà Catin !

L’EXILÉ

(JTAHTIBR 1817.)

Air : Ermite , bon ermite,

A d'aimables compagnes Une jeune beauté

Disait: Dans nos campagne* Règne l'humanité, ün étranger s'araiicc ,

Qui, parmi nbu* errant, Redemande la France Qu’il chante en soupirant.

D’une terre chérie C'est un fils désolé.

Rendons une patrie.

Une patrie.

Au pauvre exilé.

Prés d'un ruisseau rapide.

Vers la France entraîné,

Il s’assied, l’œil humide.

Et le fioiil incliné.

Dans les champs qu’il regrette Il sait qu’en peu de jour*

Ce* llol* que lien n’arrète Vont promener leur cours.

D'une terre, etc.

* Quand sa mère , peut*étre , Implorant son retour,

Tombe aux genoux d’un maître Que touche son amour ;

Trahi par la ricloirc,

Ce proscrit, dons nos buis , Inquiet de sa gloire,

Fuit la haine des rois.

D’une terre , etc.

De rivage eu rivage

Que sert de le batiuir?

Parloul de ton courage 11 troufc un lourenir.

Sur nos horde, par la guerre Tant de fois eiiTabis,

Son eang même a naguère Coulé pour »on pays.

D'une terre , etc.

Dans nos destins contraires , On dit qu'en ses foyers Il recueillit nos frères Vaincus et prisonniers.

De ces temps de conquêtes Ilappelons-lui le courst Qu'il troure ici des fêtes,

Et surtout des amours.

D'une terre , etc.

Si notre accueil le touche,

Si , par nous abrité ,

11 s'endort sur la couche De l'hospitalité.

Que par nos roiz légères Ce Français réreillé.

Sous le toit de ses pères Croie avoir sommeillé.

D'une terre chérie C'est un Gis désolé.

Rendons une patrie ,

Une patrie,

A.U pauvre exilé.

LE JODR DE SON BAPTÊME

Aift : JVfoi« bam ehataeur autrtfola.

Ma filleule, où diable a>t*on pria '

Le pauTre parrain qu'on roua donne?

,Ce choix aeul excite Toa cria;

De bon cœur je tous le pardonne.

Point de boiibona i ce repaa:

A Toa yeux cela doit me nuire t Mais, mon enfant, ne pleurea pas,

Votre parrain tous fera rire* '

LTamitié m'en a fait rhonocur,

Et c'est l'amitié qui tous nomme.

Or, pour n'être pas. grand seigneur ,

Je n'en suis pas moins- honnête homme.

Des cadeaux si tous faites cas,

Vous y trouTcrex à redire;

Mais, mon enfant, ne pleures pas.

Votre parrain tous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi Tient la vertu même asserTie,

Puissioiis>nouB, ma commére et moi,

.Vous porter bonheur dans la vie I Pendant leur voyage ici-bas, i

Aux boni eauri rien ne devrait nuire'i Ifaù, mon enfant, ntpieurea paa,

Votre parrain vous fera rire.

Qu'à roi nocea je chanterai,

Si ju«que*là met chansona ptaiaent t Maia peut-être alora je aérai Où Panard et Collé ae laiaeut.

Quoi ! manquer aux jojreux èbata Qu'un pareil jour devra produire I*

Non , mon enfant, oc pleurex paa.

Votre parrain voua fera riro.

»eaeeo»eeaeae»»ae«»«ae»<»<»aeief a»aaaei

LA BOUQUETIÈRE

BT LB CBOQtB-llOaT.

Al a : La caur à ia danaa , un rigotfum , nie.

Je II' auis qu'un* bouqu'tière et]' n*ai rien, Maia d* roa aoupira J* me laase, Monaieur I' croqu'niort, car il faut bien Voua dtr' vol* nom-x en face.

Quoique j' aoia-t-un esprit fort.

Non , je n' veux point d'un croqn'mort.

Encor jeune et jolie,

Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie De passer par vos mains.

C't'amour qui fait plus d'un hasard Vous tire par l'oreille

Depuis l' jour où Tol' corbillard Renversa nia corbeille.

Il m'en coûta plus d'un' fleur:

Vol* métier leur porl* malheur.

Encor jeune, etc.

A d'bona vivants j*aime à parler, * Et, monsieur, n* vous déplaise.

Avec vous m* faudraît-r-élaler ^

Mes fleurs cbea 1' pèr La Chaise.

Mon commerce est mieux fêté A la porte d* la Gaîté.

Encor jeune, etc.

Parc* que vous r'tournes d' grands scîgneurv, Vous vous en faite* accroire;

Hais si tant d* geus qu'ont des houneurs Vous doiv* tous un pour*boire,

Y en a plus d'un, sans m* vauter,

Qu* j'avoiis fait ressusciter.

Encor jeune, etc.

* J* fVai courte et bonne, et , j*y consens ,

En passant, venex m* prendre.

Mais qu' ce n' soit point-a-avant dix ans; Adieu, croqu'iiiort si tendre.

. P*t*ét* bien qn*eu s'inipatieutaut ,

Cn* pratique vous attend.

Encor jeune et jolie,

* Moi , j* vends rosiers , lis et jasmins .

Et n* me sens point l'ciivie

t De passer par vos mains.

LA PETITE FÉE

Air : J 'était bon ehattaur ëutrtfoi».

Enfants, il était une fois * .

Une fée appelée Organde,

Grande à peine de quatre doigts^

• ' Mais de bonté Traiment bien grande.

De sa baguette un ou deux coups Donnaient félicité parfaite.

Abl bonne fée, enseignex'noua Où TOUS cachex Totre baguette I

Dans une conque de saphir,

De huit papillons attelée,

Elle passait comme un zéphyr,

Et la terre était consolée.

Les raisins mûrissaient plus doux.

Chaque moisson était complète.

Ahi bonne fée, etc.

C'était la marraine d'un roi Dont elle créait les ministres :

Braves gens, soumis à la loi.

Qui laissaient voir dans leurs registres. Du bercail ils chassaient les loups Sans abuser de la houlette.

Ahl bonne fée, etc.

Leijugeif loui ce rot puisant, étaient Torgane de la fée;

Et par eux jantaia Tinnocent Ne Toyait ta plainte étouffée.

Jamais pour l'erreur à genoux La clémenre n'était muette.

Ab 1 bonne fée , etc.

Pour que son filleul fût béni , Elle arait touché sa couronne.

Il voyait tout son peuple uni , Prêt à mourir pour sa personne.

S'il Tenait des voisins jaloux ,

On les forçait i la retraite.

Dans nn beau palais do cristal ,

Hélasl Urgande est retirée.

En Amérique tout va mal;

Au plus fort l'Asie est livrée. .

Nous éprouvons un sort plus doux :

Mais pourtant, si bien qu'on nous traite, Ahl bonne fée, enseignex-nous Où vous caches votre baguette I

casaioa ciiRTia s mis smis bbohis vova ns rlrs-

Aia : Eh l vogu$ ta gaUra,

Sur une onde tranquille, Voguant soir et matin,

Ah 1 bonne fée , etc.

MA NACELLE

Dig y t

Ma nacelle eit docile Au touffle du dealiii.

La voile a'enfle-t*ene , J'abandonne le bord.

Eb 1 vogue ma nacelle ;

(O doux xépbjr, Boia<moi fidèle!) £b! vogue ma nacelle;

Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère La muse des chansons,

Et ma course légère S'égaye à ses doux sons.

La folâtre pucelle Cbaiite sur chaque bord»

Eb ! vogue, etc.

Lorsqu'au sein de l'orage Cent foudres à la fois , ébranlant ce rivngr, épouvantent les rois ,

Le plaisir qui m'appelle M'attend sur l'autre bord.

Eb ! vogue , etc.

Loin de là, le ciel change :

Un soleil éclatant Vient mûrir la vendange Que le buveur attend.

D’une liqueur nouvelle Lestons-nous sur ce bord Eb 1 vogue, etc.

De* rÎTefl bien connue»

M’appellent à leur tour.

Lcr Grâces» deroi-nucs,

T célèbrent l’Amour.

Dieux] j’entends la plus belle Soupirer sur le bord :

Eh I TOgue , etc.

Mais, loin du roc perfide Qui produit le laurier,

Quel astre heureux me guide Ver» un humble foyer?

L’amitié renourelle Ma fête »ur ce bord :

£bl rogue ma nacelle |

(O doux^éphyr, sois-moi fidèle!) £bl rogue ma nacelle;

Nous entrons dans le port.

MONSIEUR JUDAS

Âia : J’ons un curi pairioU,

Monsieur Judas est un drôle Qui soutient arec chaleur Qu’il n’a joué qu’un seul rôle Et n’a pris qu'une couleur.

Nous qui détestons les gens Tantôt rouges, tantôt blancsi Parlons bas,

Parlons bas,

Digiiî2e;'**Ti)OgK "*

Ici prèafai tu Judas, J*ai TU Judas, j'ai tu Judas.

Curieux et uouTellistc,

Cet obserTateur moral Parfois so dit journaliste ,

Et tranche du libéral;

Mais Touloiis-iious réclamer Le droit de tout imprimer, Parlons bas, etc.

Sans respect du caractère, SouTent ce lâche effronté Porte l'habit militaire, ÂTec la croix au côté.

Nous qui faisons Tolonticrs L'éloge de nus guerriers, Parlons bas, etc.

EnGn, sa bouche flétrie Ose prendre un noble accent,

Et des maux de la patrie Ne parle qu'en gémissant.

Nous qui faisons le procès A tous les mauTais Français, Parlons bas, etc.

Monsieur Judas, sans malice,

Tout haut TOUS dit : « Mes amis, Les limiers de la police Sont a craindre eu ce pays.*

Mais nous, qui de maints brocards PoursuiToos jusqu'aux moucharda.

Ici prêt j'ai tu Judaa « J'ai TU Judas, j'ai tu Judas.

LE DIEU DES BONNES GENS

Al a : FaudtviH* dt {a parti» earrér.

Il est un Dieu : desant lui je m'indiiie , PaiiTre et content, sans lüi demander rien. De l'unifers obserTanl la Htachine ,

J'y vois du mal , et. n'aime que le bien.

Hais le plaisir à ma philosophie Rcrèle assez des oieuK intelligents-:

Le Terre en main, gaîroent je me confie Au Dieu des bonues geus.

[Dans ma retraite , où l'on Toit l'Indigence,

\ Sans m'ireiller, assise i mon oheTet,

Grâce aux amours, bercé par l'espérance, D'un lit plus doux je rêve le duTCt.

Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie! Moi , qui ne crois qu'à des dieux indulgents Le Terre en main , galmcnt je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,

Se fit un jeu des sceptres et des lois.

Et de ses pieds on peut Toir la poussière Empreinte encor sur le bandeau des rois.

by gle

Voui rampies touif ô roii qu*on déiHe :

Hoi, pourbrater des maîtres exigeants,

Le Terre en main , gatment je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où près do la rictoire Brillaientles arts, doux fruits des beaux climats, J*al TU du Nord les peuplades sans gloire De leurs manteaux secouer les frimas. .

Sur nos débris Albion nous défie.

Mais les destins et les flots sont changeants :

Le Terre en main, gaîment je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre I Nous touchons tous à nos derniers instants; L'éternité Ta se faire comprendre :

Tout Ta finir, l'uniTers et le temps.

O chérubins , i la face houflie ,

RéTeillez donc les morts peu diligents I Le Terre en main, gaîment je me confie Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non. Dieu n*es1 point colère; S'il créa tout, à tout il sert d'appui :

Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire.

Et TOUS , amours, qui crées après lui.

Prêtez un charme à ma philosophie.

Pour dissiper des rères affligeante.

Le Terre en main, que chacun se confie Au Dieu dea bonnes gens-t

ADIEU A DES AMIS

Âli : C'e$t un lamia tandtrintin.

D'ici faut'il que je parte ,

Met amis, quand loin de tous Je ne puis Toir sur la carte D'asile pour moi plus doux !

Même au sein de notre irresse , Dieux I je crois être à demain : Fouette, enchéri dit la Sagesse;

Et me Toilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,

On pourrait, grftoe aux plaisirs, Aux fatigues du Toyage Opposer d'heureux loisirs.

Mais une ardeur importune En route met chaque humai» :

Fouette, enchéri dit la Fortune; Et nous Toilà sur le chemin.

Ne Ta point Toir ta maîtresse, Ne Ta point au cabaret,

Me Tient dire aTcc rudesse Un médecin indiscret:

Mais Lisette est si joliel Mais si doux est le bon Tin I Fouette , cocher! dit 1a Folie |

Et me Toilà sur le chemin.

bigitized by Googk

Parmi Toua bientôt, pent-êtra , Je chanterai mon retour.

Déjà je crois voir renaître I/aurore d*un si beau jour.

li'Allégresse , que j'encense ,

A mon paquet met la main.

Fouette, cocberl dit l’Espérance; Et me voilà sur le chemin.

LA RÊVERIE

Ail : La signora matadê.

Loin d’une Iris volage Qu’un seigneur m’enlevait,

Au printemps sous l’ombrage ,

Un jour mon coeur rêvait.

Privé d’une ioGdèle,

Il rêvait qu’une autre belle Volait à mon secours.

Venex, veiies, veuea, mes amours! (bit.]

Cette belle était tendre ,

Tendre et Gère à la fois.

Il me semblait l'entendre Soupirer dans les bois.

C’était une princesse Qui respirait la tendresse Loin de l’éclat des cours.

Venez, venez, venez, mes amours I

Je l’entendais se plaindre

Da poi^ de la grandeur.

Ceuant de me contraindre p Je lui peina mon ardear.

Uea yeux reraent des larme# »

Ravis de voir tant de cbarmea * * Sous de ai beaux atours.

Veiies, venea, retiex, mes amours)

Telle était la merveille Dioot je flattais mes sens P Quand soudain mon oreille S'ouvre aux plus doux acceutv Si c'est vousp ma princesse p Des roses de la tendresse Venez semer mes jours.

Venez p venez p venez, mes amours)

Biais uon : c'est la coquette Du village voisin ,

Qui m'offre une conquête Eu corset de basin.

Grandeurs, je vous oublie 1 Cotte fille est si jolie I

Ses jupons sont si courts I Venez, venez, venez, mes amours)

LES CLEFS DU PARADIS

Aia : A coup» d* pi»d , à coup» d* pcimg.

Saint Pierre perdit, l'autre jour.

Les clefs du céleste séjour ;

(L'hittoîre «it Traiment singtiUèrel)

C'ett &1 argot qui , paMaiit par tâ ,

Dans ion goniiet lei lui vola.

■Je rail, Margot,

• Passer pour un nigaud :

■ Rendea-inoi mes clefs, s disait saint Pierre.

Margotoii , sans perdre de temps,

Ouvre le ciel à deux battantst (LMiisloire est vraiment singulière !) Dévots QelTéfe, pécheurs maudits,

Entrent ensemble eu paradis.

■je vais, etc.

On voit arrirer en chantant,

Dn Turc, un juif, un protestant;

(L'histoire est vraiment singulière !)

Puis un pape, l'honneur du corps.

Qui, sans Margot, restait dehors. .

■Je vais, etc.

Des jésuites , que Hargoton Voit à regret dans ce canton ,

(L'histoire est vraiment singulière!

Sans bruit, à force d'avancer.

Près des anges vont se placar.

■ Je vais, etc.

El) vain un fou crie, en entrant.

Que Dieu doit être intolérant ;

(L'histoire est vraiment singulière I f Satan lui-même est bienvenu :

Ui

La belle en Tait un aa'm't cornu.

‘ ■ Je vais, etc.

Dieu , qui pardonne à Lucifer,

Par décret supprime l'enfer;

(L'histoire est vraiment siugulière I)

La douceur va tout convertir :

Ou n'aura personne à rôtir.

■ Je vais, etc.

Le paradis devient gaillard ,

Et Pierre en. veut avoir sa part:

(L’histoire est vraiment singulière!)

Pour venger ceux qu’il a damnés ,

Ou lui ferme la porte au nea.

ü Je vais, Margot,

■ Passer pour un nigaud :

• Kendex*moi mes clefs , ■ disait saint Pierre.

#»w»ee'e»e»aei»e»e’»»»»eeiae'a»8e'at'»tie»— sesaias

BRENNÜS,

ou

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES

Am nouveau d* M, JVilhem,

Brennus disait aux bons Gaulois :

Célébrer un triomphe insigne!

Les champs de Rome ont payé mes exploits,

Et j’en rapporte un cep de vigne:

Grâce à la vigne , unissons pour toujours L’honneur, les arts, la gloire et les amours, j

Privé! de ton jai touf-pniilinl,

Noui avoD! vaincu pour en Loire.

Sur no! coteaux y que le pampre naiitaiit Serve à couronner la victoire.

Grèce à la vigne , etc. .

Un jour, par ce raîgin verhmil,

De* peuple* vou» êêrex Peiivie.

Dan* aon nectar plein de* feux du soleil , Tout le* ai t* puiseront la vie.

Grâce à la vigne , etc.

Quittent nos Lords fàTorisés,

Mille vaisseaux iront sur Tonde, Chargé* de vins, et de fleurs pavoisés , Porter la joie autour du inonde.

Grâce à 1« vigne, etc.

Femmes, nos maître* absolus,

Vou* qui préparez no* armures.

Que sa liqueur soit un baume de plut Versé par vous sur nos blessure*.

Grâce à la vigne , etc.

Soyons unis, et nos voisin* Apprendront qu'en des jours d'alarmes , Le faible appui que l'on donne aux raisins Peut vaincre , à défaut d'autres armes.

Grâce à la vigne , etc.

Bacebut, d'embellir ses destins Un peuple hospitalier te prie :

Fais qu'no proscrit, assis à nos festins,

! «îi

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU

Aia ; Il faut çua t*on fil» doux.

Moi qui, même auprès des belles, Youdraia vivre en passager.

Que je porte envie aux ailes De l'oiacau vif et léger I Combien d'espace il visite I A voltiger tout l'invite :

L'air est doux, le ciel est beau.

Je volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle M'enseignant ses plus doux sons , J'irais de la pastourelle Accompagner les ehansous.

Puis j'irais cbarmer l'ermite.

Qui, sans veudre l'eau bénite ,

Donne aux pauvre$ aon n^anteau.

Je xoleraiBy efe.

PuiB j'irais dans le bocape ,

Où des bureura en gaité.

Attendris par mon ramage,

Ne boiraient qu'à la beauté :

Puis, ma chanson farorite Aux guerrieix qu'on déshérite Ferait chérir le hameau.

Je Tolérais, etc.

Puis j'irais sur les tourelles Où sont de paurres captifs.

En leur cachant bien mes ailes,

Former des accords plaintifs.

L'un sourit à ma risitet L'autre rêre, dans son gîte.

Aux champs où fut son berceau.

Je volerais, etc.

Puis, voulant rendre sensible Dn roi qui fuirait l'ennui.

Sur un oilrier paisible.

J’irais chanter près de lui :

Puis j'irais jusqu'où s'abrite Quelque famille proscrite.

Porter de l'arbre un rameau.

Je volerais, etc.

Puis , jusques où naît l'aurore ,

Vous , niécliants , je vous fuirais,

.A moins que l’Amour encore

Ne me «urprtt deas tes :

Que , tur ud eein qu'il a§ite ,

Ce chiaaeur que nul ii'évite,

Me dreaae un piège nouveau ,

J'y volerais vite, vite, vite.

Si j'étais petit oiseau.

♦e»e»Q»s»e»e»9»f9«»<»»»e»>»'9>Qaa»e»e»a»»»»^

LE BON VIEILLARD

Aia : ConUntons-noai d*unê $impU bouttilU,

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble;

Par vos chansons vous m'attirez ici.

Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble; AccucillesMiioi, j’aime à chanter aussi.

Du temps passé j'apporte des nouvelles;

J'ai bu jadis avec le bon Panard.

Amis du vin , de la gloire et des belles.

Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, eh quoil chacun s’empresse!

A ma santé coule un vin généreux.

Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :

Je crains toujours d'attrister les heureux.

Que les ploisirs vous couvrent de leurs ailes.

Avec le temps vous compterez plus tard.

Amis du vin , etc.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses :

Vos grand'mamans diraieol si je leur plus*

J'eat dei châteaux, des amit, dea matlreiieai Amie, châteaux, maitresaea ne août plut.

Lea aouvenirs me sont reatéa (îdèlea;

Auaai parfoia je aoupire à Técart.

Amia du xin , etc.

Dana noa diaeorda j'ai fait plut d*un naufrage. Sans fuir jamaia la Frauce et eon doux eiel. Au peu de xin que m*a laiaaé Forage L*orgueil bleasi ue mêle point de Gel.

J'ai chanté même aux Tcudangea nouTeilel Sur dea coteaux dont j'eus longtemps ma part. Amis du vin , etc.

Vieux compagnons dea guerriers d'un autre âge. Comme Nestor je ne tous parle pas.

De tous les jours où brilla mon courage , J'achèterais un jour de vos combats.

Je l'aToûrai, tos palmes immortelles M'ont rendu cher un nouvel étendard.

Amis du vin , etc.

Sur vos vertus quel avenir se fonde I Eiifanis, buvons à mes derniers amours.

La Liberté va rajeunir le monde :

Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours D'un beau printemps aimables hirondelles, J'ai pour vous voir dilTéré mon départ.

Amis du vin, de la gloire et des belles, Daignes sourire aux chansons d'un vieillard.

Ql]'£LLE EST JOLIE !

Ail :

Grands dieux 1 combien elle esl jolie, Celle que j'aimerai toujours i \ Dans leur douce mélancolie

Ses ytut fout rérer aux amours.

Du plus beau souffle de la ?ie I A ranimer le ciel se plaît.

Grands dieux! comliieu elle est jolie.

Et moi , je suis, je suis si laid I

I * Grands dieuxl combien elle est jolie I

Elle compte au plus singl printemps.

Sa bouche est frslchc, épanouie ;

Ses cheveux sont blonds et flottants.

Par mille talents embellie ,

Seule elle ignore ce qu'elle est.

Grands dieuxl etc.

Grands dieux ! combien elle est jolie J Et cependant j*en suis aimé.

J'ai dû longtemps porter envie Aux traita dont le sexe est cbariué. Avant qu'elle encbant&t ma vie.

Devant moi l'amour s'envolait.

Grands dieux I ete.

Grands dieux I combien elle est jolie

âsi

Et pour moi let feux font conitanU.

La guirlaude quelle a cueillie

Ceint mon front chauve avant trente ana.

Voilea qui parcx mon amie,

Tombcx : mon triomphe eat complet.

Grands dieuvl combien elle est joliel Et moi, je suis, je suis si laidi

LE CONCORDAT DE

cuARSou A Boiaa. — BtPTBMxaa 1817.

Aia du BaêtringU0,

Gloria iibif Domintl

Que tout chantre Boive à plein ventre,

Gloria tibi. Domino I Le concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres deparoine,

A qui nous tire eniin d'angoisse.

D'abord, pour ne rien oublier.

Remontons à François premier *.

Gloria , etc.

* Le premier article du concordat de 1817 remet tu vigueur celui de François I*' et de Léon X.

k Gonaalri butons un terre ;

^ . Il a deux fois fait même afTaire;

' Mais ci-tic fois , de droit divin ,

L'Église y gogiie un pot-de-tin *.

• Gloria , etc^ i

Des deux cleCi de notre bon pape L'une du ciel outre la trappe ,

Et l'autre aux grilTes du légat Outre les coQres de l'Etat.

Gloria , etc.

Si de nos coqs la toix altière **

' Troubla rbérilier de saint Pierre,

Grâce aux annates, aujourd'hui***

Nos poules tont pondre pour lui.

Gloria , etc.

Rendons Avignon au saint-père ****|

‘ Il le veut , et c'est là, j'espère , !

prouver aux Français dépouillés I

Qu'il est un de nos alliés*

Gloria , etc. ,

* Ce concordat et celui de 1801 sont l'outrage du ^ cardinal Hercule de Gonsalvi.

* * Le coq Cgarait sur les drapeaux de la république française.

*** Les annaltê y redevance payée au saint-siège, et consacrée par suite du concordat de François I*^.

•*•* Le pape réclame encore Avignon dans la bulle ’

de circonscription des diocèses.

Q«i*ifnporte qu'à Borne en détraiie Let U^rlét de notre Église Mous devons k nos dépotés Déjà tant d*autres libertés 1 Glorio , etc.

lioines cl prieurs vont reTivre*'.

Il faut qu'avant peu le grand*]ivrC| Servant à dos pieux desseins «

Soit mis au rang des livres saints.

Gloria, etc.

Dans chaque ville un séminaire*** **** Désormais sera nécessaire.

C'est un b&pilal érigé

Aux enfants trouvés du clergé.

Gloria, etc.

Pour les protestants qu'on tolère **'* Au ciel nous craignons de déplaire ; Mais qu'il nous passe encor longtemps Nos Suisses qui sont protestants.

Gloria , etc.

* Les libertés de l'Église gallicane compromises pur le concordat de François I*'; ce qui l'empêcha d'être enregistré dans plusieurs parlements.

' Une des bulles de Pie Vil contient ces expre-s sions : Noms dotom «n biona-fondi ot en rontoe sur l'État l$$ évéques et arehevéquee , etc.

*** Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

**** Lises la déclaration adressée au sainVsiége par U . de filacas | le 15 juillet 1817.

Chantret, pour nous combien d'offices 1 Nous n'irons plus dans les coulisses y Brailler en chœur à l'Opéra* ,

Et l'église uous suffira.

Gloria , etc.

Oui, chantres, c'est à nous de Loire:

Ce concordat fait notre gloire;

Car le bon temps revient grand train ,

Où les rois chantaient au lutrin*

Gloria tibi , Dominé I

Que tout chantre Boive à plein ventre,

Gloria tibi, Dominé I Le concordat nous est donné.

‘**“~*'T^^T"t'-T“r~tTrnstt-rrrsnTTrs-rTiH~ittsaDaoiai»g

L’AVEUGLE DE BAGNOLET

Aia dé la rondé dé la Ferme ét lé Château,

A Bagnolet j’ai vu naguère Certain vieillard toujours content.

' ' Aveugle il revint de la guerre ,

Et pauvre il mendie en chantant, (èss.) ,1^ Sur sa vielle il redit sans cesse:

a Aux gens de plaisir je m’adresse.

* On assure que plusieurs chantres de paroiMO font partie des chœurs de nos théâtres.

âss

I Ab I donnes , donnes , s'il tous piatU t Et de lui donner l’on s'empresse.

• AhI donnes, donnes, s’il tous plaît»

• A raveuglu de Bagnolel. »

n a pour guide une fillette;

Et, près d’altuables étourdis»

A la contredanse il répété :

■ Comme tous j’ai dansé jadis.

■ Vous qui presses asec irresse

• La main de plus d’une maîtresse ,

• Ab! donnes» donnes, s’il tous plaît; s J’ai bien employé ma jeunesse.

» Ah 1 donnes, etc.

II dit aux dames de la TÜIe

Qu'il troUTe à de gais reudez-Tous :

• Avec Babet dans cet asile ,

> Combien j'ai ri du son époux I

• Belles qu'une ombre épaisse attire,

• Là, contre l'hymen tout conspire.

• AhI donnes, donnes, s'il vous plait;

• Les maris me font toujours rire.

■ Ab I donnes, etc.

S'il parle à de certaines filles Dont il fit longtemps ses amours :

■ Ab! leur dil*il, toujours gentilles,

■ Aimes bien et plaises toujours.

■ Pour toucher la prude inhumaine, ■Trop souTont ma prière est vaine.

• Ah! donnes, donnes, s'il vous plalti

■Refuier foui fait tant de peinel a Abl donnes, etc.

Mail ans buteurs tous la tonnelle Il dit : «Songes bien qu*iei-bas, «Même quand la tcndange est belle ,

B Le pautrc ne tcndange pas.

■ Bons vivans, que met en goguette B Le tin d'une vieille feuillette,

B Abl donnez, donnez, s'il tous plaît; «Je me régale de piquette.

B Ab 1 donnez, etc.

D'autres buteurs, francs militairea.

Chantent l'amour à pleine toiz,

Ou gaîment rapprochent leurs terres Au soutenir de leurs exploits.

11 leur dit, ému jusqu'aux larmes :

•De l'amitié goûtez les cbarmes.

• Ah! donnes, donnes, s'il tous plaît:

B Comme tous j'ai porté les armes I

B Abl donnez, été.

Faut-il enfin que je le dise ?

On le toit pour son intérêt»

Moins à la porte de l'église Qu'à la porte du cabaret.

Pour ceux que le plaisir coul'onue J'entends sa tielle qui résonne >

•Abl donnes, donnez, s'il tous plaît; B Le plaisir rend l'ftme si bonne!

• Ab ! donnes, donnez , s'il tons plaît, B A l'ateugle de Bagnolet •

LA MORT SUBITE

PODK CM DINII.

Aib du tallêt d$$ Pierrots.

Met amis, j'accours au plus vitCi Car TOUS lie pardonneries pas,

A moins, dit*on, de mort subite ,

De manquer à ce gai repas.

En Tain Pamour qui me lutine.

Pour m'arrêter tente un effort.

Afec TOUS il faut que je dîne.

Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souTent, quoique heureui d'étre, On meurt sans s'en aperceToir.

Ahi mon Dieu ! je suis mort peut-être;

C'est ce qu'il est urgent de Toir.

Je me lâle comme Sosie;

Je ris , je mange et je bois fort.

Ahl je me connais à la Tic :

Mes amis , je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,

Ici fermer les yeux soudain;

En chantant remplissez mon Terre,

Et de Tos mains pressez ma main.

Si Barchus, dont je suis l'apôtre ,

Ne m'inspire un joyeux transport Si ma main ne serre la Tôtre;

Adieu, mcf ami», je luii morti

LE PRINCE DE NAVARRE

OU

MATHÜRTN BRDNEAU *.

Ai» du balUt dtt PUrrots.

Quoil tu Tcux régner sur la France!

Es-tu fou, pauvre Bfalliurin?

N'échange point ton indigence Contre tout l'or d'un souterain.

Sur un trône l'ennui se carre ,

Fier d'ôtre encensé par des sots.

Croyea-nioi, prince de Navarre , Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne Tu n'as donc point tiré de fruit?

Réclamerais-tu la couronne.

Si le malheur t'avait instruit?

Cette ambition n'est point rare , Blême ailleurs que cbe» les héros.

Croyet*moi, etc.

Dans le rang que toi-même espères , Trompés par des flatteurs clliiis,

* Tout le monde se rappelle que Mathurin Bru- , reconnu pour être le üls d'un sabotier , allecuii de se donper le titre de prince de Navarre.

Que de rou le diient les pères D'enfants qui se croient orphelins!

Régner , c'est n'êlre point arare De lois, de rubans, de grands mots.

Croyet-moi, etc.

Quand tu combattrais avec gloire, Sache que plus d'un conquérant Se voit arracher la victoire Par un général ignorant.

Un Anglais, aidé d'un Tartare, Foule aux pieds de nobles drapeaux.

Croyex-moi, etc.

Combien d'agents illégitimes Servent la légitimité !

Trop tard sur les malheurs de Nîmes On éclairerait ta bonté.

Le roi qu'au Pont-Neuf on répare Parle en vain pour les huguenote.

Croyex-moi, etc.

De tes maux quel serait le terme ,

Si quelques alliés sans foi Prétendaient que tu tiens à ferme Le trône que tu dis à toi ?

De jour en jour leur ligue avare Augmenterait le prix des baux.

Crnyez-inoi , etc.

Enfin, pourrais-tu sans scrupule.

Graissant la patte au Saint-Esprit, Faire un concordat ridicule

Arec ton père en Jésus-Christ?

Pour lui redorer sa tiare.

Tu nous aurcbargeraif d'impdts.

Croyes-moi, etc.

D'ailleura ton métier nous arrange , Nos amis uous ont fait capot* - C'est pour que l'étranger la mange Que nous mettons la poule au pot.

De nos souliers même on s'entpare • Après aroir pris nos manteaux. Croyes-moi, prince de Navarre, Prince, faites-nous des sabots.

#s»s»eeeeeee»se9»«we«»s»oeo»fr»e»o»eas»

LES CINQUANTE ËCUS.

Aia : Vartin est un fori bêau gmrçnm,

Grèce à Dieu , je suis héritier !

Le métier De rentier

Me sied et m'enchante.

Travailler serait un abus :

J'ai cinquante éous^

J'ai cinquante érus,

J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis , la terre est à moi.

J'ai de quoi Vivre en roi Si l'éclat me tente.

Let honneurs me sont dérolusi J'ai ciuquaule écus, etc.

Pour user des droits d*un richard Sans retard»

Sur un char De forme élégante »

Fuyons mes créanciers confus.

J^ai cinquante écus , eic.

Adieu, Surêne et ses coteaux!

Le bordeaux,

Le mursaulx,

L'a! que l'on chante ,

Vont donc enfin m'être coiinus 1 J'ai cinquante écus , etc.

Parex-Tous, Lise, mes amours,

Des atours Que toujours La richesse invente;

Le clinquant ne vous convicntplus:

J*ai cinquante écus , etc.

Pour mes hôtes tous que je prends Amis francs.

Vieux parents»

Sœur jeune et fringante,

Soyex logés, nourris, vêtus;

J'ai cinquante écus» etc.

Amis , bons vins » loisirs, amours»

Pour huit jours,

Des plus courts»

Coniblet n»6n attente ;• Le fonds suivra les revenus.

J'ai cinquante écus»

J'ai cinquante écus,

J*ai cinquante écus de renie.

naaa*X

LE CARNAVAL DE

Air : à ma Margot

du bas en haut»

On crie à la ville, à la cour:

Abl qu'il est court! ab ! qu'il est court I

Des veuves , des filles , des femmes.

Tu dois craindre les épigrammes Carnaval , dont chacun pàlil »

Dis>nous qui t'a fait si petit.

Carnaval (W») » ab ! ronnneiil nos belles

T'accueilieront-elles ?

On crie à la ville» etc.

Cbea nous quand si peu tu demeures, Des prières de quarante heures Les heures qu'on retranchera Sont tout ce qu'on y gagnera. .

Carnaval, ah! coiument nos belles T*accueillerout-elles?

On crie à la ville» etc.

Vendu sans doute au minisli re,

Tii ne viens qu'afin qu'on t'entem

Quand lur toi noua avioni compté Pour quelques jours de liberté.

Camaral, ab! comment nos belles raccueilleront*elIes 7 On crie à la ville , etc.

Des ministres, oui, je le gage,

A la chambre on te croit l'ouvrage:

Et contre eux enGn déclaré ,

Le ventre même a murmuré.

Carnaval, ab ! comment nos belles T'accueilleront-elles?

Ou crie à la ville, etc.

Dis-moi , ta maigreur sans égale Est-elle une leçon morale Que cbex nous, eu venant dîner Wellington veut encor donner?

Carnaval, ah! comment nos belles .

T'accueilleront-clles?

On crie à la ville, etc.

En France on vît de sacrifice.

Aurait-on craint que la police.

Toujours prête i nous égayer ,

N'eût trop de masques à payer?

Carnaval, ah! comment nos belles T' accueilleront-elles ?

On crie à la ville , à la cour:

AhI qu'il est court I abl qu'il est court!

**'" î'*t'*T*T~"T'îT*'t"ir"T~f-tTt-tTrffTTrrftt^nirrtHTn>i>»

LE RETOUR DANS MA PATRIE

Air : Foiré fortuné é$l faité.

Qu'il va lentement le navire A qui j'ai confié mon sorti Au rivage où mon cœur aspire ,

Qu'il est lent à trouver un port !

France adorée)

Douce contrée 1

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide Soudain nous guide Aux bordssarrés où jo reviens mourir.

Mais enlln le matelot crie :

Terre! terre! là-bas, voyez!

Ahl tous mes maux sont oubliés.

Salut à ma patrie! (ter.)

Oui , voilà les rives de France |

Oui , voilà le port vaste et sûr ,

Voisin des champs où mon enfance S'écoula sous un chaume obscur.

France adorée !

Douce contrée)

Après vingt ans , cnnn je te revois.

De mon village Je vois la plage :

Je vois Aimer la cime de nos toits.

Digilized by Coogle

Combien mon ime e«t attendrie I Là, furent ineg prcmiera amoura;

Là, ma mère m'attend toujoura.

Salut à ma patrie I

Loin de mon berceau , jeune encore, L'inronalanoe emporta me» paa Jua-qu'au aeîn dea mera où l'auroro Sourit ou» plua richea climaU.

France adorée I Douce contrée l

Dieu te détail Icura fécondea cholenra.

Toute l'année ,

Là , brille ornée

De fleura , de fruila , et de fruila et de fleuri. Maia là , ma jeuneaae flétrie Bêtait à dea climat» plu» cher»;

Là , je regrettai» no» bitera.

Salut à ma patrie!

J*ai pu me faire une famille ,

Et de» tréior» m*élaieiit promis.

Soua un ciel où le aaiip pétillé,

A me» toeu» l'amour fut soumis.

France adorée!

Douce contrée!

Que de plaisir» quitté» pour te retoir!

Mai» «an» jeuiiease.

Mai» aan» richcsac ,

Si d'être aimé je dois perdre l'eapoir;

De me» amour» dan» la prairie Lea aoutenir» seront présenUt

'fi

C'est du so)^ü pour mes vieux aif» , Salut à ma patrie!

Poussé cbex des peuples sauvages Qui m'offraient de régner sur eux , J'ai su défendre leurs rivages Contre des ennemis nombreux.

France adorée!

Douce contrée I

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire ,

Cris de victoire ,

Rien n’étouffa la voix de mon pa^'S.

De tout quitter mon cœur me prie' :

Je reviens pauvre , mais constant.

Due bêche est là qui m’attend.

Salut à ma patrie !

Au bruit des transports d’allégresse, Enfin le navire entre au port;

Dans cette barque pù l'on se presse, Ilàtons-nous d’atteindre le bord. • France adorée!

Dopce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous!

Enfin j’arrive ,

Et sur la riv|S

.Je rends au ciel, je rends grâce à gcuoux. Je t’embrasse , ô terre chérie !

Dieu ! qu'un exilé doit souffrir!

Moi, désormais, je puis mourir.

Salut a me patrie!

LE VENTRU

on

COMPTE REHOO DI hk SEMtOlf DR l8l8, AC« Él.ECTRrRI DD OBPi-ETBMRHT DB... PAR M***.

* Air : J*on» un curé patriote.

Électeurs de ma proriiice ,

Il fiiiit que TOUS saehiex tous Ce que j'ai fait pçur le prince ,

Pour la patrie et pour tous.

L’État n'a point dépéri :

Je revielis gras et fleui i.

Quels dinés ,

Quels dinés

Les ministres m’ont donné*!

Ohl que j'ai fait de bons dinés!

Au rentre toujours üdéle,

J'ai pris, suirant my leçon.

Place à dix pas de Villêle,

A quinze de d’Argenson.

(îar dans ce rentre étofTé Je suis entré tout trulTé.

Quels dinés, etc.

Comme il faut au ministère Des gens qui parlent toujourn,

Et hurlent pour faire taire

Ceux qui font de bons discours :

J'ai parlé, parlé, parlé;

J’ai hurlé, ljurlé, hurlé.

Quels dînés, etc.

Si la presse a des eutraves,

C’est que je Tarais promis :

Si j’ai bien parlé des brares.

C’est qu'on me Tarait permis.

J’aurais roté dans un jour Dix fois contre et dix fois pour.

Quels dînés, etc.

J’ai repoussé les enquêtes Afin de plaire à la cour ;

J’ai, sur toutes les requêtes, Demandé / Wre du Jour.

Au nom du roi, par mes cris,

J’ai rebanni les proscrits.

Quels dînés, etc.

Des dépenses de police J’ai prouréTutilité;

Et non moins Français qu’un Suisse, Pour les Suisses j'ai roté.

Gardons Lien , et pour raison ,

Ces amis de la maison.

Quels dînés, etc.

Malgré des calculs sinistres,

Vous paîrex , sans y songer, I/étranger et les ministres, Lesrenlrus et l’étranger.

II fàut que, dans nos besoins,

Le peuple dîne un peu moins.

Quels dinés, etc.

Enfin , j’ai fait mes aOTaircs :

Je suis procureur du roi;

J'ai placé deux de mes frères;

Mes trois fils ont de l’emploi.

Pour les àuires sessions.

J’ai cent inTÎtatious.

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés !

Obi que j'ni fait de bons dinés’

—♦s »e*e»»»e»S'»e»Q*s»»»e.Sig »»»»»»«

LA COURONNE

CODPI.ETS CUÀNTès PàR ON KOI DE LA FEVE.

Aie :

Grâce à la fève, je suis roi.

Nous le roulons: rersez à boire .'

Çà , mes sujets , couronnez-moi !

Et qu'on porte envie à ma ploire.

A l’espoir du rang le plus beau Point de cœur qui ne s’abandonne.

Nul n’est content de son chapeau :

Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci.

Porte une couronne éclatante.

Le pâtre a sa oouropne aussi.

Couronne de fleurs .qui me tente.

A l’un le ciel la fait pa^'er;

Mais au berger l*amour la donne Le roi l’ôte pour sonimeiller:

Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poêle et guerrier.

Sert les muscs et la victoire.

Le front ceint d’un double laurier, 11 triomphe et chante sa gloire.

Quand du rang qu*il doit occuper Il tombe , trahi par Bellone ,

Le sceptre lui peut échapper.

Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans La couronne de l'innocence :

Bientôt viennent les courtisans; Comme les rois on vous'encenseï Comme eux de pièges séducteurs L'artiGce vous environne :

Vous n’écoutez que vos flatteurs.

Et vous perdez votre couronne.

Perdre une courpu.pe! A ces mots Chacun doit penser à la sienne.

Je n’ai point doublé les.imppjts f Je n’ai point de noblesse ancienne.

Mon peuple , buyons de concert:

La place me parait si bonne!

N'allez pas avant le dessert Me faire abdiquer la couronue.

LES MISSIONNAIRES

Air : cœur à /a dan$t , «fc.

Satan dît un jour R pairs :

On en veut à nos hordes.

C'est en éclairant Tunircrs

Qu’on éteint les discordes.

Par breret d’inrention ,

J’ordonne une mission.

En rendant des prières ,

Vite, soufflons, soufflons, morbleu!

Éteignons les lumières ,

Et rallumons le feu.

Exploitons, en diables cafards, Hameau, rille et banlieue, D'Ignace imitons les renards.

Cachons bien notre queue.

Au nom du Père et du Fils , Gagnons sur les crucifix.

En rendant des prières, etc.

Que de miracles on ra roir ,

Si le ciel ne $*en mêle !

Sur les biens qu'on roudrait raroir Faisons tomber la grêle.

Publions que Jésus-Christ

Par la poste nous écrit.

Eu rendant des prières f etc.

Chassons les autres baladins :

Divisons les familles.

En jetant la pierre aux mondains , Perdons femmes et filles;

Que tout le sexe enflammé Nous chante un Aiptrget me.

En vendant des prières , etc.

Par Ravaillac et Jean Châtel,

Plaçons dans chaque proue, Non point le trône sur raulel>

Mais l'autel sur le trône.

Comme aux bons temps féodaux , Que les rois soient nos bedeaux.

En vendant des prières , elo.

L’intolérance , front levé , Reprendra son allure :

Les protestants n’ont point trouvé D’onguent pour la brûlure:

Les philosophes aussi Déjà sentent le roussi.

En vendant des prières, etc.

Le diable, après ce mandement.

Vient convertir la France.

Guerre au nouvel enseignement.

Et gloire à l'ignorance !

Le jour fuit , et les ragots Dansent autour des fagots.

En vendant des prières «

Vite, soufflons, soufflons, morbleu!.

Éteignons les lumières,

Et rallumons le feu.

LE BON MÉNAGE

Al B : Uoi j» flâne.

Commissaire !

Commissaire!

Colin bat sa ménagère.

Commissaire ,

Laissez faire t Pour l’amour C’est un beau jour.

Commissaire du quartier.

Cela point ne vous regarde :

Point n’est besoin de la garde Qu'appelle en vain le portier.

Oui, Colin bat sa Colette;

Mais ainsi , tous les lundis.

L'amour , aux cris qu’elle jette , S’éveille dans leur taudis.

Commissaire ! etc.

Colin est un gros garçon Qui chante dès qu’il s'éveille. Colette f ronde et vermeille ,

A la gaité du pioiori.

Ckes eaz la haine égt tao» force ('ar tous déni de leur pléin gré Pour le paner du dirorce.

Se font panés du curé.

Commissaire, etc.

Bras dessus et bras dessous , Chaque soir à la guinguette S’en Tont Colin et Colette Sabler du vin & six soiis.

C*esl pour trinquer sous l’ombragi Où , sans témoin « fut passé Leur contrat de mariage Sur un banc qu*ils ont cassé.

Commissaire , etc.

Parfois pour d^'autres attraits Colin se met en dépense :

Mais Colette a prit Pavance,

Et s'en venge encore après.'

On aura fait quelqué conte ,

Et, de dépit transportés , Peut-être ils règlent le compte De leurs infidélités.

Commissaire, etc.

Commissaire du quartier.

Cela point ne vous regarde :

Point n*est besoin de la garde Qu’appelle en vain le portier.

Déjà, sans doute, on s'embrasse Et dans son lit | à loisir*

Demain Colette « un peu lasse,

Ne s’cn prendra qu'au plaisir.

Commissaire t Commissaire 1 Colin bat sa ménagèré.

- Commissaire ,

Laissez faire;

Pour l'amour C’est un beau jour.

»a— ♦e»e»*»9»B*sw»9»a»e>i»e»8»e»aia»as

LE CHAMP D'ASILE

(lODT ISIS. }

Âia de ta romance de BéU$alro, (Par Garat.) .

ün chef de bannis courageux,

Implorant un lointain asile,

A des sauvages ombrageux Disait : • L'Europe nous exilé.

•Heureux enfants de cee forêts,

. »De nos maux apprenez Thistotre :

■ Sauvages I noue somme» Français;

• Prenez pitié de nortre gloire.

■ Elle épouvante encor les rois ,

• Et nous bannit des humbles chaumes

• D’où , sortis pour venger nos droits ,

■ Nous avions dompté vingt royaumes.

• Nous courions conquérir la Paît

•Qui fuyait devant la Victoire.

• Sauvages ! nous sommes Français.

•Prenez pitié de notre gloire.

• Dans FInde, Albion a tremblé,

• Quand de nos soldats intrépides

• Les chants d'allégresse ont troublé

• Les vieux échos des Pyramides.

B Les siècles pour tant de hauts faits •N’auront point assez de mémoire

• Sauvages I nous sommes Français,

• Prenez pitié de notre gloire.

• Un homme enfin sort de nos rangs;

• 11 dit : « Je suis le dieu du monde, a

• L'on voit soudain les rois errants

• Conjurer sa foudre qui gronde.

B De loin saluant son palais ,

• A ce dieu seul ils semblaient croire

• Sauvages I nous sommes Français,

• Prenez pitié du notre gloire.

• Mais il tombe*, et nous, vieux soldats,

• Qui suivions un compagnon d'armes,

• Nous voguons jusqu'en vos climats , .

• Pleurant la patrie et ses charmes.

•Qu’elle se relève à jamais

• Du grand naufrage de la Loire !

• Sauvages ! nous sommes Français;

• Prenez pitié de notre gloire. •

Il se tait. Un sauvage alors Répond ! « Dieu calme les orages.

• Guerrieri, par(ogei nos trésors

.Ces champs, ce, neures, ces onibragcs.

• IrraTons sur l'arbre de la Pair

• Ces mots d’un fils de la Victoire :

■ Sauvages! nous sommes Français-

■ Prenez pitié de notre gloire. >

Le Champ d’Asile est consacré; Élevez-vous, cité nouvelle!

Soyez-nous un port assuré Contre la fortune infidèle.

Peut-être aussi des plus hauts faits Nos fils, vous racontant l'histoire Vous diront: Nous sommes Français; Prenez pitié de notre gloire.

LA MORT DE CHARLEMAGNE

An ; Le bruit de, roulette, gâte tout.

Dans le vicuz roman de la Rose J'ai vu que le fils de Pépin , Redoutant son apothéose.

Disait à levéque Turpin ;

Pyélal, sois bon à quelque chose:

L’âge m’accable, puéris-moi

Oui, lui dit Turpin; et vive le ml] (bi,.)

Turpin , sais-tu qu'on me répète Ce mot là depuis bien longtemps?

Turpin répond : J'ai la recette

D'un cœur de vierge de vingt ana. Fleur de vingt ans, vertu |iarfaitc.

Vous rajeunira , sur ma foi.

Sauvons la patrie, et vive le roi !

Vite un décret de Charlemagne Met un haut prix à ce trésor;

On cherche à Rome, en Allemagne.

Même en France on le cherche encor* Les curés cherchaient en campagne , Disant: Ce prince plein de foi Doublera la dîme, et vive le roil

Tnrpin d'abord trouve lui*mêrae Cœur de vingt ans non profané ;

Mais un bon moine de Tbélème Le croque à l'instant sous son ne».

Quoi! sans respect du diadème?

Oui , dit le moine , c'est ma loi :

L'église avant tout , et vive le roi !

Un juge, espérant la simarre.

Loin de Paris cherche si bien,

Qu'il découvre aussi l'oiseau rare Qu'attendait le roi très-chrétien.

Un seigneur dit : Je m'en empare , Le droit de jambage est à moi.

Tout pour la noblesse , et.vive le roi !

Je serai duc! s'écrie un page , Dénichant enfin à son tour Fille de vingt ans neuve et sage.

Que soudain il mène à la cour.

On illumine à son passage ;

El le peuple, qui sait pourquoi, Chante un Ts Deum , et tire le roil

Mais, en Toyant le doux remède.

Le roi dit : C'est l'esprit malin.

Fi donc! cette vierge est trop laide; Mieux vaut mourir comme un viltun.

Or, il meurt; son fils lui succède.

Et Turpin répète au convoi:

Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi l

LE VENTRU

Ara : faut d* la vertu.

Autour do pot c'est trop tourner.

Messieurs 1 l'on m'attend pour dîner.

Électeurs, j'ai, sans nul mystère.

Fait de bons dîners l'an passé :

On met la table au ministère , Renommez-moi , je suis pressé.

Autour du pot, etc.

Préfets, que tout nous réussisse:

Et du moins vous conserverez.

Si l'on vous traduit en justice,

Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot, etc.

Maire», soignez bien mes affaires;

Vous courez aussi des dangers.

Si les villes nommaient leurs maires, Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot, etc.

Dévots, j*ai la foi la plus forte;

A Dieu je dis chaque matin :

Faites qu'à cent ccus l'on porte La patente d'ignoranliu.

Autour du pot, etc.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu*on nomme Faisons la paix, preux chevaliers ; N'oubliez pas que je suis homme A manger à deux râteliers.

Autour du pot, etc.

Libéraux, dans vos doléances.

Pourquoi donc vous en prendre à moi , Quand le creuset des ordonnances Peut faire évaporer la loi?

Autour du pot, etc.

Les emplois étant ma ressource.

Aux impôts dois'je m'opposer?

Par honneur je remplis la bourse Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot, etc.

On craindrait l'équité farouche D'un tas d'orateurs éclatants ;

Moi, dèi qne j*ou?rirâi la boucLe Les mioiatres seroot cooteuU.

Autour du pot c'est trop tourner, Messieurs! l'on m'atteud pour dîner.

LES CARTES oo L'HOROSCOPE.

Au de la petite Gouvernante.

Tandis qu'en faisant sa prière,

Au coin du feu maman s'endort.

Peu faite pour être ouvrière ,

Dans les cartes cherchons mon sort.

Maman dirait : Craignez les bagatelles!

Le diable est fin. Tremblez, Suzonl Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.') Les cartes ont toujours raison ,

Toujours raison , toujours raison. J

Amour, enfant ou mariage.

Sachons ce qui m'attend ici.

J'ai certain amant qui voyage:

Valet de cœur? Bon! le voici.

Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.

L'ingrat l'épouse, ô trahison I J'entre au couvent; mon confesseur se damne. Les cartes, etc.

Au parloir, témoin de mes larmes.

Le roi de carreau vient souvent :

C'est un prince épris de mes charmes i

Il m'enlève dé rtion courent.

Par dea cadcaui aon altesse m'entraîne Jusqu'à sa petite maison.

La nuit survieni , et je suis presque reine.

Les cartes . etc.

Je suis le prince à la campagne »

On vient lui parler contre moi.

En secret un brun m'accompagne :

Tout se découtr* : adieu mon roi !

Un ùp perdu . j'en vois arriver di^uze i

J'enflamme un campagnard grisôVr-»^

Je suis cruelle , et celui-là na'épouse.

Les cartes etc. ^

En mé<M^ d'une semaine »

Dans un char je brille à Paris.

G'est le rot de trèfle qui mène ?

Mon mari grondes et je m'en ris :

Dieu I l'Amour fuit à l'aspect d'une vieille!

En ai-je passé la saison ?

Eh! non vraiment, c'est maman quia'éveille.

Les cartes ont toûjours raison ,

Toujours raison , toujours raison.

♦■s9isi9>ia9tsee#seSein»>ssi'ie*******^*^^^^^^

LA NATORE.

Ail i Ah I que de chagrin» dan» la vie, (LanUra.')

Combien la nature est féconde En {daisirs ainsi qu'en douleurs ?

De noirs fléaux comrrent le inonde De débris, de sang et de pleurs, (éis.) Mais à ses'piods la beauté nous attire;

Mais des raisins le ■nectar est toulé.

Coules, bons fins; femmes, daignes sourire Et l'unif ers est consolé.

Chaque pays eut son déluge.

Hélas! peut-être , jour et nuft.

Une arche est encor le refuge De mortels que l'onde poursuit.

Sitôt qu'Iris brille sur leur nafire ,

■ Et que fers eux la colombe a Tolé ,

Coulez, etc.

Quel autre champ de funéraillesl L'Etna s'agite, et, furieux,

Semble, du fond de ses entrailles.

Vomir l'enfer contre les cieux.

Mais pour renaître enfin sa rage expire :

Il se rassoit sur le monde ébranlé.

Coules , etc.

Dieu ! que de souffrances noufeUes!

1/afTrcuz rautour de l'Orient ,

La peste a déployé ses ailes

Sur l'bomme, qui tombe en fuyant.

Le ciel s'apaise et la pitié respire.

On tend la main au malade exilé*

Coulez , etc.

Mars enfin comble nos misères:

Des rois nous payons les défia*

Humide encor du sang des pèreSi La terre boit le sang des fils.

Mais l'homme aussi se lasse de détruire ,

Et la nature à son coeur a parlé. •

Coulez , etc.

Ah! loin d'accuser la nature,

Du printemps chaulons le retour:

Des roses de sa chevelure Parfumons la joie et l'amour, lilalgré l'horreur que l'esclavage Inspire,

Sur les débris d'un empire écroulé.

Coulez, hoiis vinsj femmes, daignez sourire ;

Et runivers est consolé.

DES PEUPLES

CIUNSON CUAMTBB k LIANCOOZT , POOR 1.1 FÊTE DONn£h Pin H. LE DUC DE L1 ZOCHBFOÜCIOLD , EN RÉJOL'U- BIKUB DB l'ÉVACUATIOX DU TBEBITOIBH FRANÇAIS, AB

X018 d'octobbb 1818.

Aim du Dieu de$ bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,

Semant de l'or, des fleurs et des épis.

L'air était calme, et du dieu de la guerre Elle éloulTait les foudres assoupis.

■ Ahl disait-elle, égaux par la vaillance , «Français , Anglais, Belge, Russe ou Germain,

tPeiipleSy formex une lainte alliance,

»Et donneX'Tous la main.

«Pauvres mortels, tant de haine tous lasse: ■Vous ne goüiex qu*un pénible sommeil.

■ D'un globe étroit divises mieux l'espace ;

■ Chacun de vous aura place au soleil.

•Tous attelés au char de la puissance,

■ Du vrai bonheur voua quittes le chemin.

■ Peuples, formex une sainte alliance,

■ Et donnes-vous la main.

■ Chex vos voisins vous portes l'incendie; >I/aquiIon souffle , et vos toits sont brûlés ,

■ Et quand la terre est enfin refroidie

■ Le soc languit sous des bras mutilés.

■ Près de la borne où chaque État commence

■ Aucun épi n'est pur de sang humain.

■ peuples, formex une sainte alliance,

■ Et dounex-vous la main.

■ Des potentats, dans vos cités en flammes,

• Osent du bout de leur sceptre insolent

■ Marquer, rompter et recompter les âmes ■Que leur adjuge un triomphe sanglant.

■Faibles troupeaux , vous passes sans défense

■ D'un joug pesant sous un joug inhumain.

■ Peuples, formez une sainte alliance,

■ Et donnez-vous la main.

■ Que Blars en vain n'arrête point sa course ; ■Fondez les lois dans vos pays souffrants. »De votre sang ne livrex plus la source

«Aux roi» mgrati, aux vastes cooquéranta. «Des astres faux conjures r'tn-fluetKîe ;

«ElTioi d'un jour, ils pâliront demain.

«Peuples, formez une sainte alliance,

«£t donnez-vous la main.

«Oui , libre enfin , que le monde respire; «Sur le passé jetez un voile épais.

«Semez vos champs aux accords de la lyre; «L'encens des arts doit brûler pour la paix. «L'espoir riant, au sein de l'abondance, «Accueillera les doux

fruits de l’hymen. .

• Peuples, formez une sainte alliance,

• Et donnez-Yous la main. «

Ainsi parlait cette vierge adorée.

Et plus ^’un roi répétait «es discours.

Comme au printemps la terre était parce: L’automne an fleurs rappelait les amoura. Pour l’étranger coulez., bons vins de France; De «a frontière il reprend le chemin.

'Peuples, formons une sainte alliance,

Et donnons-nous la main.

iQiQ aoao S ü I oe i«es t n ff t-r t'- sa

ROSETTE

Ata nouveau de M. de Beaupîan .

Sans respect pour votre printemps , Quoil vous me parlez de tendresse , Quand sous le poids de quarante ans

Je Toit luocoinber ma jeitnen»!

Je n'euf) ke«oiii pour m'eitOammer.

Jadis que d'uuc humble griselte.

Ab ! que ne puis-je tous aimer Comme autrefois j'aimais Rosette I

Votre équipage , tous les jours ,

Vous montre en parure brillante Rosette , sous de frais atours »

Courait à pied , lectte et riante.

Partout ses yeux pour m’alarmer Profoquaient l’œillade indiscrète.

Ah! etc.'

Dans le satin de ce boudoir.

Vous souriez à mille glaces.

Rosette n'avait qu'un miroir :

Je le croyais celui des Grâces.

Point de rideaux pour s'enfermer; L'aurore 'égaytiit sa eoucltelte.

Ab 1 etc.

Votre esprit, qui brille éclairé, Inspirerait plus d'une lyre.

Sans honte je vous l'aroûrai ,

Rosette à peine savait lire.

Ne pouvait-elle s'exprimer,

L'Amour lui servait d'interprète.

Ah l 'etc..

Elle avait moins d'attraits que vous; Même elle avait un cœur moins tendre ; Oui , ses^eux se touruaieut moins do('^

Ven l'amant, heureui de l'entendre.

Mai» elle avait, pour me charmer Ma jeunesse que je regrette.

Ah ! que ne puis*je tous aimer Comme autrefois j'aimais Rosette !

LES RÉVÉRENDS PÈRES

(DÉCBUBRB 1819.)

Âia : Bonjour , mon ami Fincent,

Hommes tioirs, d'où soiiex-vous?

Nous sortons de dessous terre.

Moitié renards, moitié loups, Notre règle est un mystère.

Nous sommes flis do Loyola :

Vous savez pourquoi l'on nous ezila.

Nous rentrons; songez a tous taire , Et que vos enfants suivent nos leçons.

C'est nous qui fessons Et qui refessous

Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit:

Il mourut dans les coliques, ün pape nous rétablit ;

Nous en ferons des reliques.

Confessons , pour être absolus :

Henri quatre est mort , qu'on n'en parle plus. Vivent les rois bons catholiques I

Poui* Ferdinand sept nous nous prononçons. £t puis nous fessons, etc.

Par le grand homme du jour Nos maisons sont protégées.

Oui, d'un baptême de cour Voyez en nous les dragées*.

Le favori par tant d'égards Espère acquérir de pieux mouchards.

Encor quelques lois de changées,

Et) pour le sauver, nous le renversons,

Et puis nous fessons, etc.

Si tout ne changeait dans peu ,

Si l'on croyait la canaille ,

La Charte serait de feu ,

Et le monarque de paille.

Nous avons le secret d'en haut:

La Charte de paille est ce qu'il nous faut.

C'est litière pour la prêtraille ;

Elle aura la dîme et nous les moissons.

Et puis nous fessons , etc.

Du fond d'un certain palais Nous dirigeons nos attaques.

Les moines sont nos valets:

On a refait leurs casaques.

Les missionnaires sont tous Commis voyageurs trafiquant pour nous.

Les capucins sont nos cosaques;

* M. le duc Decazes venait de faire baptiser son (ils.

A prendre Paris^ nous les exerçons.

Et puis nous ^essonsJ etc.

Enfin reconnaisscX'nous Aux âmes d4]à séduites.

Escobar va sous nos coups Voir vos écoles détruites.*

Au pape rendez tous ses droits :

Léguez*nous vos biens et portez nos croix.

Nous sommes ^ nous sommes jésuites.

Français, tremblez tous: nous vous bénissonsl Et puis nous fessons ,

Et nous refessons Les jolis petits ÿ les jolis garçons.

LES ENFANTS DE LA FRANCE

Am dt la Colonnê,

Reine du monde , ô France I û ma patrie ! Soulève cnnii ton front cicatrisé.

Sans qu*à tes yeux leur gloire en soit flétrie, De les enfants l'étendard s'est brisé, {bit.) Quand la fortune outrageait leur vaillance , Quand de tes mains tombait tou sceptre d'or, Tes ennemis disaient encor :

Honneur aux enfants de la France ! (éis.)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre , France, et'ton nom triomphe des revers.

Tu peux tomber, mais c'est conmie la fomJre Qui se relève et gronde au haut des airs.

Le Rhin aux bords ravis à ta puissance l'orte à regret le tribut de ses eaux:

Il crie au fond de ses roseaux :

Honneur aux enfants de la France!

' Pour clFaccr des coursiers du barbare Les pas empreints dans tes champs profanés. Jamais le ciel te fut-il moins avare?

D'épis nombreux vois ces champs couronnés. D'un vol fameux prompts à venger rolTcnsc , Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,

Y graver en traits immortels :

Honneur aux enfants de la France I

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :

Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé? Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire , Ne fut cent fois de ta gloire accablé?

En vain l'Ânglais a mis dans la balance L'or que pour vaincre ont mendié les rois, Des siècles entends-tu la voix?

Honneur aux enfants de la France!

Dieu , qui punit le tyran et l'esclave ,

Veut te voir libre, et libre pour toujours.

Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :

La Liberté doit sourire aux amours.

Prends son flambeau , laisse dormir sa lance , Instruis le monde , et cent peuples divers Chanteront en brisant leurs fers :

Honneur aux enfants de la France I

RelèTO-toi, France, reine du monde! - Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux. Oui, d'âge en âge, une palme féconde Doit de tes (iis protéger les tombeaux.

Que prés du mien , telle est mon espérance , Pour la patrie admirant mon amour ,

Le voyageur répète un jour ;

Honneur aux enfants de la France !

DÉCEMBRE

Air : Petit bonhomme , prende ta hache,

COOBUfi.

Mirmidons, race féconde, Mirmidons ,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons, aux mirmidons. (bis.;

Voyant qu'Acbille succombe.

Ses mirmidons , hors des rangs , Disent : Dansons sur sa tombe ;

Les petits vont être grands.

Mirmidons, etc.

D'Achille tournant les broches.

Pour engraisser nous rampions :

Il tombe , sonnons les cloches :

Allumons tous nos lampions.

Hirmidons, ele.

.De l’armée et de la flotte Les gens seront malmenés.

RendonS'Ieur les coups de botte Qu’ Achille ixous a donnés.

MirmJdons, etc.

Toi , ilironton , tlifcniûn* ,

Prends Parme de ce héros ,

Puis, en vrai Croquemitaine ,

Tu feras peur aui marmots.

Mirmidons, etc.

De son habit de bataille.

Qu’ont respecté les boulets,

A dix rois de notre taillé Faisons dix habits complets.

Mirmidons, etc. .

Son sceptre, qu’on nous défère , Est trop pesant et trop long :

Son fouet fait mieux notre affaire t Trottez , peuples, trottes doncl Mirmidons, cto.

Qu’un Nestor en vain nous crie:

L’ennemi fait des progrès! .

Ne parlons plus de patrie,

L’on nous écoute au congrès.

Mirmidons, etc. -

Forçant les lois^à se taire , GouTernons^saiis embarras ,

Nous qui mesurons la terre A la longueur de nos bras.

Mirmidons , etc.

Achille était poétique ;

Mais, morbleu! nous l'effaçons.

S'il inspire une œuvre épique.

Nous inspirons des chansons.

Mirmidons , etc.

Pourtant, d'une peur servile Parfois rien ne nous défend.

Grands dieux! c'est l'ombre d'Achille !

£li! non : ce n'est qu'un enfant.

Mirmidons , race féconde ,

Mirmidons,

Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde Aux mirmidons , aux mirmidons.

LES ROSSIGNOLS

Aia : C'esI à mon maUre en Pari de plaîrt.

La nuit a ralenti les heures :

Le sommeil s'étend sur Paris.

Charmex l'écho de nos demeures :

Eveillez-vous , oiseaux chéris.

Dans cet instants où le cœur pense ,

Heureux qui peut rentrer eu toi!

De la nuit j'aime le «ilence :

Houx roBêîgnob, ehantex pour moi. (bU.)

Doux chantres de l’amour fidèle ,

De Phryné fuyex le séjour;

Pbryné rend chaque nuit nourelle Complice d*un nouvel amour.

En vain des baisers sans ivresse Ont scellé des serments sans foi j Je crois encore à la tendresse ;

Doux rossignols , chantez pour moi.

Pour vous il n*est point de Zoïle ,

Mais croyez-vous par vos accords Toucher l’avare au cœur stérile.

Qui compte à présent ses trésors?

Quand la nuit, favorable aux ruses.

Pour son or le remplit d’eflTroî,

Da Pauvreté sourit aux Muses.

Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l’esclavage ,

Ah! refusez vos tendres airs A ces nobles qui , d’âge en âge ,

Pour en donner portent des fers.

Tandis qu’ils veillent en silence,

^bout, auprès du lit d’un roi,

C est la liberté que j’encense.

Doux rossignols, chaulez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive;

Non, vous n’aimez pas les méchanti

Du printemps le parfum m'arrive Avec la douceur de vos chants.

La nature, plus belle encore,

Dans mon cœur va graver sa loi.

J’attends le réveil de Taurore:

Doux rossignols., chautex pour moi.

ttALTE-LA,

Oü ■

LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS

CUinSOH DB FÊTB PODB MàBIB ***.

Air : Balle-là I la garde njale e$l là.

Comment , sans vous eomproroettre Vous tourner un compHmeut?

De ne rien prendre à la lettre Nos juges ont fait serment.

Puis-je parler do Marie ?

Vatimesnil dira : Non ,

aC’est la mère d*un Messie,

■ Le deuxième de son nom.

llalte-là I (bit.)

• Vile , en prison pour cela. ■

Dirai-je que la nature

Vous combla d'béureui talents?

Que les dieux do la peiulure

Sont touchés de Totre encens?

Que TOtre âme encor brisée Pleure un fol fait par des rois?

« Ab ! vous pleurez le Musée , »

Dit Marcbangy te GauloU^

. «Halte-Ià! etc.

Si je dis que la musique Vous offre aussi des succès,

Qu*à plus d*un chant héroïque S'èmeut votre cœur-françats ;

« On ne m'en fait point arcroire , > S’écrie Hua radieux (

« Chauler la France et la gloire , s C’est par trop séditieux, üllalte-là ! etc.

Si je peins la bienfaisance Et les pleurs qn’ellc tarit;

Si je chante l’opulence A qui le pauvre souiit,

Jacquinot de Pampelune Dit : « La bonté rend suspect;

U Et soulager l’infortune ,

• C’est nous manquer de respect.

a Halte-là ! etc.

En vain Tamitié m’inspire :

Je suis effrayé de tout.

A peine j'ose vous dire Que c’est le quinze d’anûL.

• Le quinze d'août ! » s'écrie

Bellart toujours en fureur*

■ Vous ne fête* pas Marie t • Mais TOUS fêle* l’empereur !

■Halte-là I etc.

Je me tais donc par prudence Et n’offre que quelques fleurs.

Grands dieux! quelle inconséquence!

Mon bouquet a trois couleurs*

Si cette erreur fait scandale ,

Je puis me perdre arec tous.

Mais la clémence royale Est là pour nous sauter tous**.

Halte-là!

Vite , en prison pour cela*

L’ENFANT DE BONNE MAISON

ou

uàifoiiiB paàsiirrâ k mm. db l’écolb dbs chabtsbs

cmki* FAX UITB NOUtBLLB OBDOKXAlfCB.

A»B de la Treille de êineérité.

Seuls arbitres Du sceau des titres *

Chartriers, rendez-moi l’honneur:

Je suis bâtard d’un grand seigneur.

De totre satoir qui prospère J’attends parchemins et blason *

Un bâtard est fils de son père ,

Je Teux restaurer ma maison.

Oui, plus noble que certains êtres.

Des priTilégcs fiers suppôts.

Moi je descends de mes ancêtres:

Que leur ftmc soit en repos !

Seuls arbitres, etc.

Ma mère, en illustre personne y Dédaigna robins et traitants;

De l’Opéra sortit baronne.

Et se fit comtesse à trente ans.

Marquise enfin des plus sévères,

Elle nargua les sots propos.

Auprès de mes chastes grand'mèrcs Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres, etc.

Mon père que, sans flatterie.

Je cite avant tous ses aïeux,

Etait chevalier d'industrie,

Sans en être moins glorieux.

Comme il avait pour plaire aux dames De vieux cordons et l'air dispos,

Il vécut aux dépens des femmes:

Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres, etc.

Endetté de plus d'une somme,

Et dans un donjon retiré,

Mon aïeul, en bon gentilhomme.

S'enivrait avec son curé.

Sur le dos des gens du village ,

Après boire, il cassait les pots.

Il but ainsi son héritage :

Que son âme soit en repos !

Seuls arbitres, etc.

Mon bisaïeul, chassant de race,

Fut un comte fort courageui.

Qui, laissant rouiller sa cuirasse.

Joua noblement'tdus les jeux.

Ap rès une suite traîtresse De pics, de repics, de capots,

Un as dépouilla son altesse :

Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres, etc.

Mon trisaïeul, roi légitime D'un pays fort mal gouTerné ,

Tranchait parfois du magnanime , Surtout quand il avait dîné.

Mais les plaisirs de ce grand priuce Ayaut absorbé les impôts ,

Il mangea province à province:

Que son âme soit en repos!

Seuls arbitres , etc.

De ces faits dressez un sommaire , Messieurs, et prouve* qu'à moi seul Je vaux autant que père et mère.

Aïeul, bisaïeul, trisaïeul.

Grâce à votre art que j'utilUe ,

Qu'on me tire enOn des tripots ,,

Qu'on m'enterre au chœur d'une église : Que mon âme soit en repos !

SeuU arbitres Du sceau des litres,

Cbartriers, rendez>tnoi l'Iionneur,

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

f »9>»ai»a»Q iis»Qi»a »i #s as »s»a»a»ea

LES ÉTOILES Qüi FILENT.

(JAHTIEB 1820,)

Al B du ballet des Pierrots*

•— Berger , tu dis que notre étoife Règle nos jours et brille aux cieux :

— Oui, mon enfant; mais dans son voile La nuit la dérobe à nos yeux.

— Berger, sur cct axur tranquille ,

De lire on te croit le secret :

Quelle est cette étoile qui file,

Qui file , file et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire ;

Son étoile tombe à l'instant.

Entre amis que la joie inspire,

Celui-ci buvait en cbantant.

Heureux, il s'endort. immobile Auprès du vin qu'il célébrait..,.

— - Encore une étoile qui file ,

Qui file, file et disparait.

Mon enfant, qu'elle est pure et belle!

C'est celle d'un objet charmant.

Fille heureuse , amante fidèle ,

On l'accorde au plus tendre amant.

Des fleurs ceignent son front nubile.

Et de Fhymeii l'aulel est prêt...

— Encore une étoile qui file.

Qui file , file et disparait.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide D'un très-grand seigneur nouteau-né:

Le berceau qu'il a laissé ride

D'or et de pourpre était orné.

Des poisons qu’un flatteur distille C'était à qui le nourrirait..

— Encore une étoile qui file.

Qui file , file et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!

C'était l’astre d'un favori,

Qui se croyait un grand ministre Quand de nos maux il avait ri.

Ceux qui servaient ce dieu fragile Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,

Qui file , file et disparaît.

Mon fils, quels pleurs seront les nôtres! D’un riche nous perdons l’appui; L’indigence glane chez d’autres,

Blais elle moissonnait chez lui.

Ce soir même, sûr d’un asile,

A son toit le pauvre accourait...

Encore une étoile qui file ,

Qui file, file et disparait.

— C'e*t celle d’un puisiant monarque!...

Va. mon fila, garde la candeur^

Kl que ton étoile ne marque Par Péclat ni par la grandeur Si tu brillais sans être utile .

A ton dernier jour on dirait :

Ce n*est qu’une étoile qui file,

Qui file , file et disparaît.

♦6<»8ia‘S<'e#sO'nieisiesiaei|ieiaiBiteiaei»ea)e#e^e<ie»

L’ENRHUMÉ

▼AVDBTILLB SUB LBS XOUTBLLSS LOIS d’kcBPTIOH*

(MABS 1820.)

Axb du Ptlit mot pour rire.

Quoi ! pas un seul petit couplet !

Chansonnier, dis-nous donc quel est Le mal qui te consume?

Amis , il pleut , il pleut des lois:

L'air est malsain , j'en perds la foix.

Amis, c’est là ^

Oui , c’est cela ,

C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier) quand vient le printemps Les oiseaux plus gais , plus contents ,

De chanter ont coutume.

— Oui , mais j'aperçois des réseaux En cage on mettra les oiseaux.

Amis, etc.

La chambre regwpe d’intmi; PeinS'DOUs l’un de ces bas ?enlriis Aux dîners qu'il tourne.

— Nou , car ces gens si gms du bec Volenl l’eau claire elle pain sec*.

Amis, etc.

Pour nos pairs fais des ters flatteurs : Des Français ce sont les tuteurs ;

Qu'à leur ne» l’encens fume

— Non f car ils ont mis de moitié Leurs pupilles a la Pitié.

Amis> etc.

l^eins donc Simeon l’anodin ; Pelns-nous surtout Pasquier-Dandiu , Si fort quand il résunie.

— Nou-: Cicéron m’a conraincu Pasquier dirait: It a vécu **.

Amis, etc.

Mais la Charte encor nous défend ; Du roi c'est l’immortel eufant :

Il l'aime , on le présume.

Mais le papa , qui tient la dot , •Trt»ite sa fille comme Lotli.

Amis , etc.

'Messieurs du centre voulurent qu’on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

** Allusion à une citation sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s’est permise un ministre.

Qu^i'je dit? et que de danger*!

Le ministre des étrangers ,

Dandin, taille sa plume : •

On va m*arrêter.sans procès |

Le raudeTiUe est né français.

Amis , c*eat là ,

Oui , c’est cela , •

C’est cela qui m’enrhume.

sé«»etB»e»»»e#ssB se^e— —

LE TEMPS

Aia : Ce magutrat irréprochabie/

. Près de la beauté que j'adore.

Je me croyais égal aux dicyx; Lorsqu'au bruit de l'airain sonore - Le Temps apparut à nos yeux, (àis.) Faible comme une tourterelle .

Qui voit la serre des vautours ,

Ab! par pitié , lui dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours!

Devant son front chargé de rides Soudain nos yeux se sont baissés; • Nous voyons à ses pieds rapides La poudre des siècles passés.

A l'aspect d'une fleur nouvelle Qu'il vient de flétrir pour toujours. Ah! par pitié, lui dit ma belle, Vieillard, épargnez nos amours!

Je n'épargne rien sur la terre ,

Je n'épargne rien même aux eieux, Bépond-il d'une toix austère :

Vous ne m'avex connu que fieux.

Ce que le passé tous révèle Remonte à peine à quelques jours.

Âli 1 par pitié , lui dit ma belle »

Vieillard, épargnez nos amoursl

Sur cent premiers peuples célèbres J'ai plongé cent peuples fameux Dans un abîme de ténèbres.

Où vous disparaîtrez comme eux.

J'ai couvert d'une ombre éternelle Des astres éteints dans leur cours.

Ah! par pitié, lui dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours!

Hais , malgré moi , de votre monde La volupté charme les maux;

£t de la nature féconde

L'arbre immense étend ses rameaux.

Toujours sa tige renouvelle

Des fruits que j'arrache toujours:

Ah! par pitié, lui dit ma belle.

Vieillard, épargnez nos amours!

Il nous fuit : et près de le suivre ,

Les plaisirs , hélas ! peu constants , Nous voyant plus pressés de vivre , Nous bercent dans l'oubli du Temps.

Mais l'heure en sonnant nous rappelle Combien tous nos rêves sont courts:

Digilized by Googli'

Et je m'écrie avec ma belle.

Vieillard , épacguez nos amours 1

LA CONSPIRATION DES CHANSONS

IHSTauCTlOIf ASOUréB A LA CIBCULAIM OB M. LB PbI* FBT DB POLICB, COXCZBKANT LES BàUNIOIfS' CBAB- TAXTBS, APPBLÉBS 600UBTTBS.

(ATBIL 1820. }

Aib : A la façon do Barbaru

Ecoute, mouchard, mon ami.

Je suis ton capitaine.

Sois gai pour tromper l'ennemi ,

Et chante à perdre haleine.

Tu sais que monseigneur Angles,

La faridondaine,

A peur des couplets.

Apprends qu'on en fait contre lui,

Biribi,

Sur la façon de Barbari,

Mon ami.

Des goguettes , à peu de frais ,

On échaufl'e la reine.

Aux Apollons des cabarets Pajre un broc de suréue.

Un aveugle y chante en faussant La faridondatne ,

* D’un ton menaçant.

On néglige l’air de Henri ,

Biribi,

Pour la façon de Barbarl,

■Mon ami.

Sur Mirliton fais un çapport:

La cour le trouve obscène.

Dénonce aussi Malbrough e$t mort:

Â sa Grâce il fait peiue.

Surtout transforme avec éclat La faridondaine En crime d'Étal.

Donnons des juges sans jury , Biribi ,

A la façon de Barbari ,

- Mon ami.

Biribi veut dire en latin

L'homme de Sainte-Hélène.

Barbari, c’est, j’en suis certain , Un peuple qu’on enchaîne.

Mon ami , ce n’est pas le roi |

El faridondaine Attaque la foi.

Que dirait de mieux Marchangy , Biribi,

Sur la façon de Barbari , .

Mon ami>

Du préfet ce sont les leçons:

Tu les suivras sans peine.

Si Ton ne prend garde aux chansons, L’anarchie est certaine.

Que le trône soit préservé De faridondaine Par le God sav«.

Substituons l'O /î/ii,

Biribi ,

A la façon dr Baibari,

Mon ami.

MA LAMPE

CHAxsoir AonEsséa a madame dufrcsitot.

Air :

Veille encore , o lampe fidèle ,

Que trop peu d’huile vient nourrir!

Sur les accents d’une immortelle Laisse mes regards s’attendrir.

De l'amour que sa lyre implore.

Tu le sais, j’ai subi la loi.

Veille, ma lampe, veille cncorei Je Iis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d’un doux mystère.

Plein d'un bonheur de peu d’instants.

11 rend à mon lit solitaire Tous les songes de mon printemps.

Les dieux qu’au bel âge on adore Voudraient'ils reToler vers moi?

Veille , ma lampe , veille encore :

Je lis les vers de Dufresooy.

Si , comme Sapbo qu’elle égale ,

Elle eût, en proie à deux penchants Des amours ardente rivale ^

Aux Grâces consacré ses chants;

Parny , prés d'une Eléonore»

Ne l'aurait pu voir sans effroi.

Veille, ma lampe, veille encore:

Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes Son noble cœur de gloire épris!

De n’être pour rien dans ses larmes L’Amour alors parut surpris.

Jamais au pays qu’elle honore Sa lyre n*a manqué de foi.

Veille» ma lampe, veille encore:

Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait homniag Des lauriers du Pinde avilis;

Mais de leur gloire sois l’image»

Toi» ma lampe, toi qui pâlis.

A ton déclin» je vois l’aurore Triompher de l'ombre et de toi ;

Tu meurs; et je relis encore Les vers charmants de Dufresnoy.

LE BON DIEU

Am : Tout le long de la rivière.

Un jour le bon Dieu, «'éTeillant,

Fut pour nous assez bieiiTeillant,

11 met le nez à la fenêtre :

c Leur planète a péri peut-être. ■

Dieu dit, et l'aperçoit bien loin ,

Qui tourne dans un petit coin.

Si je conçois comment on s'y comporte.

Je veux bien , dit-il, que le diable m'emporte Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis.

Mortels que j'ai faits si petits, .

Dit le bon Dieu d'un air paterne ,

On prétend que je tous gourernei Mais TOUS devez voir. Dieu merci,

Que j'ai des ministres aussi.

Si je n'en mets deux ou trois à la porte.

Je feux, mes enfants, que le diable m'emporte. Je feux bien que le diable m'emporte.

Poiir vivre en paix , vous ai-je en vain Donné des Glles ét du vin?

A ma barbe , quoi 1 des pygmées , M'appelant le dieu des armées.

Osent , en invoCfuant mon nom.

Vous tirer des coups de canon !

Si j'ai jamais conduit une cohorte,

le veux y mes enfants, que le diable m'emporte' le veux bien que le diable m’emporte.

Que font ces nains si bien parés Sur des trônes à clous doré»?

Le front huilé , l’humeur altière Ces chefs de Toire fourmilière Disent que j'ai béni leurs droits.

Et que par ma grâce ils sont rois.

Si c'est par moi qu'ils régnent de la sorte , le veux, mes enfants, que le diable m’emporte Je veux bien que le diable m’emporte.

Je nourris d’autres nains tout noirs Dont mon nez craint les encensoirs.

Ils font de la vie un carême ,

En mon nom lancent l'anatbème,

Dans des sermons fort beaux , ma foi.

Mais qui sont de l’hébreu pour moi.

Si je crois rien de ce qu’on y rapporte ,

Je veux, mes enfants, que le diable m’emporte , Je veux bien que le diable m’emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus:

Les bons cœurs seront mes élus.

Sans que pour cela je vous noie.

Faites l’amour, vivez en joie ;

Narguez vos grands et vos cafards.

Adieu , car je crains les mouchards.

A ces gens-là si j’ouvre un jour ma porte, le veux , mes enfants, que le diable m’emporte, Je veux bien que le diable'ro’cmporte.

LE VIEUX DRAPEAU

Âit : Elu aîmg h rite , elle aime à boire.

De mes rieux compagnons de gloire Je viens de me voir entouré.

Nos souvenirs m'ont enivré:

Le vin m’a rendu la mémoire;

Fier de mes exploits et des leurs ,

J'ai mon drapeau dans ma chaumière.

Quand secoûrai-je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille Où je dors pauvre et mutilé :

Lui qui, sûr de vaincre, a volé Vingt ans de bataille en bataille!

Chargé de lauriers et de fleurs ^

Il brilla sur l'Europe entière.

Quand secoûrai*je la poussière Qui ternit ses uobles.couleurs?

Ce drapeau payait à la France Tout le sang qu’il nous a coûté.

Sur le sein de la liberté.

Nos fils jouaient avec sa lance.

Qu’il prouve encore aux oppresseurs Combien U gloire est roturière.

Quand iecoûraî*je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre.

Fatigué de loinUins exploits.

Rendons-lui le coq des Gaulois;

Il sut aussi lancer la fpudre.

La France, oubliant ses douleurs,

Le rebénira , libre et Hère.

Quand secoûrai*je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?.

Las d'errer arec la Victoire ,

Des lois il deviendra l'appui.

Chaque soldat fut , grâce à lui ,

Citoyen au bord de la Loire.

Seul il peut voiler nos malheurs; Déployonsde sur' la frontière;

Quand secoûrai>je la poussière Qui ternit ses nobles couleurs?

Mais il est là près de mes armes;

Un instant, osons l'entrevoir.

Viens , mon drapeau 1 riens, mon espoir! C'est à toi d'essuyer mes larmes.

D'un guerrier qui verse des pleurs Le ciel entendra la prière :

Oui , je secoûrai la poussière Qui ternit tes nobles couleurs. '

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE

Air : J* veux être un chien, etc.

Marquise à trente quartiers pleins,

J*ai pris mes droits sur les vilains:

En amour j'aime la canaille.

D'un tou Ber je leur dis : Vene» ;

Mais sous mes rideaux blasonués,

Vils roturiers.

Respecter les quartiers De la marquise de Pretintuille.

Sacrifirais-je à mes attraits Des gentilshommes damerets ,

Qui u'ont ni carrure ni taille ?

Non , mais j'accable cent gredins De mes feux et de mes dédains.

Vils roturiers , etc.

Je veux citer les plus marquants,

Bieu qu'après coup tous ces croquants Osent me traiter d'antiquaille :

Je ne suis, aux yeux des malins,

Qu'une savonnette k vilains.

Vils roturiers , etc.

Mou laquais était tout porté.

Mais il parle d'égalité : '•

De mes parchemins il se raille.

Paix I lui dii-je , et traite un peu mieux Ce que je tiens de mes aïeux.

Vils roturiers, etc.

Arrive après mon confesseur:

Du parti sacré défenseur,

Il serre de près son ouaiile.

Avec moi, son front virginal Vise au chapeau de cardinal*

Vils roturiers , etc.

Je veux corrompre un député :

Pour l'amour et la liberté Il était plus chaud qu'une caille.

L'aveu que ma bouche octroya Milles droits de l'homme à quia.

Vils roturiers, etc.

Mon fermier, butor bien nerveux.

Dont la Charte a comblé les vœux.

Dénigrait la glèbe et la taille :

Mais je lui Os voir à loisir

Tout ce qu*on gagne au bon plaisir .

Vils roturiers, etc.

J'oubliais certain grand coquin ,

Pauvre olKcier républicain.

Brave au lit comme à la mitraille!

J'ai vengé sur ce possédé Charette , Cobourg et Coudé.

Vils roturiers, etc.

Mes privilèges s'éteindraient,

Si no8 étrangers ne rentraient;

A ma note aussi je travaille.

En attendant forçons le roi De solder les Suisses pour moi.

Vils roturiers,

Respectes les quartiers De la marquise de Pretintaille.

e»e»o»e»e<iote»s»s< ■ >mei»e»i»e»s»e— sè sa e*a»

LE TREMBLEUR

on

MBS SDIBITX Â V. DDPOST (DB l'bOBB }, BX-PaftsiOtlIT A LA CODE ROTâLB DB BODBN. ' — CHANSON FAITE KT CBANTÉB A ROOKN, QDIL-QDES JOOBS AVANT LtS £LBC<

TIOH8 DB 1820.

Aia : Je vais bientôt quitter Vempire*

Dupont, que vicnt*on de m'apprendre?

Quoi! l'on tourmente vos amisl J'ai des précautions à prendre :

Vous le saves, je suis commis, [hit.)

Dès qu'nne amitié m'embarrasse ,

Soudain les nœuds en sont rompus.

Rien mieux que vous je sais ganler ma place.

Mou cher Dupont, je ne vous connais plus. Dupont , Dupont , je ue vous connais plus.

Du peuple obtcnex le suITrage:

Moi, du pouvoir je crains les coups.

Eu vain la France rend hommage

A la vertu qui brille en vous:

A peine j'ose tous promettre De TOUS rendre encor vos saluts :

Votre vertu pourrait me Gompronieltre.

Mon cher Dupont, etc.

Chez nous le courage importune ,

Et votre sage et noble voix A fait trembler à la tribune Ceux qui méconnaissent nos droits.

De vos discours on tient registre; Peut-être aussi les ai*je lus.

Mais les talents ne font pas un ministre. Mon cher Dupont, etc.

Héritier de la gloire antique ,

Admiré de tous les Français,

Le front ceint du rameau civique.

Sous le chaume vivez en paix.

A votre renom j'ai beau croire.

Je pense comme nos ventrus :

On ne vit pas de pain sec et de gloire.

Mon cher Dupont, etc.

Oui , je vous fuis sans autre forme , Vous que longtemps mon cœur aima.

Je ne veux pas qu'on me réforme , Comme Pasquier vous réforma.

Adieu donc, honneur de la France, Du préfet je crains les argus.

Avec Lizot je ferai connaissance.

Mon cher Dupont, je ne vous connais plus. Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

MA COMTEMPORAINE.

COCPLBT ÉCRIT SÜR L'aLBCU D8 MADiHB H**'.

Air : Ma belle eut la belle 4e» belle'».

Vous TOUS Tantfz d'etoir mon âge :

Saches que l'Amour n'en croit rien.

Jadis les Parques out» je gage ,

Mélé votre ûl et le mien.

Au hasard alors ces matrones Faisant deux lois de notre temps ,

J'eus les hivers et les automnes ,

Vous les étés et les printemps.

e»e»if'S»»e*e»eite»s»9Se»e»e»e»e«<eoe<eiis»s»s»i»e»

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE

ou

HOTB PBÉ8BITTÉE PAR LA ITORLBSSB d'hAÎTI AUX TKOIS GRANDS alliés.

(DÉCBKBIE 1820.)

Air de la Catacoua,

Christophe est mort , et du royaume La noblesse a recours à vous :

François, Alexandre, Guillaume,

Prenez aussi pitié de nous.

Ce n'est point pays limitrophe ,

Mail le mal fait tant de progrèit Vite un eongrès I Beuxi trois congrès!

Quatre congrès!

Cinq congrès! dix congrès!

Princes, vengez ce bon Christophe ,

Koi digne de tous vos regrets. ^

Il tômbe après avoir fait rage Contre les peuples maladroitiy Qui , du trône écartant Torage,

Pour l'affermir bornent ses droits.

A réfuter maint phiiosoplte Ses canons étaient toujours prêts.

Vite un congrès ! etc.

Malgré la trinité royale ,

Malgré la sainte Trinité,

Notre nation déloyale A proclamé sa liberté.

Pour l'Esprit'Saint quelle apostrophe ,

Lui qui dicte tous vos décrets!

Vile un congrès! etc.

Avec respect traitez l'Espagne t Votre maître y perdit ses pas.

Naple est un pays de Coc^ne;

Mais des volcans u'apprôchez pas.

Vous taillerez en pleine étoffe ,

Venez chez nous par un vent frais.

Vite un congrès! etc.

Dons Quiebottes de ^arbitraire ,

Alloni) morbleu 1 delà valeurl Ce monarque était votre frère:

Lt» rois sont de même couleur.

Exploiter une catastrophe S'accorde avec vos plans secrets.

Vite on congrès I Beux, trois congrès!

Quatre congrès !

Cinq congrèsl dix congrès 1 Princes, vengez ce bon Christophe, Roi digne de tous vos regrets.

>»ei»«i»»aie»«»sie«»e»e»s»Qfie#»aie»si»Q*s»ses»e

LA FORTUNE

Aia dê ta Sabotiire.

Pan ! pan I est-ce ma brune ,

Pan I pan i qui frappe en bas?

Pan 1 pan! c'est la Fortune :

Pan I pan! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main ,

De joie enivrent ma cbambrette;

Nous n'attendons plus que Lisette:

Fortune, passe ton chemin.

Pan! pan! etc.

Si l’on en croît ce qu'elle dit ,

Son or chez nous ferait merveilles.

Mais nous avons là vingt bouteilles

£t le U-aileur nous fait crédit.

"Pan î pan 1 etc.

- Elle offre perles et rubis, ,

Manteau:(d’une richesse extrême. Eh! que nous fait la pourpre même?

Noos Tenons d'ôter nos habits.

Paul pan! etc.

Elle nous traite en écoliers.

Parle de gloire et de génie.

Hélas! grâce à la calomnie,

Nous ne croyons plus aux lauriers.

Panl pan! etc.

Loin des plaisirs, point ne voulons Aux deux être lancés par elle.

Sans même essayer la nacelle ,

Nous voyons s’en lier ses ballons.

Pan î pan î etc. .

Mais fous nos voisins attroupés Implorent ses faveurs traîtresses.

Ah I chers amis, par nos maîtresses Nous serons plus gaînicnt trompés.

Panl pan ! est*ce ma brune'.

Pan I pan ! qui frappe en bas?

Panl pan! c’est la Fortune;

Panl pan! je u’ouvre pas.

BiQito t»B gg e »»•

LOUIS xr.

Air : Sam un petit brin d'amour.

Heureux viliogeois, dansons:

Sautes, nilettea £t garçons I

Unissez vos joyeux sons ,

Musettes Et chansons I

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,

Louis, dont nous parlons tout bas.

Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,

S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois , etc.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime, Louis se retient prisonnier.

H craintles grands, et le peuple, et Dieu mémo ; Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, etc.

Voyez d'ici briller cent hallebardes.

Aux feux d’un soleil pur et doux.

* On sait que ce roi , retiré au Plessis icz-Tours, avec Tristan, conlident et exécuteur de ses cruautés , voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

N’entend-on pas le qui vive des gardes.

Qui se mêle au bruit des verrous?

Heureux villageois, etc.

Il vient! il vient ! ah ! du plus humble chaume Ce roi peut envier la paix :

Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,

A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois, etc.

Dans nos hameaux quelle image brillante Nous nous faisions d'un souverain !

Quoi! pour le sceptre une main défaillante ! Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois , etc.

Malgré nos chants, il se trouble , il frissonne;

L'horloge a causé son effroi :

Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, etc,

Blais notre joie , héhisl le désespère :

Il fuit avec son favori.

Craignons sa haine; et disons qu'en bon père A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons:

Sautez , fillettes Et garçons I

Unissez vos joyeux sons,

M usettes Et chansons!

LES ADIEUX A LA GLOIRE

f D^ClMBtB 1820.)

Air : Je commence h m*apereopoir , etc.

Chantons le tîiI et la beauté;

Tçut le reste est folie.

Voyez comme on oublie Les hymnes de la liberté.

Un peuple brave .Betopibe esclave :

Fib d^Epicure, ouvrez-moi votre cave.

La France , qui souffre en repos,

Ne veut plus que mal à propos J'ose en trompette ériger mes pipeaux.

Adieu donc, pauvre Gloire!

Déshéritons l'hisloire.

Venez , Amours, et versez-nous à boire.

Quoi! d'indignes enfants de Mars Briguaient une livrée.

Quand ma muse éplorée Recrutait pour leurs étendards!

Abi s'il m'arrive Beauté naïve ,

Sous ses baisers ma voix sera captive ;

Ou flattons si bien, que pour moi On exhume aussi quelque emploi.

Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi. Adieu donc , etc.

Dcf excès de nos ennemis

Chaque ju{?c esl complice ,

Et la main de justice De soufflets accable Thémis.

Plus de satire !

N'osant médire ,

J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre. J'ai trop bravé nos tribunaux:

Dans leurs dédales infernaux , J'entends Cerbère et ne fois point Minos. Adieu donc , etc.

Des tyrans par nous soudoyés La faiblesse est connue :

Gulliver éternue «

Et tous les nains sont foudroyés.

Mais, quelle image!

Non , plus d'orage ;

De nos plaisirs redoutons le naufrage : . Opprimés, gémissez plus bas.

Que nous fait, dans un gai repas, Que runivers souffre ou ne souffre pas ? Adieu donc > elc.

Du sommeil de la liberté Les rêves sont pénibles ; Devenons insensibles Pour conserver notre gaîté.

Quand tout succombe.

Faible colombe ,

Ha muse aussi sur des roses retombe.

Laue d'imiter l'aigle altier,

Elle reprend ton doux métier :

Baccbus m'appelle f et je rentre au quartier. Adieu donc, pauvre Gloire 1 Déshéritons Tbistoire.

Venezy Amours» et versex-nous à boire.

e»e»e»»ee»e»a»e»seBeseeeeeeie'a»e»niesea»a»e»e»

LETTRE

D*CR PETIT KOI k 02T PETIT DOC.

Aie : Ah! daignei m'épargner le retU»

Salut! petit eottsin germain;

D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.

La Fortune te tend la main :

Ta naissance l'a fait sourire.

Mon premier jour aussi fut beau:

Point de Français qui n'en convienne.

Les rois m'adoraient au berceau ,

Et cependant je suis à Vienne!

Je fus bercé par tes faiseurs De vers , de chansons , de poëmes :

Ils sont, comme les confiseurs.

Partisans de tous les baptêmes.

Les eaux d'un fleuve bien mondain Vont laver ton âme chrétienne :

On m'offrit de l'eau du Jourdain,

Et cependant je suis & Vienne!

Ces juge§^ ce* paîrt atUïï Qui te prédisent des merveilles.

De mon temps juraient qae les lis Seraient le butin des abeilles»

Parmi les nobles détracteur*

De toute vertu plébéienne,

Ma nourrice avait des flatteurs,

Et cepcudant je suis à Vienne !

Sur de* lauriers je me couchais {

La pourpre seule t*environne.

De* sceptres étaient mes hochets; Mon bourlet fut une couronne.

Méchant bourlet! puisqu*un faux pas Même au Saint-Père ôtait la sienne.

Mais j*avais pour moi nos prélats.

Et cependant je suis à Vienne I

Quant aux maréchaux , je crois peu Que du monde ils l'ouvrent l'entrée; Ils préfèrent au cordon bleu De rhonneur l'étoile sacrée.

Mou. père à leur beau dévoûmeut Livra sa fortune et la mienne :

Ils auront tenu leur serment ,

Et cependant je suis à Vienne i

Près du trône si tu grandis ,

Si je végète sans puissance , Confonds ces courtisans maudits , En leur rappelant ma naissance.

Disdeur: «Je puis avoir mon tour,

■ De* mon cousin qu'il tous soutienne.

• Vous lut promettiez votre amour,

»Et cependant il est à Vienne! >

♦<s#e»»ee»aieo»e»B»e»aoie»B»eee»e»9»eise»e»soie»Bi»

LES VENDANGES

Aib : Pierrot sur le bord d*un rutseeau.

L'aurore annonce un jour serein :

Vite à l'outrage!

Et reprenons courage.

Fillettes, flûte et tambourin,

Mettez les vendangeurs eu train |

Du tin qu'a fait tourner l'orage Un tin nouveau bientôt consolera.

Amis, chez nous la gaîté renaîtra.

Abl ab ! la gaîté renaîtra.

Notre maire tourne à tout vent :

D'écharpe il change ,

Et de tout tin s'arrange.

M aia, puisqu'ainsi ce bon vivant De couleur changea si souvent, >

Qu'avec son écharpe il vendange Et de vin doux on la barbouillera.

Amis , etc.

Le juge qui , de vingt façons ,

En rôbe noire ,

Explique son grimoire ,

Condamne jusqu'à nos cbansonsi

Mais, grâce an tin que nous pressons, Que lui-même il chante après boire La liberté , la gloire , et eatera.

Amis, etc.

Si le curé peu tolérant

Gronde sans cesse ,

Et teut qu'on se confesse ,

Son gros ne* rouge nous apprend L'intérêt qu'à nos rins il prend.

Pour en boire ailleurs qu'à la messe Sur chaque mort qu'il dise un liésra.

Amis , etc.

Que du châtelain en souci L'orgueil insigne Au bonheur se résigne;

Il terra les titres qu'ici Noé nous a transmis aussi.

Us sont sur des feuilles de tigne;

Aux parchemins il le* préférera Amis , etc.

Beau pays, fertile et guerrier,

A la soulTrance Oppose l'espérance.

Au pampre tu peux marier Olite, épi, rose et laurier.

Vendangeons, et tite la France f Le monde un jour arec nous tVinquerâ.

Amis, che* noua la galté renaîtra.

Abi ahl la gaité renaîtra.

L'ORAGE

Aib ; C*e»t l'amour, l'amour.

Chers enfants, dansezi dansesl Votre âge Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaiment bercés , Dansez, chantez, dansez.

A l'ombre des Tertes charmilles.

Fuyant l'école et les leçons ,

Petits garçons , petites filles ,

Vous vouiez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde Craint de nouveaux malheurs; En vain la foudre gronde Couronnez'vous de fleurs.

Chers enfants, etc.

L'éclair sillonne le nuage ,

Mais il n'a point frappé vos yeux.

L'oiseau se tait dans' le feuillage; Rien n'interrompt vos chants joyeux.

J'en crois votre allégresse ;

Oui, bientôt d'un ciel pur.

Vos yeux brillants d'ivresse Réfléchiront l'azur.

Chers enfants , etc.

Vos pères ont eu bien des peines;

Comme eux ne soye* point trahie.

D'une main ils brisaient leurs ehaincs.

De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire Tombés sans déshonneur,

Ils vous lèguent la gloire :

Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants , etc.

Au bruit de lugubres fanfares,

Hélas ! vos yeux se sont ouverts.

C'était le clairon des Barbares Qui vous annonçait nos revers.

Dans le fracas des armes p Sous nos toits en débris,

Vous mêliex à nos larmes Votre premier souris.

Chers enfants , etc.

Vous triompherez des tempêtes Où notre courage expira.

C'est en éclatant sur nos têtes Que la foudre nous éclaira.

Si le Dieu qui vous aime Crut devoir nous punir ,

Pour vous sa main ressème Les champs de l'avenir.

Chers enfants, etc.

Enfants, l'orage, qui redouble.

Du sort présage le courroux.

Le sort ne vous cause aucun trouble

Mais à mon âge on craint ses coups.

S’il faut que je succombe En chantant nos malheurs,

Déposez sur ma tombe Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez!

Votre âge Échappe à l’orage :

Par l’espoir gaîment bercés.

Dansez, chantez, dansez!

LE CINQ MAI

An : Muse des boit et det accorde champStret,

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire ,

Aux bords lointains où tristement j’errais Humble débris d’un héroïque empire,

J’avais dans l’Inde exilé mes regrets.

Mais loin du Cap , après cinq ans d’absence , Sous le soleil , je vogue plus joyeux.

Pauvre soldat, je reverrai la France;

La main d’un Gis me fermera les yeux.

Dieu ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !

Et voilà donc où languit le héros !

Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;

Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.

Je ne puis rien , rien pour sa délivrance;

Le temps n’est plus des trépas glorieux 1 Pauvre soldat, etc.

Peut-être il dort, ce boulet iovincible Qui fracassa vingt trônes à la fois.

Ne peut- il pas, se relevant terrible,

Aller monrir sur la tête des rois?

Ah! ce rocher repousse l'espérance ;

L'aigle n*est plus dans le secret des dieux. Pauvre soldai , etc.

Il fatiguait la Victoire à le suivre ;

Elle était lasse: il ne l'attendit pas.

Trahi deux fois , ce grand homme a su vivre : Mais quels serpents enveloppent ses pasl De tout laurier un poison est l'essence :

La mort couronne un front victorieux.

Pauvre soldat, ete.

Dès qu'ou signale une nef vagabonde , iSerait-ce lui? disent les potentats :

> Vient-il encor redemander le monde?

■ Armons soudain deux millions de soldats.» Et lui, peut-être, accablé de souffrance,

A la patrie adresse ses adieux.

Pauvre soldat , etc.

Grand de génie et grand de caractère.

Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil? Bien au-dessus des trônes de la terre ,

Il apparaît brillant sur cet écueil.

Sa gloire est là , comme le phare immense

D'nn nouveau monde et d'un monde trop vieux Pauvre soldat, ete.

fions Espagnols, que voit-on au rivage?

Un drapeau noir! Âh! grands dieux! je frémis! Quoi! lui, mourir! 6 gloire ! quel veuvage! Autour de moi pleurent ses ennemis.

Loin de ce roc nous fuyons en silenee L'astre du jour abandonne les cieux.

Pauvre soldat, je reverrai la France:

La main d'un (Us me fermera les yeux.

NABÜCHODONOSOR.

Aia ds CalpîgU

Puiser dans la Bible est de mode, Prenons-y le sujet d'une ode.

Je ebante un roi devenu bœuf;

Aux anciens le Irait parut ueuf: (éis.) Surtout la cour en fut aux anges.

Et les brocanteurs de louanges llépétaient sur les harpes d'or :

Gloire à Nabucbodonosor !

Le roi beugle : eh ! vivent les eornea't Sire, quitter ces regards mornes , Lui disaient les amis du lien ;

En Égypte vous sériés dieu.

Pour fouler aux pieds le Tulgaîre, Homme ou bœuf, il n'importe guère Képélons sur nos harpes d'or:

Gloire à Nabucliodonosor !

Le roi se Ot à son étable:

A sa manière il tenait table.

Et crut régner en burent frais.

Les sots lui prêtaient d'heureux traits. On lit dans une dédicace ,

Qu'en latin il citait Horace, llépétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor!

Ün journal , écrit par des cuistres»

Annonce qu’avec ses ministres Tel jour le prince a travaillé Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.

La cour s’écrie ; O temps prospère I Ce n’est pas un roi , c’est un père.

Répétons sur nos harpes d’or:

Gloire à Nabuchodonosor!

Il hume tout l’enccns des mages ,

Mais paye un peu cher leurs hommages.

Prêtres et grands veulent d'un coup Rendre au peuple bât et licou.

Même , si l’histoire en est crue ,

Le roi s’attelle à leur charrue.

Répétons sur nos harpes d’or:

Gloire à Nabuchodonosor 1

Le peuple indigné prend un maître

D'autre espèce, pire peut-être.

Vite les courtisans ingrats Du roi déchu fout un bœuf gras.

Et sans remords, le clergé même S'en régale tout le carême.

Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor!

Bardes que la cassette inspire ,

Tragiques à mourir de rire ,

Traitez mon sujet, il plaira -,

La censure le permettra.

Oui, parfumeurs de la couronne ,

La Bible à quelque chose est bonue.

Répétez sur vos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor I

LA MORT DE TRESTAILLON

Air de toutes les complaintes.

Venez tous , bons catholiques ,

Jésuites grands et petits.

Et TOUS, nouTeaux conrertis.

Vous-, nos meilleures pratiquef,

Venez dire un in pace - Pour un héros trépassé.

Béuissons tous la mémoire De monsieur de TrestaiUou*

De la restauration

Lui seul ayant fait la gloire ,

Sa mort, vrai malheur public ,

Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nioiet Pour sa douce piété ,

D*assassin il fut traité Par de brutales victimes,

Quand son bras sur tel ou tel Vengea le trône et Tautel*

Souvent ivre de rogomme.

Ou surprit en mauvais lieu ,

Pour rester pur devant Dieu ,

Tous les huit jours ce digne homme Communiait saintement,

Soit i jeun , soit autrement .

Fort de sa cocarde blanche,

A. tuer des protestants Il consacrait tout son temps ,

Sans excepter le dimanche;

Car il s'était procuré Des dispenses du curé.

Miracle! en vain il s’amuse A massacrer en plein jour;

Traduit devant une cour,

Aucun témoin ne l'accuse.

Les juges au prévenu Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme

Qui lui Tenait de bien haut»

Il buvail frais au temps chaud, Yifaiiten bon geutiiboinnie ,

Et chacun avait grand soin De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte { Elle vient nous le ravir,

Quand il pouvait uous servir Contre tous ceux qu’oii suspecte.

Il meurt en disant : Corbleu!

J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière;

Nos magistrats sont en deuil;

Le clergé , la larme à l*œil , Marche avec croix et bannière.

Ainsi l’on ne dira pas Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au Saint-Père Pour qu’il soit canonisé.

Quoique ce soit bien usé,

Dans peu l’on verra, j’espère , Nos loups, chassant les brebis.

Lui dire: Ora pronobu.

En attendant ses reliques Qu'à Mont-Rouge on bénira,

Ses exploits on donnera En exemple aux catholiques,

AGii que sans examen Chacun d'eux limite. ./tn«n.

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

POCn l'oUTHATCAB DES CUâMEEES.

Aie de la Codaçui,

Hier monseigneur*» le front ceint De sa mitre épiscopale ,

En ces mots à l'Esprit-Saint Parlait dans la cathédrale:

tTant de bons nobles devenus » Députés du peuple , au peuple inconnus,

•» Dans notre cliatubre septennale s N'ont que tes clartés pour guider leurs pas. s Saint-Esprit» descends» descends jusqu'en bas!» tNon, dit rEsprit-Saint, je ne descends pas. s

V Qu'est-ce-ci ? a dit d'un ton dur Une Excellence b i étonné ** :

« Pour ses papiers , à coup sûr , aLe touruiquet le chiflbnne.

aParlons lui , quoiqu'en vérité aL'Esprit soit de trop dans la Trinité :

s Viens voir à quoi la Charte est bonne!

* M. de Quélen.

**M. de Corbière.

■ De ce lourd carrosse on fait un en eat.

■ Saint* Esprit, etc.

Un nnancicr* rient : c SandisI

■ Dit-il, nous prends-tu pour d'autres?

• Pour gagner le paradis

■ J’ai doré mes patenôtres.

■ Tremble de perdre loti emploi;

■ J’ai séduit des gens plus buppés que loi:

■J’ouvre un emprunt : Viens , sois des nôtres • De notre embonpoint nos amis sont gras.

■ Saint-Esprit, etc.

Un magistrat** crie aussi :

«Oses- lu le faire attendre?

■ Ma Thémis a , Dieu merci ,

■ De bons jurés à revendre.

■ Chaque juge est un homme à moi ,

■ Qui jette en passant sa carie chez toi.

■ Crains de voir jus(|u’où peut s'étendre

■ La main de Justice au bout de mon bras.

■ Saint-Espril , etc.

■ S'il persiste, il faudra bien,

■ Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.

■ D’ailleurs la cour pour soutien

■ Préfère en tout saint Ignace.

■ Mont-Rouge a miné tout Paris;

■ La Sorbouue aussi sort de ses débris.

• M. de Villéle.

** M. de Peyronnet.

»^La jeunenic est dans notre nasse,

■ Et les hausse*cols font place aux rabats.

■ Saint-Esprit, etc.

■ Mais Toudrais-tu t’expliquer}

■ — Oui, bateleurs en goguettes ■Je ^ous ai vus fabriquer

■ Vos quatre cents marionnettes.

■Quoi ! TOUS osez tout perterlir.

s Corrompre, elfrayer, filouter, mentir,

■ Et, dans tos discours à roulettes...

■ — Paix, dit ParebeTèque , ou crains nos prélats.

■ Saint-Esprit, descends , descends jusqu'en bas ! •

■ Non, dit l’Esprit-Saint, je ne descends pas. ■ *

♦•♦•♦aQisososoe os es S'a ♦<>S'»a*oO'^***<t'*^>'^***^<>****^^

LA GARDE NATIONALE

sua SOS UCENCIEHENT PAS CHASLES Z.

Aie : Balle-là.

Pour tout Paris quel outrage I Amis, nous r’ià licenciés.

Est-ce pare’ que not’ courage Brilla contre leurs alliés? •(*«*•;

C’est quelqu' noir projet qui perce , Morbleu ! pour nous prêter s'eours Il faut qu'chacun d'nous s’exerce.

Du niéni' pied partons toujours.

N' cessons pas, (éû.)

Cbers amis, d* marcher au pas.

Moitié d’ la gard* nationale S* composait d'anciens soldats,

Des brares d' la gard’ rojale Aussi raisions-nous grand ras.

Sans 1’ ministère, nul doute,

Qu'oii eût pu nous Toir quelqu'jour.

Dans not’ Terre , eux hoir* la goutte.

Nous, marclier i leur tambour.

N’ cessons pas, etc.

Nos.Toix ont paru sinistres:

D’ nouveau pourtant il faudra Crier : A bas les ministres.

Les jésuii* et cseteraj Pour son argent j’ crois qu'la foule A bien T droit d' former iin tcbu; N’est-c* que quand la maison croule Qu'on permet d’ crier au feu?

N' cessons pas , etc.

Au lieu d’ monter à la Chambre, Nous aurions bien dû , je 1* sens.

Des injur’s de plus d’un membre D'mander raison aux trois cents,

La Charte qu’on y tiraille

Est leur rempart; mais, au fond.

On peut franchir c’te muraille Par les brèches qu’ils y font.

N* cessons pas , etc.

Au château faire 1* service Sans cartouoh's pour sc garder.

En f oîr donner à clïaqü* Suietc ,

En BiTÎèr* ça fait regarder.

Qui rétrograde se blou«e ;

Gêna d' la cour , aauf rot' reapect»

Vous risquez quatre-vingt-douze Pour ravoir quatre-vingt-sept.

N’ cessons pas, etc.

Puisqu’ Mont-Rouge nous menace.

Et rêv’ quelqu’ Saint-Barlhérmy « Préparons-nous , quoi qu’on fasse,

A repousser l’ennemi.

Quand vers un’ perle certaine L* navire est conduit foll’ment.

En dépit du capitaine Faut sauver le bâtiment.

N’ cessons pas ,

Obéra amis, d’ marcher au pas,

♦•♦e»e»e#e»e#e»c»eeQ»»»a'»a*ve* »»tio»»t’»s»»

NOUVEL ORDRE DU JOUR

Ain : C’sst l'amour, l'amour,

Brav’ soldats, v’ià l’ord' du jourt Point d’ victoire

* Cette chanson fut faite pour être répandue dans l’arinée avant son entrée en campagne, lorsqu’elle campait aux Pyrénées.

Où a point d* gloire.

Brar* MidaU, Vlà IWd* du jour «

Garde i tous 1 demMour!

—Notre ancien , qu*a donc fait TEspa^e?

—Mon p’iit , ell’ n’ reut plus qu'anjourd’hui Ferdinand fais* périr au bagne Ceux-là qui s* sont battus pour lui;

Nous allons tirer d* peine

Des moin’s blancs, noirs et roüz,

Dont on prendra d* la graine,

Pour en r'planter chez nous.

Brar* soldats, etc.

—Notre ancien, qu' pensez^rous d' la guerre? —Mon p'tit, ça n'ira jamais bienl V'ià z'un priiic' qui n' s'y connaît guère , C'est un' poir* moli* de bon chrétien |

Bientôt l' fils d'Henri quatre Voudra qu'un jour d'action On II' puisse aller combattre Sans billet d' confeisiod*

Brar* soldats > etc.

—Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l'Trappisle Arec tous ces Chouans dégu'nillés?

—Mon p'tit, y ront grossir la liste Des gens qu* la France a rhabillés;

Afin qu* pour leur rengeance.

Leurs frcr's soient massacrés,

Ils font un* sainte alliance Arec nos émigrés.

Brar' soldats , etc»

—Notre ancieo , quel s'ra nol' partage?

—Mou p'titf lea coups d' caua' revieudroutj Et puÎB^ suivant le vieil usage,

Les nobles seuls avanceront. ■

Oui , s'ioii not' origine ,

Nous aurons pour régal ,

Nous, l' bâton d' discipline ,

Eui,l* bâton de maréchal.

Brav' soldats, etc.

—Notre ancien , que d'vîendra la France,

Si je cherchons d' lointains dangers?

—Mon pMt , profitant d* not' absence ,

On introduira P x’étrangers.

A la tin d’ la campagne ,

Nous s’rons tout étonnés Qu’en enchaînant l’Espagne,

Nous nous s’rous enchaînés.

Brav’ soldats, etc.

—Notre ancien, vous que 1’ père aux autres Eût fait l’oflicier d’ puis longtemps.

Marquez-nous T pas , nous s’rons des vôtres. — Mon p’lit, v’ià du français qu’ j’entends. Si la France en alarmes Porte un trop lourd fardeau.

Pour essuyer ses larmes ,

B’prenons uot’ vieux drapeau I

Brav’ soldats, v’ià l’ord* du jour;

Point d' victoire Où n’y a point d’ gloire.

Brav’ soldats, t’ià l’ord' du jour.

Garde à tous! demi-tour !

DE PROFÜNDÜS.

A l'vsagb db deux od trois xabis.

Aib : Eh ! gai J gai I gai I mon offteier.

Eh { gai ! gai ! gai ! de profundU !

Ma femme A rendu l’àme.

£b ! gai I gai ! gai ! de profundie I Qu'elle aille en paradis 1

A cette âme si chère Le paradis convient:

Car, suirant ma grand’-roére...

De l’enfer on revieut.

£hl gai! etc.

nélas! le ciel lui-même Avait tissu nos nœuds:

Mon bonheur fut extrême...

Pendant un jour ou deux.

£h ! gai ! etc.

Quoiqu'il fût impossible D'avoir l’air plus malin ,

Elle était trop sensible...

Si j'en crois mon Toisin*

Ehl gail etc.

Ndn , jamaifl tourterelle N’aima plus tendrenieut:

Comme elle était fidèle !...

A son dernier amant!

Eh ! gai I etc.

Dieul faut'il lui surrirre?

Me faut-il la pleurer?

Non . non « je veux la suirre...

Pour la Toir enterrer.

£hl gai ! gai ! gai ! dê profundU I Ma femme A rendu l'ànic.

Eh 1 gai ! gai 1 gai ! de profundie 1 Qu’elle aille en paradis I

s<in>nÉinia'Oianitifiitiriii~rtii|inieinitrnitînia
rmiiT'tnS'ft't'ft'o‘fl't~m~s<ioiaici e.

PRÉFACE *

Air du vaudeville de Préville et Taconnet,

Âllex , enfants , nés sous un autre règne :

Sous celui-ci quittes le coin du feu.

Adieu I partes , bien que pour tous je craigne Certaines gens qui pardonnent trop peu.

On m'a crié : L'occasion est bonne ,

Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.

* Cette chanson se trouvait la première du volume publié eu 1825.

Ailes, enfants; mais n'éveillez personne : Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aillés que de pas et d'alarmes !

J'ai TU Thémis m'ôter mon plus doux breft ï Car en prison le sommeil esl sans charmes: Près du malheur on ne dort jamais bien. J'entends encor le verrou qui résonne,

Et dans ma main fait trembler mes pipeaux. Allez, enfants; etc.

Si l'on disait : La galté tous délaisse ,

Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) v tDe notre père accusant la faiblesse ,

• Les plus joyeux sont restés au logis.»

Ces égrillards iraient , d'humeur boulTonne, Pincer au lit le diable et ses suppôts.

Allez, enfant»; etc.

Vous passerez prés d'une ruche pleine, D'abeilles, non , mais de guêpes, je crois.

Ne soudiez mot, retenez votre haleine ; Tremblez, enfants , vous qui jurez parfois! Le dard caché, qu'à ces guêpes Dieu donne, A fait périr des bergers, des troupeaux. Allez, enfants; etc.

Petits poucets de la littérature,

S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;

Ou , s'il s'endort , dérobez sa chaussure :

De fi'en servir on peut juger prudent.

Non : qu’ai'je dit? Ab ! la peur déraisonne. Tous les part» rapprochent leurs drapeaux ;

Ailes , enfant! ; mais n’ëveîHez personne:

Mon médecin nt'ordonne le repos.

•m »oi»8 iBieseeooe

LA MUSE EN FUITE

on

HA FRinrÈRE TISITB AO PALAIS OB JOSTICB.

(Chanson faite à l’occasion des premi«;res poursuiles judiciaires exercées contre moi pour la publica* tion de mon recueil.)

Air : Halte-là I

Quittez la lyre, ô ma muse!

Et déchillrez cc mandat.

Vous voyez qu'on vous accuse De plusieurs crimes d'Etat.

Pour un interrogatoire ■ Au Palais comparaissons.

Plus de chansons pour la gloire I Pour l'amour plus de chansons!

Suivez-nioi 1 C’est la loi.

Suivez-rooi , de par le roi.

Nous marchons, et je découvre L’asile des souverains.

Muse , la Fronde en ce Louvre

Vit pénétrer ses refrains *.

Au qui vivo d'ordonnance,

Alors prompte à s’avancer ,

La chanson répondait : France!

Les gardes laissaient passer.

Suivcz*moi, etc.

La justice nous appelle De l'autre côté de l'eau.

Voici la Sainte*Ciiapeile Où l'on pria pour Boileau **.

S'il renaissait, ce grand maître , Le clergé, remis en train ,

En prison ferait peut-être Fourrer l'auteur du Lutriu.

Suivez-moi ! eto.

Là t devant ce péristyle ,

Un tribunal impuissant Au bûcher livra l'Émile*** ,

• Jamais plus de chansons ne furent lancées de port et d'autre qu'à l'époque de la Fronde, et Blot et Marigiii , chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

** On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

,*** On saitégalementque, par arrêt du parlement, l'Emile fut brûlé par la mam du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

Pb^nix toujtfura renailiant^ Muief , de vos cbansonneltet> Aujourd'hui l'on Ta t&éher De faire des allumettes Pour raritmer ce bdober.

Suivez«<noiI etc.

H uae , Toici la §;rahcPsàlla...

Ebquoil tous fuyea de?ant Des gens en robe uii peu sife.

Par vous piqués trop souTent l Rerenea donc, pauTre sotte.

Voir prendre à tos ennemis , Pour peser une marette,

Les balances dé Thémis.

SuiTeS-moi, etc.

Elle fuit, et chex le juge J’entre , et puis enfin je sors.

Mais deTinex quel refuge Ma muse arait pris alors.

Gaîment asec la grisette D'un président, bou humain.

Cette folle , à la buTette , Répétait le terre en main :

SuiTez*moi 1 Cest la loi.

Sttitex*moi , de par le roi.

EN POEME D'IMPROMPTU

â PROPOS DI COOPLITS QCI m'onT itè EinrOTÊl pemdaht HOX PBOCÈ8*.

Ail tlu kcdlêi d»$ Pitrrolê,

On m’a dénoncé , je déooneet Oui , je dénonce des couplets.

La gaîté de l'auteur annonce Qu’il peut figurer au Palais;

On soit, à l'air dont il tous traite.

Que eent fois il tous persifla.

Messieurs les juges, qu’on arrête.

Qu’on arrête cet Lomme-Ià.

Il prétend rire des entraees Qu’à la presse l’on Tout donner.

Il croit à la gloire des braecs;

Pourries-rous le lui pardonner?

Il ose Tanter la musette

Qui dans leurs maux les consola.

Messieurs les juges , qu’on arrête ,

Qu’on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie

* L’auteur ignorait alors que ces couplets fussent de mademoiselle de Probe rviUe, d’Orlèaos.

A ceux qui «ont persécutés;

Il pourrait chanter la patrie ,

C’est un grand tort , vous le sentez.

De l’esprit qu’à n«a muse il prête Vengez -vous sur l’esprit qu’il a.

Messieurs les juges, qu’on arrête,

Qu’on arrête cet homme-là.

ADIEUX A LA CAMPAGNE

f Celte chanson, faite dans le mois de norembre 1821 , fut copiée et distribuée au tribunal le jour de mu condamnation.)

Al a : Muse des bois et des accords chant pitres.

Soleil si doux , au déclin de l’automne.

Arbres jaunis , je viens vous voir encor.

N'esperons plus que la haine pardonne A mes chansons leur trop rapide essor.

Dans cet asile, où reviendra Zephire,

J’ai tout rêvé, même un nom glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire:

Echo des bois, répétez mes adieux.

Comme l’oiseau libre sous la fcuilléc.

Que n’ai-je ici laisse mourir mes chants!

Mais de grandeurs la France dépouillée Courbait son front sous le joug des méchants.

Je leur lançai les traits de la satire ,

Pour mon bonheur l’amour m’inspirait mieux. Ciel vaste et pur, etc.

Déjà leur rage atteint mon indigence*;

Au tribunal ils traînent ma gaîté ;

D'un masque saint Us couvrent leur vengeance. Rongiraicnt-Us devant ma probité?

Ah I Dieu n'a point leur cœur pour me maudire ; L’Intolérunce est fille des faux dieux.

Ciel vaste et pur, etc.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire ,

Si j*ai prié pour d'illustres soldats ,

Ai-je , à prix d’or, aux pieds de la Victoire, Encouragé le meurtre des États?

Ce n'clait point le soleil de l’empire Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.

Ciel vaste et pur , etc.

Que dans l'espoir d'humilicr ma vie,

Bellart s'amuse à mesurer mes fers;

Blême aux regards de la France asservie Un noir cachot peut illustrer mes vers.

A scs barreaux je suspendrai ma lyre ;

La Renommée y jettera les yeux.

Ciel vaste et pur, etc.

Sur ma prison vienne au moins Pbilomèlel Jadis un roi causa tous ses malheurs.

Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.

* Lorsque mon recueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du consi-il de l'Dniversilé de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.

Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleuri. Mes fers sont prêts ; la liberté m'inspire |

Je vais chanter son hymne glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire; Écho des bois, répètes mes adieux.

LA LIBERTÉ

(Première chanson faite à Sainte-Pélagie , en janvier 1822.)

Am : Chanton» Lxtamîni.

D'un petit bout de chaîne Depuis que j'ai tâté.

Mou cœur en belle haine A pris la liberté.

Fi de la liberté I Â bas la liberté 1

Marchangy, ce vrai sage.

M'a fait par charité Sentir de l'esclavage La légitimité.

Fi de la liberté ! etc.

Plus de vaines louanges Pour celte déité ,

Qui laisse en de vieux langes Le monde cmmaillotlé!

Fi de la liberté 1 etc»

De ton arbre cirique Que nous est-îl resté ?

Un bâton despotique,

Sceptre sans majesté.

Fi de la liberté ! etc.

Interrogeons le Tibre |

Lui seul O bien goûté Sueur de peuple libre.

Crasse de papauté.

Fi de la liberté! etc.

Du bon sens qui nous gagne Quand Fboinme est infecté ,

Il n'est plus dans son bagne Qu'uu forçat révolté.

' Fi de la liberté 1 ete.

Bons porte*clefs que j'aimei Geôliers pleins de gaité.

Par TOUS, au Lourre même Que ce tœu soit porté.

Fi de la liberté !

A bas la liberté!

MON CARNAVAL

(SAIME-PÉLAGIE.)

Alt de$ ChevîUtê d* maiirt Adam»

Amis , roici la riante semaine ,

Que tous les ans je fêtais avec vous.

Marotte en main , dana le char qn'ii promène, Monius au bal condnit sages et fous.

Sur ma prison , dans roiubi*e ensevelie ,

Il m'a semblé voir passer les amours.

J’entends au loin l’archet de la folie :

O mes amis, prolongez d’heureux jours!

Oui, je les vois, ces danses amoureuses Où la beauté triomphe à chaque pas.

De vingt danseurs je vois les mains heureuses Saisir, quitter, ressaisir mille oppas.

Dana ces plaisirs que votre cœur m’oublie : ün seul mot triste en peut troubler le rours. J’entends au loin , etc.

Combien de fois , auprès'de la plus belle , .

Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous!

Là, de mon cœur jaillissait l’étincelle Dont la gaîté vous électrisait tous.

De joyeux chants ma coupe était remplie;

Je la vidais, mais vous versiez toujours. J’entends au loin, etc.

Des jours charmants la perte est seule à craindre Fêtezdes bien , c’est un ordre des rieux.

Moi , je vieillis, et parfois laisse éteindre Le grain d’encens dont je nourris mes dieux. Quand la plus tendre était la plus jolie.

Des fers alors mouraient paru bien lourds. J’entends au loin , etc.

Mais accourez, dés qu’une longue ivresse Du calme enGn vous impose la loi.

I>ernier rayon , qu’un reste d’ail^gresie Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.

Dans vos plaisirs ainsi je me replie :

Je suis vos pas, je chante vos amours.

J’entends au loin l’arehet de la folie :

O mes amis , prolongez d'heureux jours!

r«i»i i»n y T t IT B b tltffî rflOQlSO 00100 fl 0

LA CHASSE

CHAKSON DE EBMEaGlsiBaT A DES CHASSBVaS DO oéPAE- TEKBNT d'iLLB'BT'VILAINE , QOI M*BaVOliiBBNT OBB BOOIBICUB QABNIB d'exCBLLINT OIBlEBt

(SAINTë-PÉLAGIE.)

Aia : Tonton , fontaine.

Grâce à votre bourriche pleine De gibier digne d'un glouton ,

Tonton, tonton, ton laine, tonton,

Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine ,

De votre cor je prends le ton.

Tonton, toiitaine, tonton.

(Ihassex, morbleu ! chassez encore:

Quittez Rosette et Jeanueton ,

Tonton, tonton, tontaine, tonton;

Ou pour rabattre , dès l'aurore,

Que les amours soient de planton.

Tonton , tontaine , tonton.

Si le Béarnais a fait mettre

Maint chasseur au fond d*un ponton y Toutou y tonton, tontaiiic, tonton ;

Gabrielle dnrgiiait permettre Qu'on braconnât dans son canton Tonton , tontaine , (onton.

Jadis nul n'osait «u province Porter aux champs son mousqueton y Tonton, tonton, tontaine , toutou.

On gardait la perdrix du prince :

Le loup dévorait le mouton.

Tonton , tontaine, tonton.

Vous qui coiisolex ma disgrâce ,

Pour nos droits vous tremblex , dit-on.

Tonton , tonton , toutaine , tonton t Sauvez au moins le droit de chasse.

Pour l'honneur du paj^s breton.

Tonton, tontaiue, tonton.

MA GUÉRISOiy.

aéPONSB A DES SSMOaOIS QUI, FOOB FAIRK PASSBB LA FOLIB QDE j'st ECB o'eSSATBB DE CUâRIR DBS GENS IN • CnnABLBS, u'oJtT BNVOTB DD Ttif DE CHAMBBBTIir KT DS ROMANÉB, EN u'oRDUNNANT DES DODCHBS INTà-> BIBDBES PENDANT MOX 8BJODB BN PBISON.

(SAINTE-PÉLAGIE

Aib de ta Treille de eineérité.

J'espère

Que le tin opéret

Oui, tout eit bien , même en prison t Le vin m'a rendu la raison, (frit.)

Après un coup de romanée,

La douche ayant calmé mes sens,

J*ai maudit ma muse obstinée A railler les hommes puissants {bî$).

ün accès pouvait me reprendre ; Mais, du topique effet certain !

J'avais de l'encens à leur vendre, Après un coup de chambertin.

J'espère , etc.

Après deux coups de romanée, Rougissant de tous mes forfaits.

Je vois ma chambre environnée D'heureux que le pouvoir a faits.

De mes juges l'arrêt suprême Touehe mon esprit überlin :

J'admire Marchangy lui-même,

Apres deux coups de chambertin.

J'espère , etc.

Après trois coups de romanée ,

Je n'aper<;ois plus d'oppresseurs;

La presse n'est plus enchaînée ,

Le budget seul a des censeurs;

La Tolérance, par la ville,

Court en habit de sacristain;

Je vois pratiquer l'Evangile ,

Après trois coups de chambertin.

J'espcrc , etc.

Aa dernier coup de romanée.

Mon œil, ^louiUé de jojeux pleura.

Voit la Liberté couronnée D'olitier , d'épis et de fleurs.

Les douces lois sont les plus fortes} L'arenir n'est plus incertain :

J'entends tomber rerrous et portes Au dernier coup de chambertin.

J'espère ,■ etc.

O chambertin ! ô romanée !

Avec l'aurore d'un beau jour, L'Illusion chez vous est née De l'Espérance et de l'Amour.

Cette fée, aux humains donnée.

Pour baguette tient du destin Tantôt un cep de romanée.

Tantôt un cep de chambertin.

J’espère

Que le vin opère;

Oui y tout est bien, même en prison :

Le vin m’a rendu la raison.

»<»e»oi»oiao»ais»e»o psif o»ste»o»n#p»iei»otie

L’OMBRE D’ANACRÉON

(SAINTE-PÉLAGIE

Aib de la Senlinelle,

Un jeune Grec sourit à des tombeaux:

Victoire 1 il dit ; l’écho redit i Victoire!

O demi'dieux! tous, nos premiers flambeaux. Trompes le Styx , revoyez votre gloire 1 Soudain sous un ciel enebanté Une ombre apparaît et s'écrie :

■ Doux enfant de la Liberté, (bis.',

■ Le plaisir veut une patrie!

■Une patricl

»o peuple grec , c’est moi dont les destins

■ Furent si doux chez tes aïeux si braves,

■Quand ils cbantaient l'amour dans leurs festins,

■ Anacréon en chassait les esclaves.

■ Jamais la tendre Volupté

■ N’approcha d’une âme llélric.

■ Doux enfant, etc.

■ De l’aigle encor l’aile rase les cieux ,

■ Du rossignol les chants sont toujours tendres. ■Toi , peuple grec , tes arts , tes lois , tes dieux ,

■ Qu’en as-tu fait? qu’as-tu fait de uos cendres?

■ Tes fêtes passent sans gatté

■ Sur une rive encor fleurie.

■ Doux eufaut , etc.

■ Déjà vainqueur, cbanle et vole au danger;

• Brise tes fers: tu le peux , si tu l’oses.

■ Sur nos débris , quoi! le vil étranger

■ Dort enivré du parfum de tes roses!

■ Quoi ! payer avec la beauté

■ Un tribut à la barbarie !

■ Doux enfant) etc.

■ C'est trop rougir aux yeux du voyageur»

■ Qui d'OIympie érdqae la mémoire.

• Frappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,

• Keverdiront d’abondance et de gloire.

■ Des tyrans le sang détesté

• Bécliaufle une terre appauvrie.

• Doux enfant, etc.

• A. tes voisins n’emprunte que du fer :

• Tout peuple esclave est allié perfide.

• Mars va t’armer des feux de Jupiter :

• Cher à Vénus, son étoile te guide * ;

• Bacebus , dieu toujours indompté ,

> • Remplira ta coupe tarie.

•Doux enfant, etc.

Il se rendort, le sage de Téos.

La Grèce enfin suspend ses funérailles.

Tbèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,

Ivres d’espoir , exhumez vos inuraillesl Vos vierges même ont répété Ces mots d’une voix attendrie :

Doux enfant de la liberté.

Le plaisir veut une patrie !

Une patrie!

• Suivant M. Pouqueville , les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

L’AGENT PROVOCATEUR

XBMBRCiwRNT A DBS BOURGUIGNONS QUI m’avAIENT BN> TOy6 nu Tlir DBS DIPrÊRBNTS CRUS I.F.8 PLUS RE<

KOMIIÉS.

(SATNTE.PÉLAGIE.)

Aix : Je vais bientôt quitter l*empire.

Avec Bon babit un peu mince ,

Avec son chapeau goudronné.

Comme l'honneur de la province.

Ce Bourguignon nous est donné, {bis,] Quoiqu'il soit d'âge respectable ,

Que d’un beau nom il soit porteur, (bis.) Chut! me.s amis; il fait jaser à table :

C’est un agent provocateur, (ter.)

11 est ami de l'infortune,

M'ont dit ceux qui l'ont annoncé:

Pourtant un soupçon m'importune Par la police il a passé*...

Plus d’un personnage notable Là souvent devient délateur.

Chut! mes amis; etc.

* On visite tous les objets envoyés aux prisonniers; des agents de police sont chargés de ce soin

Mais il circule , et de la France Déjà nous Tantons les héros ;

A nos yeux déjà l'Espérance Sourit à trarcrs les barreaux.

EnGn son charme iiiéTÎtable Sollicite un malin chanteur.

Chut ! mes amis; etc.

Il nous ferait chanter la gloire D'un sol fertile en joyeux ceps ,

Et l'empereur dont la mémoire Reste eu honneur chex les Français*,.

Oui, sur Probus y prince équitable ,

11 nous souffle un chorus flatteur* Chut! mes amisi etc.

De ce traître faisons justice :

Exprès prolongeons le dîner.

S'il a passé par la police >

Qu'il passe pour y retourner.

Passe donc , ô vin délectable !

Retourne à ce lieu corrupteur.

Chutl mes amis; il fait jaser à tabla ’•

C’est un agent provocateur.

* La Rourgogne est redevable à Probus, empereur romain , de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesfe.

L’ÉPITAPHE DE LA MUSE

(SAINTE-PÉLAGIE

Air Ninon ehsi madame de Sivigné»

Venez tous , pauants > venez lire L’épiiapbe que je me fais.

J*ai chanté l’amoureuz délire.

Le tin, 1a France et ses hauts faits.

J*ai plaint les peuples qu'on abuse-,

J*ai cbansonné les gens du roi :

Béranger m’appelait sa muse, (éts.)

Pauvres pécheurs, priez pour moil (éw.)

Pries pour moi ! priez pour moi !

Grâce à moi, quMl rendit moins folle.

D'être gueux il se consolait.

Lui qui des muses de l'école N’avaitjamais sucé le lait.

Il grelottait dans sa coquille.

Quand d’un luth je lui 6s l’octroi*

De fleurs j’ai garni sa mandille.

Pauvres pécheurs , priez pour moi !

Je l'ai rendu cher au courage Dout il adoucit le malheur.

En amour il fut mon ouvrage ,

J’ai pipé pour cet oiseleur.

A lui plus d'un cœur vint se rendre.

Mais les oiseaux en feront foi :

J'ai fourni la glu pour les prendre.

Pauvres pécheurs, prie* pour moi !

Un serpent... (Dieu ! ce mol rappelle Màrchangy qui rampa vingt ansi)

Un serpent qui fuit peau nouvelle Dés que brille un nouveau printemps.

Fond sur nous , triomphe et nous livre Aux 1ers dont on pare la loi.

Sans liberté je ne peux vivre.

Pauvres pécheurs, priez pour moi 1

Malgré iVJoquence sublime De Dupin, qui pour nous parla, N^ayant pu mordre sur la lime,

. Le hideux serpent l’aViiIa.

Or, je trépasse, et, mieux instruite, ‘ Je vois l’enfer avec elfroi :

Hier, Satan s’est fait jésuite.

Pauvres pécheurs, priez pour moi !

LA SYLPHIDE

Aia : Je ne sait plue ce que je veux,

La raison a son ignorance;

Son flambeau n’est pas toujours clair.

Elle niait votre existence ,

Sylphes xharmants , peuple de l'air.

Mais, écartant sa lourde égide,

Qui gênait mon œil curieux.

J'ai vu naguère une sylphide.

Sylphes légers, soyez mes dieux.

Oui, TOUS naissez au sein des roses, Fils de l'Aurore et des Zéphyrs {

Vos hrillantes métamorphoses Sont le secret de nos plaisirs.

D'un souffle vous séchez nos larmes, Vous épurez l'azur des cieux;

J'en crois ma sylphide et ses charmes.

Sylphes légers , soyez mes dieux.

J*ui deviné son origine,

Lorsqu'au bal ou dans un banquet ,

J'ai vu sa parure enfantine

Plaire par ce qui lui manquait.

Ruban perdu, boucle défaite;

Elle était bien , la voilà mieux.

C'est de vos sœurs la plus parfaite.

Sylphes légers', soyez mes dieux.

Que de grâce en elle font naître Vos caprices toujours si doux !

C'est un enfant gâté, peut-être,

Mais un enfant gâté par vous.

J'ai TU, sous un air de paresse.

L'amour rêveur peint dans ses yeux.

Vous qui protégez la tendresse , Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage (’ache un esprit aussi brillant

Que tous lei songes qu'au bel Age Vous nous apportes en riant.

Du sein de rires 'étinoelles ,

Son vol m’élevait jusqu'aux cicux :

Vous dont elle empruntait les ailes.

Sylphes légers , soyes mes dieux.

Hélas ! rapide météore .

Trop vite elle a fui loin de nous.

Doit<elIe m'apparaître encore?

Quelque sylphe est-il son époux?

Non, comme rabcille, elle est reine D’uu empire mystérieux;

Vers son trône un de vous m’euirainc.

Sylphes légers , soyex mes dieux.

»s»s»Q»»»»»»»»»Q»»»s»»»»»ai»9ae»aas»ats»ei> sages

LES CONSEILS DE LISE

CHilfSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTH QVI u'atait PAO

POSÉ nir EUPi.oi dans ses soaEAOx poua eÊPAatR

LA PBRTB DE MA PLACE A l’iIXIVERBII É.

Aia de la TrelUe de eincèrkd.

Lise à l’oreille Me conseille ;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez , monsieur, n'écrirez pas. (éis.)

Digilized by Googi

Dn doux emploi pourrait roua plaire»

Me dit Lise , mais songez bien , Songez bien au poids du salaire »

Même chez un vrai eiloyen. (àis.) Rester pauvre vous est facile »

Quand l'Amour» afln de l'user.

Vient remonter ce luth fragile Que Thémis a voulu briser.

Lise, etc.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre Vous n'oseriez plus, vieil enfant, Célébrer au bruit de son coff're Les droits que sa vertu défend.

Vous croiriez voir à chaque rime Les sots doublement satisfaits.

De vos chansons lui faire un crime.

Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise» etc.

Craignant alors la malveillance ,

Vous ririez moins de ce baron, Courtier de la sainte alliance.

Qui des rois s'estfait le patron- Dans les fonds de peur d'une crise.

Il veut que les Grecs soient déçus:

Pour avoir IVnr/os de Moïse ,

On fait banqueroute à Jésus.

Lise , etc.

Votre ninse en deviendrait folle ,•

On croirait flatter en disant Que sur la droit» du Pactole

Intrigue et ruse vont puisant ;

Tandis qu'une noble industrie Puise à gauche^ et, de toute part,

.i^èferse à flots sur la pairie Un or dont le pauvre a sa pari.

Lise , etc*

Ainsi mon oracle m'inspire ,

Puis ajoute ce dernier point :

Des distances l'Âinour peut rirei L'Amitié n'en supporte point.

Riche de votre indépendance.

Chez Laflitle toujours fêté ,

En trinquant avec l'opulence Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille Me conseille:

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur^ n'écrivez pas.

->inrs-im siosatNeio iietatios'sit'vutveti g

LE PIGEON MESSAGER

(mi.)

Air d» Taeonnet,

L'ai brillait, et ma jeune maîtresse Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.

Nous comparions notre France à la Grèce, Quand un pigeon vint s'abattre à nos pieds, (éû). Nœris découvre un billet sous son aile :

Il le portait rer» des foyers chéris.

Bois dans ma coupe , ô messager fidèle ,

Et dors en paix sur le sein de Nœris. {bit.)

Il est tombé, las d'un trop long voyage, Bendons-lui vite et force et liberté.

D'un trafiquant remplit-il le message?

. Va-t il d'amour parler à la beauté?

Peut-être il porte, au nid qui le rappelle. Les derniers vœux d'infortunés proscrits. ' Bois dans ma coupe, etc.

Mais du billet quelques mots me font croire Qu'il est en Fronce à des Grecs apporté.

Il vient d'Athéne, il doit parler de gloire. Lisons-le donc, par droit de parenté.

Athène est libre! amis, quelle nouvelle!

Que de lauriers tout à coup refleuris!

Bois dans ma coupe, etc.

Atbène est libre! Ali ! buvons à la Grèce, Nœris, voici de nouveaux denii dieux.

L'Europe en vain, tremblante.de vieillesse. Déshéritait' res aînés glorieux :

Ils sont vainqueurs! Athènes, toujours belle. N'est plus vouée au culte des débris.

Bois dans ma coupe , etc.

Athène est libre! ô muse des Pindares, Reprends ton sceptre , et ta lyre, et ta' voix. Athène est libre en dépit des barbares; Athène est libre en dépit de nos rois.

. Que l'univers , toujours instruit par elle ,

Retrouye encore Athènes dan» Paris I Bois dans ma eoape , etc.

Beau Toyageur au pays des Hellènes ,

Repose-toi» puis yole à tes amours:

Yole» et» bientôt reporté dans Athènes,

Reyiens braver et tyrans et yautoors.

A tant de rois dont le trône chancelle ,

D*un peuple bbre apporte encor les cris.

Bois dans ma coupe , ô messager Bdèle »

£t dors eu paix sur le seiu de Nœris.

» o »s »s»e»e»eitie»s »si»»a>»»e<»»»»s« *»»e»e»»e»ei»aia s a a

■ L’EAÜ BÉNITE.

COUPLBTS POCa I.B UASU6B A l’xOLISE OB DBVX isOAJ X MARIÉS OBPOIS LOSCTBUPB SANS GèBBMOSAB,

Aib : Faut d’ ta vertu.

Ces deux époux ont mis euRn De iVau bénite dans leur viu.

A Tautel ce couple s'engage {

Voilà de quoi nous récrier.

Après yingt ans de mariage ,

Oser encor se marier !

Ces deux époux » etc.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes ,

Le moindre , aux yeux de la bouté ,

£st celui d'aroir dit les ^rdrss

Afant le b»Htéicit€

Cea deux époux, ek:.

Madame , de fleurs eonuyée..

Chut ! taiaons-nouav mais puisse un jour Du chapeau de la mariée Sa Ole aussi coilFer l’Amour!

Ces deux époux, etc.

Pour quej'hymeii fasse merreilies ,

Versez d’un bordeaux réchauffant j Reste du rin mis en bouteilles Au baptême de rotre enfant.

Ces deux époux , etc.

Toujours heureux, quoiqu’on en glose, Prouvez au diable, et prouvez bien.

Que parfois , prise à faible dose ,

L’eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin De l’eau bénite dans leur vin.

L’AMITIÉ

COUPLETS CHlNTLS K MES AMIS , LE 8 UBCBMBRE 1822, JOI'H AMNIVERSAIKE DE MA CORDAMlTATIOir PAR LA couB d’assises.

Air : Quand des ans la fleur printanitre.

Sur des roses l’Amour sommeiire.

Mait, quand s’obscurcit l'horizon.

Célébrons l* Amitié qui Teille A la porte d’une prison, (bis.)

Tyran aussi , l'Amour nous coûte Des pleurs qu’elle sait arrêter.

Au poids de nos fers il ajoute,

Elle nous aide à les porter.

Sur des roses , etc.'

Dans l'une de nos cent bastilles,

Lorsque. ma Muse emménagea,

A peine on refermait les grilles Que l’Amitié frappait déjà.

- Sur des roses , etc.

Ueureuz qui, libre de ses chaînes Sravant la haine et la pitié ,

Joint au souvenir de ses peines Celui des soins de l'Amitié !

Sur des roses, etc.

Que fait la gloire à qui succombe ?

Amis , renonçons a briller.

Donnons les marbres d'une tombe Pour les plumes d'un oreiller.

Sur des roses , etc.

Sans bruit , ensemble, ô vous que j'aime, Trompons les hivers meurtriers.

On peut braver le temps lui même Quand on a bravé les geôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille |

Mais, quand s'obscurcit l'horizon ,

Célébrons rÂmitié qui veille A la porte d'une prison.

♦si»s»<»s tQ »a a9»e>»a«ei»»«»g4'ai»»»e»»#e»e#e<u s b 1 1 es '

LE CENSEUR

Afa de la Bobe et det bottee,

On me disait : Il est temps d'être sage ;

Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.

Tentex la gloire . et , dans un grand ouvrage ,

Pour le tliéâtre abdiquez les pipeaux.

De mes refrains j'ai repoussé le livre;

Mais, quand j'invoque et Tbalic etsa sœur.

Leur voix me crie : Ab I que Dieu nous délivre. Nous délivre au moins du censeur!

La Liberté, nourrice du Génie ,

Voit les Beaux-Arts pleurant sur son cercueil;

Qui va d'un joug subir Fignoniinie A de son vers d'avance éteint l'orgueil.

Béponds, Corneille., oserais-tu revivre?

El toi, Molière, admirable penseur?

Non , dites-vous, ou que Dieu vous délivre.

Vous délivre au moins du censeur!

Tu veux encor ravir le feu céleste,'

Jeune homme , épris des lauriers les plus beaux, .Quand la censure à son rocher funeste De ton génie a pi omia les lambeaux 1

lyalTk'eax TautcMjri, que leur pâtura enivre.

Vont mutiler le noble ravieseur.

Fila de Japet, ahi que Dieu te délivre ,

Te délivre au moins du censeur!

Avec Tbalie , en satires féconde ,

Peignons nos grands, leurs valets, leurs ritneuri; Les vils ressorts qui font mouvoir le monde ,

£t la cour même envenimant nos mœurs.

Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre. Jeffirys* en vain t'a pris pour assesseur.

Quoi! tu souris! ah 1 que Dieu nous délivre ,

Nous délivre au moins du censeur I

De Louis onze évoquons les victimes.

Que , dévoré d'pn sanguinaire ennui ,

Ce roi bigot, pour se soûler de crimes.

Mette sa Vierge entre le diable et lui **•

Hais, tout sanglants, nos Tristans vont poursuivre Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.

Morts , taisez-vous! ou que Dieu nous délivre , Nous délivre au moins du censeur I

Je laisse donc Tbalie et Melpomène

* Juge anglais devenu fameux pendant la restaura* tion des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

•* Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait â son ebapeau.

Pour la chanson, libre en dépit des rois.

Sam le régir, j'agrandis son domaine; D'autres un jour lui traceront des lois.

Qu'en république on puisse y toujours vivre : C'est un état qui n'est pas sans douceur. Pauvres Français , ah! que Dieu vous délivre Vous délivre au moins du censeur !

LES CAR

Aie : On 4i1 parioat qu« je suis bête.

Béni sois-tu , vin détestable !

Pour moi tu n'es point redoutable ,

Bien qu'au maître de ce banquet Des flatteurs vantent ton bouquet.

Arrose dune, fade piquette.

Les fleurs peintes sur mon assiette.

Vive le vin qui ne vaut rien !

Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire.

Bientôt je perdrais la mémoire Du docteur qui me dit toujours :

■ Pour vous c'est assez dos amours.

• Chantez Bacebus, ainsi qu'un prêtre

• Parle des dieux sans les connaître. •

Vive le vin qui ne vaut rien !

Notre belle s'en trouve bien.

Car, 8Î tu portais à l'ivresse.

Certaine Esjjagnole en détresse Çe soir pourrait bien , je le sens , Mettre à sec ma bourse et mes sens.

Et Lisette, qui tient ma caisse, Aurait à souffrir de la baisse.

Vive le vin qui ne vaut rien !

Notre raison s'eu trouve bien.

Car, si tu réchauffais nia veine, Armé de vers forgés sans peine , Tout en chanlaut je tomberais Peut-être au milieu d'un congrès.

Puisj'iraîs, pour démagogie ,

En prison terminer l'orgie.

Vive le vin qui ne vaut rien!

■ Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.

Mais, vin, à qui je fais la guerre.

Tu disparais, et sous mes yeux Mousse un nectar digne des dieux.

Au risque d'une catastrophe , Versex*m'en , je suis philosophe.

Verse* ! verses ! je ne crains rien.

Du bon vin je me trouve bien.

LE PHILTRE

Au deg ComidUm»

Meurs, il le faut: meurs, ô toi qui recèles Des dons puissants , à la volupté chers :

Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

«Clara, B m'a dit cette femme si vieille Qui chaque jour pleure encor sou printemps .

■ Quoi! votre joue est déjà moins vermeillel •Vous languissez, et n'avez que vingt ans!

B Un père allier, que seul l'intérêt touche ,

B Vous a jetée au lit d'un vieil époux ;

■ L'espoir en Vàin sourit sur votre bouche;

B L'hymen l'efQeure cl s'endort près de vous.

bA votre abord naît la froide risée:

B L'Amour se dit: Ou m'a fait un larcin ;

B Mais cette terre a des nuits sans rosée,

■ Et d'aucun fruit ne parera son sein.

■ Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse; bQu'uii philtre heureux , par vos mains préparé, N De votre époux rallumant la jeunesse ,

■ Donne. à la vôtre un fils tant désiré. ■

La TieUlo alors, baissant sa voix tremblante. M'enseigne l'art de ce philtre charmant.

J'allais, sans elle, en ma Gèrre brûlante.

Maudire époux , père , autel et serment.

Mais vers ce frêne , accourant dès l'aurore.

Bans ses rameaux j'ai su glisser ma main.

La cantharide y reposait encore {

Heureuse aussi , je dormirai demain.

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles Des dons puissants , à la volupté chers;

Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes. Je répugnais à d'innocents plaisirs.

Tout bas , ma bouche, insultant à mes larmes , Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait, hélas! il brûle encore.

Jamais breuvage aura-t>il cette ardeur Qui dans mon sang circule, me dévore,

£t d'un long trouble accable ma pudeur?

Père cruel ! il fallait de ta fille

Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.

Là, Dieu du moins nous crée une famille ;

Là, son amour éteint tous les amours.

Où donc est'il l'époux que ma jeunesse Avait rêvé jeune, beau, caressant?

Entre ses bras ma pudique tendresse Eût été seule un philtre asscs puissant.

De mon bynien, ouï , la froideur me tne; D'ud plaisir chaste allumons le flambeau.

Ah ! cessons d'être une raine statue,

Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyes docile,

»£t dès demain renaîtront vos couleurs:

■ Demain moi-même, au seuil de votre asile, ■Je suspendrai deux couronnes de fleura. »

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles Des dons puissants , à la volupté chers;

Bends à l'Amour tous les feux que tes ailes Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

LE TOURNEBROCHE

Alt : Lt bruit des roufttles gâte fout.

Du dîner j'aime fort la cloche.

Mais on la sonne en peu d'endroits; Plus qu'elle aussi le tournebroebe A nos hommages a des droits.

Combien d'ennemis il rapproche CheE le prince et chez le bourgeois !

A son doux ticlac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique Les querelles du temps passé ,

Que par l'Araphion italique

Le grand Moiart loU terrasaét Je ne tiens qu'au refrain baehique Par le tournebroche auuoncé.

A son doux ticUc , etc.

Lorsque la Fortune à sa roue Attache mille ambitieux,

Les précipite dans la boue Ou les élève jusqu'aux cieux,

C'est la broche , moi , je l'avoue ,

Dont la roue attire mes yeux.

A son doux tictac, etc.

Une montre, admirable ouvrage.

Des heures décrivant le cours,

Bègle, sans en charmer l'usage ,

Le cercle borné de nos jours :

Le tournebroebe a l’avantage D’enibeUir des instants trop courts.

A sou doux tictac , etc.

Ce meuble , suivant maint vieux conte , A manqué seul à l’âge d'or;

C'est l'amitié qui , pour son compte, Dut en inventer le ressort.

Vivent ceux que sa main remonte !

Mais gloire a celui du trésor I A son doux tictac un jour les partis Signeront la paix entre deux rôtis.

LE TAILLEUR ET LA FÉE

CUàlflOIf CHi5TBI! A UBS AMIS, LE JODK AKKITBRSArAB

DE MA KAISSAUCB, I.I 19 AODT 1822.

Air d'ÂngéUm (de Wilbemj.

Dans ce Paris plein d’nr et de misère ,

£n l'an du Christ mil sept cent quatre.vingt,

Chet un tailleur, nron paurrc et vieux graod*pére. Moi , nouTcau-né, sachez ce qui m’avint.

Bien ne prédit la gloire d'un Orphée A mon berceau , qui n’étaii pas de fleurs;

Mais mon grand>père, accourant à mes pleurs. Me trouve un jour dans les bras d'une fée.

Et cette fée , avec de gais refrains, ‘

Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :

• A cet enfant quel destin est promis? ■

Elle répond : « Vois*le, sous ma baguette,

• Garçon d'auberge, imprimeur et commis.

»ün coup de foudre ajoute à mes présages* :

• Ton fils atteint va périr consumé;

• Dieu le regarde , et l'oiseau ranimé

• Yole en chantant braver d'autres orages. •

* L’auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

Et puis la fée , avec de gais refrains,

Calmait le cri de mes premiers ebagrins,

«Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse, «Éveilleront sa lyre an sein des nuits.

»Âu toit du pauvre il répand l’allégresse,

■ A l^opuleuce il sauve des ennuis.

«Mais quel spectacle atlriste son langage?

«Tout s’eirgloutit , et gloire et liberté :

«Comme un pécheur qui rentre épouvanté «Il vient au port raconter leur naufrage. «

Et puis la fée , avec de gais refrains.

Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s’éerie : «Eb quoi ! ma fille «Ne m’a donné qu’un faiseur de chansons 1 «Mieux jour et nuit vaudrait tenir l’aiguiUe, «Que, faible écho,

mcarir en de vains sons; •

• Va, dit la fée, à tort lu t’en alarmes |

«De grands talents ont de moins beaux succès; «Ses chants légers seront chers aux Français

* Et du proscrit adouciront tes larmes. »

El puis la fée, avec de gais refrahrs ,

Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j’étais (bible et morose «

L’aimable fée apparaît à mes yeux.

Ses doigts distraits effeuillent une rose:

Elle me dit : «Tu te vois déjà vieux.

«Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,

« àux cœurs vieillis s’olfre un doux souvenir. «Pour te fêter tes amis vont s’unir;

■ Longtemps près d’eux revis dans un autre ftge. ■

Et puis la fée , avec aea gais refraina.

Comme autrefois dissipa mes eüagrlna.

s»eee»a»»e »»e»aeeee#»e x m • a aa es e»»»

LES SCIENCES

Fatigué des clartés coufuses Qui m'oDt égaré bien sourent.

J’allais bannir amours et muses;

J’allais Touloir être savant.

Mais quoil pour une âme incertaine La science est d’un vain secours.

Gardons Lisette et la Fontaine;

Muses t restez; restez, amours.

La nature était mon Armide ;

Dans ses jardins j'errais surpris.

Mais un chimiste moins timide Règne en vainqueur sur leurs débris.

Dans son fourneau rien qu'il ne jette :

Des gaz il poursuit le concours.

Ma fée y perdrait sa baguette ;

Muses, restez; restez, amours.

J'ai regret auz contes de vieille ,

Quand un docteur dii qu'à sa voix Xcs morts lui viennent à l'oreille De la-vie expliquer les lois.

De la lampe il voit la matière ,

Les ressort» , le fond, les contours;

Je n'en veux Toir que la lumière.

Museï, restes; restes, amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse Si les deux n'obéissaient pas I Plus d'une erreur passe et repasse Entre les branches d'un compas, ün siècle a chaiipé la physique \

Nos temps sont féconds en retours.'

Je crains que le soleil n'abdique :

Muses, restes; restez, amours,

Enîrrons-nous de poésie ,

Nos cœurs n'en aimeront que mieux ;

Elle est un reste d'ambroisie Qu'aux mortels ont laissé les dieux.

Quel est sur moi le froid qui tombe ?

C’est le froid du soir de mes jours.

Promettez un réve à ma tombe.

Muses, restez; restez, amours.

LA DÉESSE

SUR Vlfl PERSONNE i QDl l’aDTEUR A VU RBPRisBNTBR LS LIB8RTB DANS DNE DES FÊTES DE LA RÉVOLUTION.

Air de la Petite Gouvernante.

Est'ce bien tous, tous que je vis si belle.

Quand tout un peuple , entourant Totre char, Vous saluait du nom do l'immortelle

Dont toire main brandissait l’étendard?

De nos respects , de nos cris d’allégresse ,

De Totre gloire et de votre beauté ,

Vous marebiez fière; oui, vous étiez déesse Déesse de la Liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques;

Nos défenseurs se pressaient sur vos pas;

Les fleurs pleuraient, et des vierges pudiques Mêlaient leurs chants à rbymno des combats. Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère, £n orphelin par le sort allaité.

Je m’écriais : ■ Tenez-moi lieu de mère, s Déesse de la Liberté. ■

De noms aflreuz cette époque est flétrie :

Mais , jeune alors , je n’ai rien pu juger.

En épelant le doux mot de patrie.

Je tressaillais d’horreur pour l’étranger.

Tout s’agitait, s’armait pour la défense ;

Tout était fler , surtout la pauvreté.

Ab) rendex-^oi les jours de mon enfance, Déesse de la Liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance , Après vingt ans, ce peuple se rendort;

Et l’étranger, apportant sa balance ,

Lui dit deux fois : • Gaulois, pesons ton or. • Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage, Sur un autel élevait la beauté ,

D’un rêve heureux vous n'étiez que l’image, Déesse de la Liberté.

Je TOUS retoii, et le tempe trop rapide Ternit cee yeux où riaient les Amours ;

Je TOUS retois, et votre front qu il ride Semble à ma voix rougir de vos beaux jours. Rassurez-vous: char, autel, fleurs , jeunesse, Gloire , vertu , grandeur , espoir , fierté, Tout a péri^ voua n’êtes plus déesse ,

Déesse de la Liberté*

»'—■»»»< <is »s »> »»»»»>

LE MALADE

(AvaiL 1823.)

Aix : Mute det boit , etc ,

Un mal cuisant déchire ma poitrine ,

Ha faible voix s’éteint dans les douleurs;

Et tout renaît , et déjà l’aubépine A vu l’abeille accourir à ses fleurs.

Dieu d’un sourire a béni la nature ;

Dans leur splendeur les cîeux vont éclater. Reviens, ma voix , faible , mais douce et pure, 11 est encor de beaux jours à chanter

Mon Eseulape* a renversé mon verre; Plus de gaîté I mon front se rembrunit.

* Le célèbre docteur Dubois , à qui l'auteur de m chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science <* Pétonnante habileté.

Maia tient l'Amour et le mois qu*il préfère; Déjà l'oiseau butine pour son nid.

Des voluptés le torrent ta s'épandre Sur l'uniters qui semblait végéter.

Aetiens ma vois, faible, mais toujours tendre. Il est encor des plaisirs à cbanter.

Pour mon pays que de chansons encore !

D'un Iftche oubli vengeons les trois couleurs*. De nouveaux noms la France se décore;

A l'aigle éteiut nous redevons des pleura.

Que de périls la tribune orageuse Offre aux vertus qui l'osent affronter!

Reviens, ma voix, Aiible, mais courageuse.

Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la Liberté bannie;

Elle revient: despotes, à genouxl Pour l'étouffer, en vain la Tyrannie Fait signe au Nord de déborder sur nous. L'ours effrayé regagne sa tanière ,

Loin du soleil qu'il voulaitdisputcr.

Reviens, ma voix, faible , mais libre et 6ère,

Il est encore un triomphe à chanten

Que dis'je? bêlas ! oui , la terre s'éveille ,

Belle et parée, au souffle du printemps,

* A l'époque où cette chanson fut faite , on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Horace Vcrnct a si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. Ou i senti cette année le ridienle d'une pareille mesure.

Mats dans nos cœui'S le courage sommeille; Chargé de fers , chacun se dit : J'attends !

La Grèce èxpire > et l'Europe est tremblante ; • Seuls, nos pleurs seuls osent se rérolter. ReTÎenS) ma toîx, faible, mais consolante »

11 est encor des martyrs à chanter.

»g»o»s»s— s»s»eea»s»ea<»sts»s»s»Q»e»—

LA COURONNE DE BLUETS

Aia : J*ai vu partout dam mes vojagêê.

Du ciel j'arrire , et mon voyage Nous épargne à tous bien des plears.

Beauté folâtre autant que sage ,

Ne joucx plus avec des fleurs.

Sachez qu'hier, la panse ronde.

Et l'œil obscurci par Baeebus ,

Jupin a cru, dans notre monde ,

Voir une couronne de plus.

à la colère il s'abandonne :

«L'abus, dit-il, devient trop fort.

Encore un front que l'on couronne ,

Quand le faiseur de rois est mortl Sur ce front lançons mon tonnerre;

Du faible enfln vengeons les droits.

Je veux voir un jour sur la terre Les rois sujets, les sujets rois. •

Dans son conseil alors j'arrive :

(Où les rimeuri n'entrent-ils pas?)

Digilized by GooglcH

En joue U tous met aani qui*TWe t Mais je l'aborde chapeau bas :

■ Jupin,deton arrêt j'appelle.

Ta balance et tca poids sont faux.

Ta cour de justice éternelle A*t>elle eu ses gardes des sceaux?

■Braque tes luiiettès, fieux sire ,

Sur le front couronné par nous;

De la candeur c'est le sourire ,

De la bonté c'est l'œil si doux.

Lorsque les carreaux de son foudre Cliex nos sourds passent pour muets, * Jupiii ne mettrait-il en poudre Qu'une couronne de bluets?i

■ Obi obi dit-il; qu'allais-je faire?

Ailleurs frappons, mou foudre est chaud.

Frappe; mais sur notre bémispLère Vise donc plus bas ou plus haut. ■

Beureux d'aroir su tous défendre.

J'accours des célestes donjoiu;

Quant à Jupin, je fiens d'apprendre Qu'il a foudroyé deux pigeons.

•s»s»a#e»s»e»et»»a»s»e<'«ei»QOaa»s»e»»e»s#<»s

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS

Kl* î A êoixanie an$, *te»

De Damoclès l'épée est bien connue ;

£n aoiige , à table, il m’a semblé la foir.

Soui cette épée et menaçante et nue,

Denys l'ancien me forçait à ni’aasfioir. (éii.) le m'écriaia : Que mon destin s’achère,

La coupe en main, au doux bruit des concerts. (6. O vieux Denys, je me ris de ton glaive* , •

Je bois, je chante , et je siffle tes vers. Utit.)

Servex, disais-je à messieurs de la bonchet Yersexl versez ! messieurs du gobelet.

Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche, Denys ; sur moi fais donc vite un couplet.

Ton Apollon à nos larmes fait trêve:

Il nous égaye au sein d'affreux revers.

O vieux Denys, etc.

Puisqu’à rimer sans remords tu t’amuses,

De la patrie écoute un peu la voix :

Elle est, crois-moi , la première des Muses,

Mais rarement elle inspire les rois.

Du frêle arbuste où bout sa noble sève ,

La moindre fleur parfume au loin les airs O vieux Denys , etc.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire. Quand ses lauriers, de la foudre encor chauds. Vont, à prix d’or, te cacher à l’histoire.

Ou balayer la fange des cachots.

* Denys l’ancien , tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quant à l’hisloire du festin de Damoclès , elle est trop connue pour qu’il soit besoin de la rapporter ici.

Mais t i ton nom, Clio , qui se soulève Sur ton cercueil viendra peser nos fers.

O vieux Denys, etc.

Que du mépris la haine au moins me sanve,

Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger :

Le fer pesant tombe sur mon front chauve; J'entends ces mots: Denyssait se venger.

Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,

La coupe en main , je répète aux enfers ;

O vieux Denys, je me ris de Ion glaive.

Je bois , je chante, et je siffle tes vers.

LA MAISON DE SANTÉ

k VIDAMB a..,, POO. Lk BiINT-PBi. , lOOK DI li PfiTI.

Àia du Ménage de garçon.

Naguère en un royal hospice.

J'allais subir les soins de l'art.

Esculape me fut propice.

Je bénis cet heureux hasard, (bis.)

Mais l'Âroitié , toujours craintive ,

Me dit : « Point de sécurité I Un quiproquo bien vite arrive.

Change de maison de santé, s [hit.)

h. R... elle me transporte.

Je me sens mieux en avançant.

La Bienfaisance est sur la porte ,

Le Malheur salue en passant.

Là , Jeannette est supérieure,

£t le ciel üt de sa bonté La lampe qui brûle à toute heure Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie Entre deux sœurs de charité :

Or, quand Jeanne fait œuvre pie,

C'est un rendu pour un prêté.

De Thalie elle fut tourière Aven talent , grâce et beauté ,

Et la suivante de Molière Fonde une maison do santé.

L'Amitié seule y donne place ;

Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.

Infirmiers, remplisses ma tasse.

C'est aujourd'hui le saint du lieu.

■ Quand il s'agit de fêter Jeanne ,

Mon seul régime est la gaîté.

Je veux m'enivrer de tisane .

Dans celte maison de santé.

LA BOISrVE MAMAN.

CODPT.VTS 4 Vnt DAMS DI TRBRTI AHS , QVI 1*40X101 4PPBLAIT 14 CBARD* uàlB.

Ata : J*étau bon chaaeur aulrtfoit.

Au dire du proverbe ancien , .

L'amitié ne remonte guère.

Bon petit>filf, je n'en croit rien Quand je pense à tous, ma grand* mère.

Ces titres, quelquefois si doux.

Tous paraîtraient-ils insipides?

Bonne maman , consoles-Tous ;

Vous n*arex point eneor de rides.

L*âge a-t-il éteint ros désirs?

Blâmex-Tous les tendres chimères?

Censurer les plus doux plaisirs Est le plaisir de nos grand* mères.

Les ans font-ils neiger sur nous , '

A nos jeux tout se décolore.

Bonne maman , consolex-rous;

Vous ne blanchissex point encore.

L'Amour a peur des grand* mamans , Hais, à prix d'or, combien de vieilles Ont à leurs gages des amants Dont les missives font merveilles !

On sait, pour lire un billet doux ,

Quel moyen prennent ces coquettes.

Bonne maman, eonsolex-vous;

Vous lisex encor sans lunettes.

Quoi ! sans rides , sans cheveux blancs , Et sans lunettes à votre âge !

Voyons si vos genoux tremblants Des ans n'attestent pas l'outrage.

Oui , je vois trembler vos genoux ,

Que l'Amour tendrement caresse.

Bonne maman, eonsolex-vous;

Prenex un bâton de vieillesse.

LE VIOLON BRISÉ

Air : Je regardait Madelinette.

Viens , mon chien, viens, ma pauvre béte: Mange malgré mon désespoir.

II me reste un gâteau de fête;

Demain nous aurons du pain noir, (éti..

Les étrangers, vainqueurs par ruse.

M'ont dit Lier dans ce vallon:

Fais-nous danser! Moi, je refuse;

L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orcbesirc du village.

Plus de fêtes! plus d'heureux jours!

Qui fera danser sous l'ombrage ?

Qui réveillera les anunirs ?

Sa corde vivement pressée ,

Dès l'aurore d'un jour bien doux , Annonçait à la fiancée Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre Nos danses causaient moins d'effroi.

La galté qu'il savait répandre Eût déridé le front d'un roi.

S'il préluda, dans notre gloire,

Auxcbanis qu'elle nous inspirait,

Digilized by Googl

Sur lui jamais pooniis*je croire Que l'étranger le rengerait?

Viens, mon oliien, riens, ma paurre béte; Mange malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête {

Demain nous aurons du pain noir.

Combien sous l*orme ou dans la grange Le dimanche ra sembler long!

Dieu bénira>t-il la reiidange Qu*on ouvrira sans violon ?

Il délassait des longs ouvrages ,

Du pauvre étourdissait les maux :

Des grands, des impôts, des orages,

Lui seul consolait nos hameaux.

Les haines, il les faisait taire;

Les pleurs amers , il les séchait.

Jamais sceptre n'a fait sur terre Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse

M'a rendu le courage aisé.

Qu'en mes mains un mousquet remplace

Le violon qu'il a brisé.

Tant d'amis dont je me sépare Diront un jour , si je péris :

TI n'a point voulu qu'un barbare Dans&l galment sur nos débris.

iOO

Vient , mon chien , Tient, ma pauvre bète; Mange malgré mon désespoir, fl me reste un gâteau de fête ;

Demain nous aurons du pain noir.

LE CONTRAT DE MARIAGE

IHIT& D*Oa AifCIBIf TABUtO.

Aib ; Ah I daignez m'épargner le reete.

« Sire , de grâce , écoutex-moi I (Le prince courait ches sa dame)

• Sire , TOUS êtes un grand roi;

• Daignez me venger de ma femme. •

Le roi dit : • Qu'on tienne éloigné •Ce fou qui m'arrête au passage* •

— ■ Âh I sire , vous avex signé

•Mon contrat de mariage. •

Cet mots font sourire le roi :

• Gardes, je défends qu'on l'assomme.

•Vilain , dit«il , explique-toi. »

— ■Sire, j'ai fait le gentilhomme.

•J'acquis d'ûn argent bien gagné

• Château , blason , titre , équipage;

• Et , sire , tous avet signé

•Mon contrat de mariage.

•J'ai pris femme noble, aux doux yeux,

• Aux mains blanches, au cou de cygne.

• Son père a dit : Par met aieux I

«Mon gendre, il faut que lu roi signe. «Votre nom fut accompagné »D*un pâté de maurais présage, «Sire, quand tous aTes signé «Mon contrat de mariage.

. «rétais en liabit de gala,

«Sire , et , pour abréger l'iiistoire , «Rappeles^Tous que ce jour là «Un beau page tint l'écritoire.

«Ma femme ici Tatait lorgné.

•Hier je l*ai surpris... Quel outrage •Pour TOUS, dont la plume a signé «Mon contrat de mariage 1 •

Le roi dit: «Je n*ai qualité «Que pour guérir les écrouelles.

«Du diable, cornard effronté,'

• Vilains, ici guette tos belles.

«Sur les rois même il a régné,

«Et met un sceau de rasselage

• A tous les gens dont j*ai signé

«Le contrat de mariage. ■

Le ÜTre où j*ai puisé ceci Ajoute que Pépoux morose Faillît mourir de noir souci , - Et que d*un dicton il fut cause >

Dès qu*uu mari peu résigné Prêtait à rire au Toisiuage ,

Le roi , disait-on , a signé Son contrat de mariage.

LE CHANT DU COSAQUE

Air : Dit-mol , nldat , dis-moi , Von souviens-tuî

Viens f mon coursier, noble ami du Cosaque, Vole au signal des trompeUes du Nord.

Prompt au pillage , intrépide i Tatlaque ,

Prête , sous moi , des ailes à la Mort.

L'or n'enrichit ni ton frein , ni ta selle i Mais attends tout du prix de mes exploits. Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle ,

Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides;

La vieille Europe a perdu ses remparts.

Viens de trésors combler mes mains avides; Viens reposer dans l’asile des arts.

Retourne boire à la Seine rebelle ,

Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.

Hennis d’orgueil, etc.

Comme en on fort, princes, nobles et prêtres. Tous assiégés par des sujets souffrants.

Nous ont crié : Venex, soyea nos maîtres:

Nous serons serfs pour demeurer tyrans.

J'ai pris ma lanee, et tous vont devant elle Humilier et le sceptre et la croix*

Hennis d'orgueil , etc.

J’ai d’un géant vu le fantômo immense.

Sur nos bivacs fixer uo ail ardent.

Il 8*écriait : Mon règne recommence 1 Et de ta hacbe il montrait l'Occident.

Du roi det Huns c’était l'ombre immortelle :

Fils d’Attila, j’obéis à sa roii.

Hennis d’orgueil, etc.

Tout cet éclat dont l’Europe est si Hère ,

Tout ce saroir qui ne la défend pas.

S'engloutira dans les flots de poussière Qu'autour de moi font soulerer tes pas.

Eïiace , elface , en ta course nouvelle ,

Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois. Hennis d’orgueil, ô mon coursier Adèle,

Et foule aux pieds les peuples et les rois.

♦s»a»e»e»s#s»es>e»ss»srB»e»stiQ»»»s»e»e»e#e»c#<^

LE BON PAPE

Atm du Sarcifir»

Hélant la Fable et l'Écriture ,

Jadis un malin troubadour D'un pape traça la peinture.

Qu'en me signant je mets au jour.

Ce pontife à sa cbambèière Disait: Quel bon lit d'édredon!

Ma dondoD,

Riez donc 1 Sautez donc !

J'ai tout ce qu'exige saint Pierre,

Oui , de Cytbère vieux routier ,

Je suis entier. (4

Je guis entier de caractère ,

Pour mieux prourer aux norateura Que tout doit obéir sur terre Au serviteur des serviteurs.

Du haut du trône où je me carre Du ciel je tire le cordon..

Hadondon,

Biez done !

Sautez donc I Convenez que sous la tiare Les Amours ont un air altier :

Je suis entier.

Les pauvres peuples ne sont guère Qu'un ban d'esclaves abrutis ,

Où discorde, ignorance et guerre , ■Becrutent pour tous les partis.

Quand sur eux le mal s'accumule , De tous les biens Dieu me fait don.

Ma dondon ,

Biez donel Sautez donc !

Vénus met le pied daus ma mule, Bacebus remplit mon bénitier:

Je suis entier.

Que sont les rois ? de sots bélîtres.

Ou des brigands qui , gros d'orgueil , Donnant leurs crimes pour des titres.

Butre eux se poussent au cercueil.

A prix d'or je puis les absoudre ,

Ou changer leur sceptre en bourdon.

Ma dondon Riez donc I Sautez donc!

Regardez-moi lancer la foudre;

Jupin m'a fait son héritier;

Je suis entier.

Ce rieux conte peu chi'tri table Au bon pape fait dire enfin : * Quittons les amours pour la table:

Je crains que le monde n'ait faim.

Saint Pierre, dans un cas terrible,

A rengainé son espadon.

Ma dopdon ,

Riez donc !.

Sautez donc I

Moi, je cesse dlëtre infaillible, D'Hercule ifaifaitlc métier:..

4,^ «uia entier.

♦•♦8i>Be9ies»fleaes»atiQi»B»Q»ef»s»s<is»>»è»e»e»

LES HIRONDELLES

Ail ifa t/a. romanet 4$ Jouph,

Captif au rivage, du More , üu guerrier, courbé sous ses fers, , , Disait : Je vous revois encore ,

Oiseaux ennemii des lihers.

Hirondelles, que l*espéra|toe (i Suit jiisqu'cD «es brûlants climats, '

Sans doute tous quittes la France:

De- mon pajs ne me parlestTOUS pas ?

Depuis trois ans je TOUS conjure De m'apporter un souTenir - Du Talion , où ma rie obscure Se berçait d'un doux aTenir#

Au détour d'une eau qui ohemiue A flots purs f sous de frais lilas ,

Vous aTez tu notre cbaumine;

* De ce Talion ne me parIes>Tous pas?

L'une -de tous peut-être est née An toit où j'ai reçu le jour.

Là f d'une mère infortunée Vous ares dû plaindre l'amour.

Mourante , elle croit à toute heure Entendre le bruit de mes pas :

Elle écoute, et puis elle pleure.

De son amour ne me parles-TOUs pas?

Ma sœur est-elle mariée?

ATes-TOus TU dé nos garçons La foule', aux noces conTiée,

La célébrer dans leurs chansons?

Et ces compagnons du jeune âge Qui m*ont suiri dans les combats,

Ont'ils revu tous le Tillage ? '

De tant d'amis ne me parlez-Tous pas?

Sur leurs corps l'étranger peut«être Du Talion reprend le chemin;

Sous mon chaume il commande en maître,

De RII lœur il trouble l'hymen.

Pour moi , plus de mère qui prie ,

' Et partout des fers ici-bas.

Hirondelles de ma patrie ,

De ses malheurs ne me parlei-TOUS pas?

LES FILLES

■ coenjsTs a va aai qva sa vbumi TsaaiT db BinDsB

vksB O'uai QDaTRlÎKK riLI.1.

Ata : Férdrillon , oerdrületU , verdn7/e«

Quand des Biles naisseut chex tous.

Pour le plaisir de ce monde ,

Dites-moi , messieurs les épou:^.

Pourquoi chacun de TOUS gronde?

Aux filles, morbleu , nous tenons; Faites-en, faites-en de gentilles t Qu'elles soient anges ou démons.

Faites des filles;

Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,

Que, près des gens qui tous aident ,

Aux femmes qui tous ont trompés Un jour Tos filles succèdent.

Aux filles , morbleu, nous tenons; * Faites«en, etc.

Pour les pères , pour les amants , '

Fille d’humeur folle ou sage

Digilized by Goc^le

Ajoute aiîx cfiarmea des beaux ans,

Ote i l’ennuî du vieil âge.

A leur cœur aussi nous tenons {

Faites-eu , etc.

Pour fiatb^'llc aux fraîches couleurs Quand Anacréon détonne , ' '

Les Grâces arrachent les fleurs Dont cet enfant'le couronne.

I ^ Aux ûlles no^8.nQUs en tenons;

Faites*en , et^. .

Ma>o pour quatre Allés. buvons A loi , n^ari , qui nous aimes.

Pour nos flls nous te le devons:

Que ii’csl'ce , hélas! pour nous-mêmes?

A vos filles, oui, nous tenons;

Faites-en , faites-en de gentilles t Qu’elles soient anges ou démons ,

Faites des filles I Nous les aimons.

as»si»Q»s»s»s»8»9e’QSW<»s»a»éœé<sW»QS9a»ao#i<

LE CACHET

OD LBTTIUI .A SOPoifa

Ai» de la bonne Vieille,

Il vient de toi , ce cachet où le lierre Serpente eh oir, symbole ingénieux;

Cachet où Fart a gra^è sur la pierre

ün jeune Amour ap doigt pijiajéneux;- 11 est sacré « .mÿis.en vain » ma Sophie | A ton amant il offre son secours :

De son pouiqir ma plufne se délie.

Plus de secret, même pour les amours !

Pourquoi, dis*tu, si loin de ton amie.

Quand une lettre adoucit ses regrets , Pourquoi penser qu'une main ennemie Brise le dieu qui scelle nos secrets?

Je ne crains point qu'un jaloux en'délire, Jamais, Sophie, à, ce cifipiJe ait recours. Ce que je crains, je tremble de l'écrire. Plus de secret , mêmé pour les amoars !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide. Qui de Venise ensanglanta les lois 11 tend la main au salaire homicide , Souffle la peur dans, l'oreille des rois; ^

Il Teut tout Tçir , tout entendre , tout lire ; Cherche le mal et l'invente toujours;

D'un sceau fragile il amollit la cire.

Plus de secret , même pour les amours 1

Ces mots tracés pour toi seule , ô Sophie 1 Son œil affreux avant toi les lira.

Ce qu'au papier ma tendresse confie Ira grossir un complot .qu'il vendra.

Ou bien, diti-il, de ce couple qui s'aime , Livrons la vie aux sarcasmes des cours , Et déridons. l'ennui du diadème.

Plus de secret , même pour les amours !

ÀiO

Stili d'effi*oi , je repoune hi plume Qui de rabieiice eOt charmé la douleur*

Pour le cachet la cire en rain a'allume »

On le rompra; j'aurai fait tou malheur.

Par le {rond roi qui trahit la Valliére Ce lâche abua fut transmis à nos jours :

Cœurs amoureux , maudisses sa poussière.

Plus de secret, même pour les amours 1

♦a»soBQs»eas>i»ea9aB»Qi»sae»a»e»sos»i»i»e»easa<

LÀ JEUNE MUSE

aâpovsa a dss coitplbts qoi m'onr irk Auaauis pas

HADBH018ILI.B AO^B 01 12 AKS.

Ail : Oà ê*en vont c$$ gai$ borgers ?

Pour les vers, quoi I tous quittes Les plaisirs de Totre âge I ' Ma muse , que tous flattes ,

Aux Amours rend hommage. .

Ce sont aussi des enfants A la Toix séduisante :

Mais, hélas 1 tous n’aTcs que douse ans.

Et moi j'en ai quarante 1

Pourquoi parler de lauriers ?

De pleurs on les arrose.

Ce n*est point aux chansonniers Que la gloire en fmpose.

La fleur, orgueil dû printemps fiat le prix qui nous tente.

Mail , héiail voui n*ares que doute ani, Et moi j*en ai quarante !

m Jeune oiaeaii , prenet l’essor | .

Égajet le bocage.

Par des chants plus doux encor Brilles dans un autre âge.

De les inspirer je sens

Combien l'espoir m'eiiobante.

Hais Jiélas! tous n’afez'que doute ans.

Et moi j’eu ai quarante !

De me couronner de fleurs.

Oui , TOUS perdrez’l’eiiTie.

Sous des dehors plus flatteurs Vous Terres le génie.

Puissies'Tous pour mon encens Être alors indulgente!

Mais i peine tous aurez TÎngt ans Que j’en aurai cinquante.

— X »e»s»e osa I a os ■■s»s»s»e w s i

ANNIVERSAIRE

Aia : Du Portage de la richtue. ‘

Depuis un an tous êtes née ,

Héloise , le suTet-Tous?

C’est là TOlre plus belle année.

Mais î’aTenir tous sera doux.

Voici des fleurs que l’on tous donne, Pires-Tous-en , et, s’il tous plaît

Cbarmaote avec celte oouronoe N’allet pdint en faire up iwchel*! i

Un enfant qui ne Tieiüit guère ,

Sachant qui vous donna le jour»

Devine que vous saurez plaire;

Vous le connaîtrez , c’est l’Anaour- Dcdoutee-le, pour mille causes , .■

Bien quNl vous soit frère do lait, :

Car de votre chapeau de roses ■ <

Il voudra' se faire un<hoohet. i *!

L'Espérance, aux ailes brillantes,

Sur vous se plaît à volligfir; _

De combieu de (bruies, riantes ,, ^

. Vous dote son prisme. léger I A ses doux songes asservie, , ;

Vous serez heureuse en effet ,

Si pour chaque âge de la vie Elle vous réserve un jipchet.

aeoa»ao— ooeoa— soe>a»s»ejatH!Sia.ais.>e»a»a*f**

IMPROMPTU

soa LB luaufis oa hxpoléor it ob mabii-looisb.

Air : ^on ehaueur autre foiê.

Nous allons devoir aux Amours ^

Dit'On, le bonheur de la terre;

Le sang ooulera doue toujours ,

Soit pour la paix toit pour U guerre Mais ÿ pour uou* rendre le repos , . •

Ne plaignons pas ce qu'il en coûte : ,

Mars en aurait «ersé des Dots,

Vénus n'eu répand qu'une goutte.

♦e»e»e»e»eés'a»s»st9éislW<»aëi»s»aa<»âa<i>a»Q»8»s»e

LA FUITE DE L’AMOÜR

■ ‘ Âia : . ,

Je sois déjà se déployer tes ailes ,

Amour, adieu I mon bel âge est passé.

])’un air moqueur les Grâces inüdèles Montrent du doigt mon réduit délaissé.

S’il fut des jours où j'ai maudit tes-armes , . .

Savais'jc, hélas! que tu m'en punirais?

AhI plus , AtfioUr ; tu nodé éautes de larmes, Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l’enfance ,

Lorsqu’à ta Toix nies yeux'se sont ouverts. «

Dans la beauté j’adorai ta puissance > ,

Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.

Si jeune encor j’ignorais tes alarmes.

Tes sombres feux, le poison de tes traits.

Ahl plus. Amour, tu nous causes de larmes, Plus, quand tu fuis , tu laisses de regrets.

Glacé, par l’âge , il se peut que j'oublie Tous les baisers que Rose me donna ,

Mai» DOD les>pleurs versés pour £uUlie ,

Non lei «oupiN perdus près de Nina.

Pour bien aimer l*une araît trop de eharmes;

Mes vœux pour Pautre ont dû rester secrets.

Ah! plus. Amour , tu nous causes de larmes, • Plus, quand tu fuis , tu laisses de regrets.

Fuis donc , Amour, ma couche solitaire ,

FuisI car déjà tu souris de pillé.

De mes ennuis pénétrant le mystère ,

Les bras tendus , vers moi Vient l'Amitié.

Pour l'éloigner fais luire encor tes armes :

Ses soins sont doux , mais j'en abuserais t Car plus. Amour, tu nous causes de larmes. Plus, quand tu fuis , tu laisses de regrets.

i»eaie»so>»»»e»o#e»sosaÉ»t»s»s»a»s>s»s»â»soi»

LE VIEUX SERGENT

Aia : DU-moip êoldat , distnai, f'eti $ou»Uns-tuT

Près du rouet de sa fille chérie Le vieux sergent se distrait de ses maux,

£t, d'une main que la balle a meurtrie.

Berce en riant deux petits*fils jumeaux.

Assis tranquille au' seuil du toit champêtre.

Son seul refuge après tant de combats,

11 dit parfois : ■ Ce n'est pas tout de naître :

• Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépasi»

Mais, qu*entcnd«il7 le tamhour qui résonne;

Il foit au loin patser un bataillon.

Le sang remonte à ton front qui griionne <

Le vieux coursier a senti l'aiguillon, nélas ! soudain tristement il s'écrie :

• C'est un drapeau que je ne connais pas *.

> Ah ! si jamais vous vengez la patrie ,

•Dieu» mes enfants, vous donne un beau trépas.

■Qui nous rendra^ dit cet homme héroïque ,

■ Aux borda du Rhin » à Jemmape , & Fleurus , ■Ces paysans. Gis de la République ,

■Sur la frontière, à sa voix accourus 1

■Pieds nus, sanspain , sourds aux lâches alarmes,

■Tons à la gloire allaient du même pas.

■ Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.

a Dieu , mes enfants, vous donne un beau trépas!

• De quel éclat brillait dans la bataille ■ Ces habits bleus par la Victoire usési

• La Liberté mêlait a la mitraille

•Des fers rompus et des sceptres brisés.

■Les nations , relues par nos conquêtes , .

■ Ceignaient de fleurs le front de nos soldats. ■Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!

■ Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

■Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.

■Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;

•Par la cartouche encor toute noircie ,

• La France était alors couverte de drapeaux étran* gers.

«Leur bouche eet prêter» flatter les'tjrfaDi*

» La Liberté' déecrte avec ses arme*;

«D'un trône à l’autre ils font oiTrir leurs bras;

• A notre gloire on mesure nos larmes^

■Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépasli

Sa fille alors , interrompant sa plainte ,

Tout en filant , lui chante à demi>voix Ces airs proscrits qui , les fràppant de crainte ^ Out en sursaut réveillé tous les roiA« > . < /

■Peuple , à ton ton'r qne ees chants te réveiUeutI »I1 en est temps, s> dH-il aussi tout bas. < i ■ Puis il répète à’ ses fils qui sommetUent :*

« Dieu, mes enfants, voüs donne un beau- trépas! •

os»saaisi»s|d#tit8¥si»sis»auee<»»*«M»sus»*«»Ma

le' PRiSO'pifNIER. ■ •

Ata de la Batançàfré (d’Ainédée'dC' BèatjÿUn)^

Reine des flots ÿ sur ta barque rapide ,

Vogue en ebantant, au bruit des longs échos.

Les vents sont doux,d-oude est calma etlimpidet Le ciel souri tt vogue, reine des flots.

Ainsi cbame à travers lergrilles ,

Du eiqptif qtii Voit chaque jour;

Voguer la plus belle des filles Sur les flots qui baignent la tour.

Reiue des flots, ete.

Moi , captif à la fleur de Tige •

Dam ce vieux fort inhabité,

“ J'attends chaque jour ton passage Comnïej*attends la liberté.

Reine des flots, etc.

L*eau te réfléchît grande et belle ,

Ton sein Corme |un heureux coolour.

A qui [ta xoile obéit-elle?

Est-«e,au Zéphjr,? est-ce àil'Amour ?

Reine des-flol#, etc.

De quel espoir mon cœur sVnirre!

Tu veux m'afracber de ce fort.

Libre par toi , je vais te suivre :

Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, etc.

Tu t'acrétes:, et ma souÇTranee Semble .niouiUer tes yeux de pleura. •

Hélas 1 aemblable à l'Espérance,

Tu passes, tu fuis , et je meurs.

Reine des flots , etc.

' L'illusion m'est donc ravie !

Blais non ; vers moi tu tends la main.

Astre de qui dépend ma vie ,

Poui* moi tu brilleras demain.

Reine des flots ,* aof ta barque rapide . '

Vogue en chantant i au bruit des> longs èehos Les vents sont doux , l'onde est calme et limpide, Le ciel sourit; j»ogue, reine des flots.

LA VERTU DE LISETTE

Air : J« iogt au quatrihm étage»

Quoi ! de la vertu de Litelte Voua plaiaantex, dames de cour!

EL bien ! d'accord : elle est griaetle , C'est delà noblesse en amour, {hu»)

Le barreau , l’église et les armes ,

De ses yeux noirs font très*grand cas'.' Lise ne dit rien de vos charmes;

De sa vertu ne parlons pas.

D'avoir fait de riches conquêtes L’osex*vous bien railler encor ^

Quand le peuple hébreu dans ses fêtes Vous voit adorer son veau d’ori L'empire a, pour plus d'un service Longtemps soudoyé vos appas.

Lise' est mal avec la police ;

De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte Qu’elle n’y retrouve du feu : *

Un marquis y dont la vie est sainte y* Veut i la cour la mettre en jeu.

Par elle illustrant son mérite ,

Sur les ducs il aura le pas.

Lisette sera favorite $

De sa vertu ne parlons pas*

Ça, meidameslei dénigraDlei,

Si cel lioiiueur Tient la trouver;

Vous vous direa de ses parentes ,

Vous fei'ea cercle à son lever;

Mais dût son iriomphe et ses suites De joie enfler tous lès rabats.

Se confessât-elle aux jésuites.

De sa vertu ne parlons pas.

Croyea-moi, beautés monarchiques.

Le mot. vertu , dans vos caquets ,

Bessemble aux grands noms historiques Que devant vous crie un laquais.

Les échasses de l*étiquelte Guindent bien haut des cœurs bien bas ;

De la cour Dieu garde Lisette 1 De sa vertu ne parlons pas.

i»its»s<is<is»s»e»i»s>iœeuf s»t»Qas»Q»iasa9»s»s

L'ANGE exilé/

à coBiana oa l***.

Alt : A êoîxantê an$ U ne faut pas remettre.

Je veux , pour vous, prendre un ton moins frivole: Corinne , H fut des auges révoltés.

Dieu sur leur front fait tomber sa parole ,

Et dans Tabime ils sont précipités, (éis.)

DonXf mais fragile ^ un seul, dans leur ruine ,

Contre sei maux garde un puitsant secoura ; (6ti.| Il reste armé de sa lyre divine, '■ l

Ange aux yeux bleus, protégez-moitonjourA.i

L'enfer<mugit d'un effroyable rire ,

Quand , dégoûté de l'orgueil des inéchantS)

L'ange qui pleure an accordant sajlyre ,

Fait éclater ses reipords et ses chgp^.

Dieu d'un regard l^arracbe au gouffre immondsi Mais ici-bas veut qu'il ciiarme nos jqurs.

La poésie enivrera le mpnde.

Auge aux yeux bleus, protégez-moi ,tqujours.

Vers nous il volé en secouant scs ailes, ' '

Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.

Soudain la terre entend des voix nouvelles;

Maint peuple erraiit s'arrête émerveillé.

Tout culte alors n'étant que Tharmonie Aux deux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds. L'auteLs'épure aux, parCums du génie. • .

Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

En vain l'enfer, des clameurs de l'envie Poursuit cet aitge échappé de ses rangs;

De l'homme inculte il aaoucit la' vie ,

Et sous le dais montre au doigt les tyrans.

Taudis qu'à tout sà voix prêtant des charmes .Court jusqu'au pôle éveiller les amours.

Dieu compte au ciel ce qu'il sèche' de* larmes'^ Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Qui peut me dire;où luit «ou auréole? *

De son exil Dieu l'«-Ml rappelé ?

Mais vous chaules, mais votre voix console : Corinne, en vous l'auge s'est dévoilé.

Votre printemps veut des lleuis éternelles; Votre beauté, de célestes atours;

Pour un long vol vous déployés vos ailes; Ange aux yeux bleus, protégesmoi toujours.

LE VOYAGEUR

Ais : P/us on etl d» fous i plus on rit,

(Sans lu reprise finale.)

LS VIBILLAIU.

Voyageur, dont l'âge intéresse ,

Quel chagrin Aétrit tes beaux jours?

LS vovAesoa.

Bon vieillard, plaignes ma jeunesse, En butte aux orages des cours.

LS VieiLLXKD.

Le sort est injuste sans doute,

Mais n'est pas toujours rigoureux.

Dieu qui m’a placé sur ta route,

Dieu t’oflTi'e un ami (âis); sois heureux.

LS VOTAGIl'S.

Mes maux sont de tristes exemples Du pouvoir des dieux d*ici*bas.

Bientôt le crime aura des temples:

Des palais il doit être las.

tu YIIILLAID.

Prends mou bras, car un long voyage Endolorit tes pieds poudreux.

Comme toi j^errais à ton âge.

Dieu t’oflfre un ami ; sois heureux.

. LE TOTA6BDR.

Quand j'invoquai dans la tempête Ce Dieu qu’on dit si consolant.

Les poignards levés sur ma tète Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD

Vois m.'i fille, à qui ta détresse Arrache un soupir douloureux t Elle a consolé ma vieillesse.

Dieu t’oilrc un ami; sois heureux.

LE VOTACEDR.

Dans eette nuit profonde et triste.

Ce Dieu vientdl guider nos pas?

Eh! qu*imporle eiiOn qu'il existe,

Si pour lui lions n'existons pas! ‘

r.B VllILLARD. I

Voici ta couche et ta demeure:

Chasse tes rêves ténébreux. ,

Tiens*moi lieu du Gis que je pleure.

Dieu t'ofTre un ami ; sois heureux.

L'étranger reste; il plaît, il aime ,

Et de fleurs bientôt couronné,

Epoux et père , il va lui>niême Dire à plus d’un infortuné:

« Le sort est injuste, sans doute,

Blais n'est pas toujours rigoureux.

Dieu, qui m’a placé sur la route, j

Dieu t'ofTre un ami; sois heureux. » I

t»s »»■»« s» w »»»s>ait«iaie»s»e

MON ENTERREMENT

Bia : Quand on ne dort pat de la nuit. (De Lisbetb.)

Ce matin, je ne sais comment,

Je vois d’Aniours ma chambre pleine; i

J'étais couché , sans mouvement. j

Il est mort, disaient>ils gaîment; !

De l’inhumer prenons la peine.

Lors je maudis entre mes draps '|

Ces dieux que j'aimais tant à suivre. J

Amis, si j'en crois ces ingrats, |

Plaignex-moi {bit) , j'ai cessé de vivre, (ti*.) j

De mon vin ils prennent leur part,

fU caressent nia chambrière :

L’un veut guider le corbillard ,

Et l’autre, d’un tou nasillard,

Me psalmodie une prière.

Le plus grave ordonne à l’instant Vingt galoubets pour mon escorte:

Mais déjà la voiture attend.

PlaigneZ'inoi , voilà qu’on m’emporte.

Causant, riant , faisant des leurs.

Les Amours suivent sur deux lignes; Le drap, où l’argent brille en pleurs, Porte un verre , un luth et des fleurs, De mes ordres joyeux insignes.

Maint passant, qui met chapeau bas.

Se dit: Triste ou gai, tout succombe! Les Amours font hâter le pas.

Plaignex*moi, j’arrive à ma tombe.

Mon cortège , au lieu de prier ,

Chante là mes vers les plus lestes.

Grâce au ciseau du marbrier ,

Une couronne de laurier Va d'orgueil enivrer mes restes.

Tout redit ma gloire eu ce lieu Qui bientôt sera solitaire :

Amis, j'allais me croire un dieu Plaignez>moi , voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment ,

Par là passait mon infidèle;

Lise m'arrache au monument;

PuiK encor, je ne sais comment,

Je me sens renaître auprès d'cIIe.

T)c la TÎe et de «es douceurs Vous qu'à médire l'âge excite.

Vous du monde éternels censeurs, Plaignez-moi , car je ressuscite.

LE FILS DU PAPE

Am : Lison dormait dan» la prairie

Ma mère, quittez la besace.

Le pape avec vous a couché:

Je cours lui rappeler en face Qu'il fut un moine débaiirbé.

Quoique soldat , il va , j'espère ,

Me créer cardinal neveu.

Ab! ventrebleu I Ab! sacrebleu I

Saint-Père , au moins «oyez bon père , Ab! ventrebleu!

Ab ! sacrebleu I

Ou je f... le saint-siège au feu.

Au sacré collège je frappe.

Vient un cou tors : Allons, cagot.

Par mon sabre! va dire au pape Que je suis le fils de Margot.

Dis que Margot fut sa commére;

Que, moi , d'être saint j'ai fait vau.

Ab! ventrebleu! etc.

J'entre en faisant trois résérencos ;

Sa Sainteté bâillait d'ennui.

Mon fils, veux-tu des indulgences?

Non , dis-je; on s'en passe aujourd'hui.

J'ai , si j'en crois Margot ma mère.

Vos goiUs, voire ne*, votre œil bleu.

Âbi ventrebleu I etc.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles. Le soir, pour avoir un jupon,

Vendent le plaisir en guenilles,

Au diable votre âme en répond.

Le diable vous sert de compère ;

Aye* donc l'air d'y croire un peu.

Ab ! venirebieu! etc.

Il me répond: Bien nous aiSige,

Nous sommes pauvres, mon cher fils.

Mais du Purgatçire ; lui dis-je ,

Où passent doue tous les profits?

Donnez-moi les os de saint Pierre:

Que je les vende à quelque Hébreu.

Ahl ventrebleu! etc.

Mon fils, que le diable t'emporte!

Prends ces mille écus, et va-t'en.

(l'est bien peu , dis-je , mais qu'importe ? Bans huit jours j'en viens prendre autant. Tant de sots font encor sur terre Bouillir votre vieux pot-au-feu I Ab! ventrebleu I etc.

Adieu. Margot fera iripaille;

Mes sœurs seront morceaux de roi Quoique j'abborre la prètraille »

D'un chapeau rouge alTublez-moi.

De me transmettre votre chaire.

Bon homme, occupcz>vous un peu.

Ab! ventrebleu!

Ah ! sacrebleu !

Sainl-Pére , au moins soyez bon père; Ah ! ventrebleu !

Ali ! sacrebleu !

Ou je f... le saint-siège au feu.

LE POETE DE COUR

COtPLKTà POl'R LA PKTE DK MARIB ***.

Air de la Treille de sincérité.

On aebèto Lyre et musette :

Comme tant d'autres, à mon tour,

Je me fais poëte de cour, {his.)

Te chanter encore, ô Marie I Non vraiment, je ne l’ose pas.

Ma muse enlin s’est aguerrie,

El vers la cour tourne ses pas. (bis,)

Je gage, s’il naît un Voltaire ,

Qu’on emjlrunte pour l’acheter.

Prêt à me vendre au ministère.

Poiii' loi je ne puis plus chanter.

On achète > etc.

Ce que je dirais pour te plaire Ferait rire ailleurs de pilié :

L’amour est notre moindre alTaire, Les grands ont hanni l’amitiè.

On siffle le patriotisme:

Ce qu’on sait le mieux, c’est compter.

J’adresse une ode à l'égoïsme.

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète, etc.

Je crains que ta voix ne m'inspire L’éloge des Grecs valeureux.

Contre qui l’Europe conspire Pour ne plus rougir devant eux.

En vain ton âme généreuse De leurs maux se laisse attrister.

Moi, je chante l’Espagne heureuse.

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète, etc.

Dans mes calculs. Dieu! quel déboire Si de Ion héros je parlais!

Il nous a légué tant de gloire Qu’on est embarrassé du legs.

Lorsque ta main pare son buste De lauriers qu'on doit respecter, J'encense une personne auguste.

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète , etc.

Pourquoi douter, chère Marie,

Que ton ami change à ce point?

Liberté , gloire , honneur , patrie ,

Sont des mots qu'on n'escompte point.

Des chants pour toi sont la satire Des grands que j'apprends à flotter.

Non, quoi que mon cœur Teuille dire.

Pour toi je ne puis plus chauler.

On achète Lyre et musette (

Comme tant d'autres, à mon tour.

Je me fais poè'te de cour.

COUPLET

BCaiT SDK CN KBCUBIL OB GHS5SoItS MANOSCKfTES DB H. VATSSIÈRB.

Ant : De la République.

Si j'étais roi , roi de la chansonnette ,

Comme en secret me Ta dit maint flatteur. Votre recueil à ma Muse inquiète Dénoncerait un jeune usurpateur.

Car les conseils qu'en si bons vers il donne Au pauvre peuple , objet de tant d'elTroi , Feraient trembler mon sceptre et ma couronne, Si j'étais roi. [bh.)

OCTAYIE.

Ai B de$ Comédienê.

Vient parmi nous , qui brillons de jeunesse , Prendre uu amant, mais couronné de Ûcurs; Viens sous l'ombrage , où , libre atec itresse ,

La Volupté seule a rersé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l*empire A la beauté dont Tibère est charmé.

Quoi! disaient-ils, la colombe soupire Au nid sanglant du vautour affamé 1

Belle Octavie, à tes fêtes splendides,

Dis-iious, la joie a-l-elle jamais lui?

Ton char, traîné par six coursiers rapides ,

Laisse trop loin les Amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains<qu*eilr outrage, Tant d'opulence annonce tou crédit :

Mais suusla pourpre on sent ton esclavage;

Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites;

Que par les grands tes vœux soient épiés;

Déjà, dit-on, nos prêtres bypocrtlcs Ont de leurs dieux mis rencens à tes pieds.

Blais à la cour , lis sur tous les visages ,

Traîtres, flatteurs, meurtriers, rili faquins. Dlnipurs ruisseaux , gonflés par nos orages. Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octarie, ici rien n'eiïaroucbe Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.

Ne lirre plus les roses de ta boucbe

Aux baisers morts d'un fantôme impuissant. ‘

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse, Prendre un amant, mais couronné de fleurs*, Viens sous l'ombrage, oû, libre arec ivresse, La Volupté seule

a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :

Les délateurs respectent nos loisirs.

Tous à leur prince ont prédit que nos armes Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,

Quel mal, dis-tu , tous fuit ce roi des rnis> Vois-le d*un masque enjoliver sa haine.

Pour étotifler çotre gloire et nos lois.

Vois et: coeur faux, que cherchent tes caresses, De tous les siens n'aimer que ses aïeux : Charger dé fers les Muses vengeresses,

Et par scs mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes, Quand sur ton sein il cure son nectar.

Ses feux infects dont s'indignent les voûtes Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton iexe faible est oublieux des erinies;

Mais, dans ces murs ouverts à tant de peurs , N'entends'tu pas des ombres de victimes Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde ;

Avec les siens ne confonds plus tes jours.

Ab! trop souvent la liberté du monde A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse. Prendre un amant, mais couronné de fleurs: Viens sous l'ombrage , oîi , libre avec ivresse La Volupté seule a versé des pleurs.

LES TROUBADOURS

dithtbsmbe.

Aik : Je commence à m'apercevoir.

J’entonne sur les troubadours ün chant dithyrambique.

Malgré goût et logique.

Coulez, vers longs, moyens et courts.

Momus sommeille:

Qu’on le réveille |

Gai farfadet, qu’il rie à notre oreille.

Laissons, malgré maux et douleurs, L’Espérance essuyer nos pleurs.

Lisette, apporte et du vin et des fleurs.

Narguant des lois sévères , Troubadours et trouvères Au ne» des rois vidaient gaînient leurs verres.

Toi> doux rimeur, que la beauté Mène par la lisière ,

Unis parfois le lierre Aux roses de la volupté.

Coupe remplie Par la folie

Met en gaîté femme tendre et jolie.

La colombe d’Anacréou ,

Dan» la coupe de ce barbon ,

Buvait d’un vin père de la chanson.

Narguant, etc.

Toi qui fais de religion

Parade à chaque rime.

Qui sur la double cime Fais grimper la procession ,

Ta muse en masque Est lourde et flasque ;

Mais qu'un tendron te tire par la basque.

Tu lui souris; et le bon vin Pour toi ne vieillit pas en vain.

Beau joueur d'orgue au service divin.

Narguant , etc.

Toi qui prends Boileau pour psautier, Du joug je te délie:

Veux'tu, près de Tbalie ,

De Regnard être l'héritier?

De cette muse

AU

Parfois abuse {

Enivre-la^ Molière est ton excuse.

Elle naquit sur un tonneau ;

Pour lui rendre un éclat nouveau , Puise la joie au fond de son berceau.

Narguant , etc.

Du romantisme jeune appui ,

Descends de tes nuages:

Tes torrents , tes orages Ceignent ton front d'uu pâle ennui.

Mon camarade ,

Tiens i bois rasade ;

C'est un julep pour ton cerveau malade Entre naître et mourir, bêlas!

Puisqu'on ne fait que quelques pas,

On peut aller de travers ici-bas.

Narguant , etc.

Oui, trouvères et troubadours Sablaient force champagne.

Mais je bals la campagne:

L'ode et le vin font de ces tours.

Le ciel nous dote D'une marotte

Tour à tour grave, et quinteuse et falote.

Le soleil s'est levé joyeux.

Le front barbouillé de fin vieux.

Ah ! tout poète est le jouet des dieux. Narguant des lois sévères, Troubadours et trouvères Au net des rois vidaient gaîment leurs verres.

LES ESCLAVES GOULOIS.

CUÂN8oN ADRESSÉE A M. MANDEL.

Air ; Un ioldai , par un coup funeaie.

D'anciens Gaulois , pauvres esclaves.

Un soir qu'autour d'eux tout dormait ■ Levaient la dîme sur les caves Du maître qui les opprimait.

Leur gaîté s'éveille ,

U Ah 1 dit l'un d'eux , nous faisons des jaloux. oL'esclave est roi quand le maître sommeille. »£uivrons*iiousI (4 foîa»)

«Amis, ce vin par notre maître

• Fut conilsqué sur des Gaulois,

• Bannis du sol qui les vit naître

• Le jour même où mouraient nos lois.

• Sur nos fers qu'il rouille

■ Le Temps écrit l'Age d'un vin si doux.

• Des malheureux partageons la dépouille!

> Enivrons*nous !

• Savez-vous où gît l'humble pierre

• Des guerriers morts de notre temps?

• Là, plus d'épouses en prière;

• Là, plus de fleurs, même au printemps

• La lyre attendrie

• Ne l'i'dit plus leurs noms effacés tous.

• Nargue du sot qui meurt pour la patrie 1

»£iiivrons-nous !

«La Liberté conspire encore nAvec des restes de rertu;

• Elle nous dit : Voici l'aurore :

«Peuple, toujours dormiras-tu?

• Déité qu'on vante,

•Recrute ailleurs des martyrs et des fous: • L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.

• EnivronS'nous!

• Oui, toute espérance est bannie, •

• Ne comptons plus les maux soufferts.

• Le marteau de la tyrannie

• Sur les autels rive nos fers.

■ Au monde en tutelle,

«Dieux tout-puissants, quel exemple offrex*vous «Au cliar des rois un prêtre vous attelle.

• Enivrons-nous!

• Rions des dieux, sifflons les sages,

• Flattons nos maîtres absolus.

«Donnons-leur nos fils pour otages :

«On vit de honte, on n'eu meurt plus.

• Le plaisir nous venge :

«Sur nous du sort il fait glisser les coups.

• Traînons gaiinent nos chaînes dans la fange «Etiivroiis-nous ! >

Le maître entend leur chant d'ivresse.

Il crie à des valets : « Courei 1

aQu'un fouet dissipe l'allégresse • De ces Gaulois dégénérés. •

Du tyran <jui gronde Prêts à subir la sentence à genoux,

Pauvres Gaulois, sous qui treml)la le monde, Enivrons>nous!

TREIZE A TABLE

Air de Préville et Taconnei.

Dieu ! mes amis, nous sommes treize à table Et devant moi le sel est répandu.

Nombre fatal] présage épouvantable !

La Mort accourt: je frissumie éperdu, (ter.) Elle apparaît, esprit, fée ou déesse*,

Mais belle rt jeune, elle sourit d'abord [bis.) De vos chansons ranimez l'allégresse*.

Non f mes amis , je ne crains plus la Mort.

Bien qu\>ile semble inTÎtée à 1h fête ,

Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,

Seul je la rois, seul je vois sur sa tête D*un arc-en ciel resplendir les couleurs.

Elle me montre une chaîne brisée ,

Et sur son sein un enfant qui s'endort.

('.aimez la soif de ma coupe épuisée ;

Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

«Vois, medit*elle, esl-cc moi qu'il faut craindre ? •Fille du ciel , l'Espérance est nia sœur.

• Dis'inoi, l'esclave a-t>il droit de se plaindre

• De qui rarraciic au fer d'un oppresseur?

• Ange déchu , je te rendrai les ailes

• Dont iei'bas te dépouilla le sort. ■

Enivrons-nous des baisers de nos belles (

Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

«Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme •Ira franchir tous ces mondes flottants,

• Tout cet ariir , tous ces globes de flamme

• Que Dieu sema sur la route du Temps.

• Mais tant qu'au joug elle rampe asservie, •Goûte sans crainte un bonheur sans remord. ■ Que le plaisir use en paix notre vie;

Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Ma vision passe et fuit tout entière

Aux cris d'un chien , hurlant sur notre seuil.

Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière Lorsque son pied sent le froid du cercueil.

Gais passagers, au flot inévitable

Digilized by Coogl^

Livrons l'esquif qui doit conduire au port.

Si Dieu nous compte , ah! restons treite à tabU; Non t mes amis , je ne crains plus la Mort.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE

Air : J soixante ans il ne faut pat remettre.

Républicains, quel cortège s'avance?

• — Un vieux guerrier débarque parmi nous.

— Vient il d'un roi vous jurer l'alliance?

' — Il a des rois allumé le courroux.

— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes. -Oua t-il donc fait? — Il a brisé des fers. Gloire immortelle à l'homme des deu.v mondesi Jours de triomphe, éclairez Punirers 1

Européen, partout, sur ce rivage.

Qui retentit de joyeuses clameurs,

Tu vois régner, sans trouble et sans servage,

La paix, les lois, le travail et les mœurs.

Des opprimés ces bords sont le refuge :

La tyrannie a peuplé nos déserts.

L'bomme et ses droits ont ici Dieu pour juge. Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!

Nous succombions : Lafayelle accourut,

Afontra la France, eut ’lVashlngton pour maîlrc, Lutta, vainquit, et l’Anglais disparut.

Pour son pays, pour la liberté sainte,

Il a depuis grandi dans les rerers.

Des fers d’Olmulz nous effaçons Tempreinte. Jours de triomphe, éclairez l’univers!

Ce vieil ami que tant d’ivresse accueille ,

Par un héros ce héros adopté ,

Bénit jadis, à sa première feuille ,

L’arbre naissant de notre liberté.

Mais aujourd’hui que l'arbre et son feuillage Bravent en paiz la foudre et les hivers,

Il vient s’asseoir sous son fertile ombrage. Jours de triomphe , éclairez runivers!

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages, Nos vieux soldais , se rappelant ses traits;

Vois tout un peuple et ses tribus sauvages A son nom seul sortant de leurs forêts. L’arbre sacré sur ce concours immense Forme un abri de rameaux toujours verts : Les vents au loin porteront sa semenre.

Jours de triomphe, éclairez Tunivers I

L’Européen , que frappent ces paroles.

Servit des rois , suivit des conquérants ;

Un peuple esclave encensait ces idoles:

Un peuple libre a des honneurs plus grands. Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes Semble chercher des bords lointains et chers: Que la vertu rapproche les deux mondes ! Jours de triomphe , éclairez l’univers !

Digilized by Goo<?le

MAUDIT PRINTEMPS

Am : C*eti à mon maître en l*art de plaire.

Je la voyais de ma fonclre ,

A la sienne tout cet hiver;

Nous nous aimions sans nous connaître; Nos baisers se croisaient dans l'air; Entre ces tilleuls sans feuillage ,

Nous regarder comblait nos jours.

Aux arbres tu rends leur ombrage ; Maudit printemps , reviendras-tu toujours!

Il se perd dans leur voûte obscure.

Cet ange éclatant qui , là-bas, M'apparut , jetant la pâture Aux oiseaux, un jour de frimas :

Ils l'appelaient, et leur manège Devint le signal des amours.

Non, rien d'aussi beau que la neige!

Maudit printemps, revieiidras-lu toujours!

Sans toi , je la verrais encore Lorsqu'elle s'arrache au repos,

Fraiche comme on nous peint l'Aurore Du jour entr'ouvrant les rideaux.

Le soir encor je pourrais dire :

Mon étoile achève son cours;

Elle s'endort, sa lampe expire.

Maudit printemps, reviendras-tu toujours!

C'est Tbiver^que mon cœur implore;

Ah ! je voudrais qu'ou euleiidît Tinter sur la vitre sonore Le grésil léger qui bondit.

Que me fuit tout ton vieil empire.

Tes fleurs, teszépb^'rs, tes longs jours?

Je ne la verrai pins sourire.

Maudit printemps, reviendras-tu toujours I

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS

Aia : soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons! Allah ! gloire au Prophète ! Sur re rocher plantons nos étendards.

Scs défenseurs, illustrant leur défaite.

En vain sur eux font crouler ses remparts, (éis.) Nous triomphons, et le sabre terrible Va de la croix punir les attentats, (bis.) Exterminons une race invincible :

Les rois chrétiens ne la vengeront pas. (bis,)

N'as-tu , Cbios, pu sauver un seul être Qui vint ici raconter tous tes maux?

Psara tremblante eût fléchi sous son maître.

Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux? Lorsque la peste en ton île rebelle Sur tant de morts menaçait nos soldats ,

Tes fils niourauti dieaieul : N'implorons qu'elle: Les rois chrétiens ne nous vengeront pus.

Mais de Chics recommencent les fêtes.

Psara succombe , et voilà ses soutiens !

Dans le sérail comptez combien de tètes Vont saluer les envoyé.s chrétiens.

Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des renitnes! Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.

Le glaive après purifira vos âmes:

Les rois chrétiens ne vous tengeront pas.

L'£urope esclave a dit dans su pensée :

Qu'un peuple libre apparaisse 1 et souduin... Paix! ont crié d'une voix courroucée Les chefs que Dieu lui donne en sou dédain. Byron oiTrait un dangereux exemple;

On les a vus sourire à son trépas.

Du Christ lui -même allons souiller le temple: Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :

Psara n'est plus. Dieu vient de l'eiracer.

Sur ses débris le vainqueur qui repose Rêve le sang qu'il lui reste à verser.

Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse Les derniers Grecs smpendus à nos niâla!

Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :

Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.

Les Grecs! s'écrie un barbare effrayé.

La flotte hellène a surpris le rivage,

iU

£t de Psai-a tout le suiig est payé.

Soyez unifi, ô Grecs, ou plus d'un traître Dans le Irioinplic tgarcra tos pas.

Les nations vous pleureraient peul-cire; Les rois clirétiens ne vous vengeraient p^.

is<4>6<a>«

LE VOYAGE IMAGINAIRE

Ata : Mute des bols , etc.

L'automne accourt et sur son aile humide M'apporte encor de nouvelles douleurs.

Toujours souffrant, toujours pauvre et timide, De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.

Arrachez-moi des fanges de Lutèce;

Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir. Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce ;

C'est là , c'est là , que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère (

Oui , je fus Grec { Pylhagore a raison.

Sous Périclès j'eus Athènes pour mère :

Je visitai Socrate en sa prison.

De Phidias j'encensai les merveilles;

De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.

J'ai sur l'Hyméte éveillé les abeilles ;

C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Dieux, qu'un seul jour, éblouissant ma vue. Ce beau soleil me réchauffe le cœur !

Oiniti

La Liberté , que de loin je snlue ,

Me rrie; Accours, Tlirnsj bulc est vainqueur.

'• Partons ! partons l lu barque est préparée Mer, en Ion sein garde-moi de périr.

Laisse ma Muse aborder au Pirée :

C'est là, c’est là, que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l’Italie ,

Mais Pesclavage en obscurcit l'axur.

Vogue plus loin, nocher, je l’en supplie,

Vogue, où là-bas renaît un jour si pur.

Quels sont ces (lots? quel est ce roc sauvage? Quel sol brillant à mes yeux vient s'olTrir?

La tyrannie expire sur la plage:

C’est là , cVsl là , que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare.

Vierge d’Atbène, encouragez mia voix.

Pour vos climats je quitte un ciel avare ,

Où le génie est l'esclave des rois.

Sauvez ma lyre, elle est persécutée;

Et si mes chants pouvaient vous attendrir.

Mêlez nia cendre aux cendres de Tyrtéc ;

Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

»o»s»QaioaiO

L’IN-OCTAVO ET L’IN-TRENTE-DEUX

PnÉFAC.E DB I.'bOITION IN-OCTIVO OB 1828.

ÂiR du Carnaval,

Quoi ! mes couplets, encore une sottise ! Osez-vous bien paraître in octavo ?

Juge, orilique, et docteur de l'Eglise,

Vont après tous s'ueburner de noureau.

L*in-treiite>deux trompait l'œil du myope. Mais Tos defauts vont être tous sentis :

C'est le ciroii vu dans un microscope.

Mieux vous allait de rester tout petits.

Petits, petits, oui, petits, tout petits.

• Quel Irait d'orgueil! dira la calomnie:

• Ferait-on plus pour des alexandrins?

■ Le cbansoiiiiier vise à l'Académie ,

■ Et veut au Pinde anoblir ses refrains.»

Viser si liaut, malgré cette imposture.

N'est point mon fait , je vous en avertis.

Pour conserver vos lettres de roture.

Mieux vous allait de rester tout petits.

Petits, petits , oui, petits, tout petits.

Je vois deiix sots rendus à leur province: «Messieurs, dit l'un , sifflons le troubadour.

■ U veut des croix , et , pour l'oITrir au prince,

■ A sou recueil a mis l'babit de cour.

»Le roi , dit l'autre , a daigné lui sourire ,

■ Même a trouvé scs vers assex gentils. »

Voyez du roi ce que vous ferez dire I Mieux vous allait de rester tout petits.

Petits, petits, oui, petits , tout petits.

L'humble format sut plaire à celte classe Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs;

11 se fourrait jusque dans la besace De riudigent dont il séchait les pleurs.

A la guinguette iiislruiaant ces recrues,

D'obscurs lauriers j'ai fuit large abatis.

Pour reiicofitrer la gloire au coin des rues,

Mieux TOUS allait de rester tout petits.

Petits , petits, oui, petits, tout petits.

Je dois trembler ; car moi , qui suis propiiète ,

Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.

De tant dVcItos dont la voix vous répète ,

L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous. Déjà mon front sent glisser sa couronne;

Comme les miens vos keauxjours sont partis. Pour disparaître au premier vent d'automne , Mieux TOUS allait de rester tout petits ,

Petits , petits, oui , petits , tout petits.

COUPLETS

SUtt ON raKTSNOU POBTKAIT bR MOI MIS EN TÊTE ü'ONI ÉUITION l>E UEb LIUNSO.NS. (1826.)

Air : Ja logt au quatrième étage.

Petit portrait de fantaisie,

Mis en tête de mon recueil.

Penses-tu que par courtoisie Le monde entier te fasse accueil?

Tu peux le parer, si tu l'oses.

D’un laurier modeste et discret:

Tu peux le couronner de roses :

Non , non , lu u’es pas mon portrait.

Jamais je ne me suis fait peindre , Mais qui donc représentes tu ?

Pcut'ëtre un cafard qui sait feindre Jusqu’au charme de la vertu; üii petit saint > pétri de ruse ,

Qu'à Mont-Rouge on encenserait.

La bonne enseigne pour ma Muse !

Non, non , tu n’es pas mon portrait.

Ou serais-tu l’auteur tragique ,

Qui nalcula , rima , lima Maint rôlë bien académique Qu’en vain a réchaul-Té Talma?

Quoi 1 parer d’une noble image Mes petits vers de cabaret !

Pour l’alexandrin quel outrage!

Non , non , tu n’es pas mon portrait.

Dans ton masque à mine piucée Esl-ce un vil censeur que je vois ,

Rat de cave de la pensée ,

Qu’il confisque au profit des rois?

J’ai de la fraude en pacotille ,

Qu’à la barrière ou saisirait:

Tu me tiendras lieu d’estampille.

Non , non , tu n’es pas mon portrait.

Mais ta laideur serait la mienne,

Que ta gloire y gagnerait peu.

Crains même qu’un prêtre ne vienne Saintement te livrer au feu,

Dans l'avenir je devrais vivre

Que de toi l’on se passerait:

Je suis bien mieux peint dans ce livre Non, non, tu n’es pas mon portrait.

LE GRENIER

Air du carnaval de MeUeonnier,

Je viens revoir l’asile où ma jeunesse De la misère a subi les leçons.

J’avais vingt ans , une folle maîtresse ,

De franrs amis et l’amour des chansons.

Bravant le monde et les sols et les sages ,

Sans avenir, riche de mon printemps.

Leste et jo,veux , je montais six étages.

Dans un grenier qu’on est bien à vingt ans I

C’est un grenier, point ne veux qu’on l’ignore.

La fut mon lit , bien chétif et bien dur;

Là fut ma table; et je retrouve encore Trois pieds d’un vers charbonnés .sur le mur; Apparaissez, plaisirs de mon bel âge.

Que d'un coup d’aile a fustigés le Temps.

Vingt fuis pour vous j’ai mis ma montre en gage, Dans un grenier qu’on est bien à vingt ans!

Lisette ici doit surtout apparaître.

Vire , jolie , avec un frais chapeau :

Déjà sa main à l'étroite fenêtre Suspend son chàlc, en guise de rideau.

Sa robe aussi va parer ma couchette ;

Respecte , Âmour , se» plis lon^s et floltnnts.

J’ai su depuis qui pavait sa toilette.

Dans un grenier qil'on est bien à vingt ans!

A table un jour, jour de grande richesse.

De mes amis les voix brillaient en chœur.

Quand jusqu^ici monte un cri d'allégresse :

A Marengo Bonaparte est vainqueur!

Le canon gronde; un autre chant commence Nous célébrons tant de faits éclatants.

Les rois jamais n'envahiront la France.

Dans un grenier qu’on est bien à vingt ansl

Quittons ce toit où ma raison s’enivre.

Oh! qu’ils sont loin ces jours si regrettés! J’échangerais ce qu'il me reste à vivre Contre un des nioisqu’ici Dieu m’a comptés.

Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie.

Pour dépenser sa vie en peu d'instants.

D’un long espoir pour la voir embellie ,

Dans un grenier qu’on est bien à vingt ans!

Ci»a ■»»»»»« B »o»a

LE CHAPEAU DE LA MARIÉE

Air :

Demain engages votre foi:

A l’église ailes sans scrupule.

Fille trompeuse, oublies inoi Pour un époux riche et crédule.

Des roses, qui naissent pour lui.

La dîme à tort me fut payée;

Mais en retour j'ofTre aujourd'hui Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oraiiper;

Qu'à rotre voile on les attache.

Sous le joug lier de sc ranger,

Que l'époux dise : Elle est sans tache. J/Amour se plaint , mais c'est tout ha.s Mais par vous la Vierge est priée.

Allez; on n'arrachera pas Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure, Les garçons vous déroberont Une plus secrète parure !

La jarretière , pensez-y I Chez moi vous l'avez oubliée.

Me faudra-t-il la joindre aussi Au chapeau de la mariée?

La nuit vient; vous poussez deux cris, Imités de ce cri si tendre Qu'un jour, au cœur le plus épris , Votre innocence a fait entendre.

Le lendemain , l'époux cent fois Raconte à la noce égayée Qucl'ITymen s'est piqué les doigts Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé , ce mari !

Ah I qu'il le soit bien plus encore.

Dieu ! quel fol espoir in*a souri ,

Quand pour lui Tautel $e décore!

Malgré le prêtre et ton serment ,

Oui , par tes pleurs justiCéo,

Tu Tiendras payer à ramant Le chapeau de la mariée.

L’ANGE GARDIEN

Air ‘ Jailit un célèbre empereur.

A riiospice un gueux tout perclus Voit apparaître son bon angc;

Gaîinent il lui dit; Nu faut plus Que votre altesse se dérange.

Tout compté , je ne tous dois rien :

Bon ange, adieu; porleZ'Vous bien.

Sur la paille, né dans un coin ,

Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche? Oui, dit l’ange: aus^i j’eus grand soin Que ta paille fût toujours fraîche.

Tout compté , etc.

Jeune et vivant à l'abandon , .

L’aumône fui mon patrimoine Oui , dit l'ange , et je le fis don Des trois besaces d’un vieux moine Tout compté , etc.

Soldat bientôt, courant au feu,

Diaitized bv GooqIc

h. perdis une jambe en route.

Oui, dit l*anget mais avant peu Cette jambe aurait eu la goutte.

Tout compté , etc.

Pour mes jours gras, du vin fraudé Mit le juge après mes guenilles.

Oui, dit l’ange; mais je plaidai ;

Tu ne fus qu’un an sous les grilles.

Tout compté i etc.

Chez Vénus j^entre en maraudeur; C'est tout fruit vert que j’en rapporte. Oui, dit Fange; mais, par pudeur.

Là je le quittais à la porte.

Tout compté , etc.

D’un laidron je deviens l’époux ,

Priant qu’il ne soit que volage.

Oui, dit l’ange; mais nul de uous Ne se mêle de mariage.

Tout compté , etc.

Vieillard , alTrauchi de regrets ,

Au terme heureux cnfio atteins-je? Oui, dit l’ange: et je liens tout prêts De l’huile, un prêtre et du vieux linge. Tout compté, etc.

De l’enfer serai-je habitant,

Ou droit au ciel veut-on que j’aille ? Oui, dit l’ange; nu bien non, pourtant Crois-moi, tire à la courte-paille.

Tout compté , etc.

Ce pauvre diable* ain*i parlant.,

Meitait.en gaîté tout l’hoapice..

Il éternue.; et, B’ettvplapt,

L*ange lui dit: Dieu te bènisae^!

Tout compté , je ne vous dois rien:

Bon ange; ndieu'; porte*‘voua bien.

L’ÉCHELLE DE JfACOB.

Aie : Ah I ù ma dame me vojaiti

Lorsqu’un •p'alriarcbe, en dormùnt,

Vit la plus longue des échelles,

Où , de crainte d’user leurs ailes.

Les anges montaient lestement- Jusqu*aui portée du Qrnianaent;

Il vit ses eis, quelqu’un l’assure , . ‘

Sur l’échelle aussi SC bisser, ...

Croyant qu’au ciel on fait l’usure.

Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

De ce cri du fils d’Tsaac Sa race ne tient aucun compte.

A l’échelle chaque Hébreu monte , Fraudant eau-de-vie et tabac ,

Des écus rognés dans. un sac..

Chargés de bijoua et de traites.

Ils vont d’abord, pour commercer, .

Aux anges vendre des lorgnettes.

Grand Dieu! le pied va leur glUscrl. .

Digi;i/'

; , CiKjgIc

Mais Jacob en voit deux ou trois * Dont nos désastres font la gloire;

Un page leur tient l’écritoire.

Ils ont des litres, et, je croie.

Des ciacbats et même des croix.

Riches de l’or de cent provinces ,

Sur leur coffre ils ont fait tracer:

Mont-de-piété pour les princes.

Grand Dieul le pied va leur glisser.

•Âhl dit Jacob, des fils si chers Prouvent que Dieu tient sa promesse; Seuls iis font la hausse et la baisse , Ont seuls tous les emprunts ouverts :

Mes fils régnent sur l’uiiivers'!

C’est la peste à qui rien n’échappe!

Voyez dix rois lès caresser;

Ils se font bénir par le pape;

Grand Dieü ! le pied va leur glisser.

Qui les suit ? C'^est un cordon bleu Qu'en frère chacun d'eux embrasse.

Cet homme est-il bien de ma race ?

Son iroU pour c»ni le prouve un peu , Mais sandi» n'est pas de l'bébreu.

A mes fils comme il se cramponne} Quoi ' pour voir le Jourdain hausser, Ils ont assuré la Garonne!

Grand Dieu i le pied va léur glisser.»

MM. de Rothschild- frères.

Tandis qu'il les voit à grands pas Sur l'écbelle élever leur course ,

Vient Satan , qui crie : ■ A la Bourse ! Messieurs, on craint de grands débats. > Bien vite ils regardent en bas.

La tête tourne à la sequelle Dont l'orgueil est si haut placé.

Le diable a secoué l'échelle.

Grand Dieu I le pied leur a gUssél

LA MÉTEMPSYCOSE

Aia du vaudeville de la Robe et de$ Bottes,

Grand partisan de la métempsycose ,

En philosophe , hier, sur l'oreiller ,

De mes penchants pour connaître la cause , J'ai mis mon âme en train de babiller.

Elle m'a dit: Tu me dois un beau cierge. Car sans mon souffle au néant tu restais: Mais jusqu'à toi je n'nrrivai point vierge.

>— Ah I mon âme , je m'en doutais ,

Je m'en doutais, je m’en doutais.

bis.

Je m’on souviens, oui, dit-elle, humble lierre. J'ai couronné jadis des fronts joyeuxi Puis, échaulTant plus subtile matière.

Polit oiseau , je saluai les cieux.

Dans le bocage , auprès des pastourelles.

Je voltigeais, je sautais, je chantais.

L'iudépendancf agraudissait mes ailes.

— Ah mon âme , etc.

Je fus Médor, des chiens le plus habile.

Qui , d’un aveugle unique et sûr appui , Entre scs dents sut prendre une sébile , Guider son maître et mendier pour lui.

Utile au pauvre , au riche sachant plaire , Pour nourrir l’un , chez l’autre je quêtais. J’ai fait du l>ien , puisque j’cu ai fait faire. — Ah I mon âme , etc.

Puis j'animai la beauté d’une fille.

Que j’étais bien dans ma douce prison I Mais de mon gîte on s’empare , on le pille; Tous les Amours y mettent garnison.

En vrais soudards iis y faisaient esclandre, Et jour et nuit, dit coin que j'habitais,

A la maison je voyais le feu prendre.

— Ah ! mon âme , etc.

Sur tes penchants que mon récit t’éclaire: Mais, dit mon âme, apprends aussi de moi Qu’au ciel un jour ayant osé déplaire.

Pour m’en punir, Dieu m’enferma chez toi. Veilles, travaux, artifices de femme.

Pleurs, désespoir et des maux que je lais. Font qu'un poëte est l'enfer pour une âme. — Ah! mon âme, je m'en doutais,

Je m'eu doutais, je m'en doutais.

LES PAUVRES AMOURS

Àia : Jupiter un jour en fureur.

Trois douzaines de Cupidons,

Qu*une actrice a mis sur la paille,

Hier mendiaient, et la marmaille Les poursuirait de gais lardons.

Chez Lise ils frappent d'un air triste : Lise répond : Nous sommes sourds.

Quoi! vitrez-Tous donc toujours , Vieuz petits culs nus d^Amours?

Allez, Dieu tous assiste !

Partout en Francis on tous fourra.

Vous avez guindé la sculpture.

Vous arez fardé la peinture.

Vous affadissez FOpéra.

' Des Anacréons j'ai la liste;

Ils encombrent ville et faubourgs. ' Vous les couronnez toujours ,

Vieux petits culs nus d'Amours :

Allez , Dieu tous assiste I

Quittez votre Olympe en débris.

Que Mars, Phébus , Bacohus , MiuerTe, Voguent avec vous de conserve;

A Guide remmenez Cypris.

Les Grâces suivront à la piste ,

Pbébé guidera Totre cours.

' Émigrez, mais pour toujours,

’ Vieux petits "cüls'nus d'imours ;

Allez , Dieu, vous assiste I

ËmbaUcz avec tous vos dieux , .

Flore et l’Aurore aux doigts de roscs;

Par leur nom appelons les choses.

Les choses nVn plairdnt'que mieux.

Mon coeur' àTàmant qui persiste Se rend bien sans .votre secours;

Sans vous j’aimerai toujours,

Vieüx petits culs nus d’Amours ; ^lez , Dieu .vous assiste ! .

En leur rermapl la porte au nez.

Parlait. ainsi la tendre Lise,

Quand près d’eux passe une marquise Dont à peine ils sont les aînés.

La dame, quoique moraliste.

Leur dit : Hendez nioi nies beaux jours Dans ma chambre et pour touj* nrs , Cbcjrs petits culs nus d’Amours .

• Veoex , Dieu v«us assiste! • .

* On ne se 8Chndàlisèraipas>de:certaiii mot placé dans ce refrain, si Ton se rappelle. que ce mot était employé par les daines de la cour avant la révolution, pour désigner une îiiode du temps. Madame de Genlis raconte "à 'ce sujet', dansées Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.

A M. GOHIER

UEKNIBR PBMIDBNT DO DIBICTOIBB % QOI M 4VAIT ADRBIBB OKI CHAH60K, DONT H KEPBAIK EST t

Fûuettfi I Fouette /

Chante toujours; ne Vendore pas.

Air du vaudeville des Chevilles de maître Adam

Oui t je dormais sur un petit volume »

Qui me vaudra d'être encore étrillé;

Lorsqu'eii flatteur le bout de votre plume.

Me chatouillant, m'a soudain réveillé.

Je me suis dit : C'est présage céleste I Les mauvais jours seraient-ils donc passés?

Car, je ne sais si quelque fouet nous reste ,

Mais jusqu'ici c'est nous qu'on a fessés.

Tout gai frondeur , semant le ridicule.

Ne peut , che* nous , qu'en recueillir du mal. Notre empereur portait longue férule ;

Puis est venu le martinet royal ;

£t puis le knout, et puis les lils d'Ignace .

Dont tous les fouets contre nous sont dressés. Dieu soit béni ! mais , s'il ne nous fait grâce. Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bieu reçu ma part des élriviëresj! Grippe-Minaud m'eu donna pour trois mois

En refaisant des nœuds à ses lanières.

Il me poursuit encor d'un œil sournois.

Si de Tartufe on n'entend les trois messes ,

Si pour les grands l'encens ne brûle asser ,

C'est fait de nous! nos seigneurs les jeati-fesses Aiment à roir les bonnes gens fessés.

Vous qui cbantez comme on chante au bel âge, Des rois , des saints ne plaisantez donc pas ;

Ou, trop enclin au joyeux persiflage.

Vivez longtemps; allez bien tard là-bas.

Car en enfer un marque votre place;

Des noirs démons les bras sont retroussés.

Vous et Collé, même aussi votre Horace, Ensemble un jour vous serez tous fessés.

LE CONVOI DE DAVID

Air de Roland.

Non , non , vous ne passerez pasi Crie un soldat sur la frontière,

A ceux qui de David , hélas 1 Rapportaient chez nous lu poussière.

— Soldat, disent-ils dans leur deuil.

* Les enfants de ce grand peintre , ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en Fruiice, ont été obligés de le faire inhumer dans le üiinetière commun de Bruxelles, où ses amis lui font élever un obélisque triangulaire eu marbre noir.

Pro8crtt«oD ausii sa mémoire ?

Quoi! vous repousses son cerOUeil,

Et Torus hérites de sa gloire I

,{Chmur,) . .

Fût-il privé de taus les biens ,

Eût-il à trembler sous uii.niaître,,. *

Heureux qui meurt parmi les siens , .

Aux bords sacrés (éisj qui l'ontTU usUre! (kit-)

Non , non , vous ne passeres pas !

Dit le soldat aven furie.

•^Soldat, ses yeux, jusqu'au trépas «

Se sont tournés vers la patrie.

11 en soutenait la splendeur Du fond d'un exil qui l'honorc; . .

C'est par lui que notre grandeur Sur la toile respire encore.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non , non , vous ne passerex pas.

Redit plus bas la sentinelle.

— Le peintre de Léonidas Dans la liberté n'a vu qu'elle.

On lui dut le noble appareil Des jours de joie et d'espérance ,

Oû les beaux-ATts â leur réveil Fêtaient le réveil de la France.

Fûl-il privé de tous les biens , etc.

Non , non , vous ne passerex pas .

Dit le soldat , c'ait ma consignée

— Du plus grand de tous les soldats Il fut le peintre le plus digne.

A Taspecl de l'aigle si Ger ,

Plein d'Homère et l'ànie eialtée , David crut peindre Jupiter;

Hélas I il peignait Proniéthée.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non, lion , vous ne passerez pas.

Dit le soldat, devenu triste.

— Le liéros après cent combats Succombe, et l'on proscrit l'artiste 1 Chez l'étranger la mort rallemt; Qu'il dut trouver sa coupe amère 1 Aux cendres d'un génie éteint , France, tends les bras d'une mère.

Fût-il privé de tous les biens , etc.

Non, non, vous ne passerez pas.

Dit la sentinelle attendrie.

— Eb bien , retournons sur nos pas.

Adieu , terre qu'il a chérie !

Les arts ont perdu le Gambeau Qui Ht pâlir l'éclat de Rome.

Allons mendier un tombeau Pour les restes de cc grand. houiiuc.

(Chœur.)

Fût-il privé de tous les biens,

£flt-il à trembler sous un maître , Heureux qui meurt parmi les siens Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

iii>nt'niO'>t>ïï't‘ni>r'>Tffn t*'>ïï'o‘n'a"r8-ni>-nn'r't-fif nttniftn<nitn#()#

LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE

Aia :

L'alouette à peine éveillée Chaule l'aurore d'un beau jour;

Suis le chasseur sous la feuillée ,

Laitière; il parlera d'amour.

Dans la rosée allons, ma chère.

Cueillir pour toi (leurs du printemps.

— Non, beau chasseur, je crains ma mère.

Je ne veux pas perdre mon temps.

Ta mère et sa chèvre fidèle Sont loin derrière ce coteau.

Écoute une chanson nouvelle Qui vient des dames du château.

Fille qui la peut faire entendre Doit üxer les plus inconstants, i — Chasseur, j'en sais une aussi tendre.

Je ne veux pas perdre mon temps.

Pour la dire, apprends l'aventure Du spectre d'un baron jaloux.

Entraînant à sa sépulture La beauté dont il fut l'époux.

Ce récit , quand la nuit est uoiro ,

Fait frissonner les assistants.

— Chasseur, je connais celte histoire Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis l'enseigner des prières Pour charmer la fureur des loups,

Ou pour conjurer des sorcières L'œil nialfaisant tourné vers nous.

Crains qu'une vieille en sa misère Ne jette un sort sur ton printemps.

•—Chasseur, n'ai>je pas un rosaire?

Je ne veux pas perdre mon temps.

Eh bien, vois cette croix qui brille;

Compte ses rubis précieux.

Sur le sein d'une jeune fille ,

Elle attirerait tous les >eux.

PreridS'la , malgré ce qu'elle coOte ;

Mais songe au prix que j'en attends.

— Qu'elle est belle ! ah ! je vous écoute.

Ce n'est pas là perdre mon temps.

BONSOIR

COIIPLBTS A V. LAISNET, lUPaiirETUl A PÈBOMIR*.

Aie de la République,

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore A nos beaux jours promptement écoulés.

* C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe , il me fit prendre goût à la poésie , me donna des leçons de versilicalioii et corrigea mes premiers essais.

Comme ils sont loin , les fenx de notre aurore l

Que de plaisirs avec eus envolésl

Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse?

Non { la gaîté nourrit encor l'espoir.

Mon vieil ami , quand pour nous le jour baisse , Souhaitons-nous un'gai bousoir.

Cinquante hivers ont passé sur ta têtef J'ai de bien près cheminé sur tes pas.

Mais ces hivers ont eu leurs jours de fêle.

Tout ne fut point aquilons et frimas.

Aurions-nous mieux employé là jeunesse ,

Vécu moins vite avec un riche avoir ?

Mou vieil ami , etc.

Dans l’art des vers , c'est toi qui fus mon maître (Je t’eflaçai sans te -rendre jaloux.

Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître Sont des chansons , ces fruits sont assex doux. Dans nos refrains que le passé renaisse.

L’illusion nous rendra son miroir.

Mon vieil ami, etc.

Reposons-nous , car les Amours , sans doute , Pour qui jadis nous avons tant marché.

Nous crîraient tous, s'ils nous trouf aient en route: Ailes dormir , le soleil est couché.

Mais l’Amitié, l’ombre fât>elle épaisse ,

Vient allumer nos lampes pour y voir.

Mon vieil ami , quand pour nous le jour baisse Soubaitonsmous un gai bonsoir.

LE SACRE DE‘ CHARLES LE SIMPLE

Air du beau Trlttan (de Beauplan).

Français^, que Reitna a réunis y Criez : Montjoie et Saint-Denis I Ou a re-fait la sainte ampoule,

Et , comme au temps de nos aïeux ,

Des passereaux lâchés en foule Dans l’église rolent joyeux.

D’un joug brisé ces vains présages'

Font sourire sa majesté.

Le peuple s’écrie : Oiseaux, plus que nous soyez sage ; Gardez bien^ gardez bien votre liberté. (Ws.)

Puiiqu’aux vieux us on rend leurs droits,

Moi , je remonte à Charles trois.

Ce successeur de ('.harlemague De Simple mérita le uoni.

Il avait couru l'Allemagne,

Sans illustrer son vieux pennon.

Pourtant , à son sacre on se presse;

Oiseaux et flatteurs ont chanté.

Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle allégresse I Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux.

Ce roi , grand asâieur d'impôts.

Marche entouré de ses fidèles.

Qui tous , en des temps moins heureux,

Ont suiri les drapeaux rebelles D'un usurpateur généreux.

Un milliard les met en haleine;

C'est peu pour la fidélité.

Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre chaîne; Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Aux pieds de prélats cousus d*or Charles dit son confileor.

On rhabille, on le baise, on l'huile.

Puis, au bruit des hymnes sacrés.

Il met la main sur l'Evangile.

Son confesseur lui dit : •> Jurez :

» Rome , que l'article concerne ,

• Relève d'un serment prélé. ■

Le peuple s’écrie : Oiseaux, voilà comme on gouverne-, Gardez bien, gardez bien votre liberté.

De Charlemagne , en vrai luron.

Dès qu’il a mis le ceinturon ,

Charles s’étend sur la poussière.

Roi crie un soldat, levez-vous!

■ Non , dit l’évêque ; et, par saint Pierre , •Je te couronne : enrichis-nous.

• Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.

• Vive la légitimité! »

Le peuple s'écrie ; Oiseaux, notre maître a des maîtres: Gardez bien , gardez bien votre liberté.

Oiseaux , ce roi miraculeux

Va guérir tous les scrofuleux.

Fuyez, vous qui de sou cortège Dissipez seuls l'cniiui nioricl:

Vous pourriez faire un sacrilège En voltigeant sur cet autel.

Des bourreaux sont les sentinelles Que pose ici la piété.

Le peuple s’écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes. Gardez bien, gardez bleu voire liberté.

POUR LA PÊTE DH MARIE

(C'est un. dindon qui est censé parler.)

\ Air : AtleX’Vous^en , gens de la noce.

, Ave , Maria I ma voisine,

' Que le ciel daigne vous toucher!

Mont-Rouge, où l'Esprit saint domine.

M'envoie ici pour vous prêcher. •

On exalte en vain votre grâce.

Votre gaîté, vos heureux goûts.

Glousl glous I glous! glous ! (bit.) Hecoiinaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convertissez-vous.

Vous applaudissez aux lumières D'uu siècle aveugle et perverti t Votre raison ne sc plaitguêres

Qu'avec Voltaire et son parti.

Alil préférez à leur audace L'espril d'un frère coupe-choux.

Giousl glousl glous! glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convcrlisser-Tous.

Les arts vous tiennent sous le charme; Phébus pour vous prend sou archet.

Mais leur gloire aussi nous alarme , Demandez à l'ami Francliet.

Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse.

Sont toujours de méchants ragoûts.

Glous ! glous! glousl glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace ;

Pleurez et convertissez-vous.

Cessez de vanter l'iudustrie

Dont votre époux soutient l'honneur.

Vous croyez qu'il sert la patrie.

Que du travail naît le bonheur;

Mais au peuple on rend la besace , Pour qu'il dépende encor de nous.

Glous! glous! glous! glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace :

Pleurez et convertissez-vous.

Vous êtes surtout bienfaisante;

Le pauvre au pauvre le redit.

5iais la bonté reste impuissante Lorsqu'on est chez nous sans crédit.

Voici les parts qu'il faut qu'on fasse : A nous l'or, aux pauvres les sous.

GIousl gloufil glous! glous!

Rccounaissez la toîx d'Ignace :

Pleurez et coiiTertissez*Tou8.

Grâce à tous les gens de nia robe ,

Qui sont martyrs en ces bas lieux ,

Souffrez qu'à l'enfer je d<l'rnbe Votre âme si digue des cieux.

Avant peu, si Dieu nous fait grâce.

On rôtira d'autres que nous.

Glous! glous 1 glous! glous!

Reconnaissez la voix d'Ignace:

Pleurez et convertissez-vous.

Oui, Marie, en vain l'on se moque Du pauvre père de la foi;

Vos beaux esprits, que je provoque,

A table plairaient moins que moi.

Qu'à la vôtre on me donne place.

J'embellirai ce jour si doux.

Glous! glous! glous! glous!

De truffes parfumez Ignace :

Riez et divertissez-vous.

e<e»»>ee'»e'»'S'a<>e#e»eeiee<e'fl'e>e<»a»e'ee'o<o'e«e'e'>e<e'e<ee^fl<e^

COUPLETS

SDR LA JOURNÉE DE WATERLOO

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

De vieux soldats m'ont dit : « Grâce à ta Muse, sLe peuple eniiu a des chants pour sa voix.

• Ris du laurier qu'un parti te refuse :

» Consacre encor des vers à nos exploits.

• Chante ce jour qu^invoquaient des perGdes> •Ce dernier jour de gloire et de revers. >

J'ai répondu , baissant des ^eux humides : . Son uom jamais iVattristera mes vers.

Qui, dans Athëue, au nom de Chéronée Mêla jamais des sons harmonieux?

Par la fortune Athènes détrônée Maudit Philippe et douta de ses dieux.

Un jour pareil voit tomber notre empire ,

Voit l'étranger nous rapporter des fers .

Voit des Français lâchement leur sourire.

Sou nom jamais n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles!

Disaient les rois : peuples, accourez tous!

La Liberté sonne ses funérailles :

Par vous sauvés, nous régnerons par vous.

Le géant tombe , et ces nains sans mémoire A l'esclavage ont voué l’univers.

Des deux côtés ce jour trompa la gloire.

Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déjà les hommes d’un autre âge De ma douleur se demandent l’objetl Que leur importe, en clTet, ce naufrage?

Sur le torrent leur berceau surnageait.

Qu'ils soient heureux! leur astre qui se lève Du jour funeste efface les revers.

Mais, dût ce jour n’étre plus qu’un vain rêve Sun nom jamais u'attristera mes vers.

giaxito a Btaigio aytig BQ9<n M »Q W

COUPLET

iCKfT son l’album DB VADAMB AMÉDÉB DB T...

. Air :

Que bien longtemps cet album tous redise Qu’un cliftusonnier tendre, mais déjà vieu^} Trourant en vous bonté y grâre , franchise.

Fut un moment la dupe de vus yeux.

Quoi I par amour? Non : il n’y doit plus croire; Mais, lasl il prit, par vous trop bien flatté, Pour un sourire de la gloire Le sourire de la beauté.

s^oeesitsieeeeeiBie^ai»— i

ORAISON FUNÈBRE DE TURLUPIN

Ain : C'e$t ù boire , à boire , à boire ,

C*e$t à boire quHl noue faut.

Il meurt , et la joie expire!

Il meurt, lui qui si souvent Nous a fait mourir do rire A son théâtre en plein vent!

Il nous charmait à toute heure ,

Ahl

Soit en Gilles, soit en Scapin.

Que l'on pleure, pleure, pleure.

Au convoi de Turlupin.

Sans daigner le reconnaiire ,

Notre siècle si profond A. vu Socrate renaître Sous l'habit de ce bouffon.

Pour que son nom lui survive.

Ah!

Prends, Cllo, prends ton calepin Qu'on écrive, écrive , écrive L'histoire de Turlupin. . .

Culot d'une sainie abbesse Et d'un prélat respecté,

Turlupin de sa nol)lcsse Ne tirait point vanité.

Il ne pouvait voir sans rire Ah!

Ses aïeux cités dans Turpin.

Qu'on admire , admire , admire Le bon sens do Turlupin.

D'abord il prit la Bastille ,

Fut soldat , et puis blessé ,

Vint jouer à la Courtille,

Par la misère engraissé.

La gaîté fut sa recette ,

Ah!

Sa poudre de perlimpinpin.

Qu'on achète, achète, achète Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses.

Aux pauvres, ses bons amis.

Digitiz!

En raûslolant ses chau.sscs ,

Il disait, pauTre et mal mis : '

Au Yrai bonheur puisqu'il mène,

Ab !

Le sabot vaut bien l'escarpin.

Que Ion prenne, prenne, prenne Des leçons de Turlupin,

Du roi viens voir la personne.

• Non, répondait-il, non pas.

Olera-l-il sa couronne Quand je mettrai chapeau bas?

Ma foi , s'il faut crier vive i

Ah!

Vive l'anii qui cuit mon pain!

Que 1 on suive , suive , suive L exemple de Turlupin.

• Chante au peuple des dimanches Les vainqueurs pour dix écus.

'Moi, déshonorer mes planches 1 .

Non, dit-il, gloire aux vaincus i ■ En prison suis*nous donc vite.

Ah!

Je vous suis, monsieur de Crispin Qu'on imite, imite, imite Ce beau trait de Turlupin.

— Veux'lu qu'Ignace t'assiste — Non, fi de ces noirs manteaux!

Entre eux et nous il existe Bivalité de tréteaux.

Ton dieu -, Marie- Âlacoque ,

AIiI

N'est pas plus mon dieu que Jupin.

Qu'on invoque, invoque, invoque Le dieu du bon Turlupin.

Jklessieiir^, honorons la cendre Do qui n'eut qu'un seul défaut.

Sa mère était chaude et tendre, _ Turlupin fut tendre et chaud.

Il eût de la pomme d'Èvc ,

Ahî

Croqué jusqu'au dernier pépin.

Qu'on élève , élève , élève Une tombe à Turlupin.

AVRIL 181A

Air*: Guide mes pas , ô Providence I (Des Deux • Journées.)

VSF.UIER GRENADinn.

A notre poste on nous oublie.

■ Richard , minuit sonne au château.

DF.tXtÈMB GRBNADIRR.

Nous allons revoir l'Ilulie.'

Demain, adieu Fontainebleau !

PREUIBR OREXADIRR.

Parle ciell que j’en remercie,

L'ilc d’Elbe est un beau climat.

DSCXISHB GRBNADIBR.

Fût-elle au fond de la Russie •

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat. EN6EUBr.B.

Vieux greutidicrs, suivons un vieux soldat. Suivons un vieux soldai, (fris.)

neCXlÈMB 6RENADIBR.

Qu’elles sont promptes les défaites.’

Où sont' Moscou, Wüna, Berlin?

Je crois voir sur nos baïonnettes Luire encor les feux. du Kremlin.

Et, livre par quelques perfides ,

Paris coûte à peine un coinball Nos gibernes n’étaicjit pas vides.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PRBMIEB ORB.VADIER.

Chacun nous répète : Il abdique.

Quel est ce mot? Apprends le-nioi Rélablit-on la république?

DRDXIÈMB ORBifADIBR.

Non , puisqu’on nous ramène un roi.

L'empereur aurait cent couronnes,

Je concevrais qu’il les cédât :

Sa main en faisait des aumônes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRBXADIER.

Une lumière, à ces fenêtres.

Brille à peine dans le château.

DBCXIEMB CRBN&DIER<

Lrs valets à nobles ancêtres Ont fui , le ncï dans leur manteau.

Tous, dégalonnant leurs costumes.

Vont au nouveau chef de l'Etat De l'aigle mort vendre les plumes.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat

PREUIER CRENSDIBR.

Des maréchaux, nos camarades.

Désertent aussi gorgés d'or.

DECXIÈUB CRBNAniER.

Notre sang paya tous leurs grades ; Heureux qu'il nous en reste encor !

Quoi ! la Gloire fut en personne Leur marraine un jour de combat ,

Et le parrain , on l'abandonne !

Vieux grenadiers , suivons un vieux soldat.

PREUIER GRBiriniBR.

Après vingt-cinq ans de services, J'allais demander du repos.

DECXIBUB GRENADIER.

Moi , tout couvert de cicatrices ,

Je voulais quitter les drapeaux;

Mais, quand la liqueur est tarie,

Briser le vase est d'un ingrat.

Adieu femme, enfants et patrie !

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

BNSBWDLB.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat. Suivons un vieux soldat.

A MADEMOISELLE

ER T.CI BRTOTART MRS DERRIÈRES CnüNSORS.

AocueilleZ'Ies , ces chansons où ma Muse Vous peint l'Amour tout prêt à m'échupper ; Vante la Gloire, ombre qui nous abuse.

Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper. L'un est pour vous un dieu sans importance , L'autre séduit votre esprit hasardeux.

Quant à l'Amour, moi je soutiens, Hortense, Qu'il est encor le moins trompeur des deux.

LES INFINIMENT PETITS

LA GÉRONTOCRATIE.

Air ; Ainsi jadis un grand prophète.

J'ai foi dans la sorcellerie.

Or, un grand sorcier, l'autre soir,

M'a fait voir de notre patrie Tout l'avenir dans un miroir.

Quelle image désespérante!

Je vois Paris et ses faubourgs t Nous sommes en dix-neufeent trente.

Et les barbons régnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace.

Nos petits-fils sont si petits,

Qu’avec peine , dans cette glace, • Sous leurs toits je les vois blottis.

La France est l’ombre du fantôme De la France de mes beaux jours.

Ce n’est qu’un tout petit royaume ^ Mais les barbons régnent toujours.

Combien d’imperceptibles êtres I De petits jésuites bilieux!

De milliers d’autres petits prêtres Qui portent de petits bons dieux !

Béni par eux, tout dégénère;

Par eux la plus vieille des cours N’est plus qu’un petit séminaire; Mais les barbons régnent toujours.

Tout est petit, palais, usines , Sciences , commerce , beaux-arts.

De bonnes petites famines Désolent de petits remparts.

Sur la frontière mal fermée ,

Marche, au bruit de petits tambours Une pauvre petite armée;

Mais les barbons régnent toujours.

- Enfin le miroir prophétique, Complétant ce triste avenir,

Mc montre un géant hérétique , Qu’un monde a peine à contenir.' Du peuple pygmée il s'approche ,

Et, bravant de petits discours,

Met le royaume dans sa poche;

Mais les barbons régnent toujours.

LE PÈLERmAGE DE LISETTE.

Aia : Bahababalancei'vout donc^ etc.

A Notre-Dame de Liesse Allons, me dit Lisette un jour.

J'ai peu de foi , je le confesse ;

Mais Lise, malgré plus d’un tour.

Ferait tout croire à mon amour.

Ami, notre joyeux ménage Scandalise le voisinage.

Prenons, dit-elle, prenons donc,

Pour aller en pèlerinage,

Prenons, dit-elle, prenons donc Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonne, ajoute Lise ,

Remonte sur ses grands chevaux.

Nos ducs vont bâiller à l'église,

Et nos philosophes nouveaux Se sont faits tant soit peu dévots.

Chaque siècle a sou arausette t Nous édifirons la Gazette.

Prenons , mon ami , prenons donc ,

Pour qu'ou dise sainte Lisette,

Prenons, mon ami , prenons donc Coquilles , rosaire et bourdon.

Voilà les pèleriDS eD roule.

A pied , nous cliantous en marcLant.

A chaque auberge , quoi qu'il coûte.

Nouveau repas cl uouveau chant;

Partout trinquant, partout couchant.

Le dieu qui d'aï nous asperge Sourit sous des rideaux de serge.

Ma Lisette, prenions-nous donc, j

Pour mener l'Amour à l'auberge ,

Ma Lisette, prenions^nous donc Coquilles, rosaire et bourdou?

Aux pieds de la Vierge des vierges ,

A genoux enlln nous voilà.

Vient un diacre allumer no* cierges Lise se dit : A Loyola Je veux souffler cet abbé-là.

Je me fâche , et de ses poursuites Lui montre , hélas ! les tristes suites.

Quoi ! volage , preniez-vous donc ,

Pour vous mettre à dos les jésuites ,

Quoi! volage, preniez-vous donc Coquilles , rosaire et bourdon ?

Mais à souper Lise l'attire.

Le fait boire , jurer, chanter.

De l'eiifer il se prend à rire;

Du pape il ose plaisanter.

Moi , je m'endors à l'écouler.

A mon réveil, Dieu! le peindrai-je ,

Abjurant ses goûts de collège!...

Ah.' traîtresse, vous preniez donc»

Pour les plaisirs du sacrilège,

Àbl traîtresse , tous preniez donc Coquilles, rosaire et bourdon I

Des beaux iniracles de Liesse Je garde un triste souvenir.

Notre abbé dit messe sur messe , Et, Dieu l'aidant à parvenir, Arcbevéque il veut nous bénir.

Sainte Lisette par famine Quelque jour se fera béguine.

Prenez, grisctles, prenez donc Des leçons de la pèlerine;

Prenez, grisettes, prenez donc Coquilles, rosaire et bourdou.

ENCORE DES AMOURS

Aia :

Je me disais : Tous les dieux du bel âge M'ont délaissé: me voilà seul et vieux. Adieu l'espoir que leur troupe volage M'avait donné de me fermer les yeux !

Je le disais lorsqu'une encbauteresse Vient et d'un mol ravit mes sens troublés. Ah ! c'est CDCor quelque beauté traîtresse : Tous les Amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine; Mais du repos je suis si fatigué 1

Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne > . Plus malheureux , pourtant j'étais plus gai.

Lo ciel m'envoie une reine nouvelle;

Coinhien d'attraits les siens m'oiit rappelés !

Koses d'automne , clTeuilleZ'Tous pour elle :

.Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre j Ma voix encore a des chants amoureux..

Aimons, chantons! La beauté vient m'apprendre A triompher des hivers rigoureux.

Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles. Les jours plus purs, les deux plus étoilés.

Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes : Tous les Amours oc sont pas envolés.

LA MORT DU DIABLE

Air : Je suis vilain , etc.

Du miracle que je retrace Dans ce récit des plus succincts,

Rendez gloire au grand saint Ignace,

Patron de tous nos petits saints.

Par un tour, qui serait infâme ' Si les saints pouvaient avoir tort ,

An diable il a fait rendre l'ànie. (ùis.)

Le diable est mort , le diable est mort, (ter.^

Satan, l'ayant surprb à table,

Lui dit; Trinquons, ou sois honni.

I/autre accepte, mais verse au diable Dans son vin un poison béni.

Satan boit, et, pris de colique.

Il jure, il grimace, il sc tord;

Il crève comme un hérétique.

Le diable est mort, le diable est mort.

Il est mort, disent tous les moines;

On n'aebètera plus d'abus.

Il est mort, disent lei chanoines;

On ne paira plus dVemus.

Au conclave on se désespère:

Adieu puissance et coiTre-fort I Nous avons perdu notre père.

Le diable est mort, le diable est mort.

L'amour sert bien moins que la crainte; Elle noua comblait de scs dons.

L'Intolérance est presque éteinte;

Qui rallumera ses brandons?

A notre joug si l'honiitie échappe,

La vérité luira d'abord ;

Dieu sera plus grand que le pape.

Le diable est mort , le diable est mort.

Ignace accourt ; Que l'on me donne , Leur dit-il , ta place et ses droits.

Il n'épouvantait plus personne,

Je ferai trembler jusqu'aux rois.

Vols , massacres, guerres ou pestes, M'enrichiront du sud au nord.

Dieu ne vivra que de mea reatea.

Le diable esl mon, le diable eat mon.

Tous de a'écrier ; ^hl brave homme ,

Noua te béniaaona daiia ton fiel.

Soudain aon ordre ^ appui de Rome ,

Voit aa robe elTrajer le ciel.

• ün chœur d'angea, l*âme contrite »

Dit : Dca humaina plaignona le aort;

De l'enfer aainl Ignace hérite.

Le diable eat mort, le diable eat mort.

■aaeaeoeiae oenieiTatryTT i • i " * ^» ■*"*■— «■*«^>**" *"******

LE PRISONNIER DE GUERRE

h.1^ 'Chante, chante, troubadour, chante, (Roroagnéai.)

Marie, enfin quitte l'ouvrage.

Voici l'étoile du berger.

•~Ma mère, un enfant du village Languit captif chez l'étranger.

Pris aur mer, loin de aa patrie ,

H a'eat rendu, mais le dernier.

File , lile , pauvre Marie ,

Pour accourir le prisonnier t File , file , pauvre Marie ,

File, file, pour le prisonnier. .

Tu le veux, ma lampe s'allume.

£h quoi ! ma fille , encor des pleurs?

— D'ennui, nia mère, il se cousunie

L Anglais insulte à ses malheurs.

Tout jeune, Adrien m'a ebérie;

Il égayait notre foyer.

File , (Ile , etc.

Pour lui je Glerais moi>inènie ,

Mon enfant; mais j'ai tant vieilli I — Envoyés à celui que j'aime Tout le gain par moi recueilli.

Rose à sa noce en vain me prie ; Dicul j'entends le ménétrier I File , Gie , etc. • . ....

Plus pris du feu , Ole, ma chère;.

La nuil vient refroidir le temps.

Adrien , m'a*t'On dit , ma mère , Gémit dans des cachots flottants.

.On repousse la main Gétric Qu'il étend vers un pain grossier.

File , nie , etc.

Ma nile, j'ai naguère encore Rêvé qu'il était ton époux.

Même avant la trentième aurore Aies rêves s'accomplissent tous.

— Quoi! l'herbe à peine refleurie Verra le retour du guerrier 1 File f Gle , pauvre Marie, ■

Pour secourir le prisonnier!

File, Gle, pauvre Aiarie ,

File , Gle, pour le prisonnier.

runtfiffnfno-nirnr^t"*

CONTE

ÂlB du Carnaval.

Du bon vieux temps souRVet que je vous parle. Jadis Richard , troubadour renoniiué ,

Eut pour roi Jean , Louis, Philippe , ou Gharle, Ne sais lequel | mais il en fut aimé.

D'un gros dauphin on fêlait la naissance ; Richard à Blois était depuis un jour.

Il apprit là le bonheur de la France.

Pour votre roi cbanles, gai troubadour!

Chantes, chantes, jeune et gai troubadour !

La harpe en main , Richard vient sur la place. Chacun lui dit : Chaules notre garçon.

Dévotement à la Vierge il rend grâce ,

Puis au dauphin consacre une chanson.

On Tapplaudit; l'auteur était en veine.

Mainte beauté le trouve fait au tour ,

Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.

Pour votre roi chantes, gai troubadour ! Chantes , chantes, jeune et gai troubadour!

Le chant fini , Richard court à l'église.

Qu'y va-t'il faire? Il cherche un confesseur.

11 en trouve un , gros moine à barbe grise ,

Des mœurs du temps inflexible censeur.

AhI sauves'moi des flammes étemelles I

Mon père , hélas ! c'est un vilain séjour.

— Qu'avez-vous fait ? — J'ai trop aimé les belles. Pour votre roi chantez, gai troubadour I (.hantez y chantez, jeune et gai troubadour!

Le grand malheur, mon père , c'est qu'on m'aime. -—Parlez, mon 61s; expliquez-vous enfln.

— J'ai fait, hélas! narguant le diadème,

Un gros péché , car j'ai fait un dauphin.

D'abord le moine a la mine ébahie;

Mais il reprend : Vous êtes bien en cour? Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.

Pour votre roi chantez , gai troubadour I Chantez, chantes, jeune et gai troubadour!

Le moine ajoute : Eût-on fait a la reine ün prince ou deux, on peut être sauvé.

Parlez de nous à notre souveraine;

Allez , mon Gis , vous direz cinq Âvt.

Richard absous, gagnant la capitale ,

Au noiiveau-né voit prodiguer l'amour.

Vive à jamais notre race royale !

Pour votre roi chantez, gai troubadour!

Chantez, chantez , jeune et gai troubadour!

ntl s nsiSülueu

LE PETIT HOMME ROUGE

Air : C*était de mon temps.

Foin des mécontents!

Comme balayeuse on me loge.

Depuis quarante ans,

Dans le château , prés de Tborloge.

Or, mes enfants, sachez Que là , pour mes péchés.

Du coin, d'où le soir je ne bouge ,

J'aî vu le petit ho nime rouge.

Saints du paradis.

Priez pour Charles dix !

Vous figurez-vous Ce diable habillé d'écarlate?

Bossu , louche'et roux ,

Un serpent lui sert de cravate.

11 a le nez crochu;

Il a le pied fourchu ;

Sa voix rauque en chantant présage Au château grand remu*ménage.

Saints du paradis , etc.

Je le vis , hélas!

Eu quatre-vingt-douze apparaître.

Nobles et prélats

Abandonnaient notre bon maître.

L'homme rouge venait

En sabots , en bonnet.

M'endormais-je un peu sur ma chaise.

Il entonnait la Marseillaisê.

Saints du paradis , etc.

J'eus à balayer ; . -

Mais lui , bientôt par la gouttière , Revint m'effrayer

Pour ce bon 'monsieur Robespierre.

Lors il était poudré ,

Parlait mieux qii*un curé.

Ou , comme en riant do lui«méme ,

Chantait l'fifj'mna à l'Êli ë suprême.

Saints du paradis , etc.

Depuis la terreur ■Plus n'y pensais, lorsque sa rue Du bon empereur M'annonça la chute imprévue.

En toque il avait mis Vingt plumets ennemis,

Et chantait , au son d'une vielle,

Five Henri quatre et Gabrielle.

Saints du paradis, etc. . .

Soyez donc instruits,

Enfants, mais qu'altleurs oi) l'ignore,

Que , depuis trois nuits,

• L’homme rougu apparaît encore.

Riant d’un air moqueur.

Il chante comme au chœur,

Baise la terre , et puis ensuite Met un grand chapeau de jésuite.

Saints du paradis ,

Priez pour Charles dix!

BS an»Bae»sissosiaBa«virrvrvv"V**’"ff˜Tt'irM^*^^^*^

LE MARIAGE DU PAPE

. Aïs du Méléagre champenois.

Vite en carrosse ,

Vite à la noce (

Juif ou chrétien , tout le monde est prié.

Vite en carrosse,

Vite à la noce.

Jlieluia! le pape est marié.

Ainsi chantait un fou que je crois sage ,

Sinon qu’en pape il s'érigeait un jour.

Disant: Corbleu 1 tâtons du mariage ;

Pour le clergé sanctifions l’amour.

Vite en carrosse, etc.

Oui, je suis pape , et prends femme qui m'aime, Chantons! dansons! bonne chère et bon Tin ! Faisons la noce, et qu’avant neuf mois même, Mon premier-

né soit tenu par Calvin.

Vite en carrosse , etc.

Sur l'Evangile on a fait un long somme ; Kéveillons-nous , desservants du saint lieu.

Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme, De son vicaire on osait faire un Dieul Vite en carrosse, etc.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage L'Eglise en butte à tous nos ennemis.

Mais par réforme usant du mariage ,

N'avouons pas que c'est in extremU.

Vite en carrosse , etc.

Du célibat rompes, rompes l'entrave,

Prélats, curés, chartreux et capucins.

Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave :

La foi cliancelle , il faut faire dea aaints.

Vite eu carrosse, etc.

Nous étions tous intolérants en diable : Nous changerons sous le joug conjugal.

Ou est moins prompt à brûler son semblable Quand i le faire on s'est donné du mai.

Vite en carrosse, etc.

Çà , ma papesse , un jour qu'on puisse dire Qu*en bons époux tous deux arons vécu.

Vous le sentes , l'enfer mourrait de rire S'il apprenait que le pape est cocu.

Vite en carrosse, etc.

Ainsi chantait ee fou que je crois sage. Quand un impie arrire triomphant Pour nous parler d'uu curé de rillage Que sa serrante accuse d'un enfant.

Vite en carrosse Vite i la noce ;

Juif ou chrétien , tout le monde est prié. Vite en carrosse ,

Vite à la noce.

Alléluia / le pape est marié.

r>na n a n ■mam^nair ■ nJUTmr«.a».«y f n n |

LES BOHÉMIENS

Al B : Mon pèr* m*a donné un marL

Sorciers, bateleurs ou Glous Heste immonde

AU

D'un ancien monde i Sorciers y bateleurs ou filous y Gais bohémiens, d'où veneE-»ous?

D'où nous Tenons ? l'on n'en sait rien. L'hirondelle D'où TOUS Tient-elle?

D'où nous veiions? l'on n'en sait rien. Où nous irons , le sait»on bien ?

Sans paj'S , sans prince et sans lois , Notre Tie Doit faire enrie.

Sans pays, sans prince et sans lois ,

L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,

ISans église Qui nous baptise.

Tous indépendants nous naissons.

Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,

. Dans ce monde Où l’erreur abonde ,

Nos premiers pas sont dégagés Du Tieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,

Tout grimoire En peut faire accroire.

Au peuple , en butte à nos larcins ,

Il faut des sorciers et des saints.

Trouton«-nous Plutus tn chemin , Notre bande Gaiment demande; Trouvons-nous Plutus en chemin ,

En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,

De la ville Qu*on nous exile;

Pauvres oiseaux que Dieu bénit, • An fond des bois pend notre nid.

A tâtons l’Amour, chaque nuit.

Nous attèle Tous pêle-mêle ; ■

A t&lons l’Amour , chaque nuit , ' Nous' attèle au char qu’il conduit.

Ton «il ne peut se détacher, Philosophe De mince étolTo ,

Ton œil ne peut se détacher •

Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir 1 Vie errante Est chose enivrante.

Voir c*est avoir. Allons courir»

Car tout voir, c’est tout conquérir.

Mais à l’homme on crie en tout lieu , Qu*il s’agite ,

Ou croupisse au gîte.

Mais à rbomme on crie en tout lieu :

«Tu nais, bonjour; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin, lloimne ou femme ,

A Dieu soit notre âme !

Quand nous mourons, vieux ou bambin.

On vend le corps au carabin.

Nous n’avons donc , exempts d'orgueil.

De lois vaincs.

De lourdes chaînes;

Nous n'avons donc, exempts d’orgueil,

Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croyex-en notre gaîté.

Noble ou prêtre ,

Valet ou maître ;

Mais croyez-en notre gaîté :

Le bonheur, c’est la liberté.

Oui , croyez-en notre gaîté ,

Noble ou prêtre.

Valet ou maître.

Oui , croyex-en notre gaîté :

Le boiilicur , c'est la liberté.

iSoSHi»oa'oie>nas»n I an

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

Ata : Passez voV chemin , beau sirs.

On parlera de sa gloire

Sous le chaume bien longtemps

L*butnble toit, dans cinquante ans , Ne connaîtra plus d'autre histoire :

Là Tiendront les Tillageois Dire alors à quelque fieille :

Par des récita d'autrefois,

Mère, abrégez notre Teille.

Bien , dit on , qu'il nous ait nui ,

Le peuple encor le réTèrc ,

Oui, le rérère.

Pa'rlez-nous de lui, grand' mère; Parlez-nous de lui. (bii.)

Mes enfants, dans ce Tillage,

Suiri de rois, il passa.

Voilà bien longtemps de ça :

Je Tenais d'entrer en ménage.

A pied grimpant le coteau Où pour Toir je m'étais mise,

Il arait petit chapeau Arec redingote grise.

Prés de lui je me troublai 1 Il me dit : Bonjour, ma chère , Bonjour, ma chère.

— Il TOUS a parlé, grand' mère!

Il TOUS a parlé!

L'an d'après, moi , paUTre femme , A Paris étant un jour.

Je le Tis arec sa cour:

Il se rendait à Notre-Dame.

Tous les coeurs étaient contenta :

On admirait son cortège !

Cbueun disait : Quel beau teinpsl Lu ciel toujours le protège.

Son sourire ètait-bieii doux:

D'un fils Dieu le rendait père,

Le rendait père.

— Quel beau jour pour tous, grand* mère Quel beau jour pour tous !

Mais, quaud la pautre Clianipague Fut en proie aux étrangers ,,,

. Lui, braTant tous les dangers ,

Semblait seul tenir la campagne.

Un soir , tout comme aujourd'hui , J'entends frapper à la porte :

J'ouvre. Bon Dieul c'était lui Suivi d'une faible escorte I Il s'assoit où me voilà,

■ S'écriant : Ob 1 quelle guerre !

Ob I quelle guerre 1 — Il s'est assis là, grand' mère !

11 s'est assis là 1

J'ai faim , dit41 ; et bieu vite Je sers piquette etpaiu bis.

puis il sèche ses habits ;

Même à dormir le feu l'invite.

Au réveil, voyant mes pleurs,

11 me dit: Bonne espérance i Je cours de tous ses malheurs.

Sous Paris I venger la France.

Il part, et comme un trésor J'ai depuis gardé son verre ,

Gardé *011 Terre.

— Vous ra?e» encor, grand’ mère!

Voua l'asez encur?

Le Toici. Mais à sa perte - '

Le héros fut entraîné.

Lui qu’un pape a couronne Est mort dans une île déserte.

Longtemps aucun ne l’a cru.

On disait ; Il va paraître.

Par mer il est accouru ;

L’étranger va voir son maître.

(^uand d’erreur on nous tira ,

Ma douleur fut bien amère ,

Fut bien amère.

- — Dieu TOUS bénira , grand’ mère I Dieu TOUS bénira.

♦oS'«'a'»S'»s*s<Sia<ia'S'eo«»t»sa9Sia ssis<iQa#r#a» ♦

FABLE

Alt : Péga$$ ett un chtvat qui porte.

Sur son uaTtre , un capitaine TranspoHait des noirs au marché.

L’ennui les tuait par Tingtaine :

Peste! diuil, quel débouché!

Fil que c’estlaid, sols que vous êtes!

Bfais j’ai de quoi tou» guérir tou».

Veiie» voir me» marionucUe»*, BonseBclavc», amusez-vous.

Pour tromper leur douleur mortelle , Soudain un théâtre est monté ; Soudain parait Polichinelle ,

Pour de» noir» grande nouveauté.

IVabord ils ne savent qu'en dire ,

Ils se regardent en dessous;

Puis auz pleurs se mêle uu sourire :

Bon» esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire :

Il s'attaque au roi des bossus ,

Qui , trouvant un exemple à faire , Vous l'assomme et $ouffla dessus. Oubliant tout jusqu'à leurs chaînes, Nos gens poussent des rires fous.

L'homme est infidèle à ses peines :

Bons esclaves , amusez-vous.

Le diable vient ; l'ange rebelle Leur plaît, surtout par sa couleur.

Il emporte Polichinelle;

Autre accroc fait à la douleur.

Cette fin cbarme l'auditoire :

Un noir a triomphé pour tous.

Les pauvres gens rêvent la gloire :

Bons esclaves , amusez-vous.

Ainsi, voguant vers l'Amérique,

Où s'aggraveront leurs destins.

Digilized by Ciooslt

De leur humeur mélancolique ,

Ils sont tirés par des pantins.

Tout roi que la peur désenivre Nous prodigue aussi les joujoux.

N'allez pas vous lasser de vivre :

Bons esclaves, amusez-vous.

— <e»e»e»B»ei»s»e»e»s»e»aiteise»e»eiSe>»s-s

LA MODCHE.

Air : Je loge au quatrième étage.

Au bruit de notre gaîté folle ,

Au bruit des verres , des chansons, Quelle mouche murmuré et vole ,

£t revient quand nous la chassons? {bit.) C'est quelque dieu , je le soupçonne ^ Qu'un peu de bonheur rend jaloux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne , Qu'elle bourdonne autour de nous.

Transformée en mouche hideuse.

Amis , oui , c'est, j'en suis certain ,

La Raison , déité grondeuse ,

Qu^rrite un si joyeux festin.

L'orage approche, le ciel tonne;

Voilà ce que dit son courroux.

Ne souffrons point qu'elle bourdonne, Qu'elle bourdonne autour de nous.

C'est la Raisou qui vient me dire :

a A tou âge ou Vit eu reclus.

■ Ne bois plus tant, cesse de rire (

■ Cesse d'aimet, ne chante plus. •

Ainsi son belTroi toujours sonne Aux lueurs des feux les plus doux.

Ne souffrons point qu'elle 4>ourdotine Qu'elle bourdonne autour de nous.

C’est la Raison : gare à Lisette !

Son dard la menace toujours.

Dieux! il perce la collerettè;

Le sang coule! accourez', Amours !

Amours , poursuivez la félonne ;

Qu'elle expire enfin sous ros coups.

Ne souffrons point qu’elle bourdonne , QuVile bourdonne autour de nous.

Victoire ! amis, elle se noie Dans l'aï que Lise a versé.

Victoire ! et qu'aux mains de la Joie Le sceptre enfin sort replacé.

Un souffle ébranle sa couronne ;

Une mouche nous troublait tous.

Ne craignons plus qu’elle bourdonne , Qu’elle bourdonne autour de nous.

LES LUTINS DE MÔNTLHÉRI

Ain^ C« »oir-là ou son vmbragfit

A pied, la nuit, 'en voyage.

Je m'étais mis ài'abri

.. Contre le Tent et l'orage ,

Dans la tour de Monllfaéri.

Je chantais, lorsqu'un long rire D’épouvante m’a glacé ;

Puis tout haut j’entends dire:

Notre régne est passé.

• Des Follets brillent dans Tombre ,

Et la voix que j'entendais

Se mêle aux cris d'un grand nombre De lutins, de farfadets.

Au bruit d'une aigre trompeltei Le sabbat a commencé.

Plus hautia voix répète:

Notre règne est passé.

tNon , dit la voix , plus de f^tes!

• Esprits, vite, délogeons.

• La Raison, par ses conquêtes,

• Nous bannit des vieux donjons.

• Le monde a changé d'oracles;

• Nos prodiges ont cessé.

» L'homme fait les miracles;

• Notre règne est passé.

> Nous donnâmes à la Grèce

• Ces dieux créés pour les sens,

• Dont l'éternelle jeunesbe

• Virait de fleurs et d'encens.

■ Dans la Gaule encor saurage

• Pour nous lo sang fut versé. ^

• Hélas.' même au village,

• Notre règue est passé.

• On nous riti sous voâ trophées ,

• Paladins e| troubadours «

• Enchaîner aux pieds des fées

• Les rois, les saints , les Amours

• La magie à notre empire

• Soumit le ciel courroucé.

• Des sorciers j'entends rire;

•Notre règne est passé.

• La Raison nous exorcise;

•Esprits , fuyons sans retour. •

La voix se tait... O surprise !

J'ai cru voir crouler la tour.

De leur retraite chérie

Tous ont fui d'un vol pressé.

Au loin la voix s'écrie :

Notre régne est passé.

Mu»ei»e»siaea'e'»ei»e«ee-»e»fl»a#»»B»e»eeeee»»e»S»»

LA COMÈTE DE

Aia : A ioixanf an$,it ne faut pat remettre»

Dieu contre nous envoie une comète ;

A ce grand oboc nous n'éobapperons pas.

Je sens déjà crouler notre planète , L'Observatoire y perdra ses compas, (bie.) Avec la table adieu tous les convives!

Pour peu de gens le banquet fui joyeux. (tis.) Vite à cobfesse allex, âmes craintives.

Finissons-en, le monde est ussex vieux.

Le moude est assci vieux. (bis.)

Oui, pauvre globe , égaré dam l'espaee , Embrouille enCn t«a nuits avec tes jours {

Et , cerf-volant dont la ficelle caue.

Tourne en tombant, tourne et tombe toujours. Va, franchissant des routes qu^on ignore, Contre un soleil te briser dans les cieuz.

Tu l'éteindrais, que de soleils encore!

Finissons-en, etc.

N*est-on pas las d'ambitions vulgaires,

De sots parés, de pompeuz sobriquets,

D'abus , d'erreurs, de rapines, de guerres.

De laquais rois, de peuples de laquais? N'est-on pas las de tous uos dieuz de plâtre : Vers l'avenir las de tourner les yeuz?

Ah ! c'en est trop pour si petit théâtre. Finissons-en , etc.

Les jeunes gens me disent: Tout chemine {

A petit bruit chacun lime ses fers.

La presse éclaire et le gaz illumine ,

El la vapeur vole aplanir lés mers.

Vingt ans au plus, bon homme, attends encore, L'oeuf éclora sous on rayon des cieux.

Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore. Finissons-en , etc.

Bien autrement je parlais, quand la vie Gonflait mon cœur et de joie et d'amour. Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie Du cercle heureux où Dieu sema le jour, liais je vieillis, la beauté me rejette;

Ma voix «'éteint, plus de concertt joyeux. Arrive donc, iraplucablo comète.

PiuissonS'Cii > le monde est assex vieux,

Le monde est assex vieux.

LE TOMBEAU DE MANUEL

Air : Te eouviem-tu , disait un capitaine

Tout est fini ! ta foule se disperse;

A son cercueil un peuple a ditadieu t Et l'amitiè des larmes qu'elle rersc Ne fera plus (Confidence qu'à Dieu.

J'entends sur lui la terre' qui retombe.

Hélas l Frant^ais , vous l'ollex oublier !

A vos enfants pour indiquer sa tombe, •Prétex secours au pauvre;. chansonnier.

Je quête ici pour honorer les restes D'un citoyen , .votre plus ferme appui.

J'eus le secret de ses vertus modestes :

Bras, tête et cœur, tout était peuple en luil L'humble tombeau qui sied à sa dépouille Est par nous tous un tribut à payer.

Prés de sa fosse un ami s'agenouille.

Prêtex secours au pauvre chansonnier

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres Voilà douxe ans qu'eu des jours désastreux , Sur les débris de la patrie en cendres ,

Nous nous étions rencontrés tous les deux.

Digit:zed by

Moi , je chaiilui»; lui , vétéran d'Arcolc ,

Sourit au lutb vengeur d*un vieux laurier.

Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console : Prêtez secours au pauvre cbansonnicr.

L'ambition n'effleurait point sa vie{

Blais, même aux cliainps, rêvant un beau trépas, Il écoutait si la France asservie ,

En appelant , ne se réveillait pas.

Contre la mort j'aurais eu sou courage,

Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.

Bla voix pour lui demande un peu d'ombrage. Prêtez secours au pauvre cbansonnicr.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare Son éloquence a toujours combattu.

Ce n'était point la foudre qui s'égare;

C'était un glaive aux mains de la vertu.

De la tribune on Farracbe t il en tombe Entre les bras d'un peuple tout entier.

La baine est là : défendons bien sa tombe.

Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oublias, peuple encor trop volage ,

Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos;

Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,

Il dut compter sur le retour des flots.- La seule mort troubla la solitude Où mes chansons accouraient l'égayer;

Pour efiacer quatre'ans d'ingralilud'e.

Prêtez secours au pauvre cbansonnier.

Oui , qu'un tombeau 4émoîgne de noi larmes. Assisler*nioi « tous pour qui j'ai chanté «

Paix et concorde , au bruit sanglant des armes;

Et y sous le joug f espoir et liberté.

Payez mes chants f doux a Totre mémoire ;

Je tends la main au plus humble denier.

De Manuel pour consacrer la gloire ,

Prêtez secours au pauvre chansonnier.

»»3»e#ee» a B »n»e»e»e»e< ses #8— ♦>♦*♦*♦**"** ^^*"***

LE PAPE MUSULMAN

Am : Ehl ma mère , e$t-ce que y' tais ça ?

Jadis voyageant pour Rome,

Un pape , né sous le froc ,

Pris sur mer, fut, le pauvre homme.

Mené captif à Maroc.

D'abord il tempête , il sacre ,

Reniant Dieu bel et bien.

— Saint-Père, lui dit son diacre.

Vous vous damnez comme un chien.

Sur un pal que l'on aiguise Croyant déjà qu'on le met ,

Le fondement de l'église Dit : Invoquons Mahomet.

Ce prophète en vaut bien d'autres:

Je me fais son paroissien.

— Saint-Père, au nez des apôtres Vous vous damnez comme un chien.

Aïe ! aïe! on le circoncise.

Le Toilà bon musulman ,

Sinon parfois qu'il se -grise Avec un coquin d*iman.

11 fait de sa vieille Bible Un usage peu chrétien.

— Saint-Père, c'est trop risible; Vous vous damnes comme un chien.

En vrai corsaire il s'équipe ;

Pour le Croissant il combat ,

Prend le sorbet et la pipe ;

Dans un harem il s'ébat.

Près des femmes qu'il capture , Voyez donc ce grand vaurien !

— Saint-Père , quelle posture !

Vous vous damnez comme un chien.

A Maroc survient la peste t Soudain fuit notre forban ,

Qui dans Rome, d'un air leste, Rentre avec son beau turban.

— SoulTrez qu'on vous rebaptise.

—Non , dit-il, ça n'y fait rien.

, — Saint-Père , quelle bêtise 1 Vous vous damnez comme un chien.

Depuis, frondant nos mystères.

Ce renégat enragé

Veut vider les monastères,

Veut marier le clergé.

, Sous lui l'Église déchue Ne brûle juif ni païen.

— Sainl-Pér* , Rome est fichue ;

Vous TOUS damnez comme un chien.

NOUVELLES ET DERNIÈRES

% ^onsiifttr

^^onc^io/r/ej

PaiNCE DE CâNINO.

En 1805, privé de reisoureei, lai d'eapérances déçues» versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (eicom* bien d'idées semblables étaient restées sans résul* tait), j 'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser, par la poste, au frère du premier consul, M. Lucien Bonaparte, déji célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épitre d'envoi , je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine , portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur. Pauvre inconnu» désappointé lantde fois» je n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. liais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe do ma position, qu'il adoucit bientôt { me parle en poète et me prodigue des encouragements et desconseils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la Frauca. J'allait me croire oublié, lonque je re-

çols de Rome une procura tien pour toucher le Irai* tenient de l'Inelitul dont &I. Lucien était membre , avec une lettre que j'ai précieusement' cousersée et où il me dit:

I Je TOUS adresse une procuration pour toucher » mou traitement de l'Institut. Je vous prie d'accep* » ter ce traitement, et je ne doute pas que si tous ■ continues de cultiver votre talent par le tra> • vail, vous nésoyes un jour un des ornements de s notre Parnasse, Soignes surtout la délicatesse du » rhylhme : ne cesses pas d'être hardi , mais soyex » plus élégant , • etc., etc.

Jamais on n*a faille bien avec une grâce plus encourageante; jamais , en arrachant un jeune poète à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux.

Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en, eût été vivement ému! j'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique, la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore.

Pendant les r«nt /ours , M. Lucien Bonaparte me 6t entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mou talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eu~e d'abord. Je le sentais; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe , et je commençais à deviner le parti

qu'on pourrail tirer pour la cause de la liberté d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons; j'ignore mfime s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration sans en obtenir de réponse. En Tain me suis-je dit qu'en me répondant îlcraignaitsans doute de me compromettre , son silence m'a afflige. Depuis la rcTolution de Juillet, j'ai cru deroir attendre la publicatioir de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

• En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur l'homme llustre qui , jadis , m'a sauTé de rinforlune ; sur ce lui qui ^ en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon inie les forces que le malheur allait acheter de lui ratir ! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poète à la France, mais elle ne poutait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le BouTcnir de mon bienfaiteur me suirra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans , lorsque je me reporte au jour béni cent fois, où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Protidence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage decessentimentssi trais, si méri. ■ tés, parreuir jusqu'à M: Lucien Bouapai te cl adoucir

pour lui iVxil où mes vœux ne sont que trop habi> tués à l'aller chercher ! Puisse surtout nia roix être entendue , et la France se hâter enfin de tendre lea bras a ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fièrc !

Pat»yt \5 janvier

Digilized by C(»ogle

PRÉFACE

Au inomenl de prendre congé du publie , je sent avec une émotion plus profonde la reconnaistance tjueje lui dois; je me retrace plus vivement les mar* ques d'iiitérêl dont il m'a comblé, depuis près do vingt ans que mon nom a commencé à lui être connu.

Telle a été sa bienveillance , qu'il n'eût tenu qu'à moi de inc faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujours mieux aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes sentiments patriotiques, à la constance de mes opinions, et, j'ose ajouter, au dévouement désintéressé avec lequel je les ai défendues et propagées.

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même publie , dans une simple causerie, des circonstances et des impressions qui m'ont été particulières, cl auxquelles se rattache la publication des chansons qu'il a accueillies si favorablement, ('.'est une éorte de narration familière où il reconnaîtra du moins tout le prix que j'ai attache à ses sullrages.

Je dois parler d'abord de ce dernier volume.

Chacune de mes publications a été pour moi l« résultat d'un pénible ellurt. Celle-ci m'aura causé à elle seule plus de malaise que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière; malheureusement elle Vient trop tard. C'est immédiateinenl après la révo-

liilion de Juillet que oc volume eût dû paraître: ma modeste mission était alors terminée. Mes éditeurs savent pourquoi il ne m'a pas été permis d'achever plus tôt un rôle privé désarmais de l'intérêt qu'il pouvait avoir sous le règne de la légitimité. Beau* coup de chansons de ce nouveau recueil apparticn* nent à ce temps déjà loin de nous.

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir an fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes ni'cn font un reproche , quelques-unes m'en sauront gré , je l'espère ; elles reconnaîtront que

l’esprit de l’époque actuelle a dû contribuer > non moins que mon âge, à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus pliilosopliique.

Les chansons, nées depuis i83o, semblent en effet se rattacher plutôt aux questions d’intérêt social qu’aux discussions purement politiques. Eu duiNon être étonné ? Une l'ois qu’on suppose ^conquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu , il est naturel que l’intelilgence éprouve le besoin d’en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de rhumanité a été le songe de ma vie. J'en ai l’obligation , sans doute , à la classe dans laquelle je suis né , et à l’éducation pratique que j'y ni reçue. .Mais il a fallu bien des circonstances extraurdiiiaircs pour qu’il fût permis à un chansonnier de s’immiscer dans les hautes questions d’améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et

ai denlt. onl donné, dopuis^ieu , un grand dételoppemenl a ce* .iue*tions , . j «ont par»enu« à les ren-

dre presque vulg..i, es. Je aouhaile que quelquc-une.

e mes coniposuion* prouvenl à ces esprits élevés ma synipatliie pour leur géiieieuse entreprise.

Je n-ai rien à dire des chansonsqui appartiennent au temps de la Reslaiiratiou , si ce n’est qu’ellessout sorties toutes faites de la prison de la Fore*. J’aurais peu tenu à les imprimer, si elles ne complétaient CCS especes de mémoires cliantaiils que je publie depuis i8i5. Je n’ai pas , au reste, à craindre qu’on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l’ennemi a disparu. On pourra même rc marquerquema détention, Lien qu’assea longue, ne m’avait nullement aigri ; il est vrai qu'alors je croyais voir s’opprocLcr raccomplissemenl de mes prophéties contre les Bourbons. CVsl ici l’occasion de m’expliquer sur la petite guerre que j’ai faîteaux princes de la branche déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l’empereur , ce qu’il inspir.iit d’idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de légalité victorieuse: cette admiration, cette idolâtrie , qui devaient faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m’aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'empire. £ii i8i4,jene vis dans la chute du colosse que les malheurs d’une patrie que la république m’avait appris à

adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifferents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés i.a-

tionales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles: malgré ta ('liarle , j'y croyais peu; mais on pouvait leur imposer res lihcriés. Quant au peu» pie , dont je no me suis jamais séparé , après le dénoûment fatal de si longues guerres , son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la Franre : je la chantai en présence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque , sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons t ce que je viens de dire répond à cette accusation , que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu ; quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître . et dessillèrent les yeux des moins clairvoyants; je ne parle que des gouvernés.

Le retour de l'empereur vint bienlôt"partagcr la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en i830. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir, en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans|Jea centjourt , l'enthousiasme populaire ne m'nbusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constilutionnellemcnl; ce n'étaitpas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée la Polittqua lise , dont la forme a si peu de rapport avec le fond;

«inii que le prouve mon premier recueil , je n'avaif pas encore osé faire prendre à la chanson un vol plus élevé (ses ailes poussaient. lime fut plus facile de livrer nu ridicule les Français qui ne roupissaieni pas d'appeler de leurs vœux impies le triomphe et le retour des années étrangères. J'avais répandu des larmes à leur première entrée à Paris; j'en versai à la seconde : il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectaeles.

J'eus alors la conviction profonde, que les Bourbons fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eus possibilité de gouterner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les

principes libéraux qui, depuis 1814» avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la U-rreur, l'anarchie directoriale et la gloire de l'empire. Olie conviction, qui ne m'a plus aban* donné, je la devais moins d'abord au calcul de ma raison qu'à l'instinct du peuple. A. chaque événe* ment, je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me pa- t

eussent en rapport avec mes réilexions pour en faire ma règle de conduite , dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma muse.

C'est cette muse qui me 6t résister aux prétendus sages, dont les conseils , fondés sur des espérances chimériques, me pour.suivirent maintes fois. Les deux publications qui m'ont valu des condamnations judiciaires, m'exposèrent à me voir abandonné de beaucoup de mes amis politiques. J'en courus le

risque. L'approbatioo des masses me resta fidèle, et les amis rerinrenl *.

Je tiens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma rie de cbansoiiiiier , je ne donnai droit à per* sonne de me dire : Fais ou ne faispas ceci; va ou ns ts pas jusque>là. Quand je sacrifiai le modique emploi, que je ne devais qu'à M. ArnauU, et qui était alors ma seule ressource , des liomnms pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde me firent des offres avania;;euBes que j'eusse pu accepter sans rougir; inaisils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Moo humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou de tel, de Pierre ou de Paul , de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce que je sais quel pouvoir In recuiinaissance exerce sur moi| que j'ai craint de contracter de semblables obligslions, même envers les hommes que j'cstinie le plus **.

* Par un rapprochement singulier , dont je m'honore , ces deux condamnations me réunirent en prison à M. Cauchois-Lemaire, ex-proscrit, écrivain encore plus intcmpeslif que moi, c'est-à-dire plus courageux et par conséquent aussi plus abandonné des uns et plus maltraité des autres.

" J'ai cependant reçu un service pécuniaire à cette époque. Lorsque j'étais à la Force , en 1819, une snusciiption fut ouverte pour payer mon amende et les

frais de justice. Malgré tous les efforts de mes

Il en est un que mes teneurs auront nommé d'a* bord : M. Laffitte. Peut'èire ses instances eussent elles fini par triompher de mes rePns, si des mal* heurs dont la France entière a {témi n'ètaienl Tenus mettre un terme à rinfulipahlc générosité de ce grand et vertueux citoyen, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la rieliessc populaire.

La révolution de Juillet a aussi voulu faire ma fortune; jç l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices anvqueig il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tons mes amis ont passé au ministère : j'en ai même ciicnre un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais â croire qu'ils y sont accrochés parla basque, malgré les eflbrts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pns l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc! je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu

jeunes amis de la société Âîde-ioi, le Ciel t*aidera, la souscription ne fut pns remplie eniiêremcnt, grâce aux mêmes personnes qui avaient empêche la réélection de Manuel en 1834. Je n'ni point eu quelle somme il manquait; mais jen'ni pu ignorer que l'un de nos plus recommandables citoyens, M. Bérard, ebox qui la souscription était ouverte, m'acquitia envers le (isc. Ce service, au reste, doit me st-mhler de peu d'importance , comparé à reux de tout genre que m'a rendus l'amitié de M. Bérard.

lieu de bien des quctlilés; aussi je le recommande à beaucoup de nos liunnèles gens. Il expose pourtaot à de singuliers reproolies. CVst à celte paresse si douce , que des censeurs rigides ont attribué l'éloigiieinent où je nie suis tenu de ceux de mes lioiiorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'llsveulent bien appeler nia bonne lélc, et oubliant trop combien il y U loin du simple bon sens à la science des grandes ai-Taires , ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d*un minislret A les en croire* tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'Etat, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices, Nous aurions tous de la liberté à revendre ou plutôt à donner, car nous n'en savons pas bien encore le prix. Eh! messieurs mes

deux ou trois amis, qui prenex un chaiisonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d entendre aucun autre son? Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main : consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement. Mais il ne sutTirait pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même. 11 faudrait encore exécuter : ceci est la part du carac* tère. Les intentions les plus pures , le patriotisme le plus éclairé ne Icdoniient pus toujours. Qui ii'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, rinstaiit d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination,

avec rembarras d'un démenti donné aux résolutions les plus sages? Oli ! disent-ils, nous n'y serons plus repris I quelle galère ! Le plus honteux ajoute : Je voudrais bien vous voir à ma place. Quand un ministre dit cela, soyez sûr qu*il n'a plus la tête à lui. Cependant il en est un, mais uu seul, qui, sans avoir perdu la tête, a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde { aussi ne l'adressait-il jamais à un ami.

Je n*ai connu qu'un homme doilt il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au pouvoir. Arec son imperturbable bon sens , plus il était propre a donner de sage.s conseils, plus sa modestie lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait éprouvé la raison. Les déterminations une fois prises, il les suivait avec fermeté et sans jactance. S'il en avait reçu l'inspiration d'un autre, ce qui était rare , il n'oubliait point de lui en faire honneur, (.'et homme, c'était Manuel, à qui la France doit encore un tonihcau.

Sous le niinistère emmiellé de M. de Mfartignae, lorsque, fatigués d'une lutte si longue contre la légitimité, plusieurs de nos chefs politiques travaillaient à la fameuse fusion , un d'eux s'écria : Sommesnous heureux que celuiJà soit mort ! C'est un éloge funèbre qui dit tout ce que Manuel vivant n'eût pas fait, à cette époque de promesses hypocrites et de concessions funestes.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait fait pendant les Trois-Jouriiées. La rue d'Artois, l'hôtel de ville et les barricades l'auraient vu tour a tour, délibérantici,

se ballant là: mais les barricades d'abord, car son courage de vieux soldat s'y fût trouvé plus à l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui , il eût travaillé au berceau de notre révolution, Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu on a répété de plusieurs» (ju ils sont contme des grcHiers de mairie

qui se croiraient les pères des enfants dont ils n ont que dressé l'acte de naissance.

11 est vraisemblable que Manuel eût été forcé d acune part aux ofTaires du nouveau gouverne* ment. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eût fallu prendre pour revenir bientôt sans doute au modeste asile que nous partagions. Patriote avant tout , il fût rentré dans la vie privée sans humeur , sans arrière-pensée % à l'heure qu'il est , de l'opposition probablement encore, mais sans haine de personnes, caria force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parce qu'il avait foi dans le peuple.

LiC bonlieur de la France le préoccupait sanscesseï eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande. Je n ai jamais micoiitré d'bo^mme moins wnibltieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin de lui, je l'entends s écricr : Allons vivre à la campagne.

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié ; mais survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empressaient de recourir à sa raison imperturbable, à sou inébranlable courage. Son

y COl .>^|C

talent ressemblait à leur amitié. C'est dans les moments de crise qu'il en avait toute la plénitude, et que bien des faiseurs de phrases, qu'on appelle orateurs, baissaient la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eât-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'alFublcr d'aucun titre, d'aucun em> ploi! car il respectait mes goûts. C'est comme simple volontaire qu'il eût voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi , en restant auprès de lui , je lui aurais du moins fait gagner le temps (|uelui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire, si je ni'é* tais obstiné à vivre dans notre paisible retraite. Aui sentiments les plus élevés s'unissaient dans son cœur les atfections les plus douces: il n'était pas moins tendre ami que citoyen dévoué.

Ces derniers mots sufliront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut déplaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que de-

puis la révolution de Juillet, en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort!

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer delà part des esprits austères peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servira réduration des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense , au moins comme excuse , que ces chansons , folles iuspirations de 1a

jeunesse el de ses retours « ont été des compapncs fort utiles données aux grates refrains el aux cou* plels politiques. Sans leur assistance, je suis lenléde croire que ceux*ci auraient bien pu ii'aller ni aussi loin , ni aussi bas, ni môme aussi haut; ce dernier mot drtl-il scandaliser 1rs rertus de salon.

Quelques'imes de mes chansons ont été traitées d'impies , les pauvrettes I par MM. les procureurs du roi , avocats généraux et leurs substituts , qui sont tous gens très-religieux à l'audience. Je ne puis, a cet égard , que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand , de nos jours , la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir mèroonaUre son caractère sarré ; les plus tolérants deviennent inloléranls pour elle ; les croyants , qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne , vont quelquefois, par repré sailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là: je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété ?

Enfin , grand nombre de mes chansons ne sont que desinspirationsde sentimentsinliines ou descaprices d'un esprit vagabond ; ce sont là mes filles chéries: voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore , qu'en jetant une grande variété dans mes recueils, celles-ci ont dû n'ètre pas inutiles uon plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières , à n'en croire même que les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai défendue pendant quiuxeans, elles ont exercé

une puiscanie influence sur les masses, seul levier qui , désormais , rende les grandes clioses possibles. L'honneur de celte influence , je nel'ui pas réclamé nu moment de la victoire : mon courage s'évanouit au* cris qu'elle fait pousser. Je crois , en vérité . que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'-hui , j'ose donc réclamer ma part dans le triomphe de iS-lo, triomphe que je

n’ai su chanter que longtemps après «;t devant les sépultures des citoyens à qui nous le deTotis. Ma chanson d'aditu se ressent de ce mouvement de vanité politique, produit sans doute parles flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m’a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bientôt l’oubli enveloppera les chansons et le' rbansutinier, c’est une épitaphe que j’ai voulu prépa* rer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l’amitié a pu faire; malgré les plus illustres sull'rages et l'indulgence des inter* prêtes de l’opinioii publique , j’ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d’autant plus vite qu’elle a été nécessairement fort exagérée par l’intérêt de parti qui s’y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue ; j’ai fait moi , un calcul diflTéreiit qui se réalisera de mon vivant , pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela ? diront quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré. surtout , de m’être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus utile à lu cause de la liberté , lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j’avais cultivés d’abord.

Sur le point de foire ici un eiamen cousciencieus de ces production» fugitirei , le courage ni a manqué, je l'avoue. J’ai craint qu’on ne nie prît au mol lorsque je relèverais des faute» , et qu on ne fil la sourde oreille aux cajoleries paternelle» que je pourrais adresser à mes chansons; car encore faul-ilbien que tout n’en soit pas mauvais. Puis» malgré la poli* tesse de» critiques à mon égard, ce serait pcul-êire pousser la reconnaissance trop loin que de faire ainsi leur besogne. Je le répète : le courage m’a manqué. On ii'iuceiidio guère sa maison que lorsqu elle est assurée. Ce que je puis dire d’asance à *

se font les exécuteur» de» haute» œuvre» liltéraire», J c’est que je suis complètement innocent des éloges | exagérés qui m’ont élé prodigués ; que jamais il n*

m’est arrii é de solliciter le moindre article de bien ^

veiUaiice; que j’ai élé même jusqu’à prier de» ami» jouriialisles d’èli e pour moi plus sobre» de louange»; que , loin de vouloir ajouter le bruit au bruit , j’»i évité les ovalions qui l’augnieiiteiit ; nie suis tenu loin de» coterie» qui le propagent ; et que j’ai feriii» ma porte aux commis voyageurs de la renommée, CCS gens qui se cbargi nt de colporter votre réputation en province et jusque dans 1 élranger , dont le» r*puoi el les magaùti» leur sont ouvci Ui.

Je n’ai jamais poussé mes prétention» plu» haut que UC l’indique le tilie de chansonnier, sentant bien qu’en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant , je lui devrai» encore d’être jugé avec plus d’indulgence , placé par là loin et audessous de toutes les grandes illuslratiou» de mou

•ièele. Le besoin deoette position spéciale a toujours dû m’ôter l’idée de courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m’aient faite des amis influents et dévoués y qui, dans la poursuite de ces dignités y nie promettaient , je suis honteux de le dire, plus de bonheur que n'en a eu B. (ioiistaut, grand publiciste, grand orateur, grand écrivain. Pauvre Constant 1 A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles y je répondrai : Les rêves poétiques les plus ambitieux ont bercé ma jeunesse; il n'est presque point de genre élevé que je n'aie tenté en silence. Pour remplir une immense carrière, à vingt ans, dépourvu d’études, même de celle du latin, j’ai cherché à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style. Les plus uohles encouragements m'ont été donnés alors. Je vous le demande : croyez-vous qu’il ne me soit rien resté de tout cela, etqu'aujourd’hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposée in'en exagérer la valeur? Mais j’ai utilisé nia vie de poète, et c’est là nia consolation. 11 fallait un homme qui parlât au peuple le langage qu’il entend et qu'il aime , et qui se créât des imitateurs pour varier et uiultlplicr les versions du même texte. J’ai été cet homme. La Liberté et la Patrie , dira-t-on y se fussent bien passées de vos refrains. La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu’on le suppose : clics ne dédaignent le coneoursde rien de ce qui est populaire. Il y aurait, selon moi , injustice à porter sur mes chansons un jugement où il ne me serait pas tenu compte de

l'inûuence qu’ulles oui exercée. Il e«t de* instauta , pour une iiylioii , où la meilleure musique eal celle du tambour qui bat la charge.

Après tout , si 1*011 trouve que j’cxagérc beaucoup l’importance d«! mes couplets , qu’on pardonne au vétérau qui prend sa retraite, de grossir tant suit peu ses états de services. On pourra même observer que je parle à peine de mes blessures. D’ailleurs, la ré • compense que je sollicite ne fera pas ajouter un centime au budget.

Comme cbansonnier, il me faut répondre à une critique que j’ai vue plusieurs fois reproduite. On ni’a reproché d’avoir dénaturé la chanson en lui fai-

sant prendre un ton pins élevé que celui des Collé , des Panard, des Désaugier». J'aurais mauvaise grâce à le contester , car c'est , selon moi , la cause de mes succès. D'abord , je ferai remarquer que la cbaiisou , comme plusieurs autres genres, est toute une langue, et que, comme telle , elle est susceptible de prendre les tons les plus opposes. J'ajoute que depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et scs idées patriotiques nul acquis un très-grand développement; notre histoire le prouve. La citavison, qu'on avait délinic Vexprettion ^ d*$ tentimenti poputairet, devait dès lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le viu et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution , etea ii'ctait plus seulement avec les maris

trompés, les procureurs avides et la frar^ue A Caron, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'ëtre chanté par nos artisanset nos soldats aux tables des guingnclles. Ce succès ne suffisait pas encore; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons pour y faire des conquêtes ' dans l'intérêt de ces sentiments. De là, autre néces* sitè de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fuit seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on feuillette tons les recueils , et l'on verra que c'est dans le shle le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle Mar$eillahê , qu'il n'a jamais oubliée , comme on l'a pu voir dans la grande semaine.

Pourquoi nos jeuiies et grands poètes ont-ils dédaigné les succès, que, sans nuire à leurs autres travaux , la chanson leur eût procurés? Notre cause y eût gagné , et , j'ose le leur dire , eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde , un peu plus aristocratique que ne le * voudrait le génie de notre bonne langue française. Leur style eût sans doute été obligé de renoncer , en partie , à la pompe des mots. Mais, par compensation, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en do petites compositions variées et plus ou moins draniatiques , compositions que saisit l'instinct du vulgaire , lors même que les détails les plus heureux lui échappeut. C'est là , scion moi , mettre de la poésie

endtiMouê, Peut-être est-ce, en dénnitive , une obligation qu'impose la simplicité de notre langue et à laquelle nous nous conrormons trop rarement. La Fontaine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J^ai pensé quelquefois que si les poëtes rontempornins avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres , ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut, je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule : je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux reelier-clies de l'esprit, aux délicatesses du goût; soit! mais par là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement , plus grandement pour captiver son alten-lion. Appropries donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développements ; ce ne sont ni des idées abstraites ni des tjpes qu'il vous demande : montrez-lui à nu le cœur humain. Il me semble que Shakspeare fut soumis à cette heu-reuse condition. Mais que deviendra la perfection du style ? Croit-on que les vers inimitables de Bacine, nppliqnés à l'un de nos meilleurs mélodrames , eussent empêché, même aux boulevards, l'ouvrage de réussir? Inventez, concevez pour ceux qui tous ne savent pas lire ; écrivez pour ceux qui savent écrire.

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec pré-vention. 11 ne se présente à nous que comme une tourbe grossière incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Toate-

DiyliiiB.: b, i^rifigle

fois, ches nous il y a pis , même en matière de jugements littéraires» sur-tout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde , rVsl, je n'en doute pas » dans ses rangs qu'il faut Palier chercher. Qu'on essaye donc d'en faire pour lui. Mais , pour y parvenir , il faut étudier ce peuple. Quand par hasard nous tra> vaillcDS pour nous en faire applaudir» nous le traitons comme fnntces rois qui» dans leurs jours de inu> niticence» lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres: re* présentent-ils des hommes du peuple» même dans des compositions historiques» ils scinhient se com-plaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le repré-sentent ainsi : s Est-ce ma afautesije suis misérablement déguenillé? si mes

• traits sont flétris par le besoin » quelquefois même

• par le vice ? Mais dans ces traits hâves et fatigués a

• brillé l'entliousiasnie du courage et de la liberté ;

• mais sous ces baillons» roule un sang que je pro- > digue à la voix de la patrie. C'est quand mon âme «s'exalte qu'il faut me peindre. Alors je suis beaul » Et le peuple aurait raison de parler ainsi.

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures , à peu d'exceptions près. Mais nous ressemblons tous à des parvenus désireux de faire oublier leur origine» ou si nous voulons bien soufl'rir chez nous des portraits de famille» c'est à condition d'en faire des caricatures. Beau moyen de s'anoblir» vraiment] Les Chinois sont plus sages: ils anoblissent leurs aïeux.

Le plus grand poëtc des temps modernes , et peut-

Atre de tous les temps, Nepoléon , lorsqu'il se dégageait de l'imitation des anciennes formes monar* chiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger iiospoè'tes et nos artistes. Il voulait, par exem* pie , que le spectacle des représentations gratis fût composé des cfaefs>d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l*on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de disoernemenl. Le grand homme avait appris de bonne heure , dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'clévalion peut atteindre l'instinct des masses, babilemenl remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération nouvelle, qui ne l'a pas connu , prouve assez combien fèmotion poétique a de pouvoir sur le peuple. Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cétte fouie si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle , ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à sou intelligence , plus iis étendront le domaine du génie et de la gloire.

Les jeunes gens, je l'espère, me pardonneront ces réflexions que je ne hasarde ici que pour eux.

Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissements donnés à leurs plus auda-

cieuses innovations! Pouvais-je ne pas applaudir, même eu blàmaut'uu peu ? Daus mon grenier, à

leur âge . iousle règne dei'abbé Delille, j'aTaÎH moi. même projeté rescalade de bien des barrièrea. Je ne sais qui lle rois me criait ; Non, les Latins et les Grecs même ne doivent pas être des modèles ; ce sont des ilambeaui : saches vous en servir. Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M.de Chateaubriand m'avait arraehé aux lisières des le Batteux et des la Harpe { service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant; je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs; je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos a notre siècle d'alTrancliissement, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen âge , à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons aceablaii iit les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout? C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien nionde , que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens ! il y a de là raison dans votre audace. Mais puisque vous. avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés , et qui marche encore à votre tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talents, et tous sc sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la tribune , au bruit des longues et sanglantes batailles, dans les douleurs de l'exil , au pied des échafauds que, par do briUauts et uoin-

breux succès , ils ont entretenu le culte des Uuses , et qu'ils ont dit à la barbarie : Tu n'iras pas plus loin. Et TOUS le sates ; elle ne s'arrête que devant lu gloire.

Quant à moi qui, jusqu'à présent, n*ai eu qii à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bonhomme! laisse*nous passer. Ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent au soir de la vie nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer. Mieux vaudrait aller l'attendre au lit , dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien , quoiqu'il soit un peu dur.

Quoi ! vous neferex plus de chansons? Je ne promets pas cela ; enlendons*nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre; bon gré malgré il faut trafiquer de la Muse : le commerce m'ennuie ; je me retire. Mou ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours: elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'élre éligible, en dépit de la révolution de Juillet, à qui je n'en veux pas pour cela. A ne faire des cbausous que pour vous, dira-t»on , le dé> goût vous prendra bien vite. Eh! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête? Je n'ai pas renoncé â être utile. Dans la retraite où je vais me confiner , les souvenirs se presseront eu foule. Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard. Moire

Digilized by Googli

époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acleiirs ou encomhréles coulisses.

J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans; sur presque tous ceux que je dVi pas vus ou que je n'ai fait qu'enlievoii , nia mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques. Je veux faire une espèce de I)ic< lionnaire historique , où , sous chaque nom de nos notahilités politiques et littéraires jeunes ou vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes. Ce travail peu fatigant, qui ii'exige ni des coiinaissunces pro* fondes , ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimée ; car ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conquit, que j'ai foriiié ce projet. Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en évé* nements ii'auront à consulter , je le crains bien , que des documents entachés de partialité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque coiiflaiice même dans ce qu'elles auront j

de sévère , car je ne prétends pas n'êlre qu'un pa- j

uégyriste. Les historiens savent tant de choses, qu'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre des hommes, même des hommes puis-

sants: que si je n'ai rien été , c'est comme d'autres sont quel-

que chose , je veux dire en me donnant de la peint pour cela; ils n'auront donc pas âme ranger au nom* bre des gens désappointés et chagrina. Ils sauront peut-être aussi que j'ai joui de la réputation d'observateur assez atteiitir, assez exact, assez pénétrant, et qu'enfin je m'en suis toujours plutôt pris à la faiblesse des hommes qn'à leur mauvais vouloir, du mal que j'ai pu voir faire dans mon temps. Dea matériaux recueillis dans cet esprit manquent trop aouvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bou parti de ceux que je laisserai. La France un jour pourra m'en savoir gré. Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? Il serait plaisant que la postérité dit : Le judicieux, le grave Béranger! Pourquoi pas?

Mais voici Lien des pages à la suite les unes des autres, sans trop de logique, ni surtout de nécessité. Se douterait-on, à la longueur de celte préfare, que j'ai toujours redouté d'entretenir le public de moi, autrement qu'en chansons? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilège que donne l'instant des adieux : il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.

Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de 1« main dejustice pour venir à mon aecours dans les

moments périlleux. Nul doute que sans eux on. ne m'eût fait payer plus elièrement la tétnérilé de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations quMs ont à la presse périodicjue.

Je me fais un devoir d'ajouter que niénic les jour* uaux de l'opinion la plus oppo^ée à la mienne, tout en repoussant l'boslililé de mes principes, m*ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme coiiTaincu a droit d'attendre de scs adversaires, surtout quand il ne s'en prend qu a ceux qui sont en position de se venger.

J'attribue cette bienveillance si générale à l'em. pire qu'exerce, en France, le genre au<|ucl je me suis exclusivement livré. Cela seul suHirait pour m'ôter

toute envie d’accoler jamais aucun autre litre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.

LE FEU DU PRISONNIER

(i.A FoncR , 1829.)

Air </u l'audeville de Taconnel.

Combien le feu tient douce compa{'iiie Au prisonnier , dans les longs soirs d'iiiver I Seul aven moi se chauffe un bon Génie ,

Qui parle haut, rime ou rliante un vieux air. (^<s>) Il me fait voir , sur la braise animée ,

Des bois, des mers, un monde en peu d'instants. (Ksj Tout mon ennui s'envole à la fumée. > ^

O bon Génie, amusex-nioi longtemps.)

Jeune , il me fil rêver , pleurer, sourire t Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.

Du doigt, dans Tâtre , il signale un navire :

Je vois trois mâts sur des ilot.s orageux.

I.e vaisseau vogue et bientôt l'équipage Sous un beau ciel salûra le printemps.

Moi seul je reste enchaîné sur la plage.

o bon Génie, amuset-inoi longtemps.

Ici, que vois-je ? est-ce un aigle qui vole

Et du soleil mesure la hauteur?

C’est un ballon : Toici la banderole ,

Et la nacelle elle navigateur.

L'audacieux , si la pitié l'inspire ,

Doit de ces murs plaindre les habitants.

Libre là-haut, quel air pur il respire!

O bon Génie, aniusez-moi longtemps.

D'un canton suisse, ah ! voilà bien l'image : Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux. J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage;

La liberté, là, m'ulTraitlc repos.

Je franchirais ces monts à crête immense ,

Où je crois voir nos vieux drapeaux llotlants. Mon cœur n'a pu s'arracher à la France.

O bon Génie, amusex-moi longtemps.

Dans mon désert encor quelque mirage !

Génie , allons sur ces coteaux boisés.

En vain tout bas on me dit : Deviens sage;

Plie un genou, tes fers seront brisés.

Vous, qui , bravant le geôlier qui nous guette, Me rendez jeune après de cinquante ans,

Sur ce brasier , vite', un coup de baguette,

O bon Génie, amusez-moi longtemps.

SB ■niSiii»etSioi»Qf

MES JOURS GRAS DE

ÂiR : DU-mol donc , mon petit Bippolyte.

Mon bon roi , Dieu vous tienne en joiel Bien qu'en butte à votre courroux ,

DKjih>'f^’î by -

Je passe eocor y grâce à Bridoie ,

Un carnaral sous les verrous.

Ici fallait-il que je vinsse Perdre des jours vraiment sacrés !

J'ai de la rancune de prince :

Mon bon roi , vous me le paîrez.

Dans votre beau discours du trône, Méchant, vous m'avez désigné.

(Test me recommander au prône ;

Aussi inc suis-je résigné.

Mais triste et seul , quand j'entends rire Tout Paris en joyeux émoi.

Je reprends goût à la satire :

Vous me le paîrez, mon bon roi.

Voyez, verre en main , bouche pleine.

Fous déguisés de vingt faqons.

Mes amis m’oublier sans peine ,

Tout en répétant mes cliansons.

Aven eux , nia verve en démence Fût perdu scs traits acérés.

J'aurais pu boire à la clémence:

Mon bon roi , vous me le paires.

Vous connaissez Lise la folle.

Qui sur mes fers pleure d’ennui;

Ce soir même un bal la console:

« Bah ! dit-elle , tant pis pour lui ! • - J’allais, pour complaire i la belle.

Nous peindre heureux sous votre loi;

UQ

Serriteur i I.isc est iniidèle :

Vous me le paires, mon bon roi.

Bans mon ticux carquois où font brèche Les coups de vos juges maudits, lime reste eneore une flcelie;

J'écris dessus : Pour Charles dix.

Malgré ce mur qui me désole.

Malgré ces barreaux si serrés.

L'arc est tendu , la llèche vole :

Mon bon roi , vous me le paires.

rSiQfio ooi|ioiQio aooaii nBaSnitisytr^f T" *o

LE U JUILLET

{ Li roxcB, 1829,)

Aix ; A ioîxani» ant U nt faut pas remettre.

Pour un captif, souvenir plein de charmes!

J'étais bien jeune, on criait : Vengeons-nous!

A la Bastille ! aux armes! vite , aux armes! Marchands, bourgeois, artisans-cooraieMtlou8.(Ais. ^ Je vois pâlir et mère et femme et fille;

Le canon gronde aux rappels du tambour. (bi$. Victoire au peuple! il a pris lu Bastille!

Un beau soleil a fêlé ce grand jour,

A fêté ce grand jour, (ftù.)

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse. Les femmes vont redisant mille exploits.

Héros du siège, un soldat bleu qui passe Est applaudi des mains et de la voix.

Le nom du roi frappe alors mon oreille;

De Lafayette on parie avec amour.

La France est libre et ma raison s’éveille.

Un beau soleil a fêté ce grand jour,

A fêté ce grand jour.

Le lendemain un vieillard docte et grave Guida mes pas sur d'immenses débris.

• Mon fils, dit-il, ici d’un peuple esclave

■ Le despotisme étouffait tous les cris.

■ Mais des captifs pour y loger la foule,

• U creusa tant au pied de chaque tour,

■ Qu'au premier clioc le vieux château s’écroule.

■ Dn beau soleil a fêté ce grand jour,

■ A fêté ce grand jour.

■ La Liberté, rebelle antique et sainte ,

■ Mon fils, s’armant des fers de nos aïeux,

■ A son triomphe appelle en cette enceinte «L’Fgulité, qui redescend des cieux.

■ De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.

■ ('.'est Mirabeau tonnant contre la cour.

■ Sa voix nous cric : lüncore une Bastille !

■ Un beau soleil a fêlé ce grand jour,

■ A fêté ce grand jour.

■ Où nous semons chaque peuple moissonne.

■ Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,

■ Portent, tremblants, la main à leur couronne

■ Et leurs sujets de nous parlent tout bas.

■ Des droits de l'homme, ici , l'ére féconde ■S'ouvre et du globe accomplira le tour.

• Sur ces débris, Dieu crée un nouteau monde «Un beau snleil a fété ce grand jour ,

• A fêlé ce grand jour. •

De ces leçons qu'un TÎeillard m'a données Le souvenir dans mon cœur sommeillait.

Mais je revois, après quarante années,

Sous les verrous , le qualorse juillet.

O Liberté, ma voix, qu'on veut proscrire Redit ta gloire aux murs de ce séjour.

A mes barreaux l'aurore vient sourire »

Un beau soleil fête encor ce grand jour^

Fête encor ce grand jour.

PASSEZ, JEUNES FILLES

Air :

Dieu l'quel essaim de jeunes filles Passe et repasse sous mes yeux î Au printemps toutes sont gentilles!

Toutes; mais quoi I me voilà vieux.

Cent fois rcdiM^i^-leiir mon âge :

Les cœurs jeunes sont insensés.

Endossons le manteau du sage.

Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.

Zoé, voire mère, entre nous.

Dirait de combien je retarde Quand vient l'heure du rendei«vous.

Pour uo amant elle est sévère:

S'il ii'ainie trop , U n*aime assez.

Suifez les conseils d*une mère.

Passez, jeunes filles, passez.

Votre grand'mère, aimable Laure, Des amours m'a transmis la loi.

Elle veut l'eQseigner encore ,

Bien qu'elle ait dix ans plus que moi. Au salon ou sur la pelouse,

Laure , jamais ne m'agacez :

Grand'mamun est un peu jalouse.

Passez, jeunes filles, pauez.

Bose , TOUS daignez me sourire.

Eprouvez-vous quelque accideiil ?

Chez vous , la nuit, ai-je ouï dire ,

On surprit un noble imprudent.

Mais la nuit fait place à l'aurore :

Aux maris gaiment vous ebassez.

Pour TOUS je suis trop jeune encore.

Passez, jeunes Glles , passez.

Passez vite, folles et belles;

Un doux feu cause voire émoi.

Craignez que quelques étincelles N'arrivent de vous jusqu'à moi.

Sous les murs d'une poudrière Par le temps presque renversés,

La main devant voire lumière, Passez, jeunes Glles, passez.

Digilized by Cooglc

LE CARNAVAL ET LE PRISONNIER

(LA FORCB , 1829.)

Air : Je voit bientôt quitter Vempire.

Quel beau mantlemeiit vous nous faites * ! Prélat , il nie comble d'honneur !

Vous lises donc mes cbansoiineltes?

Ab J je vous y prends , monseigneur. (bis J Entre deux vins , souvent ma Muse Perdit son bandeau virginal.

Petit péché , si son ivresse amuse.

Qu'en diles'vous, monsieur le cardinal?

Çà , que vous semble de Lisette Qui dicta mes chants les plus doux?

Vous vous signes sous la barrette !

Lise a vieilli y rassurex-vous.

Des jésuites elle raffole ;

Et priant Dieu tant bien que mal y Pour leurs enfants Lise tient une école.

Qu'eu diteS'Vous, monsieur le cardinal?

A chaque vers patriotique |

Je vous vois me faire un procès.

* En mars iSag , M. de Clermont-Xonnerrc , archevêque de Toulouse, publia un mandement, où il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons.

Tout prélat se croit hérétique Qui chez nous a le cœur rraiiqais.

Sans y nioinonnery moi , paurre homme, J'aime avant tout le sol natal.

J'y tiens autant que vous teuez à Rome.

Qu'en dites-vous , monsieur le cardiual?

Puisque vous fredonnez mes rimes.

Vous, grand lévite ultramontain ,

N'y trouvez-vous pas des maximes Dignes du bon Samaritain?

D'huile et de baume les mains pleines,

Il eût rougi d'aigrir le mal.

Ah ! d'un captif il n'eûtvu que les chaînes. Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

EiiGu , avouez qu'en mon livre Dieu brille i travers ma gaîté.

Je crois qu'il nous regarde vivre j Qu'il a béni ma pauvreté.

Sous les verrous , sa voix m'inspire Dn appel à son tribunal.

Des grands du monde elle m'enseigne à rire. Qu'en dites'vous, monsieur le cardiual?

Au fond Vous avez l'âme bonne.

Pardonnez à Phomine de bien , Monseigneur , pour qu'il vous pardonne Votre mandement peu chrétien.

Mais au conclave on met la nappe , Partez pour Rome i ce signal.

Le Saint-Esprit fasse de vous un pape!

Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

COUPLET

Ail : C*e$t le meilleur homme du monde.

J'ai saivi plus d'enterrements Que de noces et de baptêmes.

J’ai distrait bien des cœurs aimants Des maux qu’ils aggravaient eux-mëmea.

Mon Dieu , vous m'avez bien doté ;

Je n’ai ni force ni sagesse;

Mais je possède une gaîté Qui D'offense point la tristesse.

iTistniniriif nir~T~T-TTTTT~TTT~^r^T^r-Ttf nii i

MON TOMBEAU

Aia d’Jrittippe*

Aloi) bien portant, quoi! vous penses d'avance A m'ériger une tombe à grands frais 1 Sottise! amis; point de folle dépense.

Laissez aux grands le faste des regrets.

Avec le prix ou du marbre ou du cuivre ,

Pour un gueux mort habit cent fois trop beau , Faites achat d'un vin qui pousse à vivre.

Buvons gaiment l’argent de mon tombeau.

A votre bourse un galant mausolée Pourrait coûter vingt mille francs et plus.

Sous le ciel pur d’une riche vallée ,

Allons six mois TWre en joyeux reclus.

(jonceris et bals où la beauté convie ,

Vont de plaisirs nous meubler un cliâteau.

Je veux risquer de trop aimer la vie.

Mangeons gaiment l'argent de mon tombeau.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.

Or , il lui faut des parures de prix.

L'éclat du luxe adoucit un long jeûne:

Témoin Longchamps où brille tout Paris.

Vous devez bien quelque chose à ma belle.

])'un cachemire elle attend le cadeau.

En viager sur un cœur si fidèle

Plaçons gaîmeiit l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres Je ne veux point d'une loge d'honneur.

Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres; Près de mourir, ab ! qu'il goûte au bonheur.

A ce vieillard qui , las de sa besace »

Doit avant moi voir lever le rideau,

Pour qu'au parterre il me garde une place. Donnons gaîmentl'argejit de mon tombeau.

Qu'importe à moi que mon nom sur la pierre Soit déchilTrè par un futur savant?

Et quant aux fleurs qu'on promet k ma bière , Mieux vaut, je crois, les respirer vivant. Postérité, qui peux bien ne pas naître,

A me chercher n'use point ton flambeau Sage mortel , j'ai su par la fenêtre Jeter gaîraent l'argent de mon tombeau.

LE JUIF ERRANT

Am du chatieur rouge d*Amédée de Beauplan.

Chrétien , au royageur souffrant Tends un terre d’eau sur ta porte.

Je suis , je suis le Juif crrani ,

Qu’un tourbillon toujours emporte, (éis.) Sans tieillir y accablé de jours ,

La Bn du monde est mon seul rêtc.

Chaque soir j'espère toujours;

Mais toujours le soleil se lète.

Toujours , toujours , (Ws.)

Tourne la terre où moi je cours, Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles , hélas !

Sur U cendre grecque et romaine ,

Sur les débris de mille Etats,

L'affreux tourbillon me promène.

J'ai tu sans fruit germer le bien ,

Vu des calamités fécondes;

Et pour surtitre au monde anciêii ,

Des flots j'ai tu sortir deux mondes.

Toujours, etc.

Dieu m’a changé pour nie punir :

A tout ce qui meurt je m’attache.

Mais du toit prêt à me bénir Le tourbillon soudain m’arrache.

Plus d’un pauTrc vient implorer Le denier que je puis répandre ,

Qui n’a pas le temps de serrer La main qu'eu passant j’aime à tendre.

Toujours , etc.

Seul, au pied d’arbustes en fleurs ,

Sur le gazon , au Lord de l’onde ,

Si je repose mes douleurs,

J’entends le tourbillon qui gronde.

I Eh ! qu’importe au ciel irrité Cet instant passé sous l’ombrage ?

Faul'il moins que l’éternité Pour délasser d’un tel voyage?

Toujours, etc.

Que des enfants vifs et joyeux Des miens me retracent l’image ;

Si j’en veux repaître mes yeux ,

Le tourbillon souffle avec rage.

Vieillards, osex-vous à tout prix M'envier ma longue carrière?

Ces enfants à qui je souris,

Mon pied balaira leur poussière.

Toujours , etc.

Des murs où je suis né jadis Retrouvé-je encor quelque trace;

Pour m’arrêter je me roidisi Hais le tourbillon me dit : « Passe I ■Passe I > et la voix me crie aussi :

«Reste debout quand tout succombe.

»Tc* aïeux ne t'ont point ici «Gaulé de place dans leur tombe. > Toujours , etc.

J’outrageai d’un rire inhumain L’honime>Dicu respirant à peine...

Mais sous mes pieds fuit le chemin;

Adieu , le tourbillon m'entraîne.

Vous qui. manques de charité ,

Tremblez à mon supplice étrange.

Ce n'est point sa divinité ,

C’est rhunianitc que Dieu venge.

Toujours, toujours,

Tourne la terre où moi je cours , Toujours, toujours, toujours, toujours.

LES DIX MILLE FRANCS

Air : T*en souviân$-tu ?

■ Dk mille francs, dix mille francs d’amende I Dieu 1 quel loyer pour neuf mois de prison!

Le pain est cher et la misère est grande ,

Et pour longtemps je dîne à la maison. '

Cher président , n’en peut-on rien rabattre ?

• Non I lion I jeûnez et vous et vos parents.

• Pour fait d’outrage aux enfants d’Henri quatre vDe par le roi , payez dix raille francs. >

Je paîrai donc: mais, las ! que va-t-on faire

Pe cet argent quefti bien j’emplofrai»?

D'un substitut sera-t-il le salaire?

D'un conseiller paîra-t-il les arrêts ?

Déjà s'avance une main longue et sale :

C’est la police et scs comptes courants.

Quand sur ma Muse on venge la morale ,

Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-môme ainsi partageant ma dépouille,

Sur mon budget portons les alTamés.

Au pied du trône une harpe se rouille : fiardesdu sacre, êtes-vous enrhumés?

Chantez, messieurs, faites pondre la poule | Envahissez croix , titres, biens et rangs.

DAt-on encor briser la sainte ampoule;

Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître I Vieux ou nouveaux ,tous nobles à cordons.

Fiers de servir , ils font au gré du maître Signes de croix , saluts ou rigodons.

A tout gâteau leur main fait large entaille :

Car iis sont grands , même infiniment grands. Ils nous feront une France à leur taille.

Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes , mitres et crosses , Chapeaux pourpres , vases d'argent et d'or ; Couvents, hôtels, valets , blasons, carrosses,

Ah î saint Ignace a pillé le trésor.

De mes refrains l'un des siens qui le venge , Promet mon âme aux goulTrcs dévorants.

Déjà le diable a plumé mon bon Ange.

Pour le clergé comptons trois mille francs.

Yérinons : la somme en vaut la peine.

Deux et deux, quatre ; et trois , sept ; et trois , dix. C'est bien leur compte. Ah! du moins la Fontaine Sans rien payer fut exilé jadis.

Le Oer Louis eût bilTé la sentence

Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.

Uonsieur Loyal, délivrez- moi quittance.

Vive le roi ! voilà dix mille francs.

COUPLET

Aia : Trouverez-vous un parlement ?

Notre siècle , penseur brutal ,

Contre Delille s'évertue.

Tel vécut sur un piédestal Qui n'aura jamais de statue.

Artiste , poëte , savant,

A la gloire en vain on s'attache;

C'est un linceul que trop souvent La postérité nous arrache.

LA FILLE DU PEUPLE

Aia d*Ari»tippe,

Fille du peuple , au chantre populaire De ton printemps tu prodigues les fleurs.

Dès ton berceau tu lui dois ce salaire :

Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs. Va, ne. crains pas que baronne ou marquise Veuille à me plaire user ses beaux atours.

Ma Muse et moi nous portons pour derise :

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée, D'anciens châteaux s'offraienl-ils à mes yeux; Point n'inToquais , à la porte fermée ,

Pour m'introduire , un nain mystérieux.

Je me disais : Tendresse et poésie

Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours.

Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie ;

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Fi des salons où lennui qui se berce Bâille entouré d'un luxe éblouissant!

Feu d'artiQee éteint par une averse.

Quand vient la joie , elle y meurt en naissant.

En souliers 6ns , chapeaux frais , robe blanche , Tu veux aux champs courir tous les huit jours; Viens ; tu me rends les plaisirs du dimanche.

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,

A plus que toi de décence et d'attraits';

Possède un cœur plus riche de jeunesse ,

Des yeux plus doux et de plus nobles traits?

Le peuple en6n s'est fait une mémoire :

J'ai pour ses droits lutté contre deux cours:

Il te devait au chantre de sa gloire.

Je suis du peuple ainsi que mes amours.

^ ' T:_ ü'7. T*r. •_'•:* •z-WT^^

LE CORDON, S'IL VOUS PLAIT

ClUNSOM TAITE i LA FORCE , POUR LA PËTB DB MARIE.

Aib du vaudeville des Srylhes et des Ainaioneê.

Allons aux champs fêter Marie {

HùloiiS'Uous, le plaisir m’attend.

Le pied poudreux > la main tlcurie ,

Là'bas arrivons en chantant. (bit.)

Gai voyageur , j'ai mes pipeaux à prendre,

- Pipeaux qu’un sourd a traités de sifQet.

. Portier,ce soir, gardex-Tous de m'attendre. ^

• Je veux sortir: le cordon, s’il vous plaît; ^ (^***) Le cordon , le cordon , s’il vous plaît, {bit,)

Vite, portier ; car on m’accuse D’oublier l’heure du repas.

Jouy déjà gronde ma Muse Dont il soutint les premiers pas.

D’amis nombreux quelle troupe riante,

Et de beautés quel brillant chapelet!

Dans sa prison l'aï s’impatiente.

Je veux Eortiri etc.

Beaux jours d’une fêle si chère,

A revenir toujours trop lents!

Pour nous, l’un de l’autre diffère Au plus par quelques cheveux blancs.

Puisse Marie, à ses goûts si ûdèle ,

Voir ses élus toujours au graud complet !

Volons chanter la liberté près d’elle.

Je reuz sortir; etc.

Mon vieux portier dort dans so loge :

Mès petits vers vont refroidir.

D'un digne epoux j’y fais l'éloge;

Forçons Marie à m'applaudir.

Puis, montrons-la courant plaindre des peines, Rendre au malheur l’espoir qui s’envolait.

Et consoler un'anii dans les chaînes.

Je veux sortir] etc.

Slais mon portier, las de sc taire,

Répond qu'on ne sort pas ainsi;

Que j'écri\e au propriétaire]

Que je dois trois termes ici.

. Fêtez Marie, ô vous à qui l'on ouvre I Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet; Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :

Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît;

Le cordon , le cordon , s'il vous plaît.

LX FORCI

Air : U faut bientôt quitter l’empire.

Denys, chassé de Syracuse,

A Corinthe se fait pédant.

Ce roi que tout un peuple accuse,

Digilized by Gotjple

Pauvre et déchu , se console en grondant. (bi$.)

Maître d’école au moins il prime :

Son bon plaisir fait et défait des lois. (bii.)

11 règne encor , car il opprime.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois, f bi$.)

Sur le dîner de chaque élève «

Le tyran des Syracusains ,

Comme impôt , chaque jour prélève Trois quarts des noix, du miel et des raisins.

Çà, diUil, qu'on le reconnaisse,

J'ai droit sur tout; je l'ai prouvé cent fois.

Baises la main : je vous en laisse.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois*

Un sournois, dernier de sa classe ,

Au bas d'un thème mal tourné ,

Met ces mots: Grand roi, qu'un dieu fasse Périr tous ceux qui vous ont détrôné l Vite un prix au sot qui l'adule I Mon CIs, dit-il, tout sceptre est un grand poids Sois mon second , prends la férule.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Un autre en secret vient lui dire:

Seigneur, un écolier transcrit ,

Là-has, je crois, quelque satire ;

C'est contre vous, car voyex comme il rit.

Ce maître , d'humeur répressive,

De l'accusé courant tordre les doigts ,

Dit : Je ne veux plus qu'on écrive.

Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

Rêfant un jour que l'on conspire ;

Rêvnnt qu’il court de grands dangers.

Ce fou , tremblant pour son empire ,

Voit ses marmots narguer deux étrangers.

Chers étrangers, dans ce repaire Entrez, dit-il, sur eux sengez mes droits.

Frappes ; pour eux je suis un père.

Jamais rcxil n’a corrigé les rois.

Enfin , pères , mères, grand’mères De maint enfaut trop bien fessé , L'accablant de plaintes amères,

L'ancien tyran , de Corinthe est chassé.

Mais pour agir encore en maître.

Maudire encor sa patrie et scs lois ,

De pédant, Denys se fait prêtre.

Jamais l'exil n’a corrigé les rois.

LAIDEUR ET BEAUTÉ

Aia : C’est a mon maître en l'art de plaire.

Sa trop grande beauté m'obsède ;

C’est un masque aisément trompeur.

Oui, je voudrais qu’elle fût laide.

Mais laide , laide à faire peur.

Belle ainsi faut-il que je l’aime!

Dieu , reprends ce don éclatant;

Je le demande à l’enfer même:

Qu’elle soit laide et que je l’aime autant.

A ces mots m’apparaît le diable :

CVst le père de la laideur.

•RendonS'la, dit-il, effroyable.

• De tes rivaux trompons l’ardeur > J’aime assez ces métamorphoses.

»Ta belle ici vient en chantant:

• Pertes, tombez; fanez-vous , roses •La voilà laide , et tu l'aimes autant.*

Laide I moi ! dit-elle, étonnée.

Elle s’approche d'un miroir,

Doute d’abord, puis, consternée , Tombe en un morne désespoir.

«Pour moi seul tu jurais de vivre , aLui dis- je, à ses pieds me jetant:

• A mon seul amour il te livre.

• Plus laide encor, je t’aimerais autant.*

Ses yeux éteints fondent en larmes, Alors sa douleur m'attendrit.

Abl rendez, rendcz-lui ses charmes.

SoitI répond Satan <|ui sourit.

Ainsi que naît la fraîche aurore,

Sa beauté renaît à l’instant.

Elle est, je crois, plus belle encore; Elle est plus belle , et moi je l’aime autant

Vite, au miroir elle s'assure Qu’on lui rend bien tous ses appas.

Des pleurs restent sur sa figure'.

Qu'elle essuie , en grondant tout bas.

Satan s’envole , et la cruelle

Fuit et s’écrie en tue quittant:

Jamais tille que Dieu fit belle

Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.

LE VIEUX CAPORAL

Al* du Vilain,

En aTantî partez, camarades.

L'arme au bras, le fusil chargé.

J'ai ma pipe et vos embrassades; Venez me donner mon rongé.

J'eus tort de vieillir au service.

Mai* pour vous tous, jeunes soldats.

J'étais un père à l'exercice. (bU.) Conscrits, au pas;

Ne pleurez pas.

Ne pleurez pas;

Marchez au pas,

Au pas, au pas, au pas , au pas !

Un morveux d'ofHrier m'outrage :

Je lui fends!... il vient d'en guérir On me condamne , c'est l'usage;

Le vieux caporal doit mourir.

Poussé d'humeur et de rogomme, Rien n'a pu retenir mon bras.

Puis, mol, j'ai servi le grand homme.

Conscrits, etc.

Digiii.:Bt; by Coogifc

Cou «Sri t« , lie trbqnét-è»

Bras ou jamBe contre une croix.

j*ai gagné la mienne à cés guerres Où nous bousculions tous les rois.

Chacun de tous payait à boire Quand je racontais nos combats.

Ce que c'est pourtant que la gloire!

Conscrits, etc.

Robert , enfant de mon rillagc , Retourne garder tes moutons.

Tiens, de ces jardins rois l'ombrage:

Atril fleurit mieux nos cantons.

Dans nos bois , sourent dès Tauiore

J Vi déniché de frais appas.

Bon Dieu l ma mère existe encore !

Conscrits', etc.

Qui là-bas sanglote et regarde?

Eh ! c'est la rente du tambour.

En Russie , à Tarrière-garde ,

J'ai porté son fils nuit et jour.

Comme le père , enfant et femme Sans moi restaient sous les frimas.

Elle ra prier pour mon ame.

Conscrits , etc.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.

Non pas encore.. i Allons, tant mieux.

Nous allons entrer dans l'enceinte;

Çà , ne me bandex pas les yeux.

Blés amis, fôché 4e la peine.

' Sortoul ne tiret point trop ba«.\ . ,

Et qu'au pays Dieu tous Amène!

Conscrits, su pas;

Ne pleures pas, ^

Ne pleures pas; i

Marches au pas, <

Au pas, BU pas, au pas, au pas!

—<*»•»•»« esueeoee'totoeueeneeseseisnBUiSisese se

LE BONHEUR

Aie:

Le Tois-tu bien, là-bas, là-bas, Là-bas, là-bas? dit PEspérance ; Bourgeois, manants, rois et prélats Lui font de loin la réTérence. (Ht.)

Cest le Bnnlieur , dit rEflp^rance.

Courons , courons; doublons le pas.

Pour le trouver là^bas, là>ba$.

Là-bas , là-bas.

Le Tois-tu bien , là-bas , là-bas ,

Là-bas, là-bas , sous la verdure ?

Il croit B d'éternels appas,

Même à l'amour qui toujours dure. Qu'on est heureux sous la verdure!

Courons, courons; doublons le pas.

Pour le trouver, etc.

Le vois-tu bien , là-bas, là-bas , Là-bas, là-bas , à la campagne?

D’enfants et de grains , Dieu ! quel tas ! Quels gros baisers à sa compagne I Qu’on est heureux à la campagne!

(Courons, courons; doublons le pas.

Pour le trouver, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas,

Là-bus , là-bas, dans une banque?

S'il est un plaisir qu’il n'ait pas ,

C'est qu’au marché ce plaisir manque.

Qu'on est heureux dans une banque Courons , courons ; doublons le pas , Pour le trouver, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas , dans une année?

Il mesure au bruit des combats

Tout lü bruit de *a renommée.

Qu'on est heureux dans uue armée I Courons, courons; doublons le pas»

Pour le trouTer, etc.

Le Tois'tu bien, là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas, sur un iiarire?

L'arc-eii-ciel brille dans ses mâls; Toutes les mérs vont lui sourire.

Qu’on est heureux sur un narire !

Courons, courons: doublons le pas, Pour le trouver, etc.

Le vois-tu bien , là-bas , là-bas.

Là-bas, là-bas, c’est en Asie,?

Aoi , pour sceptre il porte un damas Dont il use à sa raiitaisie.

Qu'on est heureux dans cette Asie!

Courons , courons; doublons le pas.

Pour le trouver, etc.

Le vois-tu bien , là-bas, là-bas.

Là-bas, là-bas, en Amérique?

Sous un arbre il met habit bas Pour présider sa république.

Qu'on est heureux eu Amérique !

Courons, courons; doublons le pas, Pour le trouver, etc.

Le vois-tu bien, là-bas, là-bas.

Là-bas , là-bas, daus ces nuages?

Ab! dit l'homme entiii vieux et las C'est trop d'inutiles voyages.

BnfanU^ oouret Tcrtcei nuage*.

Coures , eouresi doubles le pas »

Pour le trouver là-bas, là-bas.

Là-bas , là-bas.

COUPLET

Âia:

Pauvres fous , ballons la campagne;

Que nos grelots tintent soudain.

Comme les beaux mulets d'Espagne,

Noua macpbons tous dreliii diiidin.

Des erreurs de l'humaine espèce Dieu veut que chacun ait son lot.

Même au manteau de la Sagesse La Folie attache un grelot.

»e»s»9»e»s»e— e»»ti»»»»»eo*s»9»eesaa»a»eaiQ»ai»

LES CINQ ÉTAGES

Ata : Dans e«Uê mahon à quints ont , ou bon ekauoar autrefoU,

Daus la soupente du portier Je naquis eu rèz-de-chaussèe.

Par tous les laquais du quartier ,

A quinze ans, je fus pourchassée.

Mais bientôt un jeune seigneur M'enlève à leur doux caquetage.

Ma vertu me vaut cet honneur «

Et je monte au premier étage.

Là, dans un riche appartement

Mcfl mains deviennent des pins blanches;

Grâce à l'or de mon jeune amant ,

Là, tons mes jours sont des dimanches; Mais par trop d'amour emporté,

Il meurt. Âh ! pour moi quel rcurage!

Mes pleurs respectent ma beauté :

Et je monte au deuxième étage.

Là , je trompe un vieux dm'el pair Dont le neveu touche mon àmo.

Ils ont d'un feu payé bien cher L'un la cendre et l'autre la flamme.

Vient uii danseur t nouveaux amours' ' La noblesse alors déménage.

Mon miroir me sourit toujours;

Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais,

Qui me croit et veuve et baronne ;

Puis deux linanciers vieux el laids:

Même un prélat, Dieu me pardonne !

Mais un escroc que je chéris Me vole en parlant mariage.

Je perds tout; j'ai des cheveux gris.

Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier.

Des uièces me sont nécessaires;

Nous scandalisons le quartier! - •

Nous nous moquons des nommissaires.

Maiipeant mon pain à la vapeur ,

Des plaisirs je fais le ménage.

Trop vieille enfin je leur fais peur.

Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà ,

Me voilà pauvre balayeuse.

Seule et sans feu , je finis là Ma vie au prinfeinps si joy^euse.

Je conte à mes voisins surpris Ma fortune à difTérents âges.

Et j*en trouve encor des débris En balayant les cinq étages.

L'ALCIIIMISTE.

Air de la Bonne Vieille , ou d*Arittippe,

Tu vas, dis-tu , vieux et pauvre alchimiste.

Tirer de l'or des métaux indigents,

Et, faisant plus pour moi que l'âge attriste, âie rajeunir par de secrets agents.

J'ouvre nia bourse à ta science occulte.

Mon cœur crédule au grand œuvre a recours. Chacun pourtant conservera son culte.

Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jourSi

Sur ce brasier souffle donc en silence.

On d'nn vieux livre interroge les mots.

Tou art est sûr; le Pactole et Jouvence

Dans ce creuset vont marier leurs flots.

L*œîl sur ce feu , que tu rêves de choses i Vois-tu déjà le sourire des cours?

Moi, pour mon front je n'attends que des roses. Tout l'or pour toi , mais rends-moi mes beaux jours^

Ivre d*espoir, quel délire t'égare 1 •O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux. ■ J'aurai plus d'or que Cortex et Pizarre ■ N'en oui conquis pour d'autres que pour eux.» Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,

Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.

Achète au'fioids et sceptres et couronnes. Toull'or pour toi , maisreiids-uioi mes beaux jours

Oui, rends-moi-les avec leur indigence;

Rends à mon âme un corps plus vigoureux;

A mon esprit ôte l'expérience;

Souffle en mon cœur un sang plus généreux.

Puis t'échappant de ton palais de marbre ,

En eJiar pompeux bercé sur le velours.

Vois-moi dormir , heureux au pied d'un arbre. Toutl'or pour toi , mais rends-moi mes beaux jours.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse;

Blais j’aime encor : je possède, et, cent fois J’ai craint de voir ma trop jeune maîtresse Compter mes ans et les siens par ses doigts.

C’est du soleil qui sied à sa peau brune;

C’est de l’été qu'il faut à nos amours.

Celle que j'aime est sourde à la fortune. Xoutl’orpour toi , uiaisreuds-moi mes beaux jours.

Digilized by GoogI

Mais au creuset ta main que trouTe*t>elle?

Rien ! te voilà plus pauvre et moi plus vieux. ■Non, non, dis-tu; demain, lune nouvelle;

■ Recommençons; demain nous serons dieux.»

Tu mens, vieillard; mais d’erreurs caressantes J’ai tant besoin , que je te crois toujours.

Sur mon front nu vois ces rides naissantes.

Tout l'or pour loi , mais rends-moi mes beaux jours,

CHANT FUNÉRAIRE

sua Là MORT DB MO» AMI QDBN ESCOO RT.

Air : Écho» det boii , erranfi dam ee$ valtom.

Quoi ! sourd aux cris d’un long MUtrera ,

Sous ce drap noir, que j’asperge en silence ,

Quoi ! ce cercueil, de cierges entouré.

C'est mon ami , o’estmon ami d'enfance 1 Cesse» vos chants, prêtres; c’est à ma voix î De le bénir pour la dernière fois. J

Descendu là , sans s’appuyer sur vous.

Dans l'autre vie il entre exempt d'alarmes ,Qu'c8t-il besoin que votre Dieu jaloux De son enfer vienne effrayer nos larmes?

Cessex vos chants, prêtres; etc.

Son aine , hélas! trop tôt prenant l'essor,

Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe. Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.

Cessex vos chants , prêtres ; etc.

Hodefte cl bon, cel homme vertueux Privé des biens que l'opulence affiche ,

A semblé pauvre au riche fastueux.

Et par ses dons au pauvre a semblé riche. Cesses vos chants, prêtres; etc.

Los , sur les flots , d'aller rasant le bord ,

Je saluai sa demeure ignorée.

Entre, et. chex moi , dit-il, comme en un port, Raccommodons ta voile déchirée.

Cessex vos chants , prêtres ; etc.

Proclamé roi de ses festins joyeux ,

A son foyer je fais sécher ma lyre.

J'y vois pour moi se dérider les deux ,

Et mon pays daigne enfin me sourire.

Cessez vos chants , prêtres ; etc.

A mes chansons que sa joie applaudit!

Sur mes succès son cœur s'en fait accroire Et s'enivrant des fleurs qu'il. me prédit.

Prend leur parfum pour un encens de gloire Cessez vos chants , prêtres; etc.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,.

Ah ! qu'il ait part, et puisse à ma lumière, Comme au flambeau que porte un ver luisant. Longtemps son nom se lire sur la pierre I Cessez vos chants, prêtres; etc.

Des hymnes saints cessez le triste accord ;

Il est parti , mais pour un meilleur monde.

A mes chansons s'il peut rester encor

Dana ce cef-cueil un écho qui réponde, Cesaes vos cliaiits , prêtres; c'est à ma voix De le bénir pour la dernière fois.

»o»»»o»o»04i»a«a»o»9»Q»9»e»s#9»9a#a»BiH»e»a

OO LA FEMME DU BRACORNIBH

Air : Soir et malin sur la fougère.

Un enfant dort à sa mamelle ;

Elle en porte un autre à son dos.

L'aîné qu'elle traîne après elle ,

Gèle pieds nus dans ses sabots.

Hélas ! des gardes qu'il courrouce Au loin, le père est prisonnier.

Dieu , veillez sur Jeanne la Rousse ;

On a surpris le bracounier.

Je l'ai vue heureuse et parée;

Elle cousait, chantajt, lisait.

Du magister Ulle adorée ,

Far son bon cœur elle plaisait.

J'ai pressé sa main blanche et douce, En dansant sous le marronnier.

Dieu , etc.

Un fermier riche et de son âge,

Qu'elle espérait voir son époux ,

La quitta , parce qu'au village On riait de scs cheveux roux.

Puis deux, puis trois; chacun repousse

Jeanne qui n*a pa» un denier.

Dieu , etc.

Blais un vaurien dit: « Rousse ou blonde, • Bfoi pour femme je te rboisis.

a En vain les gardes font la ronde:

aj'ai bon repaire et trois fusils.

aFaut-il b^nir mon lit de mousse ;

B Du château payons raumônier.a Dieu , etc.

Doux besoin d*être épouse et mère Fil céder Jeanne qui, trois fois.

Depuis, dans une joie amère ,

Accoucha seule au fond des bois.

Pauvres enfants 1 chacun d*eux pousse Frais comme un bouton printauier.

Dieu , etc.

Quel miracle un bon cœur opère !

Jeanne, fidèle à ses devoirs,

Sourit encor; car de leur père Ses fils auront les cheveux noirs.

Elle sourit: car sa voix douce Rend l'espoir à son prisonnier.

Dieu , veillez sur Jeanne la Rousse;

On a surpris le braconnier.

LES RELIQUES

Aia: Donnet~vou$ la peina d*ailendre.

D'un saint de paroisse en crédit.

Seul un soir, je baisais 1a châsse.

Digilized by Coogle

Vieut bon vieillard qui ine dit:

VeuX'tu qu*il parle? Obi oui , de grâce Oui , dis-je: et me voilà béant;

Voilà qu'il fait des croix magiques; Voilà le saint sur son séant, ^

Qui dit, d'un ton de mécréant :

■ Dévots, baisex donc mes reliques.

•Baisez, baisez donc mes reliques. »

Il rit, ce squelette incivil,

11 rit à s'en tenir les côtes.

•Depuis huit siècles, poursuit*il,

•Je grille en enfer pour mes fautes ; •Mais un prêtre au nez bourgeonné, ■Pour mieux dtmer sur ses pratiques,

• Par un tour bien imaginé •Fit un saint des os d'un damné.

• Dévots, baises donc mes reliques.

• Baisez, baûez donc mes reliques.

» De mon temps , je fus bateleur,

• Ribaud , filou , témoin à gage.

• Puis en grand m'étant fait voleur, •J'eus d'un baron mœurs et langage.

• De leurs châsses, dans mes larcinsj •J'ai dépouillé des basiliques.

• Au feu, j'ai jeté de bons saints.

• Du ciel admirez les desseins.

• Dévots, baisez donc nies reliques. •Baisez, baisex donc mes reliques.

• Baisez, sous ce dais de velours,

• La sainte qu'on prlra dimanche.

«C'est une JuiTe » mes amours «

■ Dont l'œil fut noir et la peau blaitclie.

• Grâce à ses charmes réprouvés,

U Dix prélats sont morts hérétiques {

• Vingt moines sont morts énervés.

•Trouvez mieux si vous le pouvez.

• Dévots, baisez donc scs reliques.

• Baisez, baisez donc ses reliques.

«Prés d'elle est un vieux crâne étroit;

■ Baisez ce saint d'une autre espèce.

•Jadis de larron maladroit

■11 devint bourreau plein d'adresse*

• Nos rcûs, pour se bien divertir,

• I.'occupaient aux fêtes publiques.

•Uélas! je lui dois, sans mentir,

• L'honneur de passer pour martyr.

■ Dévots, baisez donc ses reliques.

■Baisez, baisez donc ses reliques.

■ Sous les noms de pieux patrons ,

■ Ainsi nos corps , mis en spectacle ,

• Font pleuvoir l’argent dans les troncs:

■ C'est là notre plus grand miracle..

■ Mais du diable j’entends le çor.

■ Bonsoir, messieurs les catholiques.»

Il se recouche , et vole encor

Sur l’autel un cfucilix d’or.

Dévots, baisez donc des reliques!

Baisez, baisez donc des reliques I

LA NOSTALGIE

OU Là MàLADIB DU PATS.

Atb de la République.

Vous m'aves dil: « A Paris, jeune paire ,

M Viens, 8uis*nous, cède à tes nobles penclianU.

• Notre or, nos soins, l’ètude , le théâtre ,

• T’auront bientôt fait oublier les olianips.M Je suis venu : mais voyez mon visage.

Sous tant de feux mou printemps s'est fané.

Ah ! rendez-moi , rendez-moi mon village,

£t la montagne où je suis né !

La fièvre court triste et froide en mes veines;

A vos désirs cependant j’obéis.

(les bals charmants où les femmes sont reines, J’y meurs, hélas! j’ai le mal du pays.

£n vain l'étude a poli mon langage;

Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.

Abl rendez-inoi , rcndez*inoi mon village,

£t ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos vei les.

Nos vieux récits et uns chants si grossiers.

De la féerie égalant les merveilles,

Votre Opéra confondrait nos sorciers.

Au saint des suints le ciel rcnda(;litan.mage De vos concerts doit emprunter les sons.

Alil rendez*moi , rendez>moi mon fillagc ,

Et sa veillée et ses chansons I

Nos toits obscurs , notre église qui croule,

M ont à moi*mêmc inspiré des dédains.

Des monuments j^admire ici la foule j Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins. Palais magique, on dirait un mirage Que le soleil colore à son coucher ,

Ah I rendez-inoi , rendcz-moi mon village.

Et ses chaumes et son clocher J

(.onverlissez le sauvage idolâtre ;

Près de mourir, il retourne à ses dieux.

Là-bas , mon chien m'attend auprès de l'Ilre ; Ma mere en pleurs repense à nos adieux.

J ai vu cent fois l*avalanche et l*orage ,

L'ours et les loups fondre sur mes brebis.

Ah î rendex-raoi , rendez-moi mon village ,

Et la houlette et le paiu bisi

Qu entends-je , ô ciel J pour moi rempli d'alarmes ■ Pars, dites-vous, demain pars au réveil.

*C est 1 air natal qui séchera tes larmes }

•Va refleurir à ton premier soleil. •

Adieu , Paris, doux èt brillant rivage ,

Où rélrangcr reste comme enchaîné.

Ah ! je revois , je revois mon village ,

Et la montagne où je suis né.

MA nourrice.

CBAHSOIf UISTOBIQUE.

Air î Dodo , Denfant do ,

De souvenir en sôüvenir,

Jl'aî reconstruit mon édifice.

Je vais conter, pour en finir.

Ce qu*on m*a dit de ma nourrice.

Au soir des ans doit sembler doux Ce chant qui nous a bercés tous :

Dodo , l'enfant do ,

L'entant dormira tantôt.

Au mois d'août , voilà bien longtemps f Six francs et ma layette en poche , Belle nourrice de vingt ans,

D'Auxerre avec moi prit le coche.

Sois bien ou mal, sanglote ou ris , Adieu , pauvre enfant de Paris.

Dodo, etc.

En Bourgogne je débarquai;

Pour la chanson climat propice.

Nous trouvons , buvant sur le quai ,

Le vieux mari de ma nourrice.

Verre en main , Jean le vigneron Chantait les gaîtés de Piron.

Dodo , etc.

Sous son chaume , au bruit du pressoir, Bientôt j'assiste à la Tendange*

Vlus ivre et plus vieux chaque soir,

Jean va coucher seul dans la grange Sa femme, en s*eu moquant tout bas.

Me dit: Petiot, ne vieillis pas.

Dodo, etc.

Dn moine , en voisin , vint chez nous:

Il entre sans que le chien jappe ;

Le mari sort; et l'homme .roux De ma table fripe la nappe.

Hélas I l'odeur du récollet Fait pour neuf mois tourner mon laiu Dodo, etc.

Au vieux moutier^ huit jours plus tard, Jean , bien pajré , soignait la vigne.

Moi , gai comme un dieu sans nectar , Au vin du cru je me résigne.

Ma nourrice, en m'en abreuvant, Soupire et dit.: Chien de couvent!

Dodo, etc.

Sur cette histoire , en bon devin ,

Mon parrain, dès qu^l l'eut apprise.

Me prédit le dégoût du vin ;

Le goût de tous les gens d'Égtisc.

Pour requiêm je prédis , moi ,

Qu’ils chanteront à mon convoi t Dodo , Penfant do ,

L'enfant dormira tantôt.

LES CONTREBANDIERS

CUANSON ADRBSSÉB À H. Jo8BPU BIEXARO , u6pVT6 DO TAB , AOTBDR DD BOB flBRS D*DIt HOVKB DB RIBN.

Air : Cétte ehaumürê-tà vaut un palaù.

Malheur y malheur aux commis !

A nous, bonheur et richesse I Lè peuple à nous s^ntéresse :

Il est de nos amis.

Oui, le peuple est partout de nos amis;

Oui , le peuple est partout, partout de nos amis

Il est minuit. Çà, qu'on me suive, ' Hommes, pacotille et mulets.

Marchons , attentifs au qui>vive.

Armons fusils et pistolets.

Les douaniers sont en nombre :

Mais le plomb n'est pas cher;

£t l’on sait que dans .l’ombre Nos balles verront clair.- Malheur, etc.

Camarades . la noble vie !

Que de hauts faits à publier !

Combien notre belle est ravie Quand l’or pleut dans soii.tablierl Château, maison, cabane.

Nous sont ouverts partout.

Si la loi nous condamne ,

Digiîi2 "rd by Googli

Le peuple nom abiout.

Malheur, etc.

Bravant neige, froid , pluie , orage.

Au bruit dea torrents nous dormons.

Ab ! qu*on aspire de courage Dans l*air pur du sommet des monts!

Oiilies à nous connues ,

Cent fois tous nous Toyes La tête dans les nues Et la mort sous nos pieds.

Malheur, etc.

Aux échanges Thomme s'exerce ;

Mais l'impôt barre les chemins.

Passons: c'est nous qui du commerce Tiendrons la balance en nos mains.

Partout la Proridence Veut, en nous protégeant.

Niveler l'abondance ,

Eparpillez l'argent.

Malheur , etc.

Nos gouvernants , pris de vertige , Des biens du ciel triplant le taux , Font mourir le fruit sur sa tige,

Du travail brisent les marteaux.

Pour qu'au loin il abreuve Le sol et l'habitant ,

Le bon Dieu crée un fleuve :

Us en font un étang.

Malheur , etc.

Quoi ! l'on veut qu'uni 4e langage , Aux mêmeB loii longtemps soumia»

Tout peuple qu'un traité partage Forme deux peuples d'ennemis*

Non; grâce â notre peine.

Iis ne vont pas en vain Filer la même laine ,

Sourire au même vin.

Blalbeur , etc.

A la frontière où l'oiseau vole ,

Rien ne lui dit : Suis d'autres lois.

L'été vient tarir la rigole Qui sert de limite à deux rois.

Prix du sang qu'ils répandent, Là, leurs droits sont perçus.

Ces bornes qu'ils défendent.

Nous sautons par>dessus. Malheur , etc.

On nous chante dans nos campagnes, Nous , dont le fusil redouté ,

En frappant l'écho des montagnes, Peut réveiller la liberté.

Quand tombe la patrie Sous des voisins altiers , Mourante elle s'écrie :

A moi, contrebandiers!

Malheur 1 malheur aux commis!

A nous , bonheur et riehesse 1 Le peuple à nous s'intéresse :

Il est de nos amis.

Oui , le peuple est partout de nos amis;

Oui , le peuple eit partout, partout de nos amis.

S QQiQ SiQ#e

GOTTON.

Ara des Cancans.

Deux rieilles disaient tout bas :

Belsébuib prend ses ébats.

Voyez en robe, en manteau , Gotton, serrante au château.

C’est par*ci , c'est parlà , Trala , trala , tralala.

C’est par*cî , c’est par>là, Cest le diable en falbala.

Son maître est jouet d’un sort; Oui , de l’enfer elle sort.

Gageons que son brodequin Nous cache un pied de bouquin.

C'est par-ci , etc.

Au vieux baron dès qu’elle eut Fait abjurer son salut,

Golton, rouge de bonheur,

Se créa dame d'honneur.

C'est par-ci , etc.

Bien que le chemin soit long De la cuisine au salon.

J’en viens , dit>elle , à mes fins t Dormons tard dans des draps fins.

• C’est par-ci ♦ etc.

Depuis lors, certain valet , N’ouvrant qu’un coin du volet,

Au lit, d’un air écbaulFè ,

Porte à Gotton son café.'

C’est par-ci , etc.

Au château tous empâtés ,

oue d’ânes elle a bâtés 1 Notre maire , qui l’a fait?

Gotton et le sous-préfet..

C'est par-ci , etc.

A l’église , Dieu ! quel ton 1 Suisse , au banc menez Gotton ,

Pour lorgner le sacripant Qu’ellc-méme a fait serpent.

C’est par-ci , etc.

Mais quoi ! l’infâme , aux jours gras, Du beau curé prend le bras { L’appelle petit coquin Et l’habille en arlequin !

C’est par-ci , etc.

Elle a tout: meubles, chevaux.

Bals, festins, atours nouveaux; Biche , on l’accueille en tout lieu.

Puis, courez donc prier Dieu!

'C*csl par-ci, etc.

L’enfer donne à ses sappôts Trésors , plaisirs et repos.

J'en conclus qu’il est écrit Que Gotton est rAnlechrist. - C’est par-oi, c’est par ti,

Trala , trala , tralala. «

C'est par*ci , c’est par-là C’est le diable en falbala.

«H— a»s»a»6»e»a»s»Q»c»o»»»9»c»a»o»ata»a»i»9»s

A MES AMIS, DEVENUS MINISTRES

■ Aia :

Non, mes amis, non , je ne veux rien être.

Semex ailleurs places, titres et croix.

Non , pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître Oiseau craintif , je fuis la glu des rois.

Que me faut-il? maîtresse à Hue taille.

Petit repas et joyeux entretien.

De mon berceau près de bénir la paille.

En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune Pour moi, rimeur, qui ris de temps perdu. M'est-il tombé des miettes de fortune ,

Tout bas je dis : Ce pain ne m’est pas dû.

Quel artisan , pauvre , hélas quoi qu'il fasse ,

N’a plus que moi droit à ce peu de bien?

' Sans trop rougir fouillons dans ma besace.

En me créant Dieu m’a dit : Ne sois rieii.

Au ciel , un jour^ une extase profonde Vient me ravir , et je regarde en baa.

De là, mon œil confond dans notre monde, Rois et sujets, généraux et soldats*

Un bruit m*arriTo: est>ce un bruit de victoire? On crie un nom, je ne Ten tends pas bien. Grands, dont li>bas je vois ramper 1a gloire En me créant Dieu m^a dit : Ne sois rien.

Saohea pourtant, pilotes du royaume ,

Combien j'admire un homme de vertu ,

Qui , regrettant son hôtel ou son chaume ^ Monte au vaisseau par tous les vents battu.

De loin, ma voix lui crie : Heureux voyage I Priant de cœur pour tout grand citoyen.

Mais au soleil je m’endors sur la plage.

En me créant Dieu m’a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ; J’aurai , sous l’herbe , une fosse à l’écart.

Un peuple en deuil vous fait cortège en route; Du pauvre , moi, j'attends te corbillard.

En vain on court oà votre étoile tombe; Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?

La différence est toujours une tombe.

En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais souffres donc que je sorte.

A vos grandeurs je devais un salut.

Amis , adieu. J'ai derrière la porte Laissé tantôt mes sabots et mou luth.

Sous ces lambris près de vous accourue,

La Liberté s'ofTre i tous pour loutien.

Je rais chanter les bienfaits dans la rue. En me créant Dieu m*a dit : Ne sois rien.

COLIBRt.

Aid : Garde à vous /

Mes amis,

J'ai soumis

L'enfer à ma puissance.

De son obéissance J'ai pour gage certain Un lutin, (èis.)

Sous forme d'oiseau-mouohe A mon cheret il couche.

Lutin doui et chéri ,

Baisea«moi , Colibri ,

Colibri I (far.)

S'éveillant,

Babillant,

Au jour qui naît et brille ,

Sou petit corps scintille D'émeraude et d'azur Et d'or pur.

Fleur qui cherche sa tige.

Le voilà qui voltige :

L'aurore en a souri.

Baisez>moi , Colibri ,

Colibri.

Je le fois,

A. ma toixv

Voler ter* qui in*implore.

Ses aile* font éclore Ricbe**e , honneur* , amour*

El beaux jour*.

Quelque soif qui m'embrase ,

Il peut remplir le tase Que nia bouche a tari.

Baisex-moi , Colibri,

Colibri I ' ‘

^Jepuistoir Son pouvoir

Franchir Fespace et Fonde ;

Du Pérou, de Golconde M'apporter , dan* no* port*,. Les trésor*.

Mai*, nonv point d'opulence , Quand un peuple en silence Souffre et meurt. *an* abri.

Baiset-nioi , Colibri ,

Colibri!

Je puis voir Son pouvoir

Me donner des couronnes;

De* palais à colonnes,

Des gardes et l’amour D’une co.ur.

Mais, non; j’en sais l’bistoire :

Le monde y à tant de gloire»

De douleur pousse un cr!»

Baitec>moi, Colibri,

Colibri!

Demandong Pour seuls dons f Simple toit, portes closes;

Des chants, du vin, des roses.

Et la paix d'un reclus,

Rien de plus.

Mon paradis s'arrange,

Dieux 1 et l*oiseau se change ■

Kn piquante bouri.

Baisez-moi , Colibri ,

Colibri !

Colibri J Colibri !

a<s<aai9»Bis»eii<»a<i9siQ as su i s sig»s^a#a#e#a

ÉMILE DËBRAUX.

CHXNSOR-PBOSPBCTCS POUR LES OBOTRES DR Cl CUAKSORNrER.

Air : DU-moi, soldat , dis-moi, Ven iouviem-tu ?

Le pauvre Emile a passé comme une ombre. Ombre joyeuse et chère aux bons vivants.

Ses gais refrains vous égalent en nombre ,

Fleurs d’acacia qu'éparpillent les vents. Debraux, dix ans, régna sur la goguette, •

Mit l'orgue en train et les chœurs des faubourgs.

Et roulant» roi » de guinguette en guinguette , Du pauvre peuple il chanta lea amours.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,

En étourdi vers le plaisir poussé i Pouffant de rire à voir couler sa vie Comme le vin d*nn tonneau défoncé ;

Sifflant le sot sous les cro|x qu'il découvre»

Ou sur son char le grand mal affermi ;

Sans s'informer par où l'on monte au Louvre , Du pauvre peuple il est i^sté l'ami.

Mais, dites>vous, il avait donc des rentes?

£bl non, messieurs; il logeait au grenier.

Le temps» au bruit des fêtes enivrantes, Bâpait» râpait l'habit du ebansonnier.

Venait l'biver ; le bois manquait à l'âtre;

La vitre , au nord , étincelait de fleurs;

Il grelottait, mais sa muse folâtre Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes;

Les yeux du peuple en ont trop pour cela.

La France alors pleurait l'éclat des armes Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.

Ta voix , Emile, évoquant notre histoire »

Do cabaret ennoblit les échos.

C'était l'asile où se cachait la gloire.

Le pauvre peuple aime tant les héros I

Bien jeune, hélas! il descend dans la fosse.

Je l'ai conduit où vieux J'irai demain.

Chantant au loin, des buveurs à voix fauMe

Ans noirs pensers m'arrachaient en chemin. C'étaient ses chants que disait leur ivresse , Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.

De son passage est-il un roi qui laisse Au pauvre peuple un si doux souvenir?

De sa famille allèges l'indigence ;

Biches et grands, achetés ee recueil.

A tant d'esprit passes la négligence:

Abl du talent le besoin est l'écueil.

Ne soyes point ingrat pour nos musettes { Songes aux maux que nous adoucissons.

Pour s'en tenir au lot que vous lui faites Le pauvre peuple a besoin de chansons.

♦sie»9»sis»s<'S»s»9eaese»<eiefet»eQa9*s»s»sen»

LE PROVERBE

Aïs 1

Epris jadis d'une princesse ,

Alain vit son cœur rejeté.

Simple écuyer, né sans noblesse ,

Comme un vilain il fut traité.

La princesse avait une dame ,

Dame d'honneur, fleur au déclin.

Alain lui transporte sa flamme ;

Il est traité comme un vilain.

La dame avait une suivante Qui tenait à la qualité.

En vain de lui plaire il se vante:

('onune un vilain il est traité.

La suivante avait sa soubrette :

Celle-ci cède'au pauvre Alain^

Surprime , tant bien il la traite ,

Qu*on l'ait traité comme un vilain.

La suivante, qu'uû mot éclaire,

Court après Alain mieux goûté.

La dame à son tour veut lui plaire;

Comme un baron il est traité.

La princesse enGn , moins superbe , '

Ouvre au galant ses draps de lin.

Depuis lors, adieu le proverbe Qui dit , traité comme un vilain.

<*e»Q»e»9*Q»si»Q»e»e»9»e#»S'e»>n»B»iast8»sst

LES FEUX FOLLETS

Aie : Faut l*oublier, disait Colette,

O nuit d'été , paix du village ,

Ciel pur, doux parfums, frais ruisseau.

Vous embeilissiex mon berceau;

Consolez-moi dans un autre âge.

Las du monde , ici je me plais;

Tout y retrace mon enfance.

Oui , tout , jusqu'à ces feux follets.

Jadis leur éclat et leur danse M'auraient fait fuir à pas pressés.

J’ai perdu ma douce ignorance.

Follets, dansez , dansez , dansez.

Dij .‘d by Cîiogli

On racontait aux longues Teilles Qu’ils étaient moqueurs et méchants; Que ces feux gardaient dans nos ebauipi Bien des trésors, bien des merveilles.

Ilevcnants, lutins, noirs esprits, Sorciers .. malignes influences ,

A. tout croire on m’arait appris.

Je Toyois des dragons immenses Sur les donjons des temps passés.

L’âge a soufflé sur mes croyances.

Follets , danses, dansez , dansez.

Uu soir, j’avais dix ans à peine ,

Egaré, couvert de sueur.

Je vois de loin cette lueur:

C’est la lampe de ma marraine.

Chez elle un gâteau m’attendant.

Je cours , je cours , l’éme ravie.

Un berger me crie : ■ Imprudent!

■ La lumière par toi suivie

■ Eclaire un bal de trépassés. >

Ainsi devait s’user ma vie.

Follets, dansez, dansez, dansez.

A seize ans , je vis même flamme Sur la tombe du vieux curé ; '

Soudain m'ccriaut: Je prirai , Monsieur le curé , pour votre âme;

Je m'imagine qu'il me dit :

«Faut il que la beauté te rende «Déjà rêveur, enfant maudit! ■

Ce soir-là, taut ma peur fui grande,

Je crus à des cieox courroucés.

Partez encore et que j'entende.

Follets, dansez, dansez, dansez.

Quand j'aimai Rose au cœnr candide ^ Un peu d'or eût comblé nos vœux.

Devant moi passe un de ces feux :

Vers des trésors qu'il soit mon guide.

J'ose le suivre, mais, hélasi Dans l'étang que ce ruisseau creuse Je tombe , et je ne péris pas!

A-t-il ri de ta chute affreuse ?

Disent encor des insensés.

Non , mais sans moi Rose est heureuse.

Follets, dansez, dansez, dansez.

De mille erreurs l'âme affranchie ,

Me voilà vieux avant le temps.

Vapeurs qui brillez peu d'instants.

Voyez-vous ma tête blanchie?

Des sages m'ont ouvert les yeux t Mais j'admirais bien plus l'aurore Quand je connaissais moins les eieux.

Du savoir le flambeau dévore Les sylphes qui nous ont bercc&

Abl je voudrais vous craindre encore.

Follets, dansez, dansez, dansrx.

O t>o Mftifrnf'tt'im "|"fT"*"*"****^"**

HATONS-NOUS !

(fétribr1851. j

Air: Ahl si madame me voyait f

Ah! si j'étais jeune et raillant.

Vrai hussard , je courrais le monde.

Retroussant ma moustarhe blonde ,

Sous un uniforme brillant.

Le sabre au poing et bataillant.

Va, mon coursier, vole en Pologne :

Arrachons un peuple au trépas.

Que nos poltrons en aient vergogne.

Hâtons-nousi l'honneur est là-bas. (H«.)

Si j'étais jeune , assurément J'aurais maîtresse jeune et belle.

Vile en croupe, mademoiselle;

Imites le beau dévoûment Des femmes de ce peuple aimant.

Vendes vos parures ; oui , toutes.

En charpie emportons vos draps.

De son sang sauves quelques gouttes.

Hâtons-nous I Thonneur est là-bas.

Bien plus, si j'avais des millions.

J'irais dire aux braves Sarmates:

Achetons quelques diplomates, Beaucoup de poudre , et rhabillons

Vos héroïques bataillons. - L'Europe qui marche « béquilles.

Riche goutteuse, ne croit pas A la vertu sous des guenilles.

Hàtons«nous: l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant, Combien je ferais plus encore !

Mes vaisseaux, du Suiid «u Bosphore, Iraient réveiller Iç croissant,^

Des Suédois réchauffer le sang{

Criant : Pologne, on te seconda!

ün long sceptre au bout d'un bon bras Peut atteindre aux bornes du monde.

Hâtons-nous', l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour^

Le dieu que la Pologne implore.

Sous ma justice, avant l'aurore, '

Le czar pâlirait dans sa cour :

Aux Polonais tout mon amour 1 Je saurais , trompant les oracles.

De miracles semer leurs pas.

Hélas! il leur faut des miracles] Hâtons-nous { l'honnour est là-bas.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.

O roi des ciëux , entends ma plainte :

Père de la liberté sainte ,

De ce peuple unique soutien ,

Fais de moi son ange gardien.

Dieu , donne à ma voix la trompette

Qui doit réreiller du trépai.

Pour qu'au inonde entier je répète : .

Hâtons-nous ; riioiioeur est là-bas.

»e»9»e»e»o»a»Q»»a<»»»»»»»ni<»9«ioiaaa>gWes>8Bie

JUILLET

Aie des Trois Couleurs.

Quoi ! tous fuyez, tous, les vainqueurs du monde I Devant Leipzig le sort s'est>il mépris?

Quoi I .tous fuyez! et ce fleuve qui gronde D'un pont qui saute' emporte les débris !

Soldats , chevaux , pêle-mêle, et les armes, - Tout tombe là : l'Elster roule entravé.

Il roule sourd aux vœux , aux cris , aux larmes :

• Rien qu'une main, {bis) Français, je suis sauvé I •

* Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne , né en 1776 , servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. Après la bataille de. Leipzig , Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'empire, et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite , Poniatowski, resté à l'arriére-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies , rejette les propositions que leurs généraux lui font faire. Dange* ,

reusement blessé, il sVo'ie : Dieu m*a confié l*honnsur dss Polonais, je ns le remeUraî qu'à Dieu, fl tente de s'ouvrir un passage à travers le fleuve; mais,

a Rien qu'une main? malbaur a qui l'implore ! nPasaoiit, passons. S'arrêter I et pour qui? ■

épuisé de sang , el entraîné par les flots , il disparaît englouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de 1 Ëlster. ^ ^

Celle chanson , celles de Hâtons^nouê , du 14 juillet 1829, et A met omit /es minislras, furent publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général Lafayette , pré» aident de cp Comité, et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace , trop longue pour être rapportée ici , se trouvaient deux couplets qu'on me saura gré peut-être de donner, parce qu'ils sont un hommage au héros des deux mondes.

Sa vie entière est comme un docte ouvrage ,

Par la vertu transcrit, conçu, dicté.

La gloire y brille : à chaque jour sa page.

Point d'arrata , tout pour la liberté.

De bien longtemps qu'à nos pleurs pieu ne livre , Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,

Et qu'un seul mot constate en ce beau livre Que le grand homme aima le chansonnier .

Comme il s'agissait de solliciter des^ secours d'argent pour la Pologne , j'ajoutais, sur l'air de la Sainte- Alliance des peuples:

Le Polonais de son shako civique Ceint votre front , ce Iront que tant de fois Olmutz, Paris, l'Europe et l'Amérique Ont vu si calme intimider les rois.

Lorsque je chante honneur, gloire , soutTrânee^

Si dans les cœurs ma voix trouve un écho.

Pour recueillir l'obole de la France ,

Tendes votre shako.

Pour un Iiéros que le fleure dérore Blessé trois fois, c'est Poniatowski.

Qu'importe ! on fuit. La frayeur rend barbare.

A pas un cœur son cri n'est arrirë.

J)e son coursier le torrent le sépare :

«Rien qu’une main, Français, je suissaurél *

Il ra périr : non : il lutte , il surnage t Il se rattache aux longs crins du coursier.

■ Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage •J’entends le feu , je rois luire l'acier !

•Frères, à moi ! tous vantiez maTaillanoe.

•Je vous cliérist mon sang l'a bien prouvé.

• Ab! qu’il m'eu reste à verser pour la France!

• Rien qu’une main , Français , je suis sauvé I •

Point de secours! et sa main défaillante Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu!

Mais un doux rêve , une image brillante Daus son esprit descend du sein de Dieu.

• Que vois-je? enfin, l’aigle blanc se réveille,

• Vole , combat, de sang russe abreuvé.

• Un chaut de gloire éclate à mon oreille.

• Rien qu'une main, Français, je suis sauvé! ■

Point de secours ! il n’est plus, et la rive Voit l’ennemi camper dans ses roseaux.

Ces temps sont loin, mais une voix plaintive Dans l’ombre encore appelle au.fond des eaux.

£t depuis peu (grand Dieu , fais qu'on me croiel) Jusques au ciel son cri s’est élevé.

Pourquoi ce cri que le ciel nous renroie :

« Rien qu’une main , Français . je suis aauré I »

C*est la Pologne et son peuple fidèle Qui tant de foie a pour nous combattu.

Elle se noie au sang qui coule d'elle ,

Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.

Comme ce chef mort pour notre patrie ,

Corps en lambeaux dans l'EUter retrouvé ,

Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :

• Rien qu'une main , Français , je suis sauvé! ■

•ste>sfet8iaos»ais»s»eaBae»sts»»»»»»»e«»»»»e>e

L'ÉCRIVAIN PUBLIC

COUPLETS DE PÊTK ADRESSES A M. 3. LAFFITTS , PAS DBS

SIfrANTS QUI IMPLOSAIENT SA BIiaPAISAüCI. j

.Aid d» ta Ripubliquê,

LES EarAMTS.

Daignes, monsieur, nous servir d'interprète. Chantez pour nous Jacque qui fait du bien. L'éCRIVAia.

Ale louer, enfants, ma plume est prête.

Des malheureux, oui , Jacque est le soutien.

Je le peindrai pur, dans son opulence.

Destitres vains dont l'orgueil se nourrit.

LES larANTS.

Chantez plutôt notre reconnaissance :

Des enfants n'ont pas tant d/esprit.

r/ictifAix.-

"On peut chet lui célébrer la richetie Qui trop souvent corrompit les humains.

Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse Sans les salir a passé dans ses mains.

Parfois cbex nous la probité prospère ;

Aux grands talents parfois le ciel sourit.

LSS BHFAItTS.

Parlez plutôt de notre pauvre père :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

l'écbivaxii.

Je veux surloutle peindre à la tribune;

A la raison sa voix donna l'essor.

Il défendit la publique fortune Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or. Il nous montra la patrie expirante Sur des trésors que le pouvoir tarit.

LIS BNVAMTS.

Peignez plutôt notre mère souffrante :

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

l'écrivaix.

Je veux aussi peindre la calomnie :

Point de vertus que respectent ses traits. Mais par le souffle une glace ternie Plus pure aux yeux brille l'instant d'après. En vain des sots il connut l'inconstance , Du citoyen la palme refleurit*

LBS larANTS.

Dites plutôt qu'il est notre espérance ;

Des enfanU n'ont pas tant d'esprit. .

L*iCRITAia.

Pauvre! enfanta! je voit ce qu'il faut dire :

De vos parents Jacqiie est l'unique appui.

Les biens si chers auxquels un père aspire ,

Vous priez Dieu de les verser sur lui.

Pour lui porter ces vœux d'une âme pure ,

Vous attendiez que sa porte s’ouvrit.

Plus grands que vous passent par la serrure ;

Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

eaes»9»e»s»e<ie»aee»e»»eeraei»»se»»a<ai9ii9e9»9e»

A H. CHATEAUBRIAND

(SEPTBHSaB 1831.)

Ata d'Oclavie.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie.

Fuir son amour, notre encens et nos soins ? N’entends'tu pas la France qui s’écrie :

Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère.

Battu des vents que Dieu seul fait changer, Pauvre aujourd’hui comme le vieil Homère, Il frappe, hélas I au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique ‘ Nous le rendit après nos longs discords, Kiche de gloire, et Colomb poétique,

D’un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,

Chantant plus tard le cirque et l'Albambra, Nous revit tous dévots à son génie |

Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays, qui lui doit tant de lyres, Lorsque la sienne en pleurant s'exila,

11 s*enquérait aux débris des empires Si les Français u'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,

La grande épée, eflTioi des nations, Resplendissante au soleil de la gloire,

£n fît sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse Brille à tes chants d'une noble rougeur*

J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse, Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie.

Fuir sou amour, notre encens et nos soins ? N'entends-tu pas la France qui s'écrie :

Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Des anciens rois quand revint la famille ,

Lui , de leur sceptre appui religieux ,

Crut aux Bourbons faire adopter pour fille La Liberté qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fil l'aumône : Prodigue fée, en ses enchantements.

Plus elle voit de rouille à leur vieux trône , Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mait de nos droits il gardait la méoioire.

Les insensés dirent : Le ciel est beau.

Chassons cet boinme« et soui&ons sur sa gloire, Conime au grand jour on éteint un flambeau.

Et lu roudrais t'attacher à leur chute !

Connais donc mieux leur folle ranité.

Âu rang des maux qu*au ciel même elle impute, Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va, sers le peuple en butte à leurs b'rarades ,

Ce peuple humain , des grands talents épris ,

Qui t'emportait, Tàinqueur aux barrlcBdes,

' Comme un troj>héo',' entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix tu somme ' D'un prompt retour après un triste adieu.

Sa cause est sainte : ilsoufTre, et tout grand homme Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

- Chateaubriand^ pourquoi fuir ta patrie ,

Fuir son amour, notre encens et nos soins?

' N'enteuds-tu pas la France qui s'écrie :

Mob beau ciel pleure une étoile de moins?

»a#Q»SiS«e»ai»QiS»aiaiBaie»«an>eio»Q»a4S»»»»»f'»»aia>sao »a

CONSEIL AUX BELGES

, (mai 1831.)

Air de la République.

Fiiiistex«en , nos frères de Belgique , Faites un roi , morbleu , finÎMes-en.

Digilized by Googl

Depuis hait mois, vos airs de république . Donnent la fièvre à tout bon courtisan.

D'un roi toujours la matière sé troure;

C'est Jean, c'est Paul, c'est mon voisin, c'est moi. Tout œuf royal éclôt sans qu'on le couve.

Faites un roi , morbleu , faites un roi ; .

Faites un roi, faites un roi.

Quels biens sur vous on prince va répandre! D'abord viendra l'éliquelle aui grands airs; ■ Puis des cordons et dés croix à revendre ;

Puis ducs , marquis , comtes , barons et pairs. Puis un beaa trône, en or, en soio, en nacre. Dont le coussin prête à plus d'un émoi.

S'il plait au ciel, vous aurez même uu sacre. Faites un roi , etc.

Puis vous aurez baisemains et parades.

Discours et vers, feux d'artifice et fleurs;

Puis force gens qui se disent malades Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.

Bonnet de pauvre. et royal diadème Ont leur vermine : u.n dieu fit celte loi.

Les cQurtisaiis rongent l'orgueil suprêine. .

Faites uu roi, etc.

Cbez vouspieuvrout laquais de toute sorte ;

Juges , préfets , gendarmes , espions |

Nombreux soldats pour leur prêter main«forte; Joie à brûler un cent de lampions.

Vient le Budget! nourrir Atbéne et Sparte £ût, en vingt aus, moins coûté, sur ma foi<

L'ogre a dîné; peuples, payez la carte.

Faites un roi , etc.

Mais, quoil je raille! ouïe sait bien en France)

J'y suis du trône un des chauds partisans. D'ailleurs l'histoire a répondu d’avance :

Nous n'y voyons que princes bienfaisants.

Pères du peuple, ils le font pâmer d’aise;

Plus il s’instruit , moins ils en ont d’elTroi;

Au bon Henri succède Louis treize.

Faites un roi, morbleu, faites uu roi;

Faites un roi , faites un roi.

i»e»g>ei»»s»oaiQieieiSiOiS«iai»eis#s»ai(iie»saiQ»Q»Q»Q«»e»o»a

LE REFUS

CU4NSON AnaaSSÉE ad GÉNÉIAL SÊBASTIANI.

Air : te premier du mois de janvier.

Un ministre veut m'enrichir.

Sans que l'bonneur ait à gauchir ,

Sans qu’au Moniteur on m'affiche.

Mes besoins ne sont pas nombreux;

‘ Mais quand je pense aux malheureux ,

Je me sens né pour être riche.

Avec l’ami pauvre et souffrant On ne partage honneurs ni rang;

Mais l’or du moins ou le partage.

Vive l’or ! oui , souvent, ma foi ,

Pour cinq cents francs, si j’étais roi.

Je mettrais ma couronne en gage.

Qu’un peu d'argent pleuve en mon trou , Vite il s'en va» Dieu sait par où.'

D’en coiiserver je désespère.

Pour recoudre à fond mes goussets y J’aurais dù prendre, à son décès ,

Les aiguilles de mon grand-père.

Ami , pourtant gardes votre or.

Las ! j'épousai y bien jeune encor ,

La Liberté , dame un peu rude.

Moi , qui dans mes vers ai chanté Plus d'une facile beauté ,

Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté ! c'est, monseigneur,

Une femme folle d’honneur ;

C'est une bégueule enivrée Qui, dans la rue ou le salon.

Pour le moindre bout de galon ,

Va criant : A bas la livrée !

Vos éeus la feraient damner.

Au fait, pourquoi pensionner Ma Muse indépendante et vraie?

Je suis un sou de bon aloi i Mais en secret argentez-moi ,

£t me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons: je suis peureux.

Mais si d’un zèle généreux

Pour moi le monde vous soupçonne ,

Sachez bien qui vous a vendu:

La cbatnbre applaudir.

A se prouver qu'elle est bonne.

£lle a réussi.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci

Basse-cour des ministères Qu'en France on honnit,

Nos chapons héréditaires Sauveront leur ûid.

Les petits que Dieu leur donne Y pondront aussi.

Chanson , reprends ta couronne.

— Messieurs, grand merci !

G|o|re à la garde civique , Piédestal des lois! - Qui maintient la paix publique Peut venger nos droits.

Là-haut, quelqu'un , je soupçonne, En a du souci.

Chanson , reprends ta couronne.

— Messieurs , grand merci I

La planète doctrinaire Qui sur Gand brillait Veut servir de luminaire Aux gens de Juillet.

Fi d'un froid soleil d'automne,

De brume obscurci .'

Chanson , reprends ta couronne.

— • Messieurs, grand meici !

Nos miulstresf qu'on peut mettre Tous au même'poinl, Voudiaieiitque le baromètre Ne variât point.

Pour peu que là>bas il tonne »

On ae signe ici*

Clianson , reprends ta couronne.

— Messieurs , grand merci 1

Pour être en état de grâce ,

Que de grands peureux Ont soin de laisser en place Les hommes véreux!

Si l'on ne touche à personne ,

C'est afln que si....

Chanson , reprends ta couronne.

~ Blessieurs, grand merci 1

Te voilà donc restaurée.

Chanson mes amours.

Tricolore et sans livrée Montre-toi toujours.

Ne crains plus qu*on l'emprisonne, Du moins à Poisay.

Chanson, reprends ta couronne.

— Messieurs , grand merci !

Mais pourtant laisse en jachère Mon sol fatigué.

Mes jeunes rivaux, ma chère,

Ont un ciel si gai !

(^hex e.ix la rose foisonne,

Chez moi, le Rouci.

Chanson , reprends ta couronne.

Messieurs, grand morci!

44<iSaa#C‘»»a^l'«É4iaJUlifcn

SOUVENIRS D'ENFANCE

A HIS PAllNTS «T AMIS DB PKnOilNB, TILLB 00 j'aI PASSÉ ONK PAHTIB OB MA JBÜHBSSB, DB 1790 A 1796.

Aib d$ la Rondê de$ Comidi§n$»

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,

Je TOUS resois à plus de cinquante ans.

On rajeunit aux soufenirs d'enfance ,

Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut I à TOUS, amis de mon jeune âge.

Salut! parents que mon amour bénit.

Grâce B Tos soins, ici, pendant l'orage,

Pauvre oiselet, j'ai pu trouTcr un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle,

Où , près de nièce aux frais et doux appas , Régnait sur nous le vieux maître d'école ,

Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,

A la paresse, hélas I toujours enclin.

Mais je me crus des droits au nom de sage , Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où nait l'amitié franche •

Soi que fleurit un matin plein d'espoir.

On arbre y croît dont souvent une broiicLe Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance ,

Je vous revois à plus de cinquaute ans.

On rajeunit aux soqvenirs d'enfance ,

Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,

De l'ennemi j'écoutais le canon.

Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes ,

Do la patrie a bégpyé ie uqxq.

Ame rêveuse aux ail^s dç cqlqi^be ,

Do mes sabots, là, j'oubUais le poids.

Du ciel , ici, |iur mqj la foudre tqml^e Et m'apprivoise ayec qelle des roi|i<

Contre le sort ma rajsoD s'çst armée Sous l'humble toit, et yient auf mêmes lieux Narguer la gloire, inqqnstante fumée Qui tiré aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents , témoin^ de mon aurore.

Objets d'uD qu)le aveeie temps accru.

Oui , mon berceaq m® semble doux encore ,

Et la berceuse a pourtqpt disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Eepérgpce,

Je vous revois à plus de cinquante ans.

On rajeunit anx souvenirs d'epfanee ,

Comme on renaît nu souffle du printemps

èi7

I— if A éié?» 1/ a B'^ é >♦

LE VIEUX vagabond.

Aib : Guide met pat^ ô Providence/ (Des deux Journées, i

Dans ce fossé cessons de vivre.

Je finis vieux > infirme et las.

Les passants vont dire : II est ivre.

Tant mieux.' ils nC me plaindront pàs.

J*en vois qui détournent U l£te ;

TVautres me jettent quelques soiis.

Coürex vite; allez à la fête.

Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui y je meurs ici de vieillesse Parce qu'on ne meurt pas de faim.

J'espérais Voir de ma détresse L'hôpital adoucir la fin.

Mais tout est plein dans ctiàqiiè hospice ,

Tant le peuple est infortuné.

La rue, hélas! fut ma nourrice.

Vieux vagabond , mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge ,

J'ai dit: Qu'on m'enseigne un métier.

Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage, llépondaient'ils , va mendier.

Uiches, qui me disiez: Travaille,

J'eus bien des os de vos repas;

J'ai bien dormi sur votre paille.

Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu Tol«r, moi, paurre bomme:

Mais nou mieux raut tendre la main.

Au plus , j'ai dérobe la pomme Qui mûrit au bord du chemin.

Vingt foi» pourtant on me verrouille Dans les cacbols , de par le roi.

De mon seul bien on me dépouille.

Vieux vagabond , le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?

Que me font vos vins et vos blés.

Votre gloire et votre industrie ,

Kt vos orateurs assemblés?

Dans vos murs ouverts i ses armes Lorsque l'étranger s'engraissait»

Comme un sol j'ai versé des larmes Vieux vagabond , sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire , Hommes , que ne m'écrasiez -vous ?

Ah! plutôt vous deviez m'instruire A travailler au bien de tous.

Mis à l'abri du vent contraire.

Le ver fût devenu fourrai ;

Je vous aurais ebéris en frère.

Vieux vagabond , je meurs votre ennemi.

i»B»iii»tiSi»sisS'eS'n<>»»»»s*»e8'e»S'8iSia S'9iS8i»»s»>»S'9e»

CINQUANTE ANS

Aia :

Pourquoi ees fleurs? est-ce ma fête?

Non : ce bouquet vient m'annoncer

Qu'un demi-siècle sur nia tête Achève aujourd'hui de passer.

O combien nos jours sont rapides!

O combien j’ai perdu d'instants !

O combien je me sens de rides!

Hélas] bélasl j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe:

Le fruit meurt sur l'arbre jauni.

Mais à ma porte quelqu’un frappe ; N’ouvrons point : mon rôle est fiiii. C'est , je gage , un docteur qui jette Sa carte où s’est logé le Temps.

Jadis, j’aurais dit: C'est Lisette.

Hélas! hélas I j’ai cinquante ans.

Vn maux cuisants vieillesse abonde:

C’est la goutte qui nous meurtrit;

La cécité , prison profonde ;

La surdité dont chacun rit.

Puis la raison, lampe qui baisse,

N’a plus que des feux treinblotunls.

Enfauts, honorex la vieillesse!

Hélas ! bêlas I j’ai cinquante alis.

r.iell j'entends la Mort qui , joyeuse , Arrive en se frottant les mains.

A ma porte la fossoyeiise

Frappe ; adieu , messieurs les humains*

En bas, guerre, famine et peste;

En haut, plus d’astres éclatants.

Ouvrons, tandis que Dieu me reste»

Hélas 1 bêlas! j’ai çiiiquante ans.

Mais non! c’est tous! tous, jeune amie! Sœui- de cLiirité des Amours !

Vous tire* mon nine endormie Du cauchemar des maurais jours.

Semant les roses de Tolre âge Partout, comme fait le printemps ,

Parfumez les rêves d'un sage.

Hélas , hélas! j'ai cinquante ans.

COUPLETS

AonassÉs a dbs habitasts db l’ilb de raARcs (ils

UAOBICb), QVÏ, LOBS DB L’bHVOI QU ’ILS FISEST POUE LA SOUS-CRIPTION DBS BLBSsés DB JUILLET, m’ADRBSSBRBNT UKB chanson BT UNE BALLE DB CAFE.

Air : Tendre$ éeho$, trranti dans ee$ vatlom.

Quoi I vos échos redisent nos chansons t Bons Mauiiciens , ils sont Français cticorê !

A travers ilôts , tempêtes et moussons ,

Leur voix me vient d'où vient pour nousl'aurore De tant d'échos résonnant jusqu’à nous ,

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d’amour Ont donc aussi fait un si long voyage !

Loin de vos bords leur bruit vole à son tour,

Et me revient quand je suis vieux et sage.

De tant d'échos , etc.

Ou m’a conté qu'au b'ôtd du Gange assis,

Des exilés , gais eiiJf^nU de la Seine ,

A mes chantons , là, berçaient leurs soucis. Qu’ainsi ma Muse endorme votre peine !

De tant d'échos , etc.

Si mes chansons vont encor voyager, Accucillez-les , ces folles hirondelles ,

Comme un bon fils reçoit le messager gui d‘ une mère apporte des nouvelles.

De tant d’échos, etc.

Voui*mëme aussi célébrez vos amours.

Dieu permettra que nos voix se conrondent ;

Mais en français , frères , chantez toujours ,

Tour que toujours nos échos se répondent.

De tant d’échos résonnant jusqu’à nous,

Les plus lointains nous semblent les plus doux.

as<s»s»8aa»s»a»<»a»e»e»«#0'»»s<aa9a8»s#sa9#9»9»a

JACQUES

Air de Jeannot ci Colin.

Jacqne, il me faut troubler ton somme.

Dans le village , un gros huissier Rôde et court, suivi du messier.

C’est pour llrnpôt, las! mon pauvre homme. Lève-toi, Jacques, lèrè>loi.

Voici venir riiuîssicr du roi.

Regarde : le jour vient d’éclore ;

Jamais si tard tu n’as dormi.

Pour tendre « chet le tîeux Remi «

On snisissait atant Taurore.

Lève -toi , Jacques , lète-toi;

Voici tenir l'huissier du roi.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre. Écoute les chiens aboyer.

Demande un mois pour tout payer.

Ah! sîle roi pouvait attendre !

Lète-toi f Jacques , Icte-loi ;

Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens I l'impôt nous dépouille !

Nous n'atons» accablés de maux.

Pour nous, ton père et six marmots , Rien que ta bêche et ma quenouille Lève-toi, Jacques, lète-toi ;

Voici tenir l'huissier du roi.

On compte , avec celle masure ,

Un quart d'arpent, cher afferme.

Par la misère il est fumé t Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi , Jacques, lève-toi »

Voici venir Thuissier du roi.

Beaucoup de peine et peu de lucre.

Quand d'un porc aurons-nous la chair?

Tout ce qui nourrit est si cher!

Et le sel aussi , notre sucre !

Lève.toi , Jacques , lète-toi ;

Voici tenir l'huissier du roi.

Du vin soutiendrait ton courage i Mais les droits l'ont bien renchéri !

Pour en boire un peu , mou chéri ,

Vends mon anneau de mariage.

Léve-toi , Jacques , lève-toi ;

Voici venir i'buissier du roi.

Rêverais-tu que ton bon ange Te donne richesse et repos !

Que sont aux riches les impôts?

Quelques rats de plus dliis leur grange. Lève-toi, Jacques, lève-toi «

Voici venir l'huissier du roi.

Il entre ! ô ciel! que dois-je craindre!

Tu ne dis motl quelle pâleur!

Hier tu t'es plaint de ta douleur ,

Toi qui soulTres tant sans te plaindre. Lève-toi , Jacques , lève-toi ;

Voici monsieur l'huissier du roi.

Elle appelle en vain; il rend l'ânie.

Pour qui s'épuise à travailler La mort est un doux oreiller.

Bonnes gens, pries pour sa fciuine.

Lève-toi, Jacques, lève-toi:

Voici monsieur l'huissier du roi.

LES ORANGS-OUTANGS

Aia : On ancien proverbe noue dit , ou de CalpigU

Jadis, si l'on en croit Esope ,

Les orangs-outangJ de l'Europe

Parlaient si bien » qôe d'cui, hélas !

Nous sont venus les avocats.

Un des leurs à ion auditoire Dit un jour '.«Consultez l'histoire:

• Messieurs, riioitinie fut en tout temps

• Le singe des orangs-outangs.

«Oui; d'abord, vivant de iios miettes,

• Il prit de nous l'art dès cueillèttcs; •Puis, d'aprè^nous , le genre humain •MareUa droit, là canne ù la main.

• Même avec le ciel qdi l'cirraye,

• Il use de noire monnaie.

• Messieurs, rbotnnie fut en tout temps

• Le singe des orangs-outangs.

• Il prend nos amours pour niocletcs:

• Mais nos guenons nous sont ndèies.

B Sans doute il n'a bien imité

■ Que notre cynis'nic elTrôiitè.

BC'est , chez nous, qu'à vivre sans gène B S'instruisit le grand Diogène.

nMessieurs, l'homme fut en tout temps

• Le singe des orangs-outangs.

• L'homme a vu chez nous une arinéê

• D'un centre et d'ailes bien formée ,

• Ayant , sous les chefs les meilleurs ,

■ Garde, avant-garde et tirailleurs.

■ 11 n'avait pas mis Troie en cendre ,

■ Que nous comptiohs vihgt &lexan<^re.

■ Messieurs, l’homme (lit en tout temps

■ Le singe des orangs-outangs.

» Avec bâton , épée ou lance,

»Tuer est l'art par excellence.

«Nous l'enseignons. Or, dites>moi ,

• Pourquoi l'Iionmie esl-li notre roi?

• Grands dieux, c’est fait pour rendre impie

• Votre imago est notre copie.

■ Oui, dieux , l’homme fut en tout temps

■ Le singe des orangs-outangs. »

Quoi ! dit Jnpln, à mes oreilles.

Toujours, singes, castors, abeilles,

Crîront ; C'est un ours mol léché ,

Votre homme; où l’avez-TOUS pêché?

Tout sot qu’il est, il me cajole.

Otons aux bêles la parole:

(iar l’homme encor sera longtemps Le singe des orangs-outangs*.

LES FOUS

Ai K : Ce magUtrat irréprochable»

Vieux soldais de plomb que nous sommes Au cordeau nous alignant tous,

Si des rangs sortent quelques hommes.

Tous nous crions : A bas les fous !

On les persécute, on les tue;

Sauf, après un 'lent examen ,

A leur dresser une statue , pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée ,

Vierge obscure, attend son époux !

Les sots la traitent d*insensée;

Le sage lui dit: Cachex-vous.

Mais, la rencontrant loin du monde.

Un fou qui croit au lendemain , L*épouse ; elle devient féconde Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète.

Riche d'abord , puis endetté ,

Qui des fondements jusqu'au faite Refaisait la société.

Plein de son oeuvre commencée »

Vieux» pour elle il tendait la main, Sûr qu'il embrassait la pensée Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit: Sors de la fange.

Peuple en proie aux déceptions!

Travaille» groupé par phalange.

Dans un cercle d'attractions.

La terre , après tant de désastres, Forme avec le ciel un hjfincn ,

£t la loi qui régit les astres Donne la paix au genre humain.

Enfantin aiTranchit la femme; L'appelle à partager nos droits.

Fi! dites-vousi sous l'épigranime Ces fous rêveurs tombent tous trois.

Messieurs, lorsqu'en valu notre sphère Du bonheur cherche le chemin»

llonneur au fou qui ferait faire Uu rêve heureux au genre humain !

Qui découvrit un nouveau monde ?

Un fou qu'on raillait en tout lieu.

Sur la croix que son sang inonde,

Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.

Si demain, oubliant d'éclore,

Le jour manquait, eh bieol demain Quelque fou trouverait ennore Un flambeau pour le genre humain.

♦ea<t^aoa»8a'can<Bsaeneneisasaa»ee9tieeaes<«»»»»»»e

I.EEnAS

(FâVRIKE 1832.)

Air d'Jngéline, de WUhem, ou du Tnilleur et la T ie.

Quoi 1 morts tous deux! dans cette chambre close Où du charbon pèse encor la vapeur!

Leur vie, hélas! était à peine éclose.

Suicide affreux, Iriste objet de stupeur!

Ils auront dit: Le monde fait naufrage :

"Voyez pâlir pilote et matelots.

Vieux bâtiment usé par tous les flots,

Il s'engloutit: sauvons-nous à la nage.

Et vers le ciel se frayant un chemin ,

Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! l'éclio murmure encore L'air qui herça votre premier sommeil.

Si quel(jue brume obscurcit votre aurore. Leur disait-on , altendex le soleil.

Ils répondaient: Qu'importe que la sève Monte enrichir les champs où nous passons) Nous n'avons rien : arbres, 6eurs ni moissons £st-ce pour nous que le soleil se lève?

Et vers le ciel, etc.

Pauvres en£intsl calomnier la vie !

C'est par dépit que les vieillards le font.

Est-il de coupe eû votre âme 'ravie ,

En la vidant, n'ait vu l'amour au fond?

Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange. L'amour I en vain notre voix l'a ehanté.

De tout son culte un autel est resté;

Y touebionsmous, l'idole* était de fange.

Et vers le ciel , etc.

Pauvres enfants! niais les plumes venues. Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid, bravant la foudre et dépassant les nues,

La gloire en face, atteindre à son zénith.

Ils répondaient : Le laurier devient cendre, Cendre qu'au vent l'envie aifue à jeter;

Et notre vol drtt-il si haut monter ,

Toujours près d'elle il faudra redescendre.

El vers le ciel , etc.

Pauvres enfants ! quelle douleur amère N apaisent pas de saints devoirs remplis ?

Daus la patrie on rclrouTe une mère,

£t 8011 drapeau nous coufre de ses plis.

Ils répondaient: Ce drapeau qu'on escorte Au toit du chef, le protège endormi;

Mais le soldat, teint du sang ennemi ,

Veille et de faim meurt en gardant la porte.

Ët rers le ciel, etc.

Pauvres enfants! de fantômes funèbres Quelque nourrice a peuplé vos esprits.

Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres;

Sa voi\ de père a dû calmer vos cris.

Ab ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme. N'attendons pas. Dieu , que ton nom puissant. Qu'on jette en l'air comme on nom de passant, Soit, lettre à lettre , elTacé de notre âme.

Et vers le ciel, cto.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.

Ils s'étaient faits les échos de leurs sons ,

Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,

Non pour nous seuls, mais pour tous, nous naissons. L'humanité manque de saints apôtres Qui leur aient dit: Enfants , suivez sa loi.

Aimer, aimer, c'est être utile a soi;

Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

Et vers le ciel se frayant un cliemin ,

Ils saut partis en se donnant la main.

AO

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON

Ai& de la Contredanse des petits pâtés.

Dansez rite 1 obéissez donc Au ménétrier de Meudon;

Dansez vite ! obéissez donc,

TI est le roi du rigodon.

Guilain, sous les charmilles Au temps de Rabelais,

Mit en train femmes, filles , Bourgeois , manants , varlets.

Les bigots , par rancune ,

Au sorcier criaient tous,

Disant : Au clair de lune Il fait danser les loups.

Dansez tite i etc.

Qu'il ait ou non un charme ,

Par lui tout va sautant;

Vieux que la danse alarme ,

Jeunes qui l'aiment tant.

Son coup d'archet sonore Fit, et point u'en riez.

Danser jusqu'à l'aurore Deux nouveaux mariés.

Dansez vite! etc.

Un jour, sous sa fenêtre,

Pane un enterrement:

Le cortège et le prêtre Entendent l'instrument.

Ils sautent; la prière Cède aux joyeux accords ;

Et jusqu'au cimetière On danse autour du corps.

Dansex vite ! etc.

A la cour on l'appelle:

Il y va » le pauvret !

Là , que d'or étincelle I Quel brillant cabarell Là y rois, princes, princesses, Rubis, perles, velours;

Tout , jusqu'à des caresses ; Tout, hors de vrais amours.

Dansex vite ! etc.

Il joue y et l'on dédaigne Ce qu'il y inet de soin.

Où l'ambition règne La gaîté perd son coin.

Maint danseur de quadrille Se dit : N'oublions pas Que plus le parquet brille Plus on fait de faux pas.

Dansez vite 1 etc.

Dieu I cliacuu bâille ! ô rage !

Guilain désespéré

Fuit et meurt au village,

De tout fileudon pleuré.

La nuit) re?ient son ombre.

Oyes ccB sons lointains.

Guilain, dans le bois sombre , Fait sauter les lutins.

Danses vite ! obéissez donc Au ménétrier de Meudon ;

Dansez vite ! obéissez donc ,

Il est le roi du rigodon.

ifcoOo «lOaailtift

JEAN DE PARIS

Al H : Ceite chaumi'ere4i/i vaut un palais.

Kis et cbante , cbante et ris;

Prends tes gants et cours le monde ; Mais, la bourse vide ou ronde.

Reviens dans ion Paris;

Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris, (bis.)

Toujours, dit la chronique ancienne,

Jean sur sou grand sabre a sauté ,

Quand, de leur ville, avec la sienne Des sols comparaient la beauté.

Proclamant sur son âme ,

En prose ainsi qu'en vers ,

Les tours de Notre-Dame Contre de Funiverii.

Ris et chante , etc.

S'il franchit la ^ande muraille;

S'il cocuGe un mandariu;

Du pèuplc magot s'il se raille ;

Â Paris s'il revient grand train ; L'espoir qui le domine C'est , chez son vieux portier,

De parler de la Chine Âux badauds du quartier.

Bis etcliaute, etc.

Je veux de l'or beaucoup et vite, Dit'il, au Pérou débarquant.

A a'y fixer chacun l'Invite :

Me prend-on pour un trafiquant?

Loin de mes dix maîtresses,

Fi de ce vil métal!

Je préfère aux richesses Paris et l'hôpital.

Ris et chante, etc.

A la guerre gaiment il vole.

Pour ta croix ou pour Saladin ;

Se bat , jure, pille et viole,

Puis à Paris écrit soudain :

«Que ma gloire s'étende »Du Louvre aux boulevards; •Qu'un ramoneur y vende • Mon buste pour six liards. »

Bis et chante, etc.

En Perse, il prétend qu'une reine Lui dit un soir : Je te fais roi.

Soit! répoud'il, mais pour ma peine.

Jusqu'au Pont-Neuf viens avec moi.

Pendant huit jours de fête.

Tout Paris me verra Montrer, couronne en tête,

Mon nez à l'Opéra.

Ris et chante , etc.

Jean de Paris, dans ta chronique.

C'est nous qu'on peint ,~nous francs badauds. Quittons-nous celle ville unique ,

Nous voyageons Paris à dos.

Quel amour incroyable Blaintenant et jadis ,

Pour ces murs dont le diable A fait son paradis I

Ris et chante , chante et ris;

Prends tes gants et cours le monde i Mais, la bourse vide ou ronde,

Reviens dans tou Paris;

Ah! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

PRÉDICTION DE NOSTRADAMÜS.

pooa l'an dbux mil.

Ata de» Troie couleur»,

Nostradamus, qui vit naître Henri quatre. Grand astrologue , a prédit dans ses vers , Qu'en l'an deux mil , date qu'on peut débattre,

by V •: lu^Ie

De la méduillc on verrait le revers.

Alors, dit'il^ Paris dans l'allégresse,

Au pied du Louvre ouïra cette voix :

• Heureux Français, soulagez ma détresse : «Faites l'aumône (bi$) nu dernier de vos rois. ■

Or, cette voix sera celle d'un liomnie Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers, Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Home, Fera spectacle aux petits écoliers.

Un sénateur crlra : • L'homme à besace!

«Les mendiants sont bannis par nos lois. ■

■ Hélasl monsieur, je suis seul de ma race, «Faites l'aumône au dernier de vos rois. »

■ Es-lu vraiment de la race royale?

— «Oui , répondra cet homme , fier encor.

«J'ai vu dans Borne , alors ville papale ,

• A mon aïeul , couronne et sceptre d*or.

■Il les vendit pour nourrir le courage

■ De faux agents, d'écrivains maladroits.

■ Moi , j'ai pour sceptre un bâton de voyage. •Faites l'aumône au dernier de vos rois.

■ Mon père âgé, mort en prison pour dettes ,

■ D'un bon métier n'osa point me pourvoir.

■Je tends la main; riches , partout vous étés •Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir

■ Je foule enfin cette plage féconde ■Qui repoussa mes aïeux tant de fois.

■ Ab! par pitié pour les grandeurs du monde, ■Faites l'aumône au dernier de vos rois. ■

Le sénateur dira : « Viens; je t'emmène ■ Dans mon palais; ris heureux parmi nous. «Contre les rois nous n'avons plus de haine : «Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.

«En attendant que le sénat décide «A ses bienfaits si ton sort a des droits*

«Moi, qui suis né d'un vieux sang réginide, «Je fais l'aumône au dernier de nos rois. »

Nostradainus ajoute en son vieux style :

La république au prince accordera Ont louis de rente, et, citoyen utile ,

Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira. Sur l'an deux mil on dira dans l'Instoire, Qu'assise au trône et des arts et des lois ,

La France en paix, reposant sous sa gloire ,

Â fait l'aumône au dernier de ses rois.

PASSY

Air ; T'én souviens-tu ?

Paris, adieu ; je sors de tes murailles J'ai dans Passy trouve gîte et repos Ton fils t'enlève un droit de funérailles ,

Et sa piquette échappe a tes impôts.

Puissé-jo , ici, vieillir exempt d'orage ,

Et, do l'oubli prés de subir le poids , Comme l'oiseau , dormir dans le feuiÛage , Au bruit mourant des échos de ma voix ?

diùitiZt

LE vm DE CHYPRE.

JliB du vaudeville de Prétille et Taconnel,

Chypre, ton vin qui rajeVinit ma verre.

Me fait revoir l'enfant porte-bandeau, Jupiter, Mars , Vénus , Junon , Minerve , Ces dieux longtemps rayés de mon Credo.

Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres , M'ont fait maudire un culte ingénieux;

Ah*I de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres. Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

▲u culte grec, enseigné dons nos classes. Oui , je reviens, tant Bacchus est puissant.

A mes chansons, dansex. Muses et Grâces ; Souris, Phébus; Zéphyr, sois caressant.

Faunes , Sylvains , Bacchantes et Dryades , Autour de moi formez des chœurs joyeux. Mais de ma cave éloignez les Naïades.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée ,

Je crois voguer vers ces anciens autels Où la beauté, de myrte couronnée,

Sous uti cjel pur ravissait les mortels.

Nés dans le Nord , sous un vent de colere, Figurons-nous ce ciel délicieux.

A le peupler l'homme a dû se complaire.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Les yeux en l'air, le bon homme Hésiode Cherchait jadis des dieux à noms ronflants. Faute d'idée , il allait faire une ode;

De Chypre arrive une outre aux larges flânes. Mon Grec s'enivre et sur Pégase il grimpe, ('liaud du nectar qui pousse au merveilleux. L'outre était pleine; il en sort un olympe.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Aux déités , fables des vieux empires ,

Nous opposons des diables peu tentants;

Des loups-garous , des goules , des vampires. Du moyen âge aimables passe-temps.

Fi des damnés, des spectres et des tombes!

Fi de l'horrible ! il est contagieux.

Chauves-souris, faites place aux colombes.

Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Anacréon , Ménandre, Eschyle, Homère,

Ont dans ce vin bu l'immortalité.

Ah 1 versex-m'en , et ma lyre éphémère Pour l'avenir peut-être aura chanté.

Non; mais, d' Amours conduisant une troupe , Hébé pour moi quitte un moment les eieiix. En souriant elle remplit ma coupe.

Le vio de Chypre a créé tous les dieux.

LES QUATRE AGES HISTORIQUES

Am : A ioixante ans , il ne fout pas remettre.

Société , TÎeux et sombre édifice.

Ta chute, Iiélas! menace nos abris :

Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse Guider la foule à travers tes débris !

Où courons-nous? quel sage en proie au doute N*a sur son front vingt fois passé la main?

C'est aux soleils d'être sûrs de leur route :

Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.

Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer: Par ses labeurs plus il étend la terre ,

Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.

En nation il vogue, nef immense,

Semer, bâtir aux rivages du temps.

Où l'une échoue, une autre recommence.

Dieu nous a dit : Peuples , je vous attends.

Au premier âge , âge de la famille ,

L'homme eut pour lois ses grossiers appétits. Groupes épars, sous des toits de charmille , Mâle et femelle abritaient leurs petits.

Ligués bientôt, les fils, tribu croissante ,

Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.

C'est au berceau la cité vagissante :

Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second ftge on chante la patrie ,

Arbre fécond, niait' q'uî croît dans le' sang. Tout peuple armé semble avoir sa furie *

Qui foule auSc pieds le vaincn gémissant.

A l'esclavage , eh quoi ! l'on s'accoutume !

Il corrompt tout; les tyrans se font dieux.

Mais dans le ciel une lampe s'allume;

Dieu dit alors : Humains, levex les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires. Religieux , élève un seul autel.

Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères. Comme ses rois le pauvre est immortel.

Sciences, lois, arts, commerce, industrie, Tout naît pour tous : les flots sont maîtrisés; La presse abat les ihurs de l'a' patrie ,

El Dieu nous dit : Peuples , fraternisez.

Humanité, régne! voici ton âge Que nie en vain la voix des vieux échos.

Déjà les vents au bord le plus sauvage De ta pensée ont semé quelques mots.

Paix au' travail! paix au sol qu'il féconde !

Que par l'amour les hommes soient unis;

Plus près des cieux qu'ils replacent le monde; Que Dieu nous dise : Enfants , je voüs bénis.

Du genre humain sàinons la famille f Mais, qu'ai'je dit? pourquoi ce chant d'amour? Aux feux des campa le glaive encOr scintille; • Dans l'ombre à peine on Voit poindre le jour. Des nations aujourd'hui la première.

DkJiîiz:"*

France t ourre-leurun plu« large destin.

Pour érciller le monde à ta lumière ^

Dieu t'a dit : jBrille , étoile du matin.

LA PAUVRE FEMME

Air : de mon Habit , ou d^Jriilippe,

Il neige, il neige, otlà, devant l'église , Une, vieille prie à genoux.

Sous ses haillons où s'engouiTre la bise ^ C'est du pain qu'elle attend de nous.

Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame Elle vient, hiver comme été.

Elle est aveugle, hélas! la pauvre femme. Ah ! faisoDs-lui la charité.

Savex-Tous bien ce que fut cette vieille Au teint hâve , aux traits amaigris?

D'un grand spectacle autrefois la merveille, Ses chants ravissaient tout Paris.

Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes, S'exaltaient devant sa beauté.

Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes.

Ah J faisons'lui la charité.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre,

Au pas pressé de ses chevaux,

Elle entendit une foule idolâtre La poursuivre de ses bravos!

Pour renlever ati char qui la transporte,

Pour la rendre à la Toluplé,

Que de rivaux ^attendaient à sa porte!

Âhl faisons-lui la charité.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes, Qu'elle avait un pompeux séjour 1 Que de cristaux, de bronxes, de colonnes!

Tributs de Pamour à l'amour I Vans ses banquets , que de muses fidèles Âu vin dé sa prospérité!

Tous les palais ont leurs nids d^hirondelles.

Ah! faisons-lui la charité.

Bevers affreux 1 un jour la maladie Eteint ses yeux , brise sa voix;

Et bientôt seule et pauvre elle mendie Où, depuis vingt ans, je la vois.

Aucune main n'eut mieux l'art de répandre Plus d'or, avec plus de bonté ,

Que cette main qu'elle hésite à nous tendre.

Ah ! faisons-lui la charité.

Le froid redouble , ô douleur ! ô misère I Tous scs membres sont engourdis.

Ses doigts ont peine à tenir le rosaire Qui l'eût fait sourire jadis.

Sous tant de maux , si son cœur tendre encore Peut se nourrir de piété ;

Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore . Ah 1 faisons-lui la charité.

9 »9»»#9»9#9#9 »ai»q

LES TOMBEAUX DE JUILLET

Âin d*Octu»ie,

Des (leurs, enfants, tous dont les mains sont pures, Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux! De nos Trois>Jours ornez les sépultures.

Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit ;« Que juillet qui s'écoule

• Venge mon trône en butte aux nivcleurs.

• Victoire aux lisi » Soudain Paris en foule S'arme et répond : Victoire aux trois couleurs I

Pour parler haut, pour nous trouver timides. Par quels exploits fascinez-vous nos yeux? N'imitez pas l'homme des Pyramides :

Daus son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi! d'une Charte on nous a fait l'aumône,

Et sous le joug vous vouiez nous courber !

Nous savons tous comment s'écroule un trône. Dieu juste î encore un roi qui veut tomber.

Car une voix qui vient d'en haut, sans doute, Au fond du cceur nous crie : Egalité !

L'égalité? c'est peut-être une route Qu'aux malheureux ferme la royauté.

Marchons! marchons ! A nous rhôlcl de ville !

A nous les quais ! à nous le Louvre ! a nous! Ënli'és vainqueurs dans le royal asile.

Sur le vieux Irône Us se sont assis tous.

Qu'un peuple est grand qui , pauvre , gai, modeste , Seul maître , après tant de sang et d'efforts,

Chasse en riant des princes qu'il déteste , .

Et de l'État garde à jeun les trésors î

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures ? Enfants, des fleurs, des palmes , des flambeaux! De nos Trois-Jours orne» les sépultures.

Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Des artisans, des soldats de la Loire ,

Des éqoliers s'essayant au canon ,

Sont tombés là, vous léguant leur victoire ;

Sans penser même a nous dire leur nom.

À ces héros la France doit un temple.

Leur gloire au loin inspire un saint effroi.

Les rois, que trouble un aussi grand exemple , Tout bas ont dit : Qu'esbeo aujourd'hui qu'un roi ,

Voit-on venir le drapeau tricolore?

Répètent-ils, de souvenirs remplis.

Et sur leur front ce drapeau semble encore Jeter d'en haut les ombres de scs plis.

En paix voguant de royaume en rnyaume,

A Sainte-Hélène en sa course il atteint.

Napoléon, giganlegquc fantonu*.

Paraît debout sur »*c* Toican éteint.

A son tombeau la main de Dieu PenlcTc.

«Je t'attendais, mon drapeau glorieux.

•Salut! > Il dit, brise et jette son glaire Dans l'Océan , et se perd dans les deux.

Dernier conseil de son génie austère !

Du glaive en lui finit la royauté.

Le conquérant des sceptres de la terre Pour successeur choisit la Liberté.

Des fleurs , enfans, vous dont les mains sont pures; Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeauxl De nos Trois Jours ornes les sépultures ;

Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

. Des corrupteurs la faction titrée

Déserte en vain cet humble monument;

En vain compare à l'émeute enivrée ,

De nos vengeurs le noble devoûment.

Enfans, en rêve, on dit qu'avec les anges Vous échangez la nuit les plus doux mots.

De l'avenir prédisez les louanges,

Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur ; Dieu veille sur votre ouvrage.

Par nos erreurs ne vous laissez troubler.

Digilized by Googic

Du coup quici frappa votre courage ,

La terre encore a longtcmpa à trembler.

Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière, Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux La liberté naîtrait de la poussière Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.

Partout luira l'égalité féconde.

Les vieilles lois errent sur des débris.

Le monde aticicn finit; d'un nouveau monde La France est reine , et son Louvre est Paris.

À vous , enfans, ce fruit des Trois Journées.

Ceux qui sont là vous fra^vaient le chemin.

Le sang français , des grandes destinées Trace en tout temps la route au genre humain!

Des fleurs , enfans, vous dont les mains sont pures; Enfans, des fleurs, des palmes, des flambeaux! De nos Trois Jours ornez les sépultures:

Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

T" v~t-rrT rvtts^tirrtsti-iiires-aaffirtt rrrs raeiaçio |ioi»oitio

ADIEU, CHANSONS

Ain du Tailleur et la Fie , ou d'AngiUne.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée ,

Naguère encor, tendre, docte ou railleur,

Digilized by Googife

J'allais chanter, quand m'apporut la fée Qui me berça chez le 1>od vieuz lailleur. «L'hirer, dil-eile, a soufflé sur ta tète :

• Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.

• Vingt ans de lutte ont épuisé la voix,

• Qui ii*a chanté qu'au bruit de la tempête.» Adieu, chansons! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

«Ces jours sont loin , poursuit-elle, où ton âme

• Commo un clavier modulait tous les airst «Où la gaîté, vive et rapide flamme ,

• Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.

•Plus rétréci l'horison devient sombre.

• Des gais amis le long rire a cessé.

• Combien là-bas déjà t'out devancé I

■ Lisette même , hélas! n'est plus qu'une ombre. « Adieu, chansons! etc.

« Bénis ton sort. Par toi la poésie

• A d'un grand peuple ému les derniers rangs.

• Le chant qui vole à l'oreille saisie

• Souffla tes vers même aux plus ignorans-

• Vos orateurs parlent à qui sait lire:

•Toi, conspirant tout haut contre les rois, •Tu marias, pour ameuter les voix,

• Des airs de vielle aux accens de la lyre. » Adieu y chansons! etc.

• Tes traits aigus lancés au trône même;

• En retombant aussitôt ramassés,

»De prè» , de loi» , par le peuple qui l'aime , «Volaient eu chœur jusqu'au but relancés. «Puis quand ce trône ose brandir son foudre, «De TÎeux fusils TabaUent en trois jours. «Pour tous les coups tirés dans sou velours,

• Combien ta muse a fabriqué de poudre! • Adieu, chansons 1 etc.

«Ta part est belle à ces grandes journées, «Où du butin tu détournas les yeux.

«Leur souvenir, couronnant tes années,

«Te suffira, si tu sais être vieux.

«Aux jeunes gens racontes-en l'hisloire; «Guide leur nef, instruis-lcs de l'écueil ;

«Et de la France , un jour, font-ils l'orgueil , «Va réchauffer ta vieillesse à leur gloire. • Adieu, chansons! etc.

Ma bonne fée , au seuil du pauvre barde ,

Oui , vous sonnez la retraite à propos.

Pour compagnon , bientôt dans ma mansarde J'aurai l'oubli , père et fils du repos.

Mais à ma mort, témoins de notre lutte ,

De vieux Français se diront, l'œil mouillé:

(I Au ciel, un soir, celte étoile a brillé {

»Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.» Adieu , chansons! mon front chauve est ridé. L'oiseau se tait, l'aquilon a grondé.

NOTRE COQ

«!)A(g^(y)iE@ (g)IU)I3y Q§s©6!9,

8BBGK5T AUX CHAfISEl'RS d'aFRIQVE.

Aib : Madelon s’en fut. à Borne., tonder on faine, touderonton. *

Notre coq, d'humeur active,

Las d’Alger, s’écrie : Il faut Que jusqu’au bon Dieu j’arrive.

Pour voir s’il s’endort làdiaut.

J’ai réponse à tout qui-vive.

Co, CO, coquerico.

France , remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

Oui, jusqu'au ciel je m’envole,

Sans permis des généraux.

Heureux, si mon chant racole Des âmes de vieux héros I De leur gloire je raffole.

Co, co, coquerico.

France, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

Que ces étoiles sont belles!

Et les cieux, comme ils sont grands !

Ces planètes seraient-elles Un bon mets de conquérans?

Qu’à nos gens poussent des ailes 1 CO) CO, coquerîco.

France, remets ton shako, Coquerico, coquerîco.

Dans Vénus j’entre à la brune; Blars m’attire à scs tambours.

Chez Mercure, la Fortune Gare butors * et Tautours.

Que d’avocats dans la lune]

Co, co, coquerîco.

France, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

Du soleil je fends la voûte.

Dieu! l'Empereur m'apparaît I «Tu veux un guide, sans doute?

«Tiens, dit-il, mon aigle est prêt «Du ciel il connaît la route, s Co, co, coquerico.

France, remets ton shako. Coquerico, coquerico.

Nous partons, et dans nos traites L'aigle SC plaît à conter Batailles, sièges, retraites;

Si bien que, pour l'écouter, S'arrêtent plusieurs comètes.

Co, co, coquerico.

France, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

Butors, oiseaux de proie.

Vient un parfum qui nous flatte :

« Au Paradis nous voilà, »

Dit l'aigle ; a à la porte gratte :

> lion père, quittons-nous là.

• Adieu, serrons-nous la patte.»

Co, eo, coquerico.

France, remets ton sbako.

Coquerico, coquerico.

Qui fume à cette fenêtre ?

C'est saint Pieri*c. 11 me dit : « Coq,

• Aucun des tiens ne pénètre

• Chez nous que pour pendre au croc.

• Vos chants m'ont trop fait conuaitre. »

Co, co, coquerico.

France, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

Passe un auge qui raconte Le refus du vieux commis.

• Cours, dit le bon Dieu ; qu'il monte,

• Ce coq est de mes amis. ■

J'entre, et Pierre en meurt de honte.

Co, co, coquerico.

France, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

• Mange et bois dans mon aiguière, > Dit le bon Dieu, fort à point.

■ Çàl parmi vos gens de guerre,

• De moi ne médit-ou point?

«— De vous ils ne parlent guère. »

Co, CO, coqucrico.

Fronce, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

Mais quoi! le bon Dieu se fâche f «Coq, ne désertes-tu pas?

»— Corbleu 1 suis je donc un lâche?

»— Non : mais retourne là-bas;

).Tu ii'as point ûni ta lâche. ■

Co, CO, coquerico.

France, remets tou shako.

Coquerico, coquerico.

«Sous le drapeau tricolore >»Va réchauffer cœurs et bras.

))lJe vous j'ai besoin encore.

»Coq, bientôt tu chanteras »Le réveil avant l'aurore. *

Co, co, coquerico.

France, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

L'oiseau, prompt comme la foudre, Rentre au quartier général,

Disant : « L'on en va découdre; »Dieu fait seller son cheval;

»Les anges font de la poudre. .

Co, co, coquerico.

Fronce, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

De ce récit Yèridique,

C'est moi, Jacques Dubuisson,

Sergent aux cliasseurs d'Afrique,

Qui composai la chanson.

Appronez'Cn la musique.

Co, CO, coquerico.

France, remets ton shako.

Coquerico, coquerico.

»i»S»a»S»SaiS»Ci»OS<o— »Sa'aOQi»9*»#B<'9 »8t»»>SiC»o

FONTAINEBLEAU, M

Air de Jacques.

Au coin de l'âtre oû je tisonne £n rêrant à je ne sais quoi,

Petit grillon, chante avec moi Qui, déjà Tieux, toujours cbansoniic.

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :

Si l'enfant s'amuse à ta Toix,

Artisan, soldat , villageois,

A la mienne ont charmé leurs veilles.

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite Un lutin n'est-il pas caché?

Viont-îl voir si quelque péché Tient compagnie au tieil ermite?

Petit prillon, n'ayons ici,

N'ayons du monde aucun souci.

N'es-lu pas sylphe et petit page De quelque fée au doux pouvoir Qui t'adresse à moi pour laroir A quoi le cœur sert à mon âge ?

Petit grillon, n'ayons ici.

N'ayons du monde aucun souci.

Non ; mais en toi, je le veux croire, Refit un auteur qui, jadis,

Mourut de froid dans son tandis,

En guettant un rayon de gloire.

Petit grillon, n'ayons ici,

N’ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, homme de secte ^ On veut briller, l’auteur surtout.

Dieu, serfex chacun à son goût :

De la gloire à ce pauvre insecte.

Petit grillon, n’ayons ici,

N’ayons du monde aucun souci.

La gloire 1 est fou qui la désire,

Le sage en dédaigne le soin. Heureux qui recèle en un coin Sa foi, ses amours et sa lyrel Petit grillon, n’ayons ici,

N’ayons du monde aucun souci.

L'envie eit là qui noui menace.

Guerre à tout nom qui retentiti Au fait, plut ce globe e»t petit,

Moint on y doit prendre de place.

Petit grillon, n'oyont ici,

N'ayont du monde aucun aouci.

Âbl ai tu fut ce que je pente.

Rit du lot qui t'avait tenté!

Ce qu’on gagne en célébrité,

On le perd en indépendance.

Petit grillon , n'ayont ici ,

N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise, Chantant l’un par l'autre égayés,

Prions Dieu de vivre oubliés.

Toi, dans ton trou ; moi, sur ma chaise. Petit grillon, n'ayons ici,

N'ayons du monde aucun souci.

LES ÉCHOS

Air :

On pèche au ciel, et c'est un fait notoire Que les échos sont tous des esprits purs,

Pour leurs péchés tombés en purgatoire Dans nos vallons, dans nos bois, dans nos muiR{ Tant qu'ici-bas dure leur pénitence,

Tout cri, tout mot est répété par eu:r.

C'est leur supplice ; il est cruel en France.

Les échos sont trop malheureux.

Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges, Pauvres forçats, par d'autres remplacés.

Rentrés au ciel, à leurs frères les anges Parlaient ainsi de leurs tourments passés : «Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,

«Pour nous Paris est surtout bien alfreux :

»A tous les vents il y pleut des paroles «Les échos sont trop malheureux. «

L'un d'eux ajoute : • A l'Institut, mes frères,

B J'eus pour prison des murs retenlissans.

• Doctes concours , spectacles littéraires

• M'ennaient sans fin de mots vides de sens.

B Réglant science, art, vers, morale, histoire, sLà, que de nains , au^ cerveau plat et creux , «Prenaient ma voix pour trompette de gloire!

B Les échos sont trop malheureux, b

« Moi, dit l'écho du palais de justice,

B J’eus part forcée à d'absurdes arrêts.

« Des becs retors et martyr et complice,

B Que de cliens j’ai ruinés en frais 1 B Des gens du roi j’allongeais l’éloquence «Plus d’un haut rang iU étaient désireux,

«Plu* leur faconde elFroyaît l’innocence.

• Les écho* sont trop malheureux. »

Un autre dit : « Dan* une basilique , a Près de la chaire, hélasi je fus logé, a Des sermonneurs ferai-je la critique » Et de la foi de messieurs du elergé ?

«Tous en bâillant de Dieu chantaient la gloire, «Tou* sur l’enfer brodaient pour le* peureux; a£t l’orgue seul au Très-Haut semblait croire, s Le* échos sont trop malheureux. «

«Palais-Bourbon, j’ai subi tcsséancesi »

S’écrie enliii de tous le plusfpuiii;

«De la tribune, écueil des consciences,

»Dn Blanuel serait encor banni.

«Paixl disait-on, quand venait me surprendre, s Dans cent discours, quelque mot généreux; a Echo, paix donc 1 le* rois vont nous entendre. «Les échos sont trop malheureux, a

«À bas la loi qui de nous, pauvres anges, a Fait les échos d’un peuple de bavardai « Clament en chœur les célestes phalange* : a L’art de parler est le plus sot des arts.

«Nos remplaçants, déjà las du martyre,

«Se croient en butte aux esprits ténébreux; «Tous ont crié : De l’enfer Dieu nous tire J a Les écho* sont trop malheureux. »

L’ORPHÉON

LlTITiSIE ©, ,

auteur de la nouTelle métliode de renseitnomenl misir^i, après la dernière séance de l’Orphéon de 484d.

ÂiR :

Mon vieil ami, ta gloire est grande.

Grftce à tes merveilleux efforts,

Des travailleurs la voix s’amende £t se plie aux sarants accords.

D’une fée as-tu la baguette,

Pour rendre ainsi l’art familier?

11 puriGera la guinguette;

11 sanctiGera l’atelier.

Wiliiem, toi de qui la jeunesse Rêva Grétry, Gluck et Mozart,

Courage! à 1a foule en détresse Ouvre tous les trésors de l’art.

Communiquer à des sens vides Les plus nobles émotions.

C’est faire en des grabats humides Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,

Épandant ses Gots jusqu’en bas.

Nous verrons ivres de sou onde Artisans, laboureurs, soldats.

Ce concert puisses -tu l’étendre A tout un monde divisé 1 Les cœurs sont bien prés de s’entendre Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle :

Fais'la rougir par tes travaux.

De meurtres elle tient école Et pousse à des Werthers nouveaux.

On l'entend, d'excès assouvie,

En vers, en prose s'essouffler

A décourager de la vie

Ceux qu'elle en devrait consoler.

Des classes qu'à peine on éclaire Relevant les mœurs et les goûts.

Par toi devenu populaire.

L'art va leur faire un ciel plus doux. Les notes, sylphides puissantes, Rendront plus lourd soc et marteau.

Et feront des mains menaçantes Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais sur notre scène Tenter un plus brillant laurier,

Tu choisis d'alléger la chaîne Du pauvre enfant de l'ouvrier.

A les leçons, large semence,

La foule acœourt, et les vois,

('apti vaut jusqu'à la démence ■*,

Vers le ciel diriger sa voix.

D'une œuvre et si longue et si rude Auras-tu le prix mérité?

Va, lie crains pas l'ingratitude,

£t ris-toi de la pauvreté.

Sur la tombe, tu peux m'en croire.

Ceux dont charmes les douleurs OnViront un jour à ta gloire Des chants, des larmes et des fleurs **.

LES PIGEONS DE LA BOURSE

Air ;

Pigeons, vous que la muse antique Attelait au char dès Amours,

Où, volez-vous? Las Ici! Belgique Des rentes vous portez le cours !

Les docteurs Tl élat et Leuret ont fait l'emploi le plu.s beureuT, à la Salpétrière et à Bicêtre, de la méthode de Williem. Les pauvres aliénés des deux sexes en ont retiré une distraction puissante, et ont * l'egliso des morceaux de musique qui

son ces couplets à

son vieil ami, 1 auteur avait la douleur de voir *'ae

wlx?nu‘'in '*■' Wilhem moul

soixante ans, pauvre, a bout de force, mais

Ainsi de tout faisant ressource, Nobles tarés, sots parvenus Transforment en courtiers de bourse Les doux messagers de Vénus.

De tendresse et de poésie,

Quoi I rbonime eu vain fut allaité.

L'or allume une frénésie Qui flétrit jusqu'à la beauté I Pour nous punir, oiseaux fidèles, Fuyez nos cupides vautours;

Aux cieux remportez sur vos ailes La poésie et les amours.

BAPTÊME DE VOLTAIRE

Ain : Les cloches du monastère.

La fouie encombre l'église;

Les prêtres sont en émoi. '

rêvant toujours à l'extension de sa méthode, fruit de vingt-deux ans de travaux. Les autorités municipales et départementales, les maîtres qu'il avait formés, et la foule de ses élèves de toutSge, accompagnaient sa dépouille au cimetière, où. lui furent rendus les lioniieurs qu'il avait le plut enviés.

* Voltaire, né en février 169A, était d'apparence si frêle qu'on se contenta de l'ondoyer en famille. Son baptême n'eut lieu qu'en novembre de la mëm« année, à Saiiit-André-dcs-Arls. Son père, notaire d'abord, devint trésorier de là cour des comptes.

• lil

C'est UD garçon qu'on baptise ,

Fils d'un trésorier du roi.

Le curé court en personne Dire au bedeau : u Sonne 1 sonne!

»Digdon! digdoii!

))Que n'aTonS'Tious un bourdon I 1 »T)ig don ! dig don ! > bi$,

uDon ! don I »)

Le curé parle au vicaire ;

«Ce baptême nous fera »Rcdorcr croix, reliquaire,

»Ostensoir, et caetera.

»Même il sc peut que j'accroche »Do l'argent pour une cloche.

»Dig don I dig donl < »Quc n'avons-nous un bourdon I »Dig don ! dig don 1 »Donldonl»

«Ah I crie un chantre, j'espère »Que, nous livrant son cellier,

»Cet enfant comme son père »ün jour sera marguillier.

»Qu'à son nom l'honneur s'attache »D'un gros marguillier sans tache.

»Dig don 1 dig donl »Que n'avons-nous un bourdon!

»Dig don I dig donl » Üon ! don i »

A la marraine, uu beau prêtre

Diyitiird by Googic

Dit tout bas : u Les jolis yeux 1 »M%damey tous derex être »Un ange enroyé des deux.

»L*eiifant qu’un ange patronne »£st un saint que Dieu nous donne.

»Dig don 1 digdoni

■ Que o’aTons-nous un bourdon I

»Dig dont dig doul U Dont don 1 »

«De sa mèrO) ajoute un dlacrcy »Ce fils aura tout l’esprit.

»Qu’à la chaire il se consacre)

))Ii Tengera Jésus-Cbrist.

»Qiii sait? à sa Toix peut-être «Plus d’un bûcher doit renaître.

»Dig don i dig don 1 «Que ii’atons-nous un bourdon I «Dig don I dig dont «Dont doul »

Mais du ciel tombe un fantôme;

C’est Rabelais, grand moqueur.

Qui leur dît : « Dans ce vieux tome »J’ai chanté jadis au chœur.

«Sur cet enfant qu’on baptise,

• Dieu veut que je prophétise.

«Dig donl dig dont ■ Que n’avez-Tous un bourdon!

■ Dig don I dig dont

«Don 1 don I »

«Appeion» François-Marie »Ce garçon, u dit le parrain.

Le fantôme se récrie :

((De tels noms ne lui Tout brin.

»La gloire, à son baptistère,

»Lui donnera nom Voltaire.

»Dig don I dig don I »Que n'aTez-Tous un bourdon!

»Dig don ! dig don I »Don 1 don 1 »

« Dans ce marmot, tête énorme, uGerme un puissant écrivain »Qui doit, en fait de reforme, uPasser Luther et Calvin.

»Sots préjugés, il tous sape.

»Gare a tous, monsieur du pape I »Dig don ! dig don i »Quc n'^atet-Tous un bourdon I uDig don I dig don!

»Don ! don I »

«Ce Rabelais, qu'on l'arrête! »

Dit le curé s'échauffant.

«Pour nous un dîner s'apprête »Cbez le père de l'enfant.

»De cadeaux il nous accable :

uBaptisons, fût-ce le diable I »Dig don! dig don !

oQuen'avons-nous un bourdon !

»Dig don I dig don !

Le fantôme, qui s'envole,

Crie aux prêtres : u Avant peu, nVoltaire, encore à l'école,

»En jouant y met le feu.

»Ce feu chez vous va s'étendre :

»Âux cloches il faut vous pendre.

»Dig don 1 dig don I »Que n'uvez-vous un bourdon I M Dig dont dig don 1 »Dpnl dont»

»aos»a»ea'a»8a’<»o»8»S’»«»aa’8»a<'aê<»oit'»»»*a»a»<»

GLAIRE

Air ;

Quelle est cette fille qui passe D’un pied léger, d'un air riant ?

Dans son sourire que de grâce.

De bonté dans son oeil brillant I ~ Elle est modiste, et désespère Ses compagnes par sa fraîcheur; Sa beauté fait l'orgueil d'uu père; C'est la fille du fossoyeur.

Claire habite le cimetière.

Ce qu'au soleil on voit briller, C'est sa fenêtre, et sa volière, Qu'ou entend d'ici gazouiller.

Là-bas, voltige sur les tombes Un couple éclatant de blancheur;

Â qui ces deux blanches colombes?

A la fille du fossoyeur.

Le soir, près du mur que domine Son toit, où la vigne n grimpé,

Par les sons d’une voix divine De surprise on reste frappé.

Chant d’amour ou chant d’allégresse Vous retient joyeux ou rêveur.

Quelle est, dit-on, l’enchanteresse?

C’est la fille du fossoyeur.

On l’entend rire dès l’aurore Sous les lilas de ce bosquet.

Où les fleurs humides encore A sa main s’otTrent par bouquet.

Là, que les plantes croissent belles I Que les myrtes ont de vigueur I Là, toujours des roses nouvelles Pour la fille du fossoyeur.

Sous son toit, demain grande fête ; Son père va la marier.

Elle épouse, et la noce est prête, ün jeune et beau ménétrier.

Demain, sous la gaze et la sole, Comme en dansant battra son cœuri Dieu donne enfants, travail et joie A la fille du fossoyeur!

LE DÉLUGE

Air des Trois couleurs.

Toujours prophète, en mon saint ministère Sur l'oTenir j'ose interroger Dieu.

Pour châtier les princes de la terre,

Dans Pancien monde un déluge aura lieu.

Déjà, près d'eux, l'Océan sur ses grèves Mugit, se gonfle. Il rient, maîtres, royexl « Voyez, » leur dis-je. Ils répondent : («Tu réresg » Ces pauvres rois {his)^ ils seront tous noyés.

Que TOUS ont fait, mon Dieu, ces bons monarques' Il en est tant dont on bénit les lois.

De jougs trop lourds si nous portons les marques. C'est qu'en oubli le peuple a mis ses droits. Pourtant les flots précipitent leur marche ('outre ces chefs jadis si bien choyés.

Faute d'esprit pour se construire une arche.

Ces pauvres rois (èis), ils seront tous noyés.

Qui parle aux flots? Un despote d'Âfriqnc,

Noir fils de Cham, qui règne les pieds nus. «Soumis, dit-il, à mon fétiche antique,

»Flots qui grondez, doublez mes revenus. »

Et ce bon roi, prélevant un gros lucre

•• 1 ' ■ Saisies foi-bans n la traite employés.

Vend SPS sujets pour nous faire du sucre.

Ces pauvres rois (bis), ils seront tous noyés,

« Accourex tousl crie un sultan d'Asie; oFemmes, vizirs, eunuques, icoglans.

itJe veux, des flots domptant la frénésie, «Faire une digue avec vos corps sanglans. » Bans son sérail tout parfumé de fêtes.

D'où vont s'enfuir ses gardes effrayés,

Il fume, il bâille, il fait voler des têtes.

Ces pauvres rois (éts), iis seront tous noyés.

Dans notre Europe, où naît ce grand déluge, Unis en vain pour se prêter secours,

Tous ont crié : « Dieu, soyez notre juge. » Dieu leur répond : « Nagez, nagez toujours, » Dans l'Océan, ces augustes personnes Vont s'engloutir ; leurs trônes sont broyés;

On bat monnaie avec l'or des couronnes.

Ces pauvres rois (ôû), ils seront tous noyés.

Cet Océan, quel est-il, ô prophète ?

Peuples, c'est nous, affranchis de la faim. Nous plus instruits, consommant la défaite De tant de rois inutiles enfin.

Dieu fait passer sur ces fils indociles Nos flots mouvants si longtemps fourvoyés. Puis, le ciel brille et les flots sont tranquilles. Ces pauvres rois (ôis), ils seront tous noyés.

AO

Lih : Il n'y a que Paris, ou Chantez, dansez, amusez-vous.

Chassé du gîte par huissier ,

Je cherchais logis au Tillage ;

Lorsqu’un colimaçon grossier Me fait les cornes au passage»

Voyez comme ils font le gros dos,

Ces beaux messieurs les escargots.

Celui qui me nargue aujourd’hui Semble dire : a Vil prolétaire!

» Il n’a pas même un chaume à lui i ». L’escargot est propriétaire. »

Voyez comme ils font le gros dos.

Ces beaux messieqrs les escargots.

Au seuil de son palais nacré Ce mollusque, i bare incongrue, Se carre en bourgeois décoré , Tout fier d’aroir pignon sur rue.

Voye* comme ils font lei gros dos, Ces beaux messieurs les escargots.

Il n'a point à déménager,

Il n’a point à payer son terme.

Ses voisins sonT^s en danger.

Dans sa maison vite il m’enferme.

Voyex comme ils font les gros dos.

Ces beaux messieurs les escargots.

Trop sot pour connaître l’ennui.

Il fait son bien de toutes choses, S’engraisse du travail d’autrui,

Et salit le pampre et les roses.

Yoyea comme ils font les gros dos, Ces beaux messieurs les escargots.

En vain tantent de l’émouvoir Des oiseaux les 'i||bix les plus belles t Le rustre a peine à concevoir Qu’on ait une voix et des ailes.

Voyez comme ils font les gros dos.

Ces beaux messieurs les escargots.

Ce bourgeois a raisoi), ma foi.

bi dn peu que l’esprit rapporte I Mieux vaut avoir n'.aisDu à soi :

On met les autres àla porte.

Voyez comme ils fout les gros dos.

Ces beaux messieurs les escargots.

En deux -chambre* Ton m'a conté Que leurs législateurs s'assemblent.

Je le liens pair ou député :

J’en connais tant qui lui ressemblent I Voyei comme ils font les gros dos, r.es beaux messieurs les escargots.

De ramper prenant sa façon, Faisons de moi, s'il est possible, Un électeur colimaçon,

Un colimaçon éligible.

Voyez comme ils font les gros dos, Ces beaux messieurs les escargots.

bis.

MA GAIETÉ

Air nouveau (de Frédéric Bératj.

Ma giiîlé s’en est allée.

Sage ou fou, qui la rendra A ma pauTre âme isolée.

Dieu l'en récompensera.

Tout rient aggrarer ma perte :

L'infidèle, en s'évadant,

Au chagrin toujours rôdant A laissé ma porte ouverte.

Au logis ramenes-la, |

Vous tous qu'elle consola.)

Ma gaîtéi bonne égrillarde D'un garçon malingre et »ieux, Devait me aervir de garde.

Devait me fermer le« yeux.

De ses traite qui n’a mémoire ?

Pour me la voir ramener,

Si j’en avais à donner.

Je donnerais de la gloire.

Au logis ramenezda,

Vous tous qu’elle consola.

Je lui dus, vaille que vaille,

Ces cbants que le prisonnier A tant redits sur sa paille Et le pauvre en son grenier.

La folle, franchissant l'onde, Brave et railleuse à Paris,

Allait rendre à nos proscrits L’espérance au bout du monde.

Au logis ramenes-la,

Vous tous qu’elle consola.

« Cessez à de folles têtes uD’inspirer vos désespoirs, • Disait-elle aux grands poètes:

((Le génie a ses devoirs.

uQu’il brille au vaisseau qui sombre

»Comme un phare bienfaisant.

»Je ne suis qu’un ver luisant, uHais je rends la nuit moins sombre. »

Au Ingif ratnenez-la»

Vous tout qu'elle eontola.

T)u luxe die atalt la bainei Philosophait même un peu;

En petit cercle et sans gène ' S'ébattait au coin du feu.

Que son rire avait de charmes I J'en pleurais épanoui.

Le rire est évanoui;

Il n'est resté que les larmes.

Au logis raraenez-la,

Vous tous qu'elle consola.

Elle exaltait la jeunesse,

Les cœurs chauds, les doux penchauts, Ne comptait dans notre espèce Que des fous, point de méchants.

En dépit des sots rigides,

Qu'elle dépouilla de fois La raison de ses airs froids,

La sagesse de ses rides I Au logis ramenez-la, ■

Vous tous qu'elle consola.

Mais nous désértons la gloire,

• Mais l'or seul nou.s fait des dieux ;

Aux méchants si j'allais croire I Gaîté, reviens au bon vieux.

Tout sans toi me rend à plaindre.

Las J mou cerveau sc transit;

Ma voix meurt) mon feu noircit) £t ma lampe va s'éteindre.

Au logis rameneZ'la,

Vous tous qu'elle consola.

FIN DBS CHANSONS.

IDYLLES

CLYCÉRE.

LB TIBILLiltD.

Jeune fille au riant TÎtage,

Que cLerche«-tu sous cet ombrage ?

■Lk JBDNB riiXB.

Des fleurs pour orner mes cbereux.

Je me rends au prochain village Avec le printemps et les jeux.

Bergères et bergers heureux Vont danser sur l'herbe nouvelle ; Déjà le sistre les appelle :

Glj'cère est sans doute avec eux.

De ce hameau c'est la plus belle; .

Je veux l'effacer à leurs yeux.

Voyex ces fleurs , c'est un présage.

I.B VIBILLiRO

Sais-tu quel est ce lieu sauvage?

LX JBOKK riLLB-

Non , et tout m'y paraît nouveau.

• Béranger a fait ces deux idylles dans sa jeunesse. Il les regarde comme si faibles qu'il n'a pas vu sans déplaisir leur publication dans plusieurs journaux. Le désir de rendre notre édition toul-à fait complète a pu seul nous engager à mettre ici ces deux piéec.s.

Ml *

Là repose , belle étrangère,

• La plut belle de ce baïueau :

Ces fleurs , pour effacer Gljcère ,

Tu les cueilles sur son tombeau!

aseiSStlIll I

I.B COHQOiRiNT

Je me suis en chassant égaré dans ce bois ; Guide-moi, bon Tieillard , jusques à la sortie.

LB flBILLABD.

Quittez votre coursier, les chemins sont étroits : Allons, et souleuez ma marche. appesantie.

LB COaOtlBBSaT.

Te serais-je inconnu? ^

LB TIBlLtiSD.

Jamais je ne vous vis.

LB coaQoàâAnT.

A défaut de mes traits tu connais mon histoire.

LB TIBILLàRD.

Seigneur, le calme est grand sous le chaume où je vis.

LE CONQnÉRAaT.

Depuis vingt ans le monde est rempli de ma gloire ; C'est mol dont le courage a soumis taut d'ËtaU, '

Que mon, nom célébré dans la paix , dans la guerre , Fait trembler TunÎTers.

LB TIBILLABD.

Je ne tous connais pas.

Mes bras sonl las pourtant de culÜTer la terre.

B COaQD&BABT

Tu ne me connais pas!... Plus d'un an s’est passé Que, subjuguant l’État où le sort te fit naître ,

J'en ai chassé tes rois : leur trône est reniersé.

LB TIBILLASO.

Excusez; j'ignorais atoir changé de maître.

LB COBQDéBABT.

Homme qui me confonds, quel fut donc ton destin?

LB TtBILLASO.

Né dans ces bois , j aniais je n'eu ai quitté l’ombre | Dans la paix , de mes ans j’ai tu croître le nombre; Une épouse et deux fils embellissent ma Un.

Six chèTres et nos bras , Toilà notre richesse :

Elle a toujours suffi, nous en bénissons Dieu...

Mais Toioi le chemin, seigneur, et je tous laisse Pardonnez i mou âge...

LB conQoiaANT.

Heureux Tieillard, adieu I

▲TTRIBUlÎES

LES MOEURS

Au : Contenton$-noui d'une simple bouteUle,

Mes cbers amis, respectons la décence :

Ce mot lui seul vaut presque une chanson. Sans équivoque, et surtout sans licence,

Je vais parler de l'amant de Lison.

Le drôle un jour, d'un ton fait pour séduire, Lui débitait de lubriques horreurs.

Ce qu'il disait, je pourrais vous le dire,

Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Saches que Lise est une fille honnête Qui se choqua d'un pareil impromptu \

Mais au vaurien ne vint*il pas en tète De pénétrer le fond de sa vertu !

Sein ferme et blanc ne saurait lui suffire: Déjà deux doigts sont en besogne ailleurs.

Ce qu'ils y font, je pourrais vous le dire; Mais je me tais par respect pour les mœurs.

An bord du lit* sur le nei il U pousse ,

Et brarement l'attaque par le dos.

Lise» indignée en sentant qu*il la trousse,

Sans doute alors se lifrait aux sanglots.

Dans ce cœur tendre aussitôt ce satyre Enfonce , enfonce un long siijet de pleurs.

Ce que c'était , je pourrais tous le dire ;

Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Longtemps encor Lison , dans sa posture ,

A tour de reins se débat TiTcment.

On me dira que c'était par luxure;

C'est par rertu , moi , j'en fais le serment.

Or, pour six mois, sa tertu sut réduire L'iusolent même à pleurer ses erreurs.

Ce qu'il gagna, je pourrais tous le dire;

Hais je me tais par respect pour les mœurs,

♦e»e»>i»e»s»<»s»Q»8»saiQi»a»e»a»a»et'a»s»<os»Q»sas

MISTIGRIS

Ara : CVst un lanta tanderiretie.

Il est certain personnage Qui fit gaiment dans son trou;

Qui se caebe comme un sage ,

Et se conduit comme un fon.

Qumque ce soit un bout d'homme.

Le beau sexe en est éprb :

C'est Mistigris que je le nomme,

C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Nos bigots en font un diable , Mais ils Padorent tout bas;

Les inventeurs de la fable N'en faisaient pas moins de cas.

Le dieu qui tâtonne en route ^ L'aveugle enfant de Cypris,

C'est Mistigris qui n'y voit goutte > C’est Mistigris) c'est Mistigris.

Ses goûts n'ont rien d'équivoque | Bien qu'on nous puisse assurer Qu’il est sorti d’une coque,

Où toujours il veut rentrer*

Mais l'hymen le vient-il prendre, Adieu ses goûts favoris I C'est Mistigris qu'on mène pendre.

C'est Mistigris , c'est Mistigris.

Bien tempéré par l'église, Abailard, devenu gras.

Voulut revoir Délolse,

Qui ne le reconnut pas.

BappeleZ'Vous nc« merveilles,

Dit l'amant des plus contrits ; C'est Mistigris , sans ses oreilles , C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Un jour le petit profane ,

Dans un féminin couvent,

Vint soulever la soutane D'un prédicateur fervent.

Miracle 1 crie une mère,

A Pauditoire surpris:

C'est Mistigris qui monte en chaire, C'est Mistigris , c'est Mistigris.

L'école de notre fille A cent médecins titrés <

Mais plus qu'eux il est habile»

Et prend ailleurs les degrés.

Belles, qu'agite un cœur tendre , Pour f oir tous f os maux guéris , C'est Mistigris qu'il tous faut prendre, C'est Mistigris , c'est Mistigris.

Comme la gloire l'emporte,

A la guerre il s'en ira.

Quand d'une place un peu forte Le siège l'achérera,

Que son étui le repêche Et porte ces mots écrits :

C'est Mistigris mort sur la brèche , C'est Mistigris, c'est Mistigris.

ÉLOGE DE L'ABBÉ CERBÈRE

Ara : ilontitur l'abbé, où aUtt-vou» ?

Saint Roch un jour dit dans les cieux: Collègues, foin des enxieux.

ioogle

Il faut qu*OD ne se fie En rien

A la philosophie :

Vous m’entendez bien.

Vous êtes des Jean. • . I c’est le mot. Pour moi, je transforme aussitôt, Par un secret magique ,

Mon chien

En roquet satirique:

Vous m’entendez bien.

Sur son cul le chien se mettant,

Dn coup de pied, zeste I à l’instant A Paris nous l’enroie ;

Eh bieni Aussitôt il aboie :

Vous m’entendez bien.

Voltaire attaque aux sombres bords * De Fréron , du diable et des morts Les préjugés sans nombre;

Le chien

Aboie apres son ombre :

Vous m’entendez bien.

Nous philosophons aux Franfaia; Mais, de peur qu'un jour de succès Satan ne nous emporte.

Le chien

Dans les royaumes sombres

S'il est des préjugés, j'en guérirai les ombres.

TOLTAiaa*

Doit en garder la porte :

Voua m'entendes bien»

Gueule ourerte à les ennemis*

Gueule ouverte à ses bous amis.

Il avale Mns tordre ,

Efa bien 1

Et ne vit que de mordre :

Vous m'entendes bien.

Pour une actrice ayant sauté*

Aux amateurs il a vanté

Ses attraits et sa grâce *

Eh bien!

11 est son chien de chasse :

Vous m'entendes bien.

Auteurs qui voules l'assommer*

Tout Paris peut vous affirmer Qu'il court à son breuvage Trop bien,

Pour qu'on craigne la rage :

Vous m'entendes bien.

O grand saint Roch I du haut des cieux, Yoyes comme on l'aime eu tous lieux:

Sur un colTre il renifle *

Le chien*

Et partout on le si£9e :

Vous m'entendes bien *.

Cette chanson * faite contre un journaliste trop fameux* a été publiée en 1809.

LES FEMMES

An : Gail gai I faut paner l*aau.

Gai I gai I Ton eat chez noua Toujoura en fête Et cul par*deaaua tête.

Gail gai! Ton est chez noua Toujoura en fête Et aena deaaua deaaoua.

Du dieu dea fcdiea Prêtreaaea jolies,

Noos Tolona gaiment D'amant en amant.

Et aans qu'on nous raille ,

De pluma ou de paille ,

Nos lits font toujours Litière aux amours.

Gail gai ! l'on est chez nous Toujours en fête Et cul par-dessus tête.

Gai ! gai î l'on est chez nous Toujours en fête Et sens dessus dessous.

LBS dAtotes.

Nous, vieilles dèrotes,

Que nous sommes sottesl

L*enfer soulevé Rit de nos avt.

Qu'il aurait de charmes , Si) de cœurs de carmes , Quelqu'un nous voulait Faire un chapelell

Gai ! gai ! prions chez nous, Pour être en fêle Et cul par*dessu8 tête.

Gai ! gai ! prions chez nous , Pour être en fête Et sens dessus dessous.

LES VIBILIJiS COQDBTTBS.

Nous , vieilles coquettes , Cachons nos lunettes , Mettons avec art Du rouge et du fard.*.

Craignons que notre âge N'ôte le courage A nos freluquets,

Et même aux laquais.

Gail gai! payons chez nous, Pour être en fêle Et cul par-dessus tête.

Gai ! gail payons chez nous.

Pour être en fête Et sens dessus dessous.

Lrs JBOHBS riU.B(.

Nous, jeuDet poulettes,

Qui courons seulettes,

Loin de nos mamans Lisons des romans.

Jetons DOS aiguilles.

Mais, adroites filles,

Pour chasser l'ennui Gardons notre étui.

Gai ! gai ! ne serons'oous Jamais eu fête Et cul par*dessus tête ?

Gail gai ! ue seronsmous Jamais en fête Et sens dessus dessous ?

LIS rtuuuB usaiàis.

Pour nous , femmes sages , Loin de nos ménages 11 faut jouer peu Ou tricher au jeu.

Tricher 1 quelle gêne !

On conçoit sans peine, Quand on est expert,

Tout ce qu'on y perd.

Gail gai ! quand serons-nous Toujours en fête Et cul par-dessus tête?

Gai ! gai ! quand lerons-nous Toujoura en fête Et leni deaaua deatm»?

TODTII eu aaifOIULLU.

Fi de cet bégueules!

MetiieurSy cbes noua seules Rien n'est défendu Et rien n'est perdu.

Arrive qui plante *

La place est brûlantet Par>dessus les ponts Jetons nos jupons.

Gail gai I l'on estchei nous Toujours en fête Et cul par*dessus têtel Gai ! gai i l'on est cfaes nous Toujours en fête Et sens dessus deuous.

<»s»s»e»Qae»ss»eeBes»e»e#e»«*>e »*»*<'*♦*♦***♦*

CHANSON PARADE

Je suis Gilles, garçon l'apothicaire cbet M* Fleurant, qui demeure là s'an coin, TlaWi-vis un cul de sae. On vint l'autre jour me demander un crystère pour mam'ielle Zirubellet moi qui ai des vuespro*

prêt sur cette demoiiellet j'appr£te mon affaire, je coursi je monte au sixième fj'arrire sur le derrière, et je dis : Mê 9*làl

ÂiB : En retenant de Jiitellet,

Salut, mam'seirziraabelle,

J* TOUS apporte un pUit iaT*ment,

Ça TOUS rTra T tempérament;

Allons, tourneX'TOus, mam'selle.

Elle m' répond aTec dédain:

— Fil monsieur, pas tant d* roideur,

Car samais apothicaire Ne Terra c' que, par pudeur,

Z’ ne fais Toir qu'à ma sér* mère.

G' que TOUS dites là n* proute rien ,

Vous mentiei drès étant pHite,

Drés étant petite.

Et puis, d'ailleurs, mam'selle, c'est pour Tot’ bien ce qu'on en fait : tous aTea une inflammation de bas>Tentre; il fautlarer qa, mam'selle : regardez, j'l'ai dressé exprès pour tous. Allons, prenez, prenez.

Ça TOUS Tra du bien tout d’ suite ,

Ça TOUS Tra du bien.

•— Z'il est par trop Trai qu' ça m' brûle Qu’ z'ai besoin d’ rafraîchissants.

«- D* TOUS coucher à contre*sens D’Tez'Tous donc x'aToir scrupule ?

— Puisqu’il l' faut, allons, me r’Ià ;

MaiSf Zilles , turtout point d* niche ,

Ta* ne puis le voir conim' j* suis U:

C’est vraiment ça qui me r’ficfae.

— Tout c* qu'on Tra sVa pour vot’ bien ;

J' sis tout prêt, r'trousseB-Tous vite y R'troussez-vous vile.

Pas tant d* façons. Encore cette demi-aune de toile. Obi quel beau visage > s'il avait s'un neil Cependant s'il y a de l'enflure. Il faut s'opérer uu dégagement. Avales-moi ça , mam'seUe { avales-moi ça.

Ca vousf'ra du bien tout d' suite,

Ça vous Tra du bie:i.>

— Polisson y qu’alles-Tous m’ faire?

Un lav*ment ne s' met pas là.

— A la cour aujourd'hui T'ià Comm* les dam's pieiiu't uu crystère.

— En c' Cas y au xenre d' la cour Z'il est zust' que j' me conforme.

Dieul faudrait la boucb' d'un four Tant l'instrument est énorme!

— C'est trop d'honneur : mais 1* moyeu * S'rait d' vous fait*' la bouch' moins p'titey Lq bouch' moins p'tite.

Allons, mam'selle> élargissez les voies, et tandis que j' pousse y donnez un coup de main. Si ça passe, vous êtes sauvée.

Ça voua f'ra du bien tout d' suite y Ca vous f'ra du bien.

— Que Tot'sVingue paraît douce Mais z' redoute Ta accidents.

— Jusqu'au fond v'Ià qüej» suis d'dan#,

N craignez rien : Ta.coinro'j' te pousse»

N TOUS tortillez pas si fort»

Ça déraugVait mon affaire...

V là qu' ça part. Ah 1 sans m'* fair' tort ,

C' que j' TOUS donn' n'est pas d'I'eau claire. — Tu m'iuond'y oh J sacré chleny T'as poussé 1' machin trop vite,

L' machin trop vite.

* Oh ! mon ser Zilles ! ze n'y étais pas encore. C'peudant ça m' fait z'un peu d'effet. Pour que ma guérison soit complète , redouble la dose , mon ser Zilles, redouble la dose.

Ça me f'ra du bien tout d' suite,

Ça me f'ra du bien. .

J' la guéris , l'on peut bien 1' croire ,

Avec sept ou huit lav'ments ;

A cell'-là qui dit que j' mens,

. Qu’ ma s’i-ingue prouve c’t histoire.

Mettez la main sur vos yeux.

Puis entre vos doigts, mesdames,

R’luqucz bien 1’ machin curieux Qui rend la santé z’aux femmes.

La vôtre ii’ vaut-elle rien?

Profitez d’ mon grand mérite ,

D’ mon grand mérite.

Voyez J mesdames, décidez«Tous, faites comme

.mam'setle Zirttbellc. Qu'e>t-ce qu'en veut? huil» dix, douze! ne boudez pas contre vot* ventre. J' suis tout prêt.

Ça TOUS Tra du bien tout d’ suite ,

Ca TOUS Tra du bien.

LA PETITE OUVRIÈRE

Aia : A ma Margot , du bai en haut.

Ma mère avait raison , je P vois ,

Not' bonheur est au bout d’ nos doigts.

Défunt' maman m* disait sans cesse :

Au bout d' tes doigts est la richesse.

Fiir qui travaille avec honneur S' fait soi-même son p'tit bonheur.

Quel plaisir (bit) je r’sens à l'ouvrage!

Ah ! j* suis tout eu nage.

Ma mère avait raison , je 1’ vois y Not' bonheur est au bout d' nos doigts.

L* cœur à l'ouvrage au mois d' décembre , Sans feu j' m'enferme dans ma chambre.

Quand il gèle à claquer les dents ,

J’ récliaulT mes doigts sans souflSer d'dans. Quel plaisirl etc.

D’ beaux messieurs proposent de m* faire Des enfants qui mourraient d’ misère;

Chers enfants, par 1* travail que v’ià

J* TOUS épargne ce cbagrin>là.

Quel plaisir ! etc.

Pour m'amuser, d’abord j* m’occupe D’ not’ boulanger z’atec sa jupe ;

£n jupe j’ me r’présent’ toujours C’ garçon d’esprit t'Iu comme un ours.

Quel plaisirl etc.

Je m’ rappelle aussi 1' grand Léandre, Qui d’Tant ma rnëtre d’un air tendre S’ déboutonne comme un impur.

Sans s’ tourner du côté du mur.

Quel plaisir! etc.

L’ouvrier’ qui craint la satire Doit s’ chatouiller pour s’ faire rire;

En travaillant ça rend 1’ cœur gai ,

Et 1’ poignet seul est fatigué.

Quel plaisir je r’sens à l’ouvrage 1 Âb! j’ suis tout en nage.

Ma mère avait raison, je 1’ vois,

Not’ bonheur est au bout d’ nos doigts.

L’ABBESSE D’UN COUVENT

COMME IL T EN S BNCOItB BEACCOOP.

Air : Pomme de reinette et pomme d'api.

Sortez vite et rentrez souvent;

Le jour baisse.

Serves votre abbcase :

Mes filles, malgré pluie ou vent, En avant,

Pour l’honneur du couvent.

L^eure est propice :

Jeunes bouris.

Que tout Paris Vous trouve à son service.

Qu'on m'obéisse;

Vingt ans entiers J'ai fait l'office

Dans les plus beaux quartiers.

Ne ries pas,

Oui, mes appas Ont mis au pas La ville et la proviocc.

Ducs et milords Pleuraient alors ,

Et plus d'un prince M’honora de sou corps.

Sortes vite , etc.

De votre ancienne Apprenez l'art;

Mettez du fard Et du rouge qui tienne.

Grosse Adrienne, Parfumez-vous ;

Madame Etienne,

On voit vos cheveux roux; .Niua, le soir,

Scball ni mouchoir:

Qu’oa puisse .toit . La gorge blanche et grasse :

Vous, PatUéla,

Cachet cela,

Et qu*oD fous fasse D’autres reins que ceuz>la.

Sortez vite , etc.

Que tout rapporte.

Vous serez huit Jusqu'à minuit De garde sur la porte.

Qu’une autre sorte.

Carton eu main ,

Et fasse en sorte Qu’on l'accoste en chemin. ‘ Citez Maréchal J'enfoie au bal Trois des moins mal, - Autant au Vaudefille,

Et tiens à part Pour maint richard,

En femme' habile ,

Des f ierges de hasard.

Sortez fite,'etc»

L'œil d'une fille Juge à l’habit De l’acabit

Des gens qu'elle émoustille,

. Tout fieux qui brille

Bonue aux catiuat Saus crainte on pille Bel cagots libertins.

A nos prélats f Be jeûne las*

Bieu veuille, liélasi Keiidrc des bénéfices I Quand chacun perd , Qui paîra cher,

Hors des novices Ou quelque duc et pair?

Sortez vite , etc.

L*art de complaire A tous les goûts Boit parmi vous Être l’unique affaire.

Un mousquetaire Va tout de boni Mais qu’il faut faire Be frais pour un barbon 1 Vous traitflt'On Comme uu jeton , Souffrez ce ton; Chacun a sou système.

Il faudrait pour Les gens de cour,

Be sexe même Changer dix fois par jour.

Sortez vite, etc.

Allez séduire

Sage* et foua:

Laifsons de noua Les duchesses médirei *

Nous pouTons rire Nous qui plaisons:

L’envie aspire A perdre nos maisons.

Mais nos talents,

Plus que galants ,

Sont désolants Pour les prudes lubriques.

Rien ne nous vaut.

Livrons assaut Même aux pratiques Des catius comme il faut.

Sortez vite et rentrez souvent!

Lejour baisse ,

Servez votre abbesse :

Mes Allés, malgré pluie ou vent, En avant

Pour l'honneur du couvent.

L'OGRESSE

Aia : Foilà la petite laitière

Je suis, morbleu.

Madame Barbe*Bleu, Têtebleul corbleu 1 ventrebleu I

Tubleu ! dtmoîêeâux étourdis , Redoutez-mol : je suis ogresse.

Des ogresses du temps jadis]'ai l'appétit et la tendresse;

Jurant, sacrant comme un démon,

A ma barbe je dois mon nom.

Je suis, etc.

Pour bien juger de quels morceaux Il faut que ma faim se repaisse , Galant, qui crains les longs assauts, Contemple cette barbe épaisse !

Sans trembler l'on ne peut la Toir; Elle déJtîraît le rasoir.

Je suis, etc.

Voulant TOUS détruire en un jour , Petits blondins, faibles espèces, Que Vénus balle le tambour Et lère un régiment d'ogresses»

Pourrons faire de belles peurs Je commanderai les sapeurs; •

Je suis , etc.

Malgré mes appétits gloutons , Jamais de jour qu'il ne me vienne Des barbes de tous les cantons Pour se mesurer à la mienne.

Barbe de prêtre , de robin ,

Barbe de Turc et de rabbin.

Je suis, etc.

Mais, quoi qu*on faue» je pitia ;

Et tout m'est bon lorsque je souffre.

Deux mille amants grandi et petits N’ont encor pu combler ce gouffre; Bien d’autreS) non moins échauffés,

De ma barbe mourront coiffés.

Je suis, etc.

J’aTalerais sans les mâcher.

En un jour, deux abbés, trois carmes.

Les six gros garçpns du boucher,

Huit portefaix et dix gendarmes;

Quand tout un bataillon viendrait,

Par ma barbe, il y passerait.

Je suis, morbleu ,

Madame Barbe-Bleu ,

Têtebleu, corbleu, ventrebleu I

CHANSON EN MANIÈRE D’OR DURES

FAITS FAX CB PoUS8oH DS atLLBS, DESSUS MAll’sBLI.B ZlBZABBLtB, QUI Alm A SB HBTTBB BX HOMME, FAECB QUB ÇA LUI FAIT FLAISIE.

Air i Tout le long do la riolhre,

Ziriabelle, est o*beo vous que j’ vois?

J’ vous r'connaissons à vot’ minois;

Est«ce encor mam’selle qu'on vous nomme?

Vous Toilà costumé* E*en homme.

C’t habit raplatit vos appas :

C* qu'aujourd'hui tous n'étalei pas?

Rien d’ moins gênant s'arec tous qu*une cotte , Mam*selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;

Otez donc , ôtez votre culotte.

Changer de sesque c’est fort mal,

Quand on n*est plus dans 1* carnaval; P*t-être aussi qu* vous changez d* manière £t qu'aux femmes vous voulez plaire ;

Ce s’rait deux bons godts à la fois :

J* vous crois fait* pour en avoir trois.

Mais d’ quéq* côté qu’on vous porte une hotte, Mam’selle, ôtez doue , ôtez votre culotte;

Otes donc, ôtez votre culotte.

Comme l’amour rend z’inconstantl J’ finis par trouver ça piquant.

Permettez que j’ vous déboutonne..»

Mais , jaruî , ne vient-il personne ?

On peut nous voir de c’te façon,

Et vous prendre pour un garçon.

Pour qu’on n’ dise pas qu’ j’ai changé de marotte, Mam’selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;

Otez donc, ôtez votre culotte.

Dépêchez, ou j* vais par*dessus Vous faire un’ boutouniér* de plus.

Mais v’ià que j’ vous tache, mam’selle,* C’est la faute de vot’ bertelle;

Plus que mon amour ell* tenait:

Bonsoir, j*ai remis mon bonnet.

Sans étreuner r’metlez tout dans la hotte, Mam*selle, remontez, remontez Totre culotte Remontez donc, remontez votre culotte.

Mesdames , la morale est mon fort;

Or donc , notre habit tous fait tort;

Ne prenez c* costume nuisible Que pour tromper , si c'est possible ,

Les homm's impurs qui sont l'eifroi Des joli» garçons comme moi.

Autrement qu'ça , dit 1’ Saint-Père auz dévotes; Mesdam*s, ne mettez qu’ la main dans les culottes; Ne mettez qu’ la main dans les culottes.

CUANSON POUR DNS FÊTE DB GARÇONS oo SE TRODTAIBNT

DBS FILLES.

Air du curé de Pomponne.

S’il est un grand saint, moi je crois Qu’après Dieu c’est le uôtrei Sa relique vaut mieuz cent fois Que celle d’un apôtre.

Mesdames, à juger le cas.

Votre ferveur s’applique ,

Quand de saint Nicolas ,

Dans vos draps ,

Vous avez la relique.

Elle est le trésor d*un garçon ^

Et sous les courtes-pointes

Fille lui fait son oraison ,

Sans aroir les mains jointes.

Que de beautés , prés des béats, Dévotes par pratique,

Du bon saint Nicolas,

Dans leurs draps.

Ont baisé la relique I

D’un tel crédit-Satan jaloux-.

Fit tant , malgré l’Église ,

Qu’à peine noos sommes époux , La relique se brise.

Avant d’en venir aux contrats.

Tendrons d’humeur pudique, ' Du bon saint Nicolas ,

. Dans vos draps,

Dsez bien la relique.

Angélique épouse un mari ,

Et faisait maigre ebère « .

Vient un garçon jeUne et fleuri.

Fort sur le reliquaire.

L’époux redevient gros et gras; Hais qu’a fait Angélique?

Du bon saint Nicolas,

Dans ses draps,

Elle a rois la relique.

Certaine dame du grand ton ,

Qui prêche l’adultère,

Parle de* saint*, le croira-l-oil?

Comme en parlait Voltaire.,

. Mais la nvtit, abjurant tout bas, .

L*esprit philosophique,

Du bon saint Nicolas ,

Dan* ses draps ,

Elle prend la relique.

L*oii vit, par un scandale affreux Bien loin de nos pensées ,

Les reliques des bienheureux En France renversées* Mesdames, qui ne voudrait pas, •• Ferme et vrai catholique ,

Du bon saint Nicolas ,

Dans vos draps ,

Relever la relique?

eiufiaei*— t ' *

LA PETITE GOURMANDE

Air du Eémouleur.

Il m'importe peu que l'on dise Que je ne vis que pour manger:

D'un penchant à la gourmandise L'âge n'a pu me corriger;

Et si je consens qu'on proscrive L'ivresse et l'indigestion ,

11 faut bien qu'un pauvre convive Vive avec modération.

Aux premiers jours de ma jeunesse^ ün bon marguiliier, vieux garçon ^ Voulut, en sortant de la messe ,

Me faire dîner sans façon.

J'acceptai, mais, quoique novice,

Son chétif repas me surprit:

Pour me contenter d'un service J'avais déjà trop d'appétit.

ün sybarite d'importance M'offrit mille petits ragoûts, üne pièce de résistance Aurait bien mieux flatté mes goûts De hors-d'œuvre je suis friande ; L'appétit s'aiguise par eux;

Mais, sans un bon morceau de viande, Fille a toujours le ventre creux.

ün beau rossignol d'Ausonie Voulut m'avoir à l'impromptu; J'espérais, sans cérémonie,

Manger à bouche que veux-tu.

Ab ! combien l'apparence est fausse!

Au cbaponneau point de cresson ,

Et mon Amphitryon sans sauce Me fit avaler le poisson.

Des riches vergers d'Arlémise ün seul fruit m'était interdit.

Comme Ève , je suis insoumise :

Toute défense m'enhardit.

Si. malgré les vœux de madame,

Les prunes de monsieur m'ont plu,

On doit excuser une femme Que tente le fruit défendu.

ün grand repas ne me plaît guère Qu'arec décence et propreté.

Par un cerlain marin , naguère,

J'ai connu la satiété.

Sa table était toujours dressée;

Mais, grossier comme un matelot,

Par ce rustre je fus forcée De boire à même le goulot.

Enfin j'ai trouvé l'abondance; ün gros bedeau fait mon bonheur Pourtant j'y joignis par prudence Le sacristain et le sonneur.

Ainsi, grâce à ce qui m'entoure,

Tous désirs seraient superflus:

L'un me remplit, l'autre me bourre.

Que puis-je désirer de plus?

SERMON D'UN CARME

SEUL HiNOSCHIT TaOOTÉ DANS l'onB DES MAISONS DS CET OBDEB, QU'oW DBTKAIT s'bMPBBSSBR DR RfcTA- BLIR. AINSI soit-il!

Aib : Chantom lœtamini.

Un carme , à ses ouailles,

Tous gens de goûts suspects,

Disait: Corbleu! canailles, Vos péchés sont infects.

Ehi ai aiai ai ai

Est-ce ainsi qu^on tous ht?

O Bulgares , tous êtes Atteints et containcus De faire des cornettes Et jamais de cocus!

Eh! ai etc.'

Vous tombez dans le schisme, Et c'est, eu rérité.

Prendre le paganisme Par le TÜain côté.

Eh I a ! etc.

Du ciel , Tos goûts étranges Font Totre exclusion;

Vous perdriez les anges De réputation.

£bl ai etc.

Arec TOUS fille sage ,

.Perdant ainsi son droit.

Fait de son pucelage Une bague à son doigt.

Ehl fil etc.

Qui ne jUge, aux harangues Des Saphos de nos jours,

Que ces mauTaises langues

Font la guerre aux amoura.

Ehl fil etc.

Quand tous fuyez ces dames, Seul, que ne puis*je, bélaal SulBre à tant de femmes I Je ne tous dirais pas :

Eb J fil etc.

Si des feux de Gomorrhe Rien ne peut tous KauTer, Qu'en moi Dieu Toie encore Un bomme à eonserosr.

Ebl fil fil fiMilfil Est-ce ainsi qu'on tous fit?

M»a#a^s»»»s»a»s»e»e»s»si#s»s»e»e»siss»s»sasiae#

LE CAS DE CONSCIENCE

Aia : vous préUrai mon manchon, (De Laujon. '

Zoé, de Totre sœur cadette Que Toulez-Tous entre deux draps?

Que sans chemise je me mette?

Fi ! ma soeur, tous n'y pensez pas.

Mais à Tos fins TOUS Toilà parTenue,

Et tous baisez ma gorge nue.

Vous me tiraillez,

Me chatouilles, M'émoustillex;

Mais au fond ce u*estrlen.

Je le sens Lien ;

Mais au fond ce n'est rien.

Pour vous en prendre à notre sexe, Avez-vous ini.s l'autre aux ahois^ C'ebt peu que votre main nie vexe, Vous usez pour vous de mes doigts:

La tête aux pieds la voilà qui se couche , Ciell où'inetti z-vous votre bouche?

Ah I pour une sœur ,

Quelle noirceuri Quelle douceur 1 Mais au fond ce n'est rien.

Je le sens bieni Mais au fond ce n'est rien.

Bougirions«nous, je le demande,

Si nos amants pouvaient nous voirl Pourtant il faut que je vous rende Le plaisir que je viens d'avoir.

Je m'enhardis: car jamais, je ne sache. Je n'ai baisé d'homme à moustache Ahl nous jouissons,

Et des garçons Nous nous passons.

Mais au fond ce n'est rieu.

Je le sens bien :

Mais au fond ce n'est rien.

Ne croyez paa que je contracte Ce goût déji trop répandu :

C'est bon pour amuser l'entr'acte Quand le grand acteur est rendu.

Ce que je crains, û sceur trop immodeste I C'est d'aroir commis un inceste.

Peut-être est-ce un cas Dont uos prélats Ne parlent pas t Car au fond ce n'est rien ,

Je le sens bien;

Car au fond ce n'est rien.

L'AGCOUCHENENT.

AcciDBiiT Ataivi k tma villi vaaToansa.

Aia : Js veux être un chien.

Maman] que je souflre à l'endroit Où décemment je mets le doigt.

Vite, il faut qu'on me déshabille 1 Moi, qui tiens si fort à l'honneur, M'arri-rerait-il un malheur?

Ab I fîcbe ! ab ! chien I Non , je n'y conçois rien :

Mais j'accouche . fui d'honnête fille.

Pourtant je ne grossissais pas,

Je n'arais qu'un peu plus d'appas ,

Ça complétait ma pacotille.

La vertu m'avait réuul • •a Dieux!... l'accoucheur est>il ici?

Ah ! fiche I etc.

Cela me vint*il en dormant)

Ou par reflet du senti ment?

Car* moi, c'est par là que je hrille.

Serait'Ce mon baron perclus?

Bien!... s'il avait ce qu'il u'a plus.

AhI fiche ! etc.

N'est'ce pas un soir que , fort tard ,

Sur ma porte un galant hussard

En passant me trouva gentille? I

Il n'a tenté qu'un faible essai...

J'étais retroussée, il est vrai.

. Ah 1 fiche I etc.

Ce n'est pas mon Italien :

Il m'a prouvé son goût trop bien;

11 n'aura jamais de famille.

A sa guise il était reçu...

M’eût-il trompée à mon insu?

Ahl bigre 1 etc.

Vives donc de privations!

Prenes donc des précautions!

Sans la sauce manges l'anguillet Beau moyen et bien éprouvé I J'en suis pour un enfant trouvé.

Ah J fiche! ahl chien 1 Non , je n*y conçois rien :

Mais j'accouche, foi d’honnête fille.

LE TOUR DE RONDE

Al B : R'ii, r*tan , tambour battant.

Vot’ caporal a fait sa rende,

Mon commandant, il est minuit.

Sur r rempart j’ai trouvé tout 1* monde. Mais sachea c’ qu*on y fait sans bruit:

Vous ët*s curieux, j'ai d' la malice (

Et j* fil’ tout r long des parapets,

R’ii, rnan!

Pour voir si l’on fait ben l’ service ,

Et si j* pouvons dormir en paix.

D’abord, j* découvrons sans lunettes,

Suson qu’ j’entret'nais proprement;

Dans un coin ell’ tient les baguettes De deux tambours do régiment.

De leur caisse elle fait l’office.

Et j’ fil’ tout l’ long des parapets,

R’Ii, r’Ian!

Pour voir si l’on fait ben 1’ service,

Et si j* pouvons dormir en paix.

Plus loin, j’ trouvons madam’ vot’ mère Sous iiot’ aumônier Goupillon;

J’ dis: Vous boucbei un’ brèch’, not’ père, Par où pass’rait un bataillon.

Craignes encor qu’ l’enu’mi n’ s'y glisse

Et j' fil* tout r long des parapeu ,

ani, ratan t -

Pour Toir si l^on fait ben T serricoi Et si j' pouTom dormir on paix.

Dans l' quartier de l’artillerie,

La manœuvre s’ fait Joliment ;

J’ voyous un’ pièce beu servie.

Et j’ la r'connaissons au mouv’ment.**

C’est ma femm’ qu’est en exercice...

Et j’ ar tout l’ long des parapeU , R'li,r’lau!

Pour voir si l’ou fait ben 1* semoe.

Et si j’ pouvons dormir en paix.

Mon commandant, j' vous vois sourire;

- Mais, près du château v’ià qu’ j’entends Une douo’ voix qui disait i • Tiret » Apprends la charge en douae temps. > C’est TOt* femm’ qui dresse un jeun* Suisse. Et J’ ûl* tout r long des parapets,

R’ii, r’iaut

J’ vois que partout on fait 1! service^

Et que j’ pouvons dormir en paix.

LA ROMANCE DE JUSTINE

A» : D’un époux rhériia tendresse. (Adolphe et Clara.

L’autre jour la tendre luetine Chantait, eu courant le gibier ,

Les amours du Taillant Ogier ,

Qui Ta combattre en Palestine, par ces mots, cent fois répétés.

Elle interrompait sa romance:

■ Montée chez moi. messieurs, montezi •J’ai des appas, messieurs, tâtez.

• Venez, nous ferons eonnaiiisance.

■ J’aurai beaucoup de complaisance, ■ Beaucoup , beaucoup de complaisance -

Par respect pour sa noble dame.

Disait Justine en roucoulant.

De la France Ogier s'exilant Au désespoir lirrait son âme.

Sa dame, par ses cruautés.

Le contraint à fuir sa présence.

■ Montez chez moi , etc. >

J’adore, bêlas I ma suzeraine,

S’écrie Ogier, Tersant des pleurs.

J’ai fait triompher ses couleurs.

Sans la Toir sensible à ma peine.

Sous ses yeux chers et redoutés Mourir était mon espérance.

■ Montez chez moi, etc. >

Mais je pars, ô dame chérie I J’accomplis un ordre inhumain:

Pour avoir baisé f otre main ,

Vous m’exilrz de ma patrie I De tant de soupirs rejetés

Qu’un loupir loit la récotnpeniel t Montes ches moi , etc. •

Il s’embarque, et, plein de ta flamme, Ofcier périt dans l’Orient.

Chaque nuit , un spectre elTrajant Vient baiser la main de sa dame.

De Tos amants, jeunes beautés.

Ne rebutes pas la constance.

tMontescbes moi, messieurs, montext B J’ai des appas, messieurs, tâtes.

sVenes, nous ferons connaissance, sj’aurai beaucoup de complaisance, sBeaucoup, beaucoup de complaisance. »

»a»sse »>»<»■»•♦<»*'»*"* *♦****'***"*******

LES CONSOLATIONS

Aïs : Il Hait una flUtte Qui n*avait pat plut d* quinza ans.

Marton , puisque ta maîtresse Bl'abandonne i ma douleur.

Sur le lit de la traîtresse...

Prends pitié de mon malheur.

Va bien , ta bien , ma petite , Console-moi vite.

Sophie , en ce moment fatal ,

Comble les voeux de mon rival.

Ahl âlarion, malgré tes appas.

Non, non, je n’y survivrai pas.

Ce lit même où jè te pretie Est témoin qaei Pautre jour y D*une éternelle tendresse Elle assurait mon amour.

Va bien, va bien, ma petite} Console>nioi vite.

Un autre lit} dans ce moment} L'entend faire un pareil serndent ■ Abl Marton, malgré tes appas }

Non } non , je n*y surTirrai pas!

Marton, pardonne à mes larmes } Hélas! ton sein trop charmant Me rappelle tous les charmes De l'objet de mon tourment.

Va bien } va bien , ma petite } ConsoIe>moi vite.

Ta maîtresse à l'amant qui l'a En montre deux comme ceuz-li.

AhI Marton, malgré tes appas }

Non, noU} je survivrai pas!

Lorsque tu te mets en nage Pour eflTacer tant d'attraitS}

Ton adroit libertinage Semble augmenter mes regrets.

Ta bien } va bien} ma petite , Console«moi vite.

Aujourd'hui, Sophie est} crois-moi, Non moins iudéceote que toi.

Abl Martou , malgré tes appas,

Non, non, je n'y survivrai pasl

Combien dans ses lacs perOdes J'ai fait dVfforU Imprudents!

L'amour et les oanUiarides M'ont rentfois mis sur les dents.

Va bien, va bien, ma petite, CooBole>moi vite.

De peur qu'on la laisse en cLemin, A cette heure elle y met la main.

Ahl Marton, malgré tes appas, Non , non , je n'y survivrai pasl

Contre le mal qui m'oppresse Que tes efforts Sont puissants!

lise calme et ma tristesse Tire à sa fin , je le sens.

Va bien, va bien, ma petite, Console>moi vite.

Mais à ton tour tu sens combien Mon cœur s'épanche dans le tieol Ah! Marton , grâce à tes appas.

Je crois que je n'en mourrai pas.

IFIN.

TABLE

Notice tur Bérenger.

Préface du premier Recueil.

Dédicace des Chansons noufelles et dernières à U. Lucien Bonaparte.

Préface des Cbansons nourelleset dernières.

Jl Antoine ArnaulU A Mademoiselle ***«

A 11. de Chateaubriand.

A mes amis defenus ministres.

A M. Gohirr.

A mon ami Désaugiers.

Académie (!') et le Careau.

Adieu y chansons I Adieux i des amis.

Adieux i la campagne.

Adieux (les) k la gloire.

Adieux de Marie Stuart.

Age (1*) Ritur.

Agent (1*) proToeateur.

Ainsi soil-il.

Alchimiste (1*).

Am» (moh).

Ami (!'; Robin.

Amitié (!’).

Ange (!'} exiié.

.. Ange (!') gardien.

Annirersaire (!').

Aveugle (l’j de Bagnolei.

Bacchante (la).

Baptême de Voltaire.

Beaucoup d'amour.

Bedeau (le).

Billets (les) d'enterrement.

Bohémiens (les).

^ Bon Dieu (le).

^ Bon Français (le).

Bonheur (le).

Bon ménage (le).

Bonne (la) GUe , ou les Misars da temps.

Bonne (la) maman.

Bonne (la) vieille.

Bon (le) pape.

Bonsoir.

Bon (le) vieillard.

Bon vin et Gllette.

Bouquet à une dame Agée de soixante et dix ena. Bouquetière (la) et le croque-mort.

Bouteille (la) volée.

Boxearc (lei) , ou l'aDgloinane.

^reu iiuk

Cachet (le).

Cantharide (la).

Capucina (les).

Cardinal ile) et le cbaoionuier.

Carillonneur (le).

Carnaval (le) de 1818.

Carnaval (mon).

Cartel (Ici).

Célibataire (le).

Ce n'eit ptui Liiette.

Censeur (le).

Censure (la).

Champ (le) d'asile.

Champs (les).

Chant (le) du Cosaque.

Chant funéraire sur la mort de mon ami Qué>

nescourl.

Chantres (les) de paroisse.

Chapeau (le) de la mariée.

Charles VU.

Chasse (la).

Chasseur (le) et la laitière.

Chatte (la).

Cheveux (mes).

Cinq (les) étages.

Cinq (le) mai.

Cinquante ans.

Cinquante (les) éeus.

Gaire.

Clefs (les) du paradis. 242

Cocarde (la) blanche. 218

Coin (le) dh l*amitié. 69

Colibri. 591

Comète (la) de i8Si. 504

Commencement (le) du Toyage. 94

Complainte d'une de ces demoiselles. 189

Conquérant (le) et le rieillard. 676

Conseil aux Belges. 608

Conseils (les) de Lise. 370

Contemporaine (ma). 319

Contrat (le) de mariage. 400

Contrebandiers (les). 584

Convoi (le) de David. 461

Cordon (le) s'il vous plaît. 560

Couplet. 558

Couplet. 552

Couplet. 570

Couplet aux jeunes gens. 567

Couplet écrit sur l'album de madame Amédée

de V 473

Couplet écrit sur un recueil de chansons manuscrites de H. Vayssière. 429

Couplets adressés à des habitants de l'Ile de France (Ile Maurice.) 620

Couplets sur un prétendu portrait de moi. mis en tête d'une édit, de mes chansons (i8s6). 447 Couplets sur la journée de Waterloo. 471

Couplets i ma filleule. 230

Couronne (la). 269

Couronne (la) de bluets. 3g2

Curé (moD^. 1^

Dauphin (le), conte.

Dée«>e (la).

Déluge (le).

Dell}'», maître d'école.

Dêo Gralias d'un épicurien.

De Profuiidis.

Dénonciation.

Dernière (ma) chanson peut<ètre.

Descente (la) aux enfers.

Deux cousins (les).

..Deux (les) grenadiers.

,Deux sopurs (les) de charité.

-^Dieu (le) des bonnet gens.

Dix mille francs îles).

Docteur (le) et ses malades.

Double ^la) chaste.

lis

Double ivresse (la).

Eau bénite (1*).

Éclielle Cl de lacob.

Échos (les).

Écrivain ;!*) publie.

. Fdiicaiinn (!'/ des demoiselles.

Eloge de la richesse.

Eloge des chapons.

Émile Üebraux.

Encore des Amours.

Enfant ‘1’) de bonne maison.

Enfants (l«‘s) de la France.

Enrliunvé (1*).

Enlerrvnieut (mon).

Digilized by Googlt

Epée [V) dé Damoclès. . 39S

'Épiiaplie de ma Uuso. 367

Ermite (T) et ses saints. 216

’ Escargots (les). 669

Esciares gaulois (les). 436

Étoiles (les) qui ûlent. 301

Exilé (l’j. 227

Faridondaine (la). 307

Feu (le) du prisonnier. 543

Feux (les) foUeis. 596

Fil'e (la) du peuple. 558

Filles 'les). '40?

Fils (le) du pape. 425 '

Fortune (la). 321

Fous (les). 625

Frétilloii. - ‘ 83

Fuite (la) de l'Amour. 413

Gaieté (ma).

Garde (la) nationale.

Gaudriole lia).

Gaulois (les) et les Francs.

Glycère.

Gotton.

Gourmands (les).

Graiid’mére (ma).

Grande (la) orgie.

Grenier (le).

Grillon (le).

Guérison (ma).

Gueux (lel/.

Habit (mon).

Habit d’) de cour.

Halte-là , ou le Système des iuterprétalions. - Hétons^nous.

Hirondelles (les).

Hiver '1’).

Homme (!’) rangé.

Impromptu.

Indépendant (!’).

> Inlidelités lie») de Lisette.

luUninient (les) petits, în-oclavo (!’) et riii-trenle-tïêux.

Ivrogne (1’) et sa femme.

Jacques.

Jean de Paris.

Jeanne la Bousse.

Jeannette.

Jeune (la) Muse.

Jour (le) des morts.

Jours (mes) gras de i8sg.

Juge (le) de CLarentoa.

Juif (le) errant.

Lafayetie en Amérique.

Laideur et beauté.

Lampe (nia).

)jiberté (la).

Louin XI.

Lutiu> (le*) de Montlliéri.

il «dame Grégoire, üaison (û; de santé.

Maître (le) d'école.

Malade (le).

Margot.

Mariage (le) du pape.

Marionnettes (les).

Mari|uis (lel de Carabas.

Marquise (la) de i'retintaille.

Maudit printemps.

Mauvais (le) vin, ou le* car.

Ménétrier (le) de Meudon.

Mère (la) aveugle.

Messe (la) du Saiut>Esprit.

Métempsycose (la).

Mirinidons (les).

■Missionnaire (le) de Mont>Rouge.

Missionnaires (les).

Monsieur Judas.

Mort (la) de Charlemagne.

Mort (la; de ïr< slaillon.

Mort (la) du Diable.

Mort (la) du roi Christophe.

Mort (la) subite.

Mort (le) vivant.

Mouche (la).

Muse (la) en fuite*

Musique (la).

N abu cbod onoior.

Nacelle (ma).

Nature (U).

Nègres (les) et les marionnettes.

Nostalgie (la).

Notre coq.

Nourrice (nia).

Noureau (le) Diogène.

Nourel ordre du jour.

Octavie.

Oiseaux (les).

Ombre (1') d*Anacréon.

On s'en Gcbe.

Opinion de ces demoiselles.

Orage (P).

Oraison funèbre de Turlupio.

Orangs-outangs (les).

Orphéon (P).

Paillasse.

Pape (le) musulman.

Parny.

Parques (les).

Passes f jeunes filles.

Passy.

Pauvre (la) femme.

PaiiTies (les) Amours.

Pèlerinage (le) de Lisette.

petit (le) eoin.

Petite (la) fée.

Petit (1«) homme grii. 50

Petit (le) homme rouge. 409

Petits (les) coups. 150

Pigeon (le) messager. 372

pigeons de la bourse (les). 660

Plus de politique. 174

Poète (le) de cour. 427

^ Poniatowski. 601

Prédictions de Nostradamus pour l'an deux mil. 634 Préface.* 348

Prière d'un épicurien. 125

Prince (le) de Nararre. 258

Printemps (le) et l'automne. 52

PrisoDaiejr.(le). 416

Prisonnier (le) de guerre. 486

Prisonnière (la) et le chetalier. 153

Prorerbe (le). 595

Psara. 442

Qu'elle est jolie 1 250

Quatorxe (le) juillet. 546 '

Quatre (les) âges historiques. 639

Refus (le).

Reliques (les).

République (ma).

Restauration (la) de la chanson.

Requête.

-*=Retour (le) dans la patrie RéTérendsPere» (les.)

Rêverie (la)

Rogçr Bontempi. 42

I Boi (le) dTvetot. 33

Romani flei). 169

Rosette. 286

Rossignols (les). 294

Sacre (le) de Charles le Simple. 467

Sainte* Allianee (la) barbaresque. 213

Sainte* Alliance (la) des peuples. 284

Scandale (le). 152

Sciences (les). 387

Sénateur (le). ' 38

Si j'étais petit oiseau. 246

Soir (le) des noees. 218

Souvenirs du peuple. 496

Souvenirs d'enfance. 615

Suicide (le). 627

Sylphide (la). 368

Tailleur (le) et la fée. 185

Temps (le). 305

Tombeau (le) de Manuel. 506

Tombeau (mon). 552

•Tombeaui (les) de juillet. 643

Tournebroche (le). 383

Traité de politique. 467

Treice à table. 437

Trembleur (le). 317

Trinquons. 125

Troisième (le) mari. 415

Troubadours (les). 432

DES

Les meeuri.

Mi*tiKris.

Le chien de caint Bocb.

Les femmes.

Le lavement.

La petite ouvrière.

T.'abbi rsu d'un couvent.

Madame Barbe-bleu.

Les culottes.

La relique de Saint-Nicolas.

La petite gourmande.

Sermon d'uu carme.

Lcb deux MDuri. ** .

L’accouchement.

Le tour de ronde.

La romance de mademoaelle Justine.

Les cooBolationi.-*->

WlM OU TâBLBB.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_MmWyVNYgsKMC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.